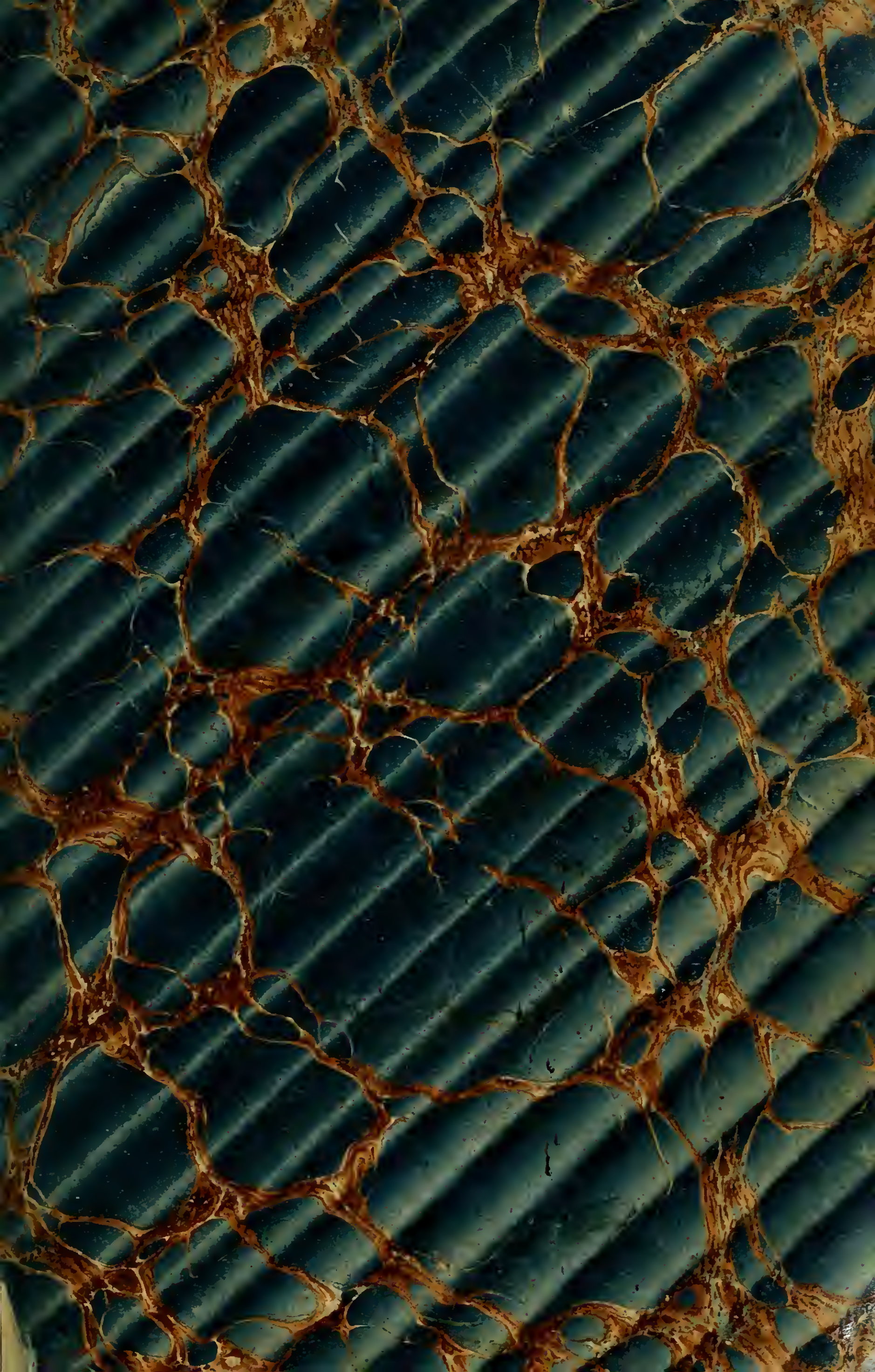

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04052 1338









LE

MIRACLE DE LA CHARITÉ

OU

VIE DU VÉNÉRABLE JOSEPH-BENOIT COTTOLENGO

LE

MIRACLE DE LA CHARITÉ

OU

VIE DU VÉNÉRABLE JOSEPH-BENOIT COTTOLENGO

(1786 - 1842)

Par le P. GASTALDI

Oblat de la B. Vierge Marie

Traduction libre de l'italien, avec l'autorisation de l'Auteur,

Par V. POSTEL,

Prélat de la Maison de Sa Sainteté.



NICE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DU PATRONAGE SAINT-PIERRE

1, place d'Armes, 1.

—

1884



AVERTISSEMENT

Ce livre n'est point un panégyrique, c'est une histoire. Et cette histoire est prodigieuse.

Peu connu jusqu'ici parmi nous, le vénérable serviteur de DIEU dont nous retraçons l'incomparable vie n'en a pas moins reproduit en Piémont, dans la première moitié de ce siècle, la grande figure et la plupart des œuvres de S. Vincent de Paul.

Aucun apôtre de la charité ne s'est élevé plus haut, et il égale pas ses vertus héroïques les saints les plus illustres de nos annales catholiques.

Les personnes du monde verront ici que l'énergie chrétienne n'a point faibli au milieu des déchéances et des énervements de la société contemporaine; elles veront comment les merveilles des premiers âges se renouvellent incessamment dans la famille des enfants de DIEU, toujours aussi éclatantes, toujours aussi jeunes, toujours aussi fécondes.

Le parallèle avec le vide et la stérilité des systèmes réformateurs et *progressifs* dont on s'obs-

tine à fatiguer les angoissés de notre époque, les désespoirs de nos misères, les ténèbres de nos égarements, ce parallèle s'imposera de lui-même, pour la confusion de la trop bruyante incrédulité.

Les âmes vouées à la vie intérieure, les membres des communautés religieuses, les ministres du Seigneur aspirant à la perfection de leur vocation, auront dans ces pages un modèle achevé des vertus les plus sublimes.

Des livres comme celui-ci sont un hymne à DIEU, à la Providence, au divin Évangile. Le pieux prêtre qui l'a composé, sur les lieux mêmes, s'est entouré de tous les documents, de tous les témoignages encore vivants : car c'est une histoire d'hier qu'il nous présente.

Publié en 1882 (3 vol. in-12), son travail était à peine donné au public depuis quelques mois qu'il a fallu le réimprimer ; rarement ouvrage obtint un si rapide succès en Italie. La presse a été unanime à en faire l'éloge ; le Souverain-Pontife et Mgr l'Archevêque de Turin l'ont béni particulièrement ; les chrétiens du Piémont, de toute la Péninsule même, continuent de s'en disputer la lecture.

Heureuse ville, qui dans le même siècle a pu compter parmi ses enfants **JOSEPH COTTOLENGO** et don **JEAN BOSCO** !

Nous avons traduit librement, de l'aveu de l'Auteur, négligeant de minimes détails qui eussent moins intéressé le lecteur français, serrant le récit en certains endroits, réunissant plusieurs chapitres en un seul lorsque la matière le comportait, mais suivant toujours fidèlement l'ordre et les pensées du P. Gastaldi.

Nous recevions du vénérable religieux, le 14 avril 1883, les lignes suivantes :

« Je vous constitue traducteur autorisé et exclusif de mon livre, et ce que vous en ferez sera toujours bien fait. »

Et que ce soit pour la gloire du Seigneur et la défense de la sainte Eglise, en ces jours de persécution et d'amères tristesses !

V. POSTEL.

Nice, 15 Aout 1883.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Dans la partie septentrionale de Turin qui, empourprée du sang des illustres martyrs Adventeur et Octave, en a pris le nom de *Vallis Occisorum*, d'où l'appellation actuelle de *Valdocco*, se présentait, il y a environ cinquante ans, un vertueux prêtre pour y jeter en silence les fondements d'un établissement appelé par lui le *Petit-Asile de la divine Providence sous les auspices de S. Vincent de Paul.*

Rempli de l'amour de Jésus-Christ envers les malheureux, uniquement appuyé sur la protection du Ciel, il inscrivit sur la porte le mot de l'Apôtre: *Charitas Christi urget nos*, « la charité de Jésus nous presse » ; et cette inscription, simple à la fois et sublime, était une promesse à toute misère d'être là secourue, à toute larme d'y être séchée.

Depuis le jour où le digne ministre de l'Eglise ouvrait ainsi son manteau à la souffrance, des milliers et des milliers de personnes de tout âge, de toute condition, de tout pays, ont trouvé au *Petit-Asile* l'abri, l'aliment, le vêtement. Là ils

ont rencontré le soulagement des douleurs du corps, la résignation dans celles de l'âme, la paix de la conscience, la sérénité de l'esprit; ou ils se sont préparés à terminer dans le baiser du Seigneur une vie qui longtemps leur parut un fardeau.

Une telle fondation était inspirée par DIEU, elle était voulue de lui. DIEU seul, devant qui disparaissent les empires, pouvait donner l'accroissement à cette humble maison ; lui seul pouvait pourvoir à tant de nécessités, à des besoins si étendus et si variés : et il l'a fait amplement pour un établissement qui honore une capitale, et qui suffirait pour honorer un royaume.

Il semblerait que le Piémont, déjà si riche en œuvres de charité et de secours, eût dû regarder avec indifférence l'institution nouvelle: il l'a prise, au contraire, en admiration ; il y a vu l'amour de DIEU, et l'a favorisée de tous ses sacrifices. Cette perle précieuse, il a voulu l'attacher à celles qu'il possédait auparavant, et de toutes il s'est fait sa plus glorieuse couronne.

En voyant les faibles commencements du Petit-Asile, sans aucune des ressources qu'exigent de telles entreprises, qui eût pu prévoir le bien immense destiné à sortir d'un si pauvre instrument? Mais les âmes saintes ont un secret à elles, la confiance sans limites en DIEU, nourrie par la prière incessante. N'est-ce pas DIEU *qui édi-*

fie? dit l'Ecriture; et que ne peut-on avec son secours? Mais aussi que faire sans lui?

Voici un vaste établissement, dont les nombreux habitants n'ont à s'occuper d'aucun des besoins de la vie; la charge en repose tout entière sur le supérieur, qu'ils appellent à bon droit *le Père*. Tout part de lui, tout est gouverné par lui, il est la tête et le cœur ; eux sont les membres, de simples membres: mais tous prient ensemble, prient beaucoup, et la bénédiction du ciel descend sur eux et y demeure.

Semblable à la grenade, dont les grains occupent à part des quantités de cellules et ne forment cependant qu'un fruit, le *Petit-Asile* de Cottolengo se divise en nombreuses familles, aux occupations diverses, aux vocations différentes; et toutes ont leurs heures pour la prière commune, le lien de la prière perpétuelle lorsqu'ils sont séparés: de sorte que perpétuelles sont les adorations, les élévations: union active que le saint fondateur a justement appelée la *Laus perennis*, la louange éternelle. N'est-ce pas l'image de la patrie céleste? *Sur tes murailles, ô Jérusalem,* dit Isaïe (LXII, 6), *j'ai placé des gardiens: ni le jour ni la nuit ils ne seront muets.*

Ce livre est destiné à faire connaître l'auteur d'une si belle institution. La divine Providence, partout et toujours, jette les fleurs de ses bienfaits, et cet immense jardin du monde, dit à bon droit

un ingénieux écrivain, cè jardin, divisé en mille parterres, est distribué aux hommes que DIEU a rendus capables de leur faire donner les fleurs et les fruits.

Joseph Cottolengo est un de ces hommes choisis ; son histoire manifeste à tout œil attentif cette divine économie des choses.

De la nature et de la grâce il reçut un cœur compatissant, et sa vocation fut de cultiver la partie du jardin où s'agite la souffrance humaine. Les cinquante-six années de sa vie y furent exclusivement dévouées. Son plus vif bonheur fut de soulager la douleur et les malheureux. Pour eux il sacrifia tout, son bien, son temps, son repos, son cœur, ce cœur dont la générosité ne se lassa jamais, et que nous allons apprendre à connaître au cours de cet ouvrage.

Et cependant, ce soin de l'indigent et du malade, qui, au regard de la philanthropie purement humaine, est le dernier terme du bien, ne fut pour notre admirable prêtre que le moindre côté de sa mission. Ses pensées s'élevèrent plus haut; il eut des vues d'une tout autre portée. Dans ces corps exténués par la maladie ou les privations, il envisagea surtout l'indigence des âmes, âmes précieuses qu'a payées le sang de JÉSUS-CHRIST. Le soulagement des maux extérieurs ne fut pour lui qu'un chemin ouvert à des bienfaits plus importants, ceux de la paix avec DIEU, de la joie de la conscience, de la résignation à

la volonté divine. Assurer aux déshérités de la terre un asile à leur dénûment était peu pour lui, il voulait les introduire dans la demeure éternelle du paradis. « Aimer vraiment le prochain, dit S. Augustin, c'est l'acheminer à la possession du bien auquel vous tendez vous-même ».

En tout il ne vit que DIEU, chercha à faire connaître, remercier, aimer et bénir DIEU. Et DIEU lui accorda la consolation d'y réussir. Les miracles d'une providence visible lui furent continuels. Le récit en est un des charmes de cette histoire. Et ces miracles excitaient chaque jour le saint homme à de nouveaux desseins, à de nouvelles créations. Soin des malades, retraite pour les vieillards, écoles pour les jeunes gens, conservatoires pour les jeunes filles, cloîtres pour les vierges, asiles de pénitence, tout viendra à son heure, et tout prospèrera, en dépit des obstacles et de la pénurie.

Sa confiance au Seigneur, avons-nous dit, est sans bornes, et le Seigneur la justifiera toujours.

De si grandes choses lui attirent la vénération universelle. Le peuple, les évêques, le clergé, le Roi lui-même, l'appellent *l'Homme de Dieu*; de France lui arrivent les encouragements; le Pape écrit pour le louer. Et lui, dans son humilité, se soustrait à cette estime, et ne cherche que les abaissements. Il fait tous ses efforts pour paraître d'esprit vulgaire et d'intelligence

étroite. Ses allures sont celles du plus pauvre et du plus simple des hommes, son langage celui d'une éducation incomplète, en coreque ses études le rattachent à la classe des esprits nourris et distingués.

Pour exposer ces faits, à l'exemple de Cottolengo lui-même, nous ne chercherons point l'éclat du style : nous dirons simplement ce qui s'est passé, dans l'ordre où il s'est passé. Telle est d'ailleurs l'intention du directeur du Petit-Asile, qui nous a confié ce travail, où nous espérons trouver la bénédiction du saint fondateur.

S. Bernard, prié d'écrire la vie du bienheureux évêque Malachie, répondit, après avoir hésité quelque temps : « J'accepte cette tâche parce que ce que l'on me demande est un récit fidèle destiné à donner édification au lecteur ». Nous le disons à la suite du saint docteur : comme lui nous entreprendrons ce tableau dans le désir de faire aux âmes quelque bien [1].

C'est aux pieds de la Vierge immaculée, de Marie notre très sainte Mère, que nous déposons en toute humilité ces pages. Après nous avoir

---

1 « Libens obedio, præsertim quòd non eloquium exigitis sed narrationem. Dabo verò operam ut ea sit pura et luculenta, devotos informans, fastidiosos non onerans. » (Bernardi *Præfat. ad Vitam S. Malachiæ*).

guidé dans nos recherches, soutenu dans notre labeur, elle daignera, nous l'espérons, y jeter un regard de bonté; et si, grâce à elle, il en sort quelque gloire pour le Seigneur, quelque bien pour nos frères, notre récompense sera précieuse et suffisante: nous n'en voulons point d'autre ici-bas.





LIVRE PREMIER

ENFANCE ET SACERDOCE

CHAPITRE Ier

Naissance et premières années du Serviteur de Dieu

A quelques pas de l'antique cité de Brà en Piémont, s'élève, au milieu de la campagne, un pieux sanctuaire consacré à *Notre-Dame des Fleurs*. Là, notre très sainte Mère du ciel, la bénie Mère de Dieu, a placé l'un de ses trônes d'amour, où, comme dans une forteresse, elle se plaît à défendre ses enfants, en les rassemblant sous son manteau protecteur.

Ce ne sont pas seulement les nombreux *ex-voto* de la reconnaissance appendus à ses murailles qui attestent les bontés de Marie en ce lieu ; on y voit encore avec admiration, dans le jardin attenant, plusieurs buissons d'épine sauvage qui, depuis plus de cinq cents ans, fleurissent régulièrement trois fois l'année. On a essayé d'en transporter ailleurs des boutures, des pieds avec leurs racines ;

on les a cultivés avec des soins particuliers, jusqu'à les entourer de la terre même où ils avaient poussé : le fait extraordinaire ne s'est reproduit nulle part. La plante merveilleuse perd, loin de l'autel de Marie, son privilège, tandis que sur les lieux elle continue de fleurir en mars, en septembre, en décembre, malgré les neiges et les frimas.

Aussi les habitants de Brà mettent-ils leur précieux sanctuaire bien au-dessus de tous les avantages qu'ils retirent de la salubrité du climat et de la fertilité des terres. Les premiers pas du petit enfant sont pour la *Madone des Fleurs*; ceux de l'infirme, du vieillard, se dirigent vers la *Madone des Fleurs* : c'est là que tous, aux deux extrémités de la vie, cherchent les fleurs spirituelles et les fruits dont parle le livre de *l'Ecclésiastique* [1].

Dans cette ville aimée et favorisée de Marie, la Providence fit naître le serviteur de DIEU *Joseph-Benoît* **Cottolengo.**

Joseph-Antoine, son père, que sa fortune ne plaçait point parmi les premiers de la cité, était cependant entouré de l'estime générale pour sa probité chrétienne, qui devait aussi lui attirer les bénédictions d'en-haut. L'une des plus précieuses, sans doute, fut une épouse d'égale vertu, Benoîte Clarotti, de Savigliano. Pleins de charité pour les malheureux, ils ne refusaient l'aumône à aucun pauvre, et leur plus grande joie était de rendre quelque service au prochain.

Benoîte Clarotti assistait chaque matin à la sainte Messe; exacte à tous les devoirs de la religion, dans sa

(1) Flores mei fructus honoris et honestatis. *Eccli.* XXIV, 23.

famille, dans ses relations extérieures, elle pouvait à juste titre être montrée en exemple. Au nombre des dons qu'elle avait reçus de Dieu, était une mémoire très développée, très singulière, qui lui permettait de répéter mot pour mot, au retour de l'église, un sermon qu'elle avait entendu, sans omettre même les citations latines, bien que cette langue lui fût tout à fait étrangère.

Des douze enfants qu'elle mit au monde, six s'envolèrent de leur berceau parmi les anges ; les autres, pieusement élevés et n'ayant sous les yeux que des modèles de vertu, devinrent l'honneur et la consolation de leurs parents. Le premier fut *Joseph*, de qui nous écrivons la vie ; Augustin, le second, s'adonna à la peinture, et dévoua exclusivement son pinceau aux sujets religieux ; Louis embrassa l'état ecclésiastique, parvint au doctorat en théologie et à la charge de chanoine théologal dans la collégiale de Chiéri ; le plus jeune entra chez les Dominicains, et fut curé de Santa-Maria-di-Castello à Gênes, sous le nom de P. Albert. Les deux sœurs, Christine et Thérèse, vécurent dans la maison paternelle, et ne quittèrent ce monde qu'en y laissant un renom de grande vertu.

Ce fut le 3 mai 1786 que l'heureuse mère reçut dans ses bras ce premier-né que d'avance elle avait offert à Marie avec toute l'ardeur de sa foi. Dès le lendemain, l'enfant fut baptisé à l'église de Saint-André, sous les noms de *Joseph-Augustin-Benoît*.

La pauvre créature était, hélas ! bien chétive. Pendant un an, on craignit à chaque instant de le voir expirer, tant il semblait débile, incapable de vivre ; on n'osait presque le prendre dans les bras ni le mouvoir d'aucune façon. Que d'inquiétudes, que de peines, que de soins maternels ! Enfin le petit infirme prit le dessus : la

Providence le réservait à ces milliers d'infortunés qu'elle avait résolu de secourir par lui.

Le père, occupé de l'administration de son bien, laissait à sa femme la surveillance et la conduite de l'éducation. La solide chrétienne s'y adonna tout entière, avec le dévouement de la foi. Dès qu'elle vit son fils en état de comprendre, elle commença à l'entretenir de Dieu, du petit Jésus, de la Sainte Vierge; lui répétant que les enfants doivent être bons comme Jésus, obéissants comme Jésus, bienveillants pour tous comme Jésus. Elle le prenait sur ses genoux, joignait ses petites mains et lui apprenait ses prières, afin qu'il les récitât exactement Elle le portait à l'église, où il puisa dès la première heure le respect des choses saintes, et s'instruisit aux cérémonies sacrées.— Venait-il à la porte de la maison quelque mendiant, c'était l'enfant qu'elle chargeait de remettre l'aumône. — « Souviens-toi, lui disait-elle, que le pauvre est notre frère, et que nous sommes tenus de l'assister : donne de bonne grâce cet humble secours de la part de Dieu. » Comme une rosée bienfaisante, les paroles de cette mère chrétienne faisaient germer insensiblement la vertu en ce tendre cœur.

Dès que le petit Joseph sut ses prières, il ne fut plus besoin de l'exhorter à les réciter ; c'était sa joie ; seulement, il demandait encore à sa mère de l'écouter, pour voir s'il ne se trompait point. Attentif à ce qui se passait dans l'église, il se plaisait à l'imiter au pied d'un petit autel qu'il avait dressé à la maison ; il y convoquait même des enfants de son âge, et se faisait une récréation de leur adresser de naïfs sermons.

Déjà se développait en lui cette charité pour les pauvres qui sera la couronne et le cachet de sa vie. S'il en apercevait un à la porte, il courait plaider pour lui

auprès de ses parents. Il n'avait que cinq ans, et déjà, fait singulièrement touchant, il se livrait à la pensée de rassembler des malades et des abandonnés pour se consacrer à leur service ; et, muni d'une corde, il s'en allait de chambre en chambre mesurant l'espace pour les lits qu'il comptait installer. — « Qu'est-ce que tous ces calculs, lui dit un jour sa mère, et que prétends-tu trouver ? — Je voudrais, répond l'enfant, savoir combien de lits contiendra la maison, parce que, quand je serai grand, je compte la remplir tout entière de pauvres malades. » Une larme d'émotion tomba sur les joues de Benoîte, pendant que le charitable enfant poursuivait ses combinaisons.

Par tempérament, Joseph était vif, porté à la colère ; à la moindre contradiction, ses yeux s'allumaient, tout son être frémissait. C'est là un grave défaut, que sa mère s'appliqua à détruire, en alliant dans sa conduite envers lui la douceur avec la fermeté. Dieu bénit ces efforts, et, comme S. François de Sales, Cottolengo devint un modèle de douceur. La religion sera toujours le plus puissant, l'unique remède à toutes les passions, parce que seule elle a une divine sanction pour ses préceptes.

Dans cette première enfance de Joseph, il lui arriva un jour de trouver sous une chaise un simple sou : il se l'appropria sans réflexion ; et ce fut plus tard, même étant prêtre, l'un des remords de sa vie. Ajoutons qu'un instant après, plein de repentir, il était allé rendre à sa mère cette monnaie, en lui demandant pardon avec larmes.

La crainte de Dieu entretenait dans son âme une grande délicatesse, et il en donna la preuve en une autre circonstance. Ayant hésité quelques moments à suivre sa

tante pour une commission domestique, ce qu'il fit cependant, il éprouva de cette hésitation assez de regret pour se lever de son lit, le soir, et solliciter son pardon. Il n'avait pourtant laissé échapper que ce mot : « Quel ennui, ma tante ! » Et il supplia le Seigneur d'oublier ce premier mouvement de désobéissance, qui sur son cœur pesait comme un crime.

C'est ainsi, muni d'une éducation profondément chrétienne, que Cottolengo atteignit sa huitième année. Son cœur, innocent, pur, affectueux, s'ouvrait comme une tendre fleur au souffle de la grâce. Fidèle à la prière, recueilli et modeste dans le lieu saint, obéissant et respectueux pour ses supérieurs, il inspirait à tous, par sa seule présence, l'amour de la vertu. Sa mère l'avait formé aussi à une particulière dévotion envers la Très Sainte Vierge, qu'il aimait ardemment ; en son honneur il s'imposait déjà des sacrifices et des pratiques spéciales de piété. On ne le nommait plus que le *petit Ange* dans sa famille et dans le voisinage. — « Ah ! disait sa mère pleine de consolation et d'un légitime orgueil, DIEU bénira ma maison, puisque le premier fils qu'il m'a donné est l'édification de tous ! »

Le curé de Brà, Emmanuel Amérano, jugea dès lors que Joseph pouvait être appelé à la Confirmation. Ce sacrement est souvent administré, en Italie, avant la Première-Communion, suivant l'antique usage de l'Eglise. L'enfant, dont le pasteur voulut être lui-même le parrain, fut effectivement confirmé le 11 octobre 1794, dans l'église du *Corpus Domini,* à Brà, par Mgr Costa d'Arignano, archevêque de Turin.

CHAPITRE II^d^.

Première-Communion de Joseph. Il commence ses études.

Au nombre des bienfaits providentiels les plus précieux pour la sanctification d'une âme, il faut placer en première ligne la rencontre d'un directeur qui, comme un ange gardien toujours présent, la guide sûrement et la soutient dans le sentier de la vertu. Joseph Cottolengo trouva ce trésor dans celui qui avait voulu être son parrain de Confirmation, le prieur Amérano.

C'était un de ces hommes rares qui à la fermeté du caractère unissent la douceur dans la conduite, et qui, élus de Dieu pour procurer sa gloire parmi les hommes, font voir en eux le prêtre modèle, l'exemplaire de la vertu sacerdotale entière. Il était originaire de Nôné, à environ trois lieues de Turin. Jeune par l'âge, mais d'une maturité de conseil remarquable, il fut nommé prieur de la paroisse de Saint-André de Brà, qu'il devait gouverner près de cinquante-trois ans. Ami, conseiller, défenseur de son troupeau, dévoué aux pauvres et aux malades, il avait conquis autour de lui tous les cœurs. Il parlait aux hommes comme il eût parlé à Dieu, sans acception des personnes, dès qu'il s'agissait de son devoir de pasteur. Simple et même austère dans ses habitudes, il ouvrait largement sa main aux nécessités des indigents, et se plaisait à excercer l'hospitalité. Ses instructions en chaire, claires, suivies, animées, attiraient régu-

lièrement la foule des paroissiens, qui ne se lassaient point de l'écouter.

Don Amérano présidait à toutes les œuvres, les entretenait activement, ne laissait rien en souffrance. Sa vigilance s'exerçait particulièrement sur les jeunes clercs qui dépendaient de lui : il les voulait pieux, modestes, zélés ; et il n'hésita pas, dans une circonstance, à faire déposer à dix d'entre eux l'habit ecclésiastique, parce qu'ils ne s'en montraient pas assez dignes.

Tel était le prêtre appelé de Dieu à diriger Joseph Cottolengo. Celui-ci, attiré vers un homme si vertueux et si bon, l'aimait de toute son âme, et le mettait dans ses affections au niveau de ses chers parents. Il lui servait la messe, ne manquait à aucun de ses catéchismes, courait à sa rencontre dès qu'il l'apercevait, et se réjouissait d'être près de lui.

Quelle fut l'allégresse du petit Joseph lorsqu'il entendit le bon curé lui annoncer qu'il était appelé à s'asseoir pour la première fois à la table des anges ! L'enfant n'avait que neuf ans ; on exigeait ordinairement un âge plus avancé, mais pour lui on faisait fléchir la règle ; il l'avait mérité par sa conduite. En effet, le jour de Pâques 1794, Joseph eut le bonheur de faire sa première communion.

Une sainte vit, un jour, le Sauveur dans l'Eucharistie sous la figure d'un enfant souriant, couvert de joyaux et de pierres précieuses, qu'il cherchait à donner aux âmes qui le voudraient aimer. Joseph fut certainement l'une de ces âmes privilégiées. Il s'était si bien préparé ! A l'exemple de S. Louis de Gonzague et de S. Stanislas Kotska, il était tout brûlant du feu de l'amour divin, tout consumé de la sainte charité. Sur la fin de sa

vie, dans un de ces ravissements où il paraissait hors de lui-même, il lui échappa de l'avouer : « Oui je l'espère, j'avais alors conservé mon innocence baptismale, jamais je n'avais brisé les liens qui m'attachaient au Seigneur ».

Vers cette époque, il fut envoyé aux études. Son goût l'y portait médiocrement ; mais, toujours obéissant, il vint à l'école avec ses dispositions ordinaires, et se mit résolûment au travail. Après avoir servi la Messe, il se rendait en classe, et, l'heure venue, rentrait à la maison paternelle, sans s'arêrter aux jeux ordinaires des enfants. Sa récréation préférée continuait d'être son petit autel, ses cérémonies enfantines. Un de ses jeunes amis, François Ternavasio, lui tenait compagnie. Prêtre plus tard, Ternavasio, qui avait suivi Joseph au séminaire, ne parlait de lui que comme d'un saint.

Joseph ne perdait rien de sa charité pour les pauvres et les malheureux, que ses sorties journalières lui faisaient rencontrer en plus grand nombre par les rues. — « Pauvres gens ! disait-il tout ému : combien ils souffrent de la faim et du froid ! Oh ! comme je voudrais pouvoir les secourir tous ! » Ses parents lui remettaient quelque monnaie pour ses petites dépenses : il donnait tout, et, quand il n'avait plus rien, c'était par de bonnes et douces paroles qu'il entreprenait de soulager ces pauvres. Et cette méthode, il l'employait aussi à l'égard de son père, de sa mère, de sa tante, afin d'obtenir d'eux pour ses protégés un supplément d'aumônes. Parfois il demandait même ce qu'il voyait à la cuisine, et volontiers il eût renoncé à son repas pour en faire jouir ceux qui étaient privés de nourriture. Son déjeuner, qu'il portait à l'école, y passait en grande partie ; c'est pour cela qu'il ne trouvait jamais qu'on y mît trop de pain ou de fruits. Du reste, il faisait son possible pour que ces largesses

ne fussent connues que de DIEU et de ceux qui en ètaient l'objet.

Il va sans dire que les mendiants ne faisaient faute de se présenter sur le chemin de leur bienfaiteur. Sa mère, informée de ces détals, au lieu de se plaindre, rendait grâces au ciel d'avoir un tel fils.

Modèle de ses condisciples sur l'article de la charité, il l'était encore pour les autres qualités d'un écolier chrétien : la franchise, la docilité, l'obéissance ponctuelle et empressée. Aussi ses maîtres, ravis d'un tel élève, s'étaíent-ils grandement attachés à lui. Quant à ses camarades, ils avaient pris l'habitude de le respecter si bien que, s'ils le voyaient venir, toute paroles trop libre, toute action répréhensible, cessaient à l'instant.— « Cottolengo ne veut point de tout cela », disaient-ils.

D'autre part, il réussissait peu dans ses études, soit que son esprit fût absorbé par les projets de charité qui le remplissaient, soit que le Seigneur voulût maintenir dans l'humilité cette âme si entièrement à lui. Cette infériorité lui pesait ; il essaya de la combattre par une attention mieux soutenue, par plus de diligence encore, et ce fut sans résultat. Les matières d'école lui étaient comme nu martyre. En vain il avait recours à la complaisance de ses condisciples pour se faire répéter ce qui avait été dit en classe ; son esprit semblait fermé, alourdi, et il se mettait à pleurer. Mais il persévéra dans ses efforts, parce qu'il y voyait un devoir de conscience. Le professeur était sévère , et n'épargnait à personne les punitions ; il n'eut cependant jamais le courage de châtier un enfant plein de si bons sentiments, et d'une conduite si parfaite.

Notre pieux étudiant se tourna alors exclusivement

du côté du ciel. Il s'adressa à l'illustre docteur S. Thomas d'Aquin, le protecteur des âmes appelées aux connaissances humaines. Il fut merveilleusement exaucé, et en très peu de temps il monta au rang des plus forts de sa classe. Plein de gratitude pour ce bienfait, il demeura très-dévot à S. Thomas ; et lorsque, bien des années après, ainsi que nous le verrons, il fonda une œuvre pour les aspirants à l'état ecclésiastique, il lui donna le nom de *Famille des Fils de S. Thomas*, ou les *Thomassins*.



CHAPITRE IIIe.

Joseph Cottolengo veut devenir un saint.

La grâce singulière que venait de recevoir le fervent écolier faisait présager les desseins particuliers que Dieu avait sur lui. Dans sa reconnaissance, Joseph résolut de s'appliquer à se sanctifier parfaitement, C'est pourquoi il se pénétra plus vivement encore des vérités fondamentales de la vie spirituelle. Avant tout, la présence de Dieu, sous l'œil de qui nous sommes incessament, et à qui rien n'échappe. Non content de se le rappeler par la lecture et la méditation, il en inscrivit le souvenir en tête de ses livres et de ses cahiers, par ces simples mots : Dieu *me voit*. Ces mots, il les avait tracés également sur les murs de sa chambre, et même sur la muraille de la cour destinée aux récréations, afin d'être utile par-là à ses compagnons eux-mêmes.

Sur ses livres encore, ses papiers de toute sorte, ses signets de lecture, il écrivait diverses sentences, en rapport avec sa sainte préoccupation : — *Louange à* Dieu ! — *Laudate Dominun onnes gentes* ! — *Je veux devenir un saint ! — Avec l'aide de* Dieu *je serai un saint !* Et ce dernier vœu, il le répéta jusqu'à sa mort.

Le souvenir du Seigneur bien enraciné dans sa pensée, il chercha un second appui auprès de Marie, la Reine des saints. A elle il confiait la garde de son âme, de son cœur, de ses sens, se déclarant son serviteur et

son enfant. Il aimait à chanter ses cantiques, les hymnes et les louanges de celle qu'il appelait *la Bonne Mère, la Sainte Madone.* Il honorait spécialement une de ses images, qu'il avait placée en un lieu décent, et auprès de laquelle on le trouvait souvent agenouillé.

Le chapelet se récitait en famille chaque soir, suivant un pieux usage répandu dans toute l'Italie. Joseph alla plus loin, et se fit inscrire dans la confrérie du Rosaire. Il était zélé pour répandre autour de lui cette belle et douce dévotion, et, y conviant tous les jours ses parents et ses voisins, il avait inventé de donner le signal en frappant sur une vieille poële de la cuisine ; à ce son, chacun s'empressait de venir. « Le saint nous appelle au rosaire, disait-on : hâtons-nous. » La troupe était quelquefois nombreuse. Joseph comptait cette heure-là parmi les plus heureuses de sa journée. Pendant l'été, sans distraire personne de son travail, il montait sur une petite terrasse de la maison et récitait à haute voix les saintes prières.

Le fervent jeune homme fut admis aussi dans la Confrérie du Scapulaire, florissante dans la ville de Brà, et il en porta régulièrement l'habit ; autant que le lui permettaient l'obéissance et ses devoirs de position, il en gardait scrupuleusement les statuts et les pratiques ; et si parfois il n'avait pu s'en acquitter durant la journée, il n'y manquait pas avant de se mettre au lit.

Est-il nécessaire de dire que cette dévotion envers Marie lui inspirait l'amour de la mortification, et particulièrement celle du goût ? A table, il savait se priver adroitement, sans qu'on s'en aperçût, des aliments plus recherchés, des fruits, du dessert ; ou bien il faisait pour ses frères des parts dont il se réservait la plus petite. Si quelque mets était moins bien apprêté, c'est celui-là qu'il préférait.

Il se préparait aux fêtes de la Sainte Vierge par des prières plus fréquentes, par des bonnes œuvres, par un jeûne ; il jeûnait régulièremrnt le samedi. Par le même principe, il voulut ne point prendre de vin ; sa santé en ayant souffert, le prieur Amérano lui fit des reproches, et, avec sa simplicité accoutumée, avec cette humble soumission qui est la vertu des saints, Joseph renonça à cette dernière privation. La divine Mère le combla, en retour, de ses bienfaits, et protégea si efficacement son zélé serviteur, que Joseph eut le bonheur de conserver toute sa vie l'innocence baptismale.

Cette garde maternelle lui fut précieuse dans les tentatives faites par un camarade vicieux pour l'entraîner au mal, après en avoir parverti plusieurs autres. L'horreur de Joseph fut si grande, qu'il avertit les supérieurs ; le coupable fut aussitôt chassé, et la classe mise à l'abri de la séduction.

La résolution de se sanctifier de plus en plus rendit Joseph fidèle à deux autres observances : une soumission entière à son confesseur, et la fréquentation des sacrements. Il ne communiait d'abord que tous les quinze jours ; la communion fréquente n'était pas commune alors parmi les jeunes gens ; puis le sage et pieux Amérano le fit approcher de la sainte Eucharistie une fois chaque semaine, et même deux fois. Il se confessait chaque vendredi, et conserva cette règle toute sa vie.

Le démon ne manqua guère à lui susciter des embûches. Joseph racontait lui-même qu'un certain jour, comme il se disposait à communier, Satan lui apparut sous une figure effroyable, entouré de flammes et de chaînes. Craignant que ce fût une marque du mauvais état de son âme, le jeune homme court à son confesseur, qui le rassure, et il va recevoir le pain divin avec une plus grande ferveur.

CHAPITRE IVe.

Joseph prend l'habit ecclésiastique.

Lorqu'il eut dix-sept ans, ayant achevé sa rhétorique, Joseph dut songer à choisir une carrière. Dès la première enfance, son goût et sa foi l'avaient porté à désirer l'honneur du sacerdoce, le bonheur d'une vie exclusivement consacrée à Dieu. Mais, dans une affaire de cette importance, c'est à Dieu qu'il eut recours, à Notre-Seigneur, à la divine Marie. Il faisait pour cela de fréquentes visites au Saint-Sacrement, à la Madone des Fleurs, à l'autel du Carmel : et chaque fois il lui semblait entendre la voix qui l'appelait, en même temps que son cœur se détachait toujours davantage des intérêts et des plaisirs de ce monde. Son directeur spirituel l'encouragea dans son pieux dessein. Ce bon prêtre, comme s'il eût été éclairé par une lumière prophétique, lui dit clairement que « le Seigneur voulait faire de lui le père d'une grande famille, toute autre que celle de la terre ». Et il invoqua la parole de l'Evangile : *Quiconque aura abandonné pour moi sa maison, son père, sa mère, sa femme, ses frères, ses sœurs, recevra le centuple et possèdera la vie élernelle.*

Encouragé de la sorte, ne trouvant d'ailleurs en ses parents que la volonté de se conformer aux vues de la Providence, le jeune étudiant s'adressa à l'archevêque de Turin, Charles-Louis Buronzo del Signoré, pour lui demander humblement la permission de revêtir l'habit

ecclésiastique. Il l'obtint aisément, sur la recommandation du prieur Amérano. Après quelques jours de retraite, où il renouvela et affermit sa résolution de *devenir un saint,* il reçut la soutane des mains de son directeur, le 5 décembre 1802. Sa joie fut profonde; quand il revint de la cérémonie, les traits de son visage, son attitude, faisaient dire autour de lui qu'il ressemblait encore davantage à un ange.

Sa vie dans la maison paternelle ne rencontrait aucun obstacle à la prière, au recueillement et à l'étude ; il souhaitait néanmoins d'entrer dans l'un de ces établissements ouverts aux lévites pour les initier aux connaissances et aux vertus de leur état. Hélas ! à ce moment où la guerre était déchaînée dans toute l'Europe pour ainsi dire, on avait fermé les séminaires. A Brà, deux excellents prêtres avaient entrepris de parer, selon leurs forces, à ce malheur. L'un, le docteur Etienne Ferréro, ancien doyen de la Faculté de Théologie de Turin, enseignait la théologie aux jeunes clercs, et le professeur Lioné la philosophie. Joseph fut heureux d'être admis à ces cours.

Il distribua ses journées de manière à faire marcher de pair l'étude et la piété. Levé de bonne heure, et ses priéres faites, il se rendait à l'église pour assister au saint sacrifice ; de retour à la maison, il se livrait à l'étude, à laquelle il donnait six heures par jour, sans compter le temps des classes. On ne lui vit jamais entre les mains un livre profane ; l'Ecriture-Sainte et les Vies des Saints fournissaient à ses lectures ordinaires. Il sortait peu, et de préférence avec des ecclésiastiques. Ce n'était point, du reste, un caractère sombre et taciturne, tout au contraire ; mais, pénétré de la sainteté de son

ministère futur, il entendait s'y disposer par la modestie, les conversations utiles, le retour sur les matières de classe.

A ce titre encore, il s'abstenait d'assister à aucune représentatton, si honnête fût-elle ; aux feux d'artifice, aux jeux publics, et autres fêtes populaires. Et il y avait à cette privation d'autant plus de mérite que ces réjouissances se passaient près de sa demeure, et qu'il devait fermer sa fenêtre pour n'y point participer. On savait sa résolution là-dessus ; les invitations de ses compagnons d'étude ou de ses proches ne venaient point le solliciter.

Dans le commerce même de la famille, Joseph faisait paraître une sage gravité. Il ne demandait rien, ne refusait rien, ne se plaignait de rien ; au point que, pour le linge, par exemple, et pour les vêtements, nul ne savait ce qui lui était plus agréable. Et quant aux biens de ce monde, il refusa toujours de s'en occuper, disant qu'il se sentait créé pour quelque chose de plus grand.

Telle était la vie de ce modèle des jeunes clercs. Aussi le professeur Ferréro disait-il de lui : « Joseph est une bénédiction pour sa famille, un exemple pour ses condisciples, une perle pour tous ».



CHAPITRE Ve.

Joseph au séminaire d'Asti.

Sur de tels fondements, l'édifice de la perfection ne peut manquer de s'élever solidement. Les vertus de Joseph grandissaient avec l'âge, et lui faisaient déjà exercer cet apostolat de la sainte édification, si précieux aux regards du Seigneur.

Son amour des pauvres ne lui permettait pas de retenir pour lui-même un centime de l'argent qu'il pouvait avoir. Il n'aurait souhaité la richesse que pour faire des distributions plus abondantes. Jamais il ne sut compter avec les malheureux. Il recherchait discrètement les misères les plus dignes d'être soulagées ; et, s'il ne lui restait rien, ce qui arrivait souvent, il recourait à sa bonne mère, toujours généreuse, et faisait porter en secret les secours par sa sœur Thérèse ou par son cousin Louis Cottolengo, afin d'échapper à la reconnaissance de ces pauvres gens.

Dans ses conversations, il amenait volontiers le sujet des pauvres, celui des saintes joies de la charité et de l'aumône, puisque c'est Jésus lui-même que l'on soulage, ainsi qu'il nous l'apprend. On pressentait ce qu'un jour le cœur de Joseph Cottolengo lui inspirerait dans l'ordre de ce dévouement chrétien.

Il avait, au reste, des traditions dans sa famille. Son grand-père, sa grand'mère, s'étaient distingués, à la

constante admiration de tout le pays, par leur infatigable charité ; un de ses oncles, après avoir employé sa vie aux bonnes œuvres, avait légué tous ses biens à l'hôpital et aux pauvres, et ceux-ci voulurent le porter au cimetière sur leurs épaules. Joseph connaissait ce patrimoine de vertu, son ambition était de l'enrichir encore.

Une année, que la récolte avait été magnifique, on en parlait en se félicitant, au foyer domestique. — « Oh ! comme je me réjouis de cette faveur de la Providence ! dit Joseph à son père. Les malheureux vont donc avoir moins à souffrir, et nous plus à donner ! car nous ne recevons que pour distribuer. Dieu est la source, nous sommes les canaux, et nous versons selon l'abondance qui vient à nous. »

Comment le serviteur de Dieu aurait-il négligé l'aumône spirituelle ? Il se plaisait, pendant le carême surtout, et chaque dimanche, à faire le catéchisme. Nourri de la sainte Ecriture et de l'histoire de l'Eglise, il y trouvait tout ce qu'il faut pour captiver et former l'esprit des enfants. Sa douceur envers eux ne se démentait point; et l'on sait que par cette vertu il est rare que l'on ne réussisse pas auprès des hommes. Ses petits auditeurs accouraient de bon gré autour de lui, et ne se lassaient jamais de l'entendre.

Parmi eux il s'en trouvait d'une nature plus lourde, à qui il était difficile d'inculquer les vérités chrétiennes, et dont la première-communion devait être différée à cause de leur ignorance. Joseph s'attachait à ceux-là, et les instruisait avec un soin tout paternel. Il les réunissait le soir dans sa maison, et, après les explications ordinaires, leur adressait de vives exhortations sur les sujets de la piété chrétienne, la passion du Sau-

veur, la dévotion à la Sainte Vierge ; on récitait le chapelet, on faisait la prière, et l'on se retirait le cœur plein de DIEU.

Ce qui maintenait le saint jeune homme dans la pratique de ces belles œuvres, c'était l'esprit de perpétuelle oraison. Déjà il s'était mis à réciter chaque jour le bréviaire du prêtre, et le plus souvent à genoux. — « Tu veux donc toujours prier ? » lui disaient ses parents ; et il répondait avec un doux sourire : « Que faire ici-bas, si l'on ne prie ? »

Nous l'avons dit, la sainte Ecriture, les vies des saints, quelques auteurs de dogme, de morale et de controverse, formaient toute sa bibliothèque ; il n'eut jamais d'autres livres. Aussi son intelligence était-elle richement fournie en connaissances sacrées. Une de ses lectures favorites fut l'histoire des Pères du désert ; et cette lecture assidue l'entretenait merveilleusement dans l'habitude des luttes spirituelles et de la mortification. Il combattait principalement en lui-même une pente naturelle à l'émotion soudaine et à l'emportement. Un de ses condisciples et amis, François Ternavasio, lui a rendu ce témoignage, que, depuis qu'il eut revêtu l'habit ecclésiastique, on ne le vit pas une seule fois en colère.

Il étudiait encore avec soin les cérémonies et les chants de l'église. Or, quant au chant, bien que son père lui eût donné un maître, sa voix et son oreille n'y profitèrent point ; et lorsque, plus tard, il fut chanoine à Turin, ce fut sur son compte, de la part de ses collègues, le sujet de plus d'une plaisanterie, qu'il supportait avec sa douceur accoutumée.

Son extrême dévotion envers Marie a été marquée plus haut. Il y aurait beaucoup à en dire encore. Joseph, quand il était au pied des autels de sa bonne Mère, se

répandait en prières ardentes, en expressions d'amour, en larmes d'attendrissement. Il jeûnait en son honneur le mercredi et le samedi de chaque semaine. Ses privations volontaires et continuelles furent même, au bout de quelque temps, funestes à sa santé; mais il obéit à ses parents et au médecin avec simplicité dès qu'ils eurent parlé, et retrouva des forces qu'il était résolu à consacrer sans réserve au service de Jésus et de la divine Vierge.

Il y avait quatre ans que, devenu clerc, Joseph Cottolengo menait cette vie de retraite, d'étude et de bonnes œuvres. Le Piémont était tombé au pouvoir de la France, et, comme tous les autres pays conquis ou annexés par Napoléon, il lui fallait sacrifier des milliers de ses enfants, que la conscription militaire appelait à continuer les guerres insensées dont l'Europe était désolée, en cette année 1805. Joseph tombait sous le coup de cette loi. Ce fut pour sa famille une désolation extrême ; la mère ne faisait que pleurer ; le père cherchait, à quelque prix que ce fût, un remplaçant qu'il ne trouvait point. Toutes les démarches d'Amérano avaient été vaines. Le serviteur de Dieu, résigné en toute chose à la volonté divine, garda une pleine tranquilité d'esprit. Ses parents eurent un moment, pour le tirer de cet embarras, la pensée de le marier. On l'envoya consulter là-dessus son confesseur, qui s'opposa fortement à une telle pensée, assurant que la Providence agirait à son heure. Joseph, au tirage, ayant eu un mauvais numéro, il n'y avait plus rien à espérer humainement. Une nouvelle organisation des diocèses avait alors détaché Brà de Turin pour le faire passer dans celui d'Asti. Ce fut le salut du jeune conscrit. L'évêque d'Asti, informé de la vertu

et des mérites de Joseph, fit en sa faveur une demande qui aboutit, et une dispense en règle fut adressée à la famille, dont nous ne dépeindrons pas la joie. « C'est le miracle de la miséricorde ! » s'écria le bon Amérano. Joseph y puisa un motif nouveau de poursuivre avec ardeur le but qu'il s'était marqué : devenir un saint.

A cette même époque, 1805, un de ses plus chers désirs fut accompli, dans son admission au séminaire d'Asti. Le séminaire ! c'est la sainte école, toujours le cher souvenir du prêtre digne de sa vocation. Joseph se proposa, dès le premier jour, d'observer religieusement les règles de la maison, de suivre avec docilité l'impulsion qui lui serait donnée, en un mot d'être un disciple exemplaire. Il fut, en effet, l'édification de tous. Ses maîtres bénissaient Dieu de leur avoir envoyé un tel lévite ; ses condisciples l'entouraient de leur affection respectueuse ; ravis de sa facilité d'élocution et de l'élégance de son style, ils l'avaient surnommé leur *Cicéron*. Il n'aimait point, cependant, à prendre part au jeux bruyants et prolongés ; il leur préférait des entretiens utiles, qui étaient goûtés. Plusieurs séminaristes avaient recours à lui pour leurs intérêts spirituels, notamment sur la direction des vacances. Joseph travailla également, avec grande charité, à éteindre quelques divisions qui s'étaient fait jour entre les élèves venus du diocèse de Turin et ceux d'Asti. L'esprit de Dieu était sensible dans le pieux séminariste.



CHAPITRE VIe.

Joseph promu aux ordres sacrés.

Les vacances de cette première année ramenèrent dans sa famille Joseph Cottolengo, honoré du prix de satisfaction. Son règlement pour cette saison fut à Brà à peu près ce qu'il était au séminaire. Il s'occupa, en bon étudiant, à résumer par écrit les leçons qu'il avait reçues pendant ces huit mois. Les Epîtres de S. Paul étaient l'objet particulier de son attention, de ses méditations, au point que son esprit en était tout imprégné ; et jusqu'à la fin de ses jours il conserva cette prédilection pour les paroles du grand Apôtre.

Ses récréations se résumaient en des promenades quotidiennes dans les belles campagnes qui entourent la ville, et il les faisait en compagnie d'Amérano, de Ferréro, et d'autres ecclésiastiques instruits et graves, de qui la tonversation lui était précieuse.

Parmi les vertus qui enrichissaient son âme, nous devons mentionner son admirable innocence et pureté. Jamais une parole déplacée ; jamais un regard, un sourire, qui prêtât à l'équivoque. Il trouvait le secret de cette tenue de son âme dans cette dévotion à la Sainte Vierge que nous avons signalée, et qui ne faisait que croître avec l'âge, mais en y joignant l'esprit d'oraison, l'esprit de mortification, la vigilance la plus attentive sur son

dœur et ses sens, et la fréquentation assidue de la divine Eucharistie. Il ne quittait point sa soutane, même dans les chaleurs de l'été; s'il se délassait parfois à quelque chant, c'était celui des hymnes de l'Eglise, ou bien même de naïfs couplets qu'il composait de son mieux en l'honneur de Jésus et de Marie. Nous devons dire que le mérite littéraire en était contestable; mais ce n'était pas cela qu'il cherchait, il lui suffisait d'exprimer les sentiments de son cœur.

Le lieu saint lui était cher; il se prêtait avec empressement aux moindres offices de la cléricature, estimant que rien n'est petit de ce qui touche aux choses de Dieu. Il rappelait volontiers le fait dont il avait été témoin dans la cathédrale d'Asti, où, plusieurs séminaristes jugeant au-dessous de leur titre de porter un simple cierge dans une cérémonie solennelle, l'un des chanoines vint le prendre tranquillement, en disant: « Aucun service n'est méprisable à la cour du Maître souverain! »

Les vacances règlementaires duraient quatre mois. Rentré au séminaire pour sa seconde année, Joseph y apporta les mêmes dispositions, la même ardeur de piété et d'étude. Sa complaisance, son affabilité pour ses condisciples, le rendait cher à tous. Sa douceur, conquise, on le sait, sur un caractère naturellement emporté, parut dans une circonstance assez singulière, que les mœurs des écoliers font seuls comprendre. Deux de ces étourdis, assis auprès de lui dans la salle d'étude commune, s'amusaient à des jeux et à des bavardages qui ne laissaient pas à Cottolengo la liberté de travailler. Trois fois il les prie de se taire, et inutilement; à la fin, ils lui disent: « Eh bien oui, nous allons cesser, mais à la condition que vous recevrez une bonne chiquenaude sur

le nez. — Faites, répond Joseph, mais taisez-vous! » Il n'avait pas fini que la chiquenaude arrive, solide, et plutôt coup de poing. Le premier mouvement du patient est de rendre avec usure la monnaie de cette pièce: il se contient néanmoins, ne prononce pas une parole, et reprend son travail paisiblement, à l'édification des témoins de cette petite scène.

Mgr Gattinara, évêque d'Asti, conféra à Joseph Cottolengo la tonsure et les quatre ordres mineurs, dans la chapelle du séminaire, le 31 mai 1806.

Le jeune minoré se croit dès-lors plus étroitement obligé à s'avancer dans cette voie de la sainteté objet de toutes ses pensées, de tous ses efforts. Mais les malheurs du temps avaient fait fermer les séminaires: Joseph acheva dans la maison paternelle sa préparation au sacerdoce. Retiré dans sa chambre, incessamment adonné à la lecture ou à la prière, il semblait qu'il n'eût point quitté le saint asile. Seulement, il s'intéressa plus tendrement à la sanctification de ses frères et sœurs. Il était leur apôtre en même temps que leur modèle.

En ces années difficiles, où la guerre ne cessait de tout bouleverser, où l'on devait s'attendre chaque jour à des disgrâces nouvelles, il arrivait à son père de s'attrister grandement, car il voyait jusqu'à sa fortune menacée. C'était auprès de Joseph qu'il allait chercher conseil et réconfort, et il les trouvait dans la foi vivante et énergique de ce jeune homme, qui n'avait que vingt-et-un ans. Rien n'élève les âmes comme la vertu, même dans les intérêts de ce monde.

Joseph fut ordonné sous-diacre, par l'évêque de Tortona, le 16 septembre 1810; diacre, le 30 mars 1811, par

Mgr Hyacinthe della Torré, archevêque de Turin; le 8 juin de la même année, il recevait le sacerdoce des mains de l'ancien évêque d'Aoste, Mgr Solaro, à Turin.

L'une des grandes dévotions de Joseph avait pour objet la très-sainte TRINITÉ, en l'honneur de laquelle il instituera plus tard une congrégation de prêtres : et la divine Providence permit que ce fût précisément le jour de la Trinité qu'il célébra sa première messe, à l'église de Saint-André de Brà. Son émotion, son ravissement, sa reconnaissance, ne sauraient être exprimés, et se conçoivent facilement d'après ce qu'on vient de lire dans les chapitres précédents. Cette messe fut d'ailleurs une fête non-seulement pour la famille, mais on peut dire aussi pour tout le pays, où le nouveau prêtre était depuis longtemps en possession de la vénération universelle. Suivant l'usage italien, on composa des hymmes, des compliments, des poésies de diverses sortes, pour faire honneur au nouveau ministre de DIEU.

Dans sa simplicité et sa candeur, le bon Joseph ne repoussa point ces démonstrations, qu'il savait cordiales et sincères. Les larmes remplissaient ses yeux, et on l'entendait dire : « Voyez comme tout m'invite à célébrer saintement, et à faire du bien aux âmes ! On voit ici que le prêtre à une haute puissance pour le bien de ses frères et de son pays ! Pour moi, je ne mérite rien, mais JÉSUS-CHRIST mérite tout. »

Il prit dès-lors la résolution de n'omettre pas un seul jour la sainte Messe, et de la célébrer avec une piété toujours plus vive : et c'est en effet ce qu'on lui vit pratiquer jusqu'à la fin. En voyage même, lorsque toutes les raisons semblaient le dispenser, il tenait absolument

à monter à l'autel. Il disait, comme un illustre saint dont il citait l'exemple, que sa journée serait mauvaise s'il ne l'avait commencée par l'immolation de l'adorable victime.

Souvent, quelle que fût la rigueur de la saison, de très-grand matin, avant le son de l'*Angelus*, il se rendait à l'église pour se préparer mieux. Sa mère s'effrayait de ces sorties matinales, et l'exhorta à ménager sa santé. — « Soyez tranquille, ma chère Maman, répondit-il : ce ne sera jamais de cela que votre fils sera malade ». La sainte Eucharistie était ses délices ; vers elle se portaient continuellement ses pensées, ses désirs, l'esprit de ses actions ; c'était le sommet de son âme, la lumière de sa conduite sacerdotale.

Scrupuleux observateur des règles, il n'omettait ni une parole ni une cérémonie de la liturgie, ni la plus minime des prescriptions des rubriques. Il n'hésitait même pas à avertir, avec toute la charité possible, les prêtres qu'il voyait se négliger sous ce rapport. Il lisait posément, clairement, pieusement, le texte du missel, et cette lecture seule faisait l'édification des assistants, en ranimant leur foi et leur montrant ce que c'est que la vraie prière. Son jeune frère Ignace lui servait ordinairement la messe, et cet enfant ne revenait jamais que vivement impressionné de ce qu'il avait vu. — « Mère, dit-il un jour, pourquoi Joseph pleure-t-il ainsi à l'autel ? — Laisse-le pleurer, répondit celle-ci ; il sait ce qu'il fait, et l'autel est le lieu des belles larmes. » Un autre fois, l'enfant revenant sur ce sujet : « Laisse-le pleurer, te dis-je : nous avons un saint dans notre maison ! »



CHAPITRE VIIe.

Joseph dans le ministère de la confession et auprès des pauvres.

Le ministère de la confession est capital pour le prêtre. C'est là que non-seulement il purifie les âmes, mais qu'il les éclaire, les exhorte, les dirige, les fortifie. Joseph, pour se disposer à l'administration de cet admirable sacrement, étudia longtemps et à fond la théologie morale, qui devait être la règle de ses décisions au tribunal sacré ; il ne manquait pas une des conférences ecclésiastiques hebdomadaires en usage parmi le clergé de Brà. Plus d'une fois il eut à résoudre, dans la discussion, des cas obscurs et compliqués, et, grâce à la lucidité de son esprit, il s'en tira toujours avec avantage. Ses confrères se félicitaient d'avoir parmi eux un prêtre si bien nourri de la doctrine théologique, que, disaient-ils, si l'on venait à perdre le texte de l'auteur suivi par eux, Cottolengo serait capable de le rétablir de mémoire.

Il est vrai que ces utiles et pacifiques réunions tardèrent peu à donner de l'ombrage au gouvernement impérial, qui les interdit comme foyers possibles de conspirations. Joseph n'y perdit rien, et les remplaça aussitôt par la fréquentation quotidienne du prieur Amérano, avec qui il dissertait régulièrement sur toutes les matières des conférences. Au bout de quelques mois de ce travail consciencieux et assidu, il obtint les pouvoirs nécessaires pour confesser.

Sa vertu se révéla au saint tribunal comme partout ailleurs. Il y accueillait tout le monde avec la même bonté, la même mansuétude évangélique, ne voyant en chacun de ses pénitents que l'âme rachetée au prix du sang de Jésus-Christ. Aussi les fidèles affluaient-ils auprès de lui. Il aimait à exercer son zèle envers ceux de ses concitoyens qui revenaient des armées de Napoléon, où ils avaient trouvé tant de funestes exemples, entendu tant de discours impies, participé peut-être à tant d'actions mauvaises. Les camps ne furent jamais l'école de la vertu. Joseph recherchait ces hommes, s'entretenait avec eux de leurs voyages, de leurs batailles, des fatigues et des dangers de leurs expéditions, et profitait de ces moments d'expansion pour leur rappeler le combat contre le péché, et la nécessité de la victoire finale devant Dieu. A toute heure il consentait à les entendre, dans sa chambre même, lorsque le respect humain les eût retenus. Il lui fut donné de faire un bien considérable dans ce ministère. La joie sainte qu'il en éprouvait lui causa, pendant un temps, des scrupules, comme s'il se fût cherché lui-même plutôt que la gloire de Dieu. La divine Marie, à qui il eut recours dans ce tourment, lui rendit la paix, comme elle fit autrefois pour S. François de Sales, mais non pas dès le premier moment ; il devait se sanctifier à cette épreuve.

Il en conçut d'abord des découragements. Un jour qu'il s'était trompé dans la décision d'un cas, il résolut, tout effrayé, de ne plus se livrer à ce redoutable ministère. — « Oh ! le vaillant homme ! lui dit Amérano. Est-ce que vous croyez que nos pères et nos modèles, un S. Philippe Néri, un saint François de Sales, n'ont fait jamais d'erreur ? » Ces mots suffirent pour rendre le calme à ce cœur si humble. C'était la gloire de Dieu et le bien du

prochain qu'il voulait, non la satisfaction de ses goûts ni de son amour-propre.

Le bon curé Amérano, heureux, édifié, lui procurait aussi la consolation d'administrer d'autres sacrements, le baptême, l'extrême-onction ; de visiter et d'exhorter les moribonds, de veiller sur les enfants qui servaient à l'autel. Joseph visitait aussi l'hôpital, s'approchait des lits, s'informait de l'état des malades, leur rappelait les souffrances du Sauveur et celles des martyrs, le grand profit que nous faisons en pâtissant sur la terre, et les encourageait d'un cœur plein de charité. En un mot, toute occasion de faire le bien lui était chère ; jusque-là qu'il corrigea, un jour, par quelques simples paroles, une jeune fille trop amoureuse de la toilette, qui passait devant lui.

Annoncer les vérités saintes du haut de la chaire lui paraissait un de ses premiers devoirs, et des plus doux.

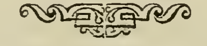
Le pasteur l'invitait fréquemment à monter en chaire dans l'église paroissiale, où sa facilité naturelle d'élocution, les connaissances qu'il possédait, et plus encore son éminente piété, le faisaient goûter de toute la population. On l'appelait aussi dans les autres églises de la ville, où l'on accourait pour l'entendre.

N'omettons pas de révéler une de ses dévotes pratiques. Chaque fois qu'il devait prêcher, il consacrait son discourt à l'un des saints qui avaient excellé dans la vertu qu'il avait à recommander. Ainsi, il dedia à Ste Monique ses sermons sur les devoirs des parents, à S. Augustin ce qui regardait les devoirs des enfants, à S. Thomas d'Aquin l'exhortation sur la fuite du péché impur ; et ainsi des autres.

Nous aurons, dans tout cet ouvrage, à revenir sur la charité infatigable et inépuisable de Joseph envers les pauvres. Elle brillait déjà en lui. Dès les premiers jours de sa prêtrise, on lui avait remis une somme pour des intentions à acquitter ; il n'hésita point à la donner tout entière à un solliciteur venu pour l'exploiter. Au sortir de la maison et lorsqu'il rentrait, il était ordinairement suivi d'une foule de pauvres, en faveur de qui il se dépouillait de son argent. Si c'étaient des enfants, il les accueillait avec son sourire habituel, et, les menant chez le boulanger, il leur achetait du pain. — « Il y a à cela deux biens, disait-il : leur faim apaisée, et puis le danger évité de les voir gaspiller cette monnaie au jeu. » Les cierges que, suivant l'usage italien, on lui donnait pour avoir assisté à des funérailles, il en faisait encore présent aux indigents.

S'il recontrait quelque mendiant âgé, il se découvrait avec respect, l'interrogeait doucement sur son état, sa santé, ses misères, et à l'aumône du corps joignait celle de l'âme en lui adressant une petite exhortation. Un jour, de la fenêtre où il se tenait il aperçut un pauvre qui sollicitait quelque secours : Joseph le lui donne aussitôt ; puis, se retournant vers son petit frère Ignace, qui mangeait des marrons auprès de lui, l'engage à en donner au pauvre. — « Je n'en ai plus », répond l'enfant. Joseph, voulant s'assurer s'il disait vrai, lui trouve les poches encore à moitié pleines, et, le tirant par la main, le conduit au mendiant, force celui-ci à tout prendre lui-même, et exige qu'Ignace demande pardon à genoux, afin de lui apprendre, d'une part, à ne jamais mentir, et, de l'autre, à n'avoir pas le cœur si dur par gourmandise.

Les habitants de Brà désiraient beaucoup avoir Joseph pour vicaire dans leur ville. Pour lui, il disait simplement : « J'irai là où m'everront mes supérieurs ; je n'ai d'autre ambition que de suivre en tout la volonté divine. » Comme Samuel, il attendait la voix du Seigneur, et ne jugea même pas à propos d'aller à Turin, ainsi que le lui conseillaient plusieurs amis, pour y prendre le grade de docteur en théologie, qui lui aurait ouvert une plus large carrière. Cela viendra plus tard, lorsque DIEU le voudra.



CHAPITRE VIIIe.

Débuts de Joseph dans le ministère paroissial.

Plusieurs des curés de la province, qui connaissaient de réputation le jeune prêtre, souhaitaient vivement qu'on le leur envoyât : ce fut celui de Cornégliano, gros bourg d'environ 2.000 âmes, qui l'obtint de l'autorité diocésane pour l'aider dans une administration que l'âge et les infirmités lui rendaient également difficile. Joseph s'empressa d'occuper le poste qui lui était assigné par la Providence.

Ami du silence et de la retraite comme nous le connaissons, on le trouvait toujours chez lui pour les affaires de son ministère. A la sacristie, il évitait les vaines conversations. Sa piété si solide et si vive envers le Saint-Sacrement lui faisait désirer que les paroissiens assistassent le plus souvent possible à la Messe durant la semaine. C'est, en effet, dans les pays vraiment chrétiens, l'une des pratiques religieuses les mieux maintenues. Joseph répétait, en chaire et dans ses relations privées avec les habitants : « Ce n'est point du temps que vous gagnez en vous privant d'une demi-heure à l'église, le matin : le Seigneur sait bien féconder votre travail par ses bénédictions, lorsque vous mettez son service au-dessus et en tête de tout. » S'il rencontrait quelqu'un dans ses courses, fût-ce même un enfant, il

revenait sur ce sujet ; et il fit si bien, en un mot, qu'il parvint à son but, et mit en grand honneur à Cornégliano l'assistance à la sainte Messe tous les matins. On se dit encore aujourd'hui que l'on doit à ce saint homme une si heureuse fidélité. Là encore, comme dans sa ville natale, on l'appelait *l'Ange de la paroisse.*

Sa piété au saint autel, son recueillement lorsqu'il portait le Viatique aux malades, ses yeux baissés, le ton avec lequel il récitait les prières, étaient un genre d'exhortation qui faisait autant de bien que ses paroles même.

Persuadé de la nécessité de l'instruction chrétienne pour la jeunesse, il s'appliquait avec une attention soutenue à l'œuvre des catéchismes, où se puisent les premiers éléments de la vie morale et religieuse. Sa douceur le faisait aimer de tous les enfants, la clarté de ses explications les intéressait, la ferveur de ses exhortations les entraînait. C'était une joie pour les parents de voir avec quel empressement la cloche qui donnait le signal était obéie, et combien chaque jour leur petite famille grandissait dans le bien.

Le zélé vicaire mettait le même soin dans la prédication de la parole de Dieu. C'était pour lui un bonheur d'instruire le peuple des mystères de la religion, de la bonté du Seigneur, de nos devoirs envers lui ; et, s'il le faisait toujours dignement, il s'appliquait aussi à n'user que d'expressions claires, intelligibles à tous les esprits. Il avait enfin pour principe de ne point allonger les sermons, de peur de fatiguer l'attention, et de perdré une partie du fruit qu'on en devait espérer.

Il avait une grâce particulière pour consoler les affligés, fermer les plaies de leur cœur, relever leur

espérance. La foi fournit seule des armes pour ce combat difficile. Que peut le monde en face d'une âme endolorie ? et, au contraire, que ne peut pas un saint ? Aussi est-ce naturellement au prêtre que s'adressent les cœurs saignants, témoignant par-là leur confiance dans le doux Sauveur qui ne repousse personne, et qui sait sécher les larmes de ses enfants.

Nous ne passerons point sous silence l'ardeur avec laquelle Joseph s'occupa de rendre à la paroisse de Cornégliano l'usage de la communion fréquente, tombé par le malheur des temps. DIEU bénit ses efforts sur ce point comme sur les précédents.

L'imprudence d'un enfant faillit interrompre cette vie d'apôtre. Joseph sortait un jour de chez le barbier qui venait de lui rafraîchir la tonsure, et, le chapeau à la main, répondait à un passant qui l'avait arrêté, lorsque le neveu du curé, d'un caractère ordinairement tranquille, et qui à ce moment regardait par la fenêtre, eut l'idée la plus extravagante du monde. — « Voici une cible pour mon arquebuse, se dit-il : si je puis loger la balle au beau milieu de cette tonsure, nul ne me refusera le titre d'habile homme ! » Et là-dessus, sans autre réflexion, il saisit l'arme, ajuste et tire. Grâces à DIEU, bien que chargée, l'arme ne partit pas. C'est à ce moment que le malheureux comprit son imprudence. Courant à Cottolengo, il se jette dans ses bras en versant des larmes, et ensemble ils remercient la divine Providence de sa protection.

La mortification des sens était l'une des règles de vie du saint prêtre. Il faut dompter les appétits du corps si l'on veut garantir à l'âme sa liberté. Non-seu-

lement Joseph avait renoncé à tous les banquets, même à ceux des confrères à l'occasion des fêtes, mais il s'imposait une nourriture grossière et en petite quantité, et il ajoutait à ces privations plusieurs pénitences journalières. Les témoins d'une vie si édifiante se sentaient animés à redoubler eux-mêmes de régularité et de piété. On l'a dit souvent, et cela est vrai, l'exemple est plus puissant que la parole, dans le bien comme dans le mal.

Au saint tribunal, où il était assidu, Joseph ne se ménageait aucun repos. Il accueillait avec sa grande charité tous ceux, et ils étaient nombreux, qui s'adressaient à lui, les pauvres et les ignorants comme les autres. Sa patience surmontait tous les dégoûts. Il instruisait, dirigeait, exhortait, avec les saintes ardeurs d'une admirable foi, et les trésors d'une science morale exacte et étendue. Jamais on ne le dérangeait quand on voulait se confesser. Toutefois il corrigeait les pénitents prolixes et bavards, de même qu'il excitait à s'expliquer mieux ceux que leur grossièreté rendait par trop courts. La discrétion dans les moyens était sa règle. Qui pourra dire l'action magnifique d'un bon confesseur sur les âmes chrétiennes ?

Quant aux malades, il les visitait avec empressement et bonté, priait pour eux, les recommandait aux prières de la paroisse, et répétait qu'on ne craignît jamais de le déranger, ni la nuit ni le jour, dès qu'il s'agissait d'eux. Il s'était entendu avec le médecin pour être averti à temps, en tout cas sérieux. Du reste, il n'attendait point qu'on l'appelât, et de lui-même se rendait au chevet des infirmes. On le recevait avec joie, le saint homme ! Sa vue faisait du bien. « Quand il arrive, disaient quelques-uns, on croirait que la maladie a peur de lui ! elle s'en va. »

Une famille dans la gêne avait reçu de lui son manteau pour le vendre et s'en faire des ressources ; mais ces bonnes gens aimèrent mieux continuer de souffrir et gardèrent le manteau comme une relique. On en conserve encore une moitié à Cornégliano, l'autre ayant été donnée, sur sa demande, à Mgr Galetti, évêque d'Alba, en ces derniers temps.

Dans sa conduite au presbytère, Joseph pratiquait l'utile maxime de ne se point mêler de ce qui ne le regardait pas. Son curé étant son supérieur, il le respectait, lui obéissait, entrait dans ses pensées et se laissait diriger par lui. Gai par nature et par vertu, l'excellent vicaire faisait le charme des conversations. On ne pouvait le voir sans l'aimer.

Cette vie du ministère actif ne devait pas durer longtemps. Joseph avait un goût prononcé pour l'étude, et il s'aperçut que les heures lui en manquaient presque totalement. Etait-ce bien la volonté de Dieu qu'il continuât ainsi ? Il en douta, examina le pour et le contre, consulta de divers côtés, et enfin se détermina à se rendre à Turin pour reprendre et perfectionner ses connaissances ecclésiastiques. Son départ fut un deuil pour la paroisse, où il était tant aimé, où il faisait tant de bien. Mais la Providence guidait secrètement son élu.



CHAPITRE IXe

Cottolengo à Turin.

Les longues et terribles épreuves par lesquelles le Seigneur faisait passer son Eglise touchaient à leur terme. Napoléon, qui avait osé emmener en captivité le souverain-pontife Pie VII, vit dès ce moment pâlir son étoile, et il devint aisé de prévoir que la main de Dieu s'apprêtait à réparer tant de ruines. Le Pape, en 1814, rentrait triomphant dans ses Etats, et le persécuteur partait pour l'exil.

Le Piémont vit avec enthousiasme revenir son roi légitime Victor-Emmanuel 1er, qui devait rendre à ce pays moralité et sécurité. L'Université fut rétablie sur ses anciennes bases. En 1807 elle avait bien été ouverte, on y avait maintenu l'enseignement complet de la théologie, mais le gouvernement impérial avait exigé l'introduction du gallicanisme et des quatre articles de 1682 : mesure odieuse, qui éloigna de ces leçons quantité d'esprits distingués. C'est l'honneur du clergé piémontais, et il le faut noter, que pas un prêtre, durant la domination napoléonienne, ne se présenta pour recevoir le bonnet de docteur, parce qu'il y avait à signer les quatre articles, ce qu'à aucun prix nul ne consentait à faire.

Cottolengo avait donc résolu de profiter de ces circonstances favorables, et de reprendre à Turin un cours

sérieux d'études, qui le mît en état de prêcher plus sûrement la parole de Dieu et de défendre l'Eglise par les armes de la science. Par malheur, sa famille n'était point en état de suffire à une telle dépense, et, de plus, la mère ne voulait pas entendre parler d'une nouvelle séparation. Une vieille parente ayant pris à sa charge tous les frais, la bonne mère à la fin se rendit, après avoir bien répété qu'elle ne comprenait rien à ce sempiternel besoin de passer son temps dans les livres. Elle se consolait, du reste, en pensant que son fils allait retrouver à l'Université de Turin ce bon docteur Ferréro, de Brà, qui lui avait donné ses premières leçons. En effet, Joseph fut admis au collège *des Provinces*, dont Ferréro venait d'être nommé sous-directeur.

Là, Joseph fut ce qu'il avait été partout, un modèle de vertu, de régularité et d'application. Parmi ses condisciples de cette époque, nous rencontrons Pierre Scavini, plus tard vicaire-général de Novare, auteur d'une Théologie morale très connue ; et puis André Charvaz, qui devint évêque de Pignerol et mourut archvêque de Gênes. C'est ce prélat qui disait un jour au domicain Albert Cottolengo : « Si vous avez jamais à déposer comme » témoin dans un procès de béatification de votre frère, » dites sans hésiter qu'il fut notre édification à tous. » Que de fois nous l'avons trouvé à genoux pendant que » nous nous délassions en récréation ! Il était simple- » ment notre camarade, et c'était de la vénération que » nous professions pour lui. »

Après avoir passé deux années dans ce collège, le 14 mars 1816, Joseph fut appelé à l'examen public et à la thèse du doctorat. Il ne s'y présenta point sans avoir mis le succès sous la protection de la divine Marie.

Marie exauça ses prières. Les réponses du candidat furent si justes, sa thèse si solidement établie, dans un latin si élégant et si pur, que d'une voix unanime il fut proclamé docteur en Théologie.

Deux cent-trente années auparavant, dans cette même université, avait été reçu docteur aussi un prêtre de très sainte vie, modèle de charité et d'abnégation comme le sera Joseph Cottolengo ; nous voulons dire le bienheureux Sébastien Valfré, de l'Oratoire de S. Philippe Néri.

Les amis de Joseph le pressaient d'aller plus loin dans cette voie, et d'acquérir également le titre d'agrégé. Il s'y refusa, en disant humblement : « Si j'ai quelque chose de bon, c'est uniquement parce que la Sainte Vierge m'a aidé : mon doctorat est son œuvre plus que la mienne ; le reste est au-dessus de ma portée d'esprit, et d'ailleurs serait pour moi superflu. »

Il revint donc dans sa ville natale, où il fut accueilli de tous avec respect et affection, et y reprit ses occupations sacerdotales : les bons conseils, la confession, la prédication dans les divers lieux ou il était appelé par ses confrères. On le vit se distinguer par son zèle admirable pendant une maladie épidémique qui désola Brà en 1817, et qui fit beaucoup de victimes. Non content d'assister les malades quel que fût le danger, il préparait pour eux et distribuait généreusement un remède dont on lui avait vanté l'efficacité [1]. — « Je suis un soldat, disait-il à sa mère effrayée qui voulait le retenir ; et c'est en temps de guerre que le soldat doit se montrer. »

Dans cet intervalle, la ville de Brà était retournée au diocèse de Turin. La charge de directeur spirituel

1 C'était la liqueur connue sous le nom de *vinaigre des quatre voleurs.*

du grand hôpital étant venue à vaquer dans la capitale, le vicaire-général, conjointement avec l'un des administrateurs, délibérèrent d'offrir cette position à Cottolengo. Celui-ci, ne cherchant en tout que la volonté de Dieu, après avoir consulté, ne crut pas l'y voir en cette circonstance, et s'excusa respectueusement. Il continua de résider dans sa famille, jusqu'à ce qu'une indication providentielle le fixât ailleurs.

Ce fut la même chose pour une importante paroisse où il était désiré : il ne réussit point au concours. Dieu préparait son serviteur à une carrière tout exceptionnelle.



CHAPITRE Xe.

Cottolengo chanoine à Turin.

Parmi les personnes qui avaient assisté à l'examen de Cottolengo se trouvait le chanoine Agodino, supérieur d'une congrégation fort estimée à Turin, celle du *Corpus-Domini*. Rentré à la maison, le supérieur dit à ses confrères : « Nous venons de l'Université, où le prêtre Cottolengo a été reçu docteur de la façon la plus brillant. Ce serait là un excellent sujet pour la congrégation, s'il était né à Turin. » La chose n'alla pas plus loin pour le moment : car le *Corpus-Domini* n'admet que six membres, et ce nombre était alors complet. Ce n'en fut pas moins le principe de ce que nous allons raconter.

Son Altesse Royale la Duchesse de Chablais, usant de son droit, venait de nommer à un bénéfice de ses domaines, en 1818, précisément l'un des chanoines du *Corpus-Domini*. Il y eut donc un poste vacant ; et aussitôt Agodino revint à sa pensée, qui fut approuvée par ses confrères. Informé de ce dessein, le docteur Ferréro l'appuya de tout son pouvoir, et obtint que, pour cette fois, on n'insisterait pas sur l'un des statuts de la congrégation, qui exige que le sujet soit de Turin même. « Ce prêtre est pour vous un présent du ciel, disait-il, et jamais vous ne rencontrerez mieux ! »

Cottolengo ignorait ces démarches, dans sa retraite de Brà. Le bruit en avait cependant couru dans la vil-

le avant qu'il eût reçu la lettre qui l'informait officiellement de son élection. Dans son humilité, il ne pouvait comprendre qu'une société aussi distinguée, composée de prêtres éminents, eût jeté les yeux sur lui. Mais le doigt de DIEU était si bien marqué dans toute cette affaire, qu'il accepta sa nomination, et se rendit incontinent à Turin, où il fut reçu, avec les cérémonies accoutumées, chanoine de la Très-Sainte-Trinité à la cathédrale et membre du *Corpus-Domini*, le 29 Mai 1818.

Cette congrégation est formée, avons-nous dit, de pieux et savants ecclésiastiques, qui, sans être liés par des vœux ni astreints à une règle précise, vivent sous un supérieur, habitent sous le même toit et s'asseoient à la même table. Elle fut établie par la ville de Turin, en 1655, pour desservir l'église que l'on venait de construire en mémoire d'un miracle du Saint-Sacrement accompli sous les yeux de la cité entière [1]. Plus tard, en 1779, elle avait été unie à la collégiale de la Sainte-Trinité, instituée à la métropole.

Joseph fut accueilli de ses confrères, et du reste du clergé, avec une bonté et des égards fraternels dont il se déclarait indigne. Interrogé un jour s'il avait jamais pensé qu'il reviendrait à Turin après son doctorat : « Non pas même en rêve, répondit-il modestement. Que voulez-vous qu'on fasse de ce beau meuble dans une capitale? Je ne pensais à autre chose qu'à rester à Brà pour y planter mes choux. »

DIEU avait conduit son serviteur dans ce poste, où il devait réaliser les merveilles de charité que nous

1 On en trouve le récit dans divers livres sur l'Eucharistie, et notamment dans le *Bon Ange de la Première-Communion* par M. l'abbé Postel (7e édition, ch. 25.)

aurons à raconter. Il fallait un grand théâtre à une telle action ; là seulement pouvaient se trouver les éléments et les ressources pour des œuvres immenses.

La magnificence des tombeaux, les marbres et les statues qui les décorent, ne sont qu'un voile jeté sur les horreurs de la décomposition humaine. Ainsi, dans les grandes et superbes cités, à côté des somptueux hôtels, des palais, des jardins publics, des brillants magasins du luxe sous toutes ses expressions raffinées, qui feraient croire à une prospérité, à un bonheur universels, se rencontrent les haillons du pauvre, les galetas où il souffre le froid et la faim, toutes les indigences, tous les abandonnements, toutes les misères.

Cottolengo, par sa nouvelle position, allait être en contact habituel avec cette autre cité de la douleur. Il ne l'eut pas plus tôt connue que son âme se remplit de tristesse et de compassion ; il comprit que sa vocation était de se dévouer aux souffrances de tant de frères infortunés. Il ne pouvait, pour cela, compter sur les ressources exiguës de son patrimoine, et celles de son bénéfice canonial n'étaient pas moins étroites ; d'autre part, il n'avait aucune relation avec les riches de Turin. Ajoutons que sa timidité naturelle, et son inexpérience dans ce genre de créations, étaient d'autres obstacles que le temps seul devait détruire. Un trésor cependant lui appartenait : la charité qui remplissait son cœur, et qui non-seulement le tenait préparé mais le poussait à tous les sacrifices. Du reste, Dieu lui avait aussi accordé ce qui attire et ce qui plaît ; l'esprit de paix, de gaieté simple, d'ouverture, de confiance et d'amabilité avec tout le monde. Cela importe plus qu'on ne croirait dans les œuvres de la bienfaisance chrétienne comme en tout le reste de la vie.

Notre saint prêtre se considérait comme le dernier de ses confrères, toujours prêt à les servir, à les remplacer dans leurs fonctions lorqu'ils étaient retenus ailleurs, à leur épargner ce qu'il pouvait y avoir de pénible dans certains détails du ministère. Pour cela, il se tenait communément à la sacristie, un livre à la main, prêt à répondre à toute demande de sacrement, de visite de malade, de bénédiction. Sa bonté auprès des infirmes les gagnait tous. Et que de douleurs à soulager, dans ce quartier où abonde l'indigence ! Vieillards sans ressources, veuves chargées d'enfants et dans un dénûment absolu, ouvriers sans travail et sans pain, c'étaient là ses rencontres ordinaires ; il en fit sa famille d'adoption.

Pour elle il se réduisit au strict nécessaire. Souvent on le vit entrer dans les boutiques des petits marchands, s'approvisionner de pains, de pâtes, de café, de sucre, de souliers même et de vêtements, cacher tout cela dans une grande poche de cuir qu'il s'était fait faire, et courir à ses pauvres pour faire la distribution, pendant que lui-même manquait de linge et de couverture. Ses soutanes étaient du drap le plus grossier, il les portait jusqu'à ce qu'elles ne fussent plus que rapiéçages. Il n'achetait point de bois, et se privait de feu pendant l'hiver, saison si rigoureuses et si dure à Turin, et, couvert d'un manteau à gros poils, il disait jovialement à ceux qui s'étonnaient de cette austérité : « Ne voyez-vous pas que je suis une bête féroce ? » L'argent ainsi épargné allait nourrir et réchauffer ses pauvres.

S'il sortait, il se munissait de monnaie, et le premier malheureux qu'il apercevait, il allait à lui avec un sourire, le saluait avec respect comme l'image de

Jésus-Christ, et l'assistait de la première pièce ; la seconde était prête pour une nouvelle occasion ; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il n'eût plus un centime sur lui.

Il se faisait parfois accompagner de son frère Ignace, clerc au couvent des Dominicains ; et, celui-ci lui demandant pourquoi il donnait ainsi sans compter et sans distinguer entre un pauvre et un autre, il répondit doucement : « Si Notre-Seigneur nous avertit que la main gauche doit ignorer le bien que fait la main droite, il est bon également que la droite se comporte de même à l'égard de la gauche ». Un autre jour il disait encore : « C'est Jésus-Christ qui demande, tous les pauvres nous représentent le Sauveur : ne distinguons donc point entre eux. C'est Jésus que nous assistons : il suffit. »

Ces sentiments tout surnaturels le remplissaient de respect à la fois et de tendre commisération pour les malheureux. Les larmes lui venaient aux yeux en les assistant. Les paroles qu'il leur adressait étaient empreintes de considération pour eux autant que de sollicitude ; il les appelait ses *chers amis*, ses *bien-aimés frères*. S'il arrivait qu'il n'eût rien à leur donner, il éprouvait une réelle douleur, et redoublait de paroles douces et encourageantes. C'est dans ces moments-là seulement que le désir des richesses de ce monde effleurait ce cœur charitable et tout ému.

Il va sans dire qu'en pareille matière le travail allait se multipliant pour lui. Une famille indigente découverte et soulagée lui en amenait trois ou quatre autres dont il fallait s'occuper aussi. Il n'avait guère, du reste, besoin de chercher : comme les abeilles courent aux fleurs, les pauvres accouraient à leur protecteur Cottolengo ; il en était, pour ainsi dire, assiégé.

Ses ressources personnelles étant si courtes, il se fit mendiant et solliciteur à son tour. Peu à peu il engagea dans ses œuvres des personnes pieuses, ravies que leurs aumônes passassent par de telles mains. Ce fut l'unique motif qui le rapprocha des maisons riches, où il ne tarda pas à être reçu avec empressement. Dans ses visites, du vin, des rafraîchissements venant à être servis, il profitait de l'occasion pour dire : « Je connais une malheureuse famille, un malade, un infirme, à qui deux doigts de ce vin feraient grand bien ». S'il voyait la dame ou ses filles occupées de couture : « En vérité, quand vous aurez fini ceci, une chemise ou deux pour mes pauvres seraient une bonne action de votre part. » Cette charitable industrie procura bien des secours aux protégés de Joseph.

C'était trop peu encore pour cette âme dilatée par le feu divin. Dans les villes de quelque étendue, la visite des malades ne se fait guère que par les parents. Cottolengo voulait mieux : il eût désiré que les malades, les pauvres spécialement, fussent non-seulement visités mais gardés, et qu'on aimât à soigner en leurs personnes celle de Notre-Seigneur. Il se mit donc en quête de gardes bienveillants et dévoués, et Dieu bénit ses efforts. Ainsi les malheureux étaient soulagés, et ceux qui se livraient à cette belle charité apprenaient à s'immoler et multipliaient leurs mérites. La religion seule comprend, inspire et soutient de telles dispositions.

Le vertueux prêtre exhortait fréquemment ces personnes à s'avancer chaque jour dans la perfection de la charité. Plus on se dévoue au nom de Notre-Seigneur, plus on sent le besoin de se dévouer. — « Courage ! leur disait-il : vous êtes ces saintes personnes dont il est

rapporté dans l'Evangile qu'elles suivaient Jésus et l'assistaient dans ses besoins: *Sequebantur eum et ministrabant ei* (Marc xv, 41).

En chaire, Cottolengo revenait souvent à plaider la cause des pauvres et le mérite de la charité envers eux. Il insistait sur le bon emploi des biens que nous tenons de Dieu, montrant le compte sévère qu'il en faudra rendre, la vanité et les dangers du luxe, le peu de contentement que l'on éprouve à ne se rien refuser, et la joie profonde qui accompagne l'aumône. Ses exemples étant le vivant commentaire de ses discours, il rencontrait aisément le chemin des cœurs. Tout le monde bénissait un si saint ministre du Seigneur, ses confrères l'admiraient, les pauvres le vénéraient: c'était un concert de reconnaissance envers Dieu.



CHAPITRE XIe.

Ministère sacerdotal de Cottolengo à Turin.

La parole de DIEU avait été les délices de Joseph depuis son enfance, et, prêtre, il reçut du Ciel une onction particulière pour l'annoncer aux fidèles. Ce feu de la charité qu'il cachait dans son cœur, et qui y brûlait pour la gloire du Seigneur et pour le salut des âmes, animait sa prédication et en faisait une flamme consumante. Bien qu'il n'eût point souci des artifices de la rhétorique, et qu'il s'appliquât au contraire à parler simplement et familièrement, l'auditeur était charmé de ces discours, clairs, nourris et solides.

Mais ce fut là sa seconde manière. La première avait été toute différente. Réfléchissant qu'un auditoire de capitale, habitué aux sermons solennels, exigeait de lui des fleurs et de la littérature, il en avait mis abondamment ; son talent s'y développait avec aisance. Ce n'était point ce que l'Esprit-Saint voulait de lui, et il en fut averti en diverses occasions. Ainsi, une première fois, l'abbé Solaro, ecclésiastique d'une très sainte vie, oracle et directeur du jeune clergé, l'ayant entendu, dit à ceux qui l'entouraient : — « Pour le coup, je ne m'attendais pas à ceci ! Quoi ! un saint homme comme celui-là se livre à des recherches mondaines ! »

Ce fut la même appréciation de la part d'un autre et

vertueux prêtre, qui le dit à Cottolengo lui-même. Joseph reçut l'avis avec son humilité ordinaire, réfléchit aux qualités des sermons apostoliques, et dès ce jour sa résolution fut prise. « Je ne m'occupe plus de l'élégance du style : le Seigneur a daigné m'éclairer ; je veux désormais prêcher en lui, tout à la bonne, dans la plus entière simplicité. » Et il tint fidèlement parole.

C'était devant le Saint-Sacrement, ou bien à l'autel de Marie, qu'il se préparait à monter en chaire, demandant humblement au Ciel de le diriger et de l'inspirer, en ce ministère sacré et si important. Il avait une grande facilité d'improvisation ; ou, pour mieux dire, ses provisions, lentement et solidement amassées, lui fournissaient à tout moment la matière d'une excellente instruction. Il avait aussi, comme préparation immédiate, l'habitude de lire le chapitre du catéchisme diocésain concernant le sujet qu'il allait traiter : assurant, avec raison, qu'on ne saurait être jamais trop exact dans la doctrine.

Le P. Thomas Ghilardi, depuis évêque de Mondovi, racontait comment, étant allé un jour avec Cottolengo visiter une communauté de religieuses, le bon chanoine fut prié de leur adresser quelques mots d'édification. Il accepte de bonne grâce ; mais, au moment de commencer, il se trouve dépourvu au point de ne pouvoir ouvrir la bouche. Le Père lui suggère alors ce texte d'Isaïe : « *In silentio et in spe erit fortitudo vestra* : C'est dans le silence et dans l'espérance que sera votre force ». Cottolengo, saisissant cette belle pensée, la développe avec tant d'à-propos, de profondeur et de piété, qu'il paraissait comme en extase, et que l'auditoire fut pénétré d'admiration.

Afin d'allumer et d'entretenir l'amour des âmes en-

vers la divine Eucharistie, les chanoines du *Corpus-Domini* ont l'usage de solenniser, chaque année, par de magnifiques cérémonies les jeudis qui précèdent la Fête-Dieu. Les prédications font une partie notable de la solennité. Cottolengo y déploya toute son ardeur, et y produisit des merveilles dans les cœurs, avides de l'entendre. L'orateur semblait se fondre d'amour quand il abordait les mystères du tabernacle.

Il fut prié, une année, de donner les exercices spirituels aux étudiants de l'Université Royale, pour une retraite préparatoire à la fète de Pâques. Le saint homme accepte avec empressement. — « Si l'âne de Balaam a pu parler selon le temps et le besoin, dit-il agréablement, je serai en état peut-être de faire entendre aussi quelques bonnes choses. » Or, en effet, il en dit de si bonnes, que tous les cœurs furent gagnés, et les fruits admirables. « Je n'ai pourtant prêché que le simple catéchisme ! » racontait-il ensuite.

Volontiers il se rendait à des invitations de ce genre, dans la pensée du bien à accomplir. Son zèle pour le catéchisme aux enfants a déjà été signalé à Brà ; il devint plus vivant encore à Turin. Les enfants ne se lassaient pas de l'écouter ; sa bonté, sa gaieté, la simplicité de ses explications les attachaient à celui qu'ils appelaient « le bon Chanoine ». Il catéchisait partout, du reste, et s'emparait de toutes les rencontres pour instruire les ignorants, les pauvres, les artisans, les enfants, les vagabonds dans les rues, les cultivateurs à la campagne. Les abordant avec un sourire, quelquefois même dans leurs boutiques : — « Eh bien, mon ami, disait-il, avons-nous assisté à la sainte Messe aujourd'hui ? — Y a-t-il longtemps que vous ne vous êtes confessé ? Et nos pâques, est-ce fait ? — Où en som-

mes-nous avec le Bon Dieu ? — Malheureux jours que ceux où la foi dépérit ! — Eh ! qu'avons-nous à faire autre chose que de gagner le paradis ? » Chacun l'écoutait de bon cœur, tant il mettait de charité à ces discours.

Un autre instrument de son actif apostolat fut le saint tribunal. Ayant découvert un quartier où affluaient les campagnards, jardiniers, bergers, ouvriers, tous pauvres gens qui venaient là pour leurs petites affaires, il résolut de les assister dans leurs besoins spirituels en les amenant au sacrement de pénitence. Chaque jour il disait de très bon matin la Messe, et aussitôt s'enfermait plusieurs heures dans son confessionnal pour tout ce monde, qu'il avait fait prévenir. Les bonnes gens vinrent en grand nombre ; les autres quartiers le surent, et en profitèrent. Ce qu'il opéra de bien par cette voie est incalculable.

Il exhortait beaucoup les bons fidèles à la communion fréquente. Si la ville de Turin s'est maintenue jusqu'à présent si religieuse, si pieuse même, si la sainte Table est entourée chaque jour de fervents communiants, cela est dû sans doute aux travaux d'un clergé instruit et édifiant, mais il n'est pas douteux non plus que l'action de Cottolengo y a contribué fortement ; nul ne saurait le méconnaître.

La congrégation si zélée et si méritante de l'Oratoire de S. Philippe Néri avait alors pour supérieur, à Turin, le P. Michel Fontana, prêtre exemplaire qui faisait un bien immense dans la population et dans le clergé. Homme de pénitence et d'oraison, il cherchait à s'humilier en tout, afin de cacher les vertus éminentes qu'il pratiquait : ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût vénéré comme

un saint pendant sa vie et après sa mort. Cottolengo voulut se lier avec lui, et s'attacha à ses conseils, à sa direction, l'ayant choisi pour confesseur. Le moindre avis de sa part lui était un ordre. C'étaient deux cordes d'une même harpe, et, comme on le disait, Cottolengo lisait dans l'âme de Fontana, et Fontana lisait dans l'âme de Cottolengo. Celui-ci, fidèle à la pratique de se confesser toutes les semaines, avait adopté le vendredi, et c'était un de ses jours de sainte joie.



CHAPITRE XIIe.

Cottolengo dans sa congrégation.

La gravité modeste s'unissait, en Joseph, à un air de bonté et d'affabilité qui lui attirait les sympathies et la confiance de chacun. On pouvait dire de lui, comme Notre-Seigneur de Nathanaël : *Voici un vrai Israélite, en qui il n'est point de tromperie.* Il ne savait dire que *oui* et *non*, et sa parole était sûre : parole toujours bienveillante avec tous, toujours cordiale et de belle humeur. La charité le faisait surnommer le nouveau Vincent de Paul, et bien des bouches disaient encore de lui : « Le chanoine Cottolengo est notre S. Philippe Néri ».

On racontait de lui des faits singuliers. Ainsi, un matin, de bonne heure, comme il se rendait à la paroisse du *Corpus-Domini*, passant sous les portiques de la place des Herbes, il aperçut un marchand qui se tenait sur sa porte plongé dans des réflexions qui l'absorbaient, et, arrivé près de lui, il dit sans s'arrêter : « Pensez ou ne pensez pas, ce qui vous occupe en ce moment ne doit pas réussir ! » Surpris de cette affirmation sur une affaire dont il n'avait dit mot à personne, le négociant se résolut à faire mentir le prophète, et multiplia les soins et les efforts pour parvenir à son but : ce fut peine inutile.

L'édification donnée par Cottolengo à ses confrères ne

doit pas être omise dans ce récit. Toujours humble, toujours résolu à devenir un saint, il se gardait bien d'envahir le terrain des autres. Jamais de discussions pénibles ni d'entêtement, quel que fut le sujet de la conversation, théologie, rubriques, droit canon, matières de piété ou de direction spirituelle. Personnellement, c'était la tradition des Pères ou des anciens auteurs catholiques qu'il préférait. Comme il avait le caractère naturellement gai, il réjouissait tout le monde par ses saillies, et il aurait certainement rétabli la paix, si elle eût pu être vraiment troublée en telle compagnie.

Du reste, la réputation du prochain, même dans les petites choses, lui était sacrée. La médisance, étrangère à sa langue, lui déplaisait souverainement sur les lèvres de qui que ce fût, et il faisait de son mieux pour l'arrêter. Quant aux paroles déshonnêtes et blasphématoires qui venaient frapper son oreille dans les rues, il ne pouvait s'empêcher de protester tout haut : « Misérable ! s'écriait-il, que t'a fait le Bon DIEU pour que tu l'outrages de la sorte ? »

Ses occupations l'obligeaient parfois à ne paraître au réfectoire que lorsque le repas de la communauté était presque terminé : occasion de mortification qu'il mettait aussitôt à profit en mangeant vite, peu, et avec des mélanges invraisemblables. Connu et aimé des gens du marché, il se voyait contraint, en le traversant, d'accepter leurs petits présents, un fruit, un légume, qu'il partageait ensuite avec ses confrères, sans vouloir y joindre pour lui-même le moindre assaisonnement.

Comme il se dépouillait de tout pour les pauvres, on le vit quelquefois privé même du nécessaire. Un jour, en telle avanture, il vient trouver son supérieur, le P. Valetti, et lui demande de lui prêter deux cents francs. —

«Les voici, répond l'excellent Père ; mais n'allez pas oublier que c'est prêté, et non pas donné ! » A peine sorti, Cottolengo ne se tient pas qu'il n'ait tout distribué aux malheureux. Quelques mois après, le recteur réclamant la dette, le débiteur fit si bien qu'il détermina le P. Valetti non-seulement à la lui remettre, mais à y ajouter deux cents autres francs pour ses aumônes.

Outre l'église du *Corpus-Domini*, il y avait un autre sanctuaire témoin des vertus de pénitence, d'oraison, d'admirable ferveur, du serviteur de Dieu : c'était l'appartement, composé de deux chambres, qu'il occupait à la congrégation. Il n'en sortait qu'appelé par la charité ou par son ministère. Les fêtes publiques, sauf celles de l'Église, ne l'attirèrent jamais, quelque convenables qu'elles fussent d'ailleurs. Les nouvelles mondaines ne l'intéressaient pas davantage.

Chez lui, c'était bien la demeure du prêtre édifiant. On y voyait, sur un autel, une image de la Mère de Dieu, et c'était là que Joseph récitait son office et faisait ses longues prières. On l'y trouva plus d'une fois ravi en une sorte d'extase et tout hors de lui. Il y tenait perpétuellement allumée une petite lampe d'argent ; et, dans sa naïve piété, y avait joint deux canaris, qu'il appelait ses *musiciens de la Madone*, chargés de chanter à plein gosier les louanges de la divine Vierge ; il les nourrissait, en conséquence, de ce qu'il pouvait se procurer de plus friand pour ces gentils compagnons de sa retraite et de sa prière. Il leur adressait la parole : — « Je vous donne de bonnes choses, petits chanteurs, mais à la condition que vous ferez fête à celle qui est notre mère et aussi votre reine. Lorsque je suis ici, n'en dites pas trop, parce que j'ai à faire ; mais pendant mon ab-

sence, le matin, le soir, ayez soin de célébrer Marie à gorge déployée. Je vous constitue ses maîtres de chapelle. » Il avait soin encore d'entretenir à cet humble autel un beau bouquet de fleurs naturelles, afin, disait-il, qu'elles réjouissent la divine Marie de leurs parfums. Lors même qu'il eut quitté cet appartement, il pourvut à ce que les mêmes pratiques y fussent continuées, et chaque matin envoyait le bouquet, l'huile pour la lampe, la nourriture pour les oiseaux.

Il avait, de plus, un second autel pour un tableau du miracle du Saint-Sacrement qui avait donné lieu à l'érection de l'église du *Corpus-Domini*, et il y allumait une lampe chaque jeudi.

L'amour de la pauvreté, fils du détachement chrétien, lui inspira de se priver peu à peu de tout objet dont il n'avait par strictement besoin. Suivant l'usage d'Italie, il portait à ses souliers des boucles d'argent. « En vérité, se dit-il un jour, des boucles de fer feront aussi bien » ; et il prit des boucles de fer. Il changea également sa mantelette de soie en une autre de laine. Il avait une montre en or, l'estima trop belle pour lui, et la donna à son frère Louis, chanoine de la collégiale de Chiéri.

Il s'était formé une bibliothèque convenable de traités théologiques, de livres de morale et de dévotion, et de vies des saints : craignant d'y être trop attaché, il s'en dessaisit insensiblement en faveur de plusieurs communautés.

Ainsi dépouillé, il lui semblait toujours, au fond du cœur, que Dieu voulait de lui quelque autre chose, que cette position n'était pas la sienne au point de vue pro-

videntiel, et que la profession dans un ordre religieux l'engagerait en une plus haute sainteté. Il pensa à l'Oratoire, communauté de Turin extrêmement fervente, et s'en ouvrit au P. Fontana son directeur. — « Demeurez en paix, répondit le sage religieux : dans un mois vous aurez ma réponse. » Cottolengo redoubla ses prières afin de connaître la volonté de DIEU, en dehors de laquelle il entendait ne jamais faire un pas. Son frère Ignace était chez les Dominicains de Turin, non loin du *Corpus-Domini*. Le bon chanoine le visitait fréquemment, et en cette circonstance se recommanda avec instance à ses prières, en le mettant au courant de sa démarche. Dans les premiers jours de janvier 1826, il revint et lui dit : « Tout est réglé, j'ai la réponse du P. Fontana : il m'a dit : *Vous ne serez point oratorien, mais un pauvre prêtre de Turin, parce que le Bon DIEU veut se servir de vous pour un dessein particulier.* »

De ce jour, Cottolengo ne songea plus à ce projet, et attendit paisiblement que le Seigneur se révélât à lui de nouveau. Seulement, il devint encore plus recueilli, plus ami de la retraite et du détachement entier.

Un jour, son frère Albert, étant venu le visiter, le pria de sortir avec lui pour la promenade, ainsi qu'ils faisaient ensemble quelquefois. — « J'ai encore mes vêpres à réciter », objecta le bon chanoine. — « Oh ! reprend Albert, d'ici à ce soir il y a le temps. — Non pas, dit Cottolengo : il faut faire chaque chose à son heure, à moins que la charité n'en dispose autrement. » Telle était son exactitude et sa ponctualité dans tous les devoirs de son état.

Il se renferma donc dans une solitude plus profonde, retranchant une partie des relations qu'il avait jusque-là entretenues avec des parents, des amis, des religieux.

Il semblait vouloir mener une vie d'austère retraite, et ne se permettait plus la gaîté de conversation qu'on aimait en lui. Intérrogé par ses confrères sur ce changement : « C'est que je deviens vieux, répondit-il : je suis un ours, un mal-appris, un nigaud. Ayez patience ! » Il ne disait rien de ses préoccupations.

Le chanoine Valletti, sur ces entrefaites, lui remit une Vie de S. Vincent de Paul en disant : « Lisez ce beau livre : du moins, quand nous converserons ensembles vous aurez quelques trait édifiant à raconter. » C'était la Providence qui agissait par la main du supérieur. Cottolengo ne pouvait plus s'arracher à la lecture de cette histoire admirable ; il avait son modèle devant les yeux ; il aspirait à l'imiter. Désormais redevenu joyeux, il ne parlait que de Vincent de Paul, de ses vertus, de son inépuisable charité. C'était pour lui l'exemplaire vivant de ce que peut devenir un homme qui, appuyé sur Dieu seul, méprise les douleurs, les privations, les maladies, les contradictions, et de tous ces maux se fait une couronne afin de paraître avec quelque mérite devant le Seigneur.

Turin allait avoir son Vincent de Paul.





LIVRE SECOND

LE PETIT-ASILE DE LA PROVIDENCE

CHAPITRE Ier.

Commencements de la grande œuvre de Cottolengo.

Le 2 septembre 1827 arrivait de Milan à Turin une pauvre femme nommée Jeanne-Marie Gonet. Elle allait à Lyon, en compagnie de son mari et de trois enfants, dont l'aîné n'avait pas sept ans. L'indigente famille s'était logée dans une chambrette, au quatrième étage de l'auberge de la *Vieille-Douane*, qui est sur la paroisse du *Corpus-Domini*. La mère y tomba dangereusement malade, au moment de se remettre en route. Aux cris des enfants, aux lamentations du père, accoururent des personnes charitables, qui jugèrent le meilleur de porter la malade au grand hôpital de Saint-Jean. Mais elle n'y put être admise, étant enceinte de six mois, et il

fallut aller frapper à la porte de l'hospice royal de la Maternité. Là aussi, le règlement s'opposait à l'admission, parce que l'établissement, étant expressément destiné aux femmes près de leur terme, se fermait à celles qui ajoutaient à cette situation une maladie spéciale : et c'était ici le cas, malheureusement. On fut obligé de reporter la pauvre femme à l'auberge, où elle expira bientôt.

Cottolengo avait été appelé à lui donner les consolations de la foi avec les derniers sacrements. Les circonstances de cette mort, le désespoir du père et des enfants, la vue du cadavre, bouleversèrent son cœur et tout son être. Comment de pareilles choses pouvaient-elles avoir lieu dans un pays chrétien ? N'y avait-il pas là un vide à combler dans les œuvres de la sainte charité ? DIEU n'attend-il pas que le bon chanoine travaille lui-même à le combler ? Oui ; et il le comprend, et il n'aura plus de repos que la souffrance ne soit accueillie au même seuil, sous toutes ses formes. La victime qui vient d'expirer lui a tracé la route et le but : c'est DIEU qui parle.

Le soir (c'était un dimanche), après avoir adoré le Saint-Sacrement, il entre à la sacristie, et, tout plein de son idée, il se met à marcher à grands pas pendant quelques minutes ; puis, s'adressant au sacristain : « Tirez la cloche », lui dit-il. — « Mais tous les offices sont terminés, répond celui-ci : on ne saura ce que cela veut dire ! » Cottolengo insiste, la cloche résonne, et quand le sacristain revient : — « Allez, lui dit-il, à l'autel de la Sainte Vierge ; ôtez le voile qui couvre la statue, allumez les cierges qui l'entourent : il s'agit de prier immédiatement la divine Mère. » Il y avait là un clerc : Cottolengo lui fait prendre un surplis, et l'un et l'autre se rendent à Notre-Dame des Grâces.

C'était bien le titre qui convenait à la situation présente, et c'était celui de l'autel de Marie dans l'église du *Corpus-Domini*; Marie, le secours, la protection, la tendresse, ouvrant son manteau à toutes les misères désespérées ! Elle va entendre et bénir ces vœux.

Beaucoup de personnes étaient accourues au signal. On récite le chapelet et quelques autres prières. La très douce Mère avait accueilli ces supplications; dans le cœur de son enfant elle voyait combien pure, combien ardente, était la charité. Intérieurement rassuré dans ses saintes pensées, Cottolengo se trouve subitement inondé d'une joie intérieure si vive, qu'en entrant à la sacristie il ne put s'empêcher de s'écrier : « La grâce ets faite ! la grâce ets obtenue ! Béniesoit à jamais la divine Vierge ! »

Il raconta à ses confrères tout ce qui venait de se passer; ceux-ci en versèrent des larmes d'émotion. — « Je sais bien, continuait-il, que Turin est célèbre pour sa civilisation et sa richesse, que la religion est profondément gravée dans les cœurs de ses habitants, que la charité chrétienne y a créé nombre d'œuvres admirables : cependant, ne pourrait-on élargir encore ce fleuve d'assistance pour les malheureux, et leur préparer un asile d'où nul ne soit jamais repoussé? Ne pourrions-nous, nous-mêmes, disposer quelques chambres pour les abandonnés qui nous arrivent de Milan, de Suisse, de France? Là du moins nous n'admettrions aucun motif d'exclusion. Oh ! comme DIEU bénirait, du haut du ciel, notre paroisse et nos personnes ! »

Il parlait avec un tel feu, DIEU lui communiquait une telle éloquence, que sur l'heure, sans plus délibérer, le projet fut adopté, mais à la condition que celui qui en avait proposé l'exécution en serait le directeur spécial et l'économe.

Ces bonnes dispositions des chanoines du *Corpus-Domini* étaient une marque nouvelle de la volonté de Dieu et de la bénédiction de Marie. Plein de reconnaissance et de joie, Joseph Cottolengo passa la nuit en action de grâces. Désormais donc ces pauvres, pour qui il vivait, auraient un refuge ; lui-même allait se consacrer à eux tout entier ; il trouvera sans doute des âmes chrétiennes et généreuses pour l'aider. Et qui sait ce qui pourra sortir de là ? — « Tout pour Dieu ! répétait-il ; faisons tout pour Dieu ! pour Dieu seul. »

Dès le lendemain matin, sans différer, il était à la recherche du lieu convenable . Il avisa dans une cour appelée le *Cavoretto*, plusieurs petites pièces, voisines de l'église, qu'il jugea propres aux débuts de l'œuvre, les loua, et s'apprêtait à y ordonner toute chose, lorsque les voisins, apprenant qu'il s'agissait d'un hospice, se plaignirent au propriétaire, et le forcèrent, pour ainsi dire, à résilier son contrat.

Cottolengo ne se décourageait pas pour si peu. — « Vraiment, dit-il à un ami, le *Cavoretto* n'était qu'à moitié notre affaire ! Plantons ailleurs nos tentes, au nom du Seigneur. » Alors il prit à bail deux chambres au troisième étage de la maison Balbino, appelée l'*Arcade-Rouge,* presque en face du *Corpus-Domini*. A mesure que les chambres voisines devenaient vacantes, il les louait l'une après l'autre, au nom de la Providence, qui toujours fut son banquier : de sorte qu'au bout de quelque temps il avait neuf pièces pour ses malades. Les secours arrivaient aussi peu à peu. Parmi les enfants de Jésus-Christ, la charité est un héritage que chacun réclame.

Du reste, comme à toute entreprise utile et sainte,

les contradictions ne devaient pas manquer à celle-ci. On le verra.

On débuta par quatre lits, commandés à un menuisier ; et il se trouva incontinent une bonne âme qui se chargea de les payer, et d'autres lits encore s'il devenait nécessaire. Un personnage que nous voyons ici surgir, Rolando, qui venait de se dévouer au saint prêtre pour le servir, pour l'assister en tout, apporta ces couchettes sur ses épaules. — « Les lits, dit Cottolengo, sont prêts ; ce qui nous manque, ce sont les malades à mettre dedans. Vraiment Celui qui nous a donné les premiers nous donnera bien aussi les autres. »

Dix ans plus tard, après les merveilles que nous rapporterons, Cottolengo disait à Rolando : « Vous souvenez-vous de ce jour où vous apportiez péniblement les lits, de la maison du menuisier à nos petites chambres de l'*Arcade-Rouge* ? — Et comment pourrais-je oublier cela ? répond celui-ci. Ce sont de ces choses que la mémoire ne perd point aisément. — Eh bien ! continue le vertueux chanoine, auriez-vous jamais prévu qu'un jour nous verrions dans notre établissement un si grand nombre de lits qu'à peine pouvons-nous les placer ? Voyez ce que c'est que la Providence, et comme il faut non-seulement avoir confiance en elle, mais se jeter dans ses bras ! » Et son visage exprimait le sentiment de la gratitude la plus vive.

L'œuvre commençant à être connue, des bienfaiteurs envoyèrent les objets les plus indispensables, linge, vieux meubles, couvertures de coton ou de laine, toile pour les pansements, etc. Pour le fondateur, il était tout à son travail d'organisation : distribuer le mobilier, disposer les chambrettes, réparer ce qui en avait besoin. Il s'était fait à la fois ordonnateur et ouvrier, aide du

maçon, du menuisier, du serrurier, préparateur du mortier ; il entendait présider à tout, afin que rien ne fût négligé ou mal fait. Quant à la dépense, son principe était toujours : « La Providence du Bon DIEU est là ! »

Ce fut le 17 janvier 1828, fête de St. Antoine, qu'il installa ses deux premiers malades ; ils devaient, selon son expression, « sanctifier par leurs souffrances l'humble établissement ». Deux autres leur furent adjoints peu après ; puis on vint à huit, et enfin à vingt-sept, tout ce qu'en pouvait contenir l'hôpital.

Voilà donc bien réalisée, au sein de la capitale, l'idée que tout jeune il avait eue, lorsqu'il mesurait la maison paternelle pour s'assurer combien elle pouvait contenir de malades ! O sainte foi catholique, ce sont là de tes merveilles, et seule tu les produis !

Mais il fallait aussi des coopérateurs animés d'un zèle semblable. Et d'abord un médecin, doué tout à la fois de savoir, d'expérience et de bonne volonté. La Providence le tenait tout prêt : ce fut le docteur Laurent Granetti, depuis quelque temps établi à Turin, et tout au service des malheureux. Cottolengo l'avait rencontré plus d'une fois dans les mansardes des pauvres. Il lui fit une visite, exposa son désir, et dès ce moment le charitable docteur fut à lui. « Cet homme de DIEU, ce bon chanoine, disait-il ensuite, m'avait pris mon cœur». Et ces deux cœurs étaient faits pour battre à l'unisson. Granetti n'épargna jamais ni ses soins ni ses démarches ni ses peines. On ne saurait dire de quelle vigilance, de quelle tendresse, il environnait ses malades, quelle application il apportait à leur soulagement, avec quel respect il les traitait : les plus hauts seigneurs n'en eussent

pas obtenu davantage. Il ne se bornait pas, du reste, à l'exercice de son art dans ce refuge de la misère ; il se fit le coadjuteur, le lieutenant de Cottolengo pour tout ce qui rentrait dans le développement, le gouvernement et l'entretien de la maison.

Il fallait maintenant songer aux médicaments. Admirons encore ici la divine bonté. Le pharmacien de la cour, Paul Anglésio, chrétien édifiant, pénitent de Cottolengo, s'empressa de tout offrir gratuitement, à la condition que cette générosité ne serait point divulguée ; et, quand il mourut, il recommanda à son fils de continuer cette belle œuvre Encore ne devons-nous pas omettre de dire que, dans sa foi, il donnait les premières qualités des remèdes, comme il eût fait pour la personne même du roi.

Une association pieuse de Turin, celle de *Saint-Paul,* instituée pour le salut temporel et éternel des pauvres, ayant appris ce qui se passait, décida qu'elle contribuerait aux dépenses les plus urgentes.

Un autre appui se déclarait en même temps : c'était le chevalier Ferréro. Possesseur d'une grande fortune, plus riche encore de charité évangélique, il était tout dévoué au saint prêtre, et il contribua amplement à l'œuvre nouvelle. C'était une de ces natures précieuses qui savent faire le bien, et le bien faire. Humble, adonné à l'oraison, son bonheur fut de servir Notre-Seigneur dans ses membres souffrants. Quelle joie il éprouva lorsque Dieu eut béni tant d'efforts, et que le grain de sénevé se fut développé en un grand arbre ! En mourant, il légua son mobilier, son linge et une somme de cent mille francs à l'œuvre de Cottolengo.

L'institution s'affermissait ainsi merveilleusement. Un jour, le pieux fondateur rencontre son frère le do-

minicain, P. Albert, et lui dit: « Viens avec moi ». Ils arrivent à l'hôpital, parcourent les chambres et les lits, le religieux admirant toute chose, Cottolengo lui expliquant ses projets et ses espérances. Le P. Albert lui demanda comment il osait compter sur des ressources suffisantes, et quel besoin avait Turin d'une maison de ce genre. — « Qui sait, lui répond le chanoine, qui sait ce que veut encore la Providence? Ce n'est point à nous d'interroger le Seigneur, mais de seconder ses désirs. Et maintenant, frère, sais-tu quelle fut l'origine du grand hôpital de Saint-Jean ? — Non, dit Albert. — Eh bien, je vais te l'apprendre : le tout a débuté par deux ou trois lits dans le clocher de l'église. — A la bonne heure! reprend le dominicain: est-ce que tu prétendrais arriver aussi à créer un hôpital? — Un hôpital? oh non; je n'y ai jamais pensé; mais enfin Dieu peut tout, et qui sait ce qu'il fera sortir de ceci ? »

Dieu était là en effet, procurant, à l'heure voulue, toutes les choses nécessaires, assurant les protecteurs, amenant les malades, bénissant le petit asile. En ces premiers temps, l'excellent chanoine tenait d'exacts registres; plus tard, lorsque la fondation fut complète, il renonça tout-à-fait à ces notes.

Sa sœur Thérèse vint de Brà pour le voir. Comme elle s'effrayait d'une si lourde entreprise et des sommes qu'il y fallait consacrer, Cottolengo lui dit: « La Providence! Ecoute: pas plus tard qu'hier, en faisant mes comptes, je me trouvais en arrière d'une somme de dix francs, lorsqu'on sonne à la porte: une personne inconnue me remet dix francs sans dire un mot, et se retire. Que veux-tu que je te dise? la Providence! le Seigneur! »

La maison fut appelé la *Piccola-Casa*, le *Petit-Asile de la divine Providence*. Comme c'était le 17 janvier, jour de S. Antoine, qu'y avaient été admis les deux premiers malades, Cottolengo voulut que cet anniversaire s'y fit chaque année avec solennité, chant du *Te Deum*, et que le prédicateur ne manquât point de raconter l'histoire de la pauvre Lyonnaise qui avait donné lieu à l'établissement charitable.



CHAPITRE II^{d}.

Nouveaux projets.

Le vénérable fondateur et supérieur du *Petit-Asile* était tout à ses protégés. Allant de lit en lit, il les exhortait, leur citait les exemples des saints, et même des anecdotes et des traits propres à les égayer. On sait que son caractère était jovial et ouvert Il leur donnait même des bonbons, des oranges, des grenades, ce qu'il savait ne point nuire à leur guérison. Il se faisait leur domestique pour les soins les plus humbles. Directeur, économe, pourvoyeur, aumônier de l'Asile, il en était encore le principal infirmier, y passant la plus grande partie de ses journées, et disposé à sacrifier aussi ses nuits si ses confrères le lui avaient permis, et c'est ce qu'ils refusèrent.

Mais, pour tous ces êtres souffrants, des mères, des sœurs, eussent été un présent bien précieux. Il y avait des femmes chrétiennes qui s'offraient pour ce ministère de charité : Cottolengo pensa à les accepter et à en faire ses infirmières. Douze dames, appartenant pour la plupart à la classe marchande, s'enrôlèrent les premières, décidées à exercer cette charité à côté de leurs devoirs de famille. Comme S. Vincent de Paul avait fait à Paris, Cottolengo les appela *Dames de Charité*, et elles organisèrent leur service de façon à se remplacer l'une l'autre sans interruption. Petit noyau d'âmes

ferventes d'où devait sortir toute une famille de servantes des pauvres

D'autre part, le zélé fondateur s'assura le concours d'un certain nombre d'hommes actifs et dévoués, à qui il fit accepter le nom de *Frères de S. Vincent.* Puis il créa une nouvelle catégorie d'aides volontaires qui, sous la désignation de *Suppléants*, se chargaient de passer la nuit auprès des malades quand il en était besoin.

Notre pieux chanoine n'avait pas seulement l'héroïsme de la charité, on peut assurer qu'il eut aussi le génie de l'organisation.

Les choses allèrent de la sorte de 1828 jusqu'à l'automne de 1830. Tout n'était pas dit pour Cottolengo. Il mûrissait aux pieds du Crucifix de nouveaux desseins, entre autres celui d'attacher définitivement à ses malades, comme l'avait fait encore son modèle S. Vincent de Paul, une société de vraies mères, exclusivement consacrées à eux. Elles ne borneraient pas leurs soins au *Petit-Asile*; on les verrait sans doute visiter les malheureux dans leurs galetas, porter à toute misère le soulagement et les consolations de la foi. Ce serait d'ailleurs une retraite pour un grand nombre d'âmes exposées dans le siècle, et cependant désireuses de leur salut éternel; ce serait un autre rameau de l'arbre divin de la charité, qui fleurit près de la couche du malade. Ne pourraient-elles encore s'occuper de la préservation des jeunes filles, leur inspirer l'amour de la vertu, de l'ordre et du travail, toute la dignité de la vie?

C'étaient de belles pensées, assurément, et Cottolengo s'enflammait à les étudier, à les développer, à les poursuivre. Mais que de difficultés dans la réalisation! Il fallait d'abord trouver une dame directrice, une mère

de cette famille à venir. Il la fallait d'une condition honorable, bien élevée, bien douée du côté de l'esprit et du cœur, familiarisée avec les choses de DIEU et de l'âme, capable de diriger ses sœurs dans le chemin de la perfection religieuse et de discerner les vocations. Il la fallait amie du travail des mains, unique ressource de la communauté. Elle devait même connaître suffisamment le monde, et être enfin d'une santé solide et robuste. DIEU avait envoyé tout cela à S. François de Sales, pour la fondation de la Visitation, dans la personne de Ste Chantal; il l'avait envoyé à S. Vincent de Paul dans la personne de Mlle Legras: daignerait-il renouveler aujourd'hui ce miracle? Il le fera, dans sa bonté paternelle.

Marie-Anne Pullini, veuve Nasi, était une de ces âmes d'élite qui, au milieu des sollicitudes mondaines, savent s'élever aux plus hautes vues de l'amour de DIEU, et pratiquer des vertus qui semblent réservées au cloître seul. L'oraison, les œuvres de la piété, l'occupaient une partie du jour. Retirée dans la maison paternelle depuis la mort de son mari, elle y présidait à l'éducation d'un fils unique, et était toute la joie de son vieux père. Elle était pénitente de notre chanoine, et plusieurs fois lui avait manifesté le désir d'entrer à la Visitation.

C'est à cette pieuse dame que Cottolengo, après avoir pris l'avis du P. Fontana, s'adressa pour savoir si elle accepterait de travailler avec lui à la formation de la nouvelle famille qu'il rêvait. Il lui parla avec son éloquence ordinaire, lui exposa en détail ses vues, lui représenta tout le bien qu'il y avait à procurer dans cette voie, tous les éléments de sanctification personnelle qui s'y trouvaient, la gloire qui en résulterait pour

Dieu. Sans hésiter, sans demander le temps de la réflexion, Anne Pullini, pleine de vénération et de confiance pour son saint directeur, répondit qu'elle était prête. Elle logera dans sa propre maison les jeunes filles que le *Petit-Asile* ne pourrait actuellement recueillir ; son vieux père sera heureux de voir ainsi sa maison sanctifiée et employer sa fortune à la charité la plus sainte. Véritablement le Seigneur multipliait les miracles de sa proctection dans ces créations si chrétiennes.



CHAPITRE IIIe.

Nouvelles familles religieuses fondées par Cottolengo.

Ces bonnes dispositions devaient être utilisées immédiatement. Le chanoine avait dans François Ternavasio, curé de Virlé, un sincère ami, à qui il écrivit pour qu'il lui procurât quelques jeunes filles bien élevées, bien portantes, et acceptant volontiers la pensée de se consacrer à DIEU et au service des pauvres.

La démarche fut couronnée de succès, et, dès le 25 novembre de cette même année 1830, arrivaient de Virlé à Turin deux sujets convenables, qui, agréés, formèrent le premier noviciat, sous les noms l'une de Sœur Marie-Madeleine, l'autre de Sœur Catherine. Peu de jours après, il en venait trois autres de la ville, filles du même père, Anne-Marie, Barbe et Josèphe Rey, qui reçurent les noms de Thérèse, Julie et Elisabeth. La première, Anne-Marie, pénitente du chanoine, avait eu d'abord la pensée d'entrer chez les capucines. Un jour, Cottolengo se rend dans la famille Rey, où sa présence était toujours une fête : il y trouve le père, la mère et leurs cinq filles. On parla de l'hôpital de l'*Arcade-Rouge* ; et tout à coup le bon chanoine, se tournant vers les cinq enfants, leur expose tout le bien qu'elles peuvent faire dans un tel établissement. Cette sortie imprévue excite leur sourire. La mère, femme grave et

sérieuse, répond : « Ce n'est pas moi, assurément, qui m'opposerai à cette vocation ; mais vous en demandez trop? Est-ce que vous ne pourriez vous arranger de trois seulement, en nous en laissant deux à la maison ? » La chose fut arrêtée aussitôt.

En assez peu de temps, le nombre des sœurs monta à quarante. Comme on ne pouvait les loger toutes à l'Arcade, la veuve Nasi Pullini les prit chez elles, et loua pour cela plusieurs appartements contigus au sien.

Le costume adopté fut une robe bleue, avec un cœur d'argent suspendu à un ruban rouge ; d'un côté de ce cœur on lisait le mot *Charitas*, et de l'autre S. V., c'est-à-dire S. *Vincent*. On les appela *Filles de la Charité*, et plus tard *Filles de S. Vincent* ou *Vincentines* ; seulement, le peuple les a surnommées les *Sœurs de Cottolengo* ou *Cottolenghines*.

Ces bonnes filles avaient dans leur protectrice Pullini une sœur aimante, une mère tendre et dévouée, qui savait leur inspirer une religieuse compassion pour les pauvres et les malades, et faire d'elles autant d'anges consolateurs, décidés à affronter pour l'amour de Notre-Seigneur les maladies les plus repoussantes. Le temps qui leur restait après les visites à l'hopital, elles l'employaient aux travaux de leur sexe : linge, raccommodages de toute sorte, couture, cuisine, soin de la pharmacie.

Pour le vénérable Cottolengo, il rendait grâces à Dieu des bénedictions dont il était l'objet, et qui chaque jour se manifestaient plus grandes. Souvent il entretenait ses filles de l'aimable Providence, et les exhortait à la remercier avec lui. Il les formait sur le mo-

dèle de Marthe, si parfaitement en rapport avec leur vocation. Voici les principales pratiques auxquelles il les assujettit pour les maintenir et les faire avancer dans la piété.

Elles devaient se confesser chaque semaine, et communier tous les jours. Il y avait en commun méditation, lecture spirituelle, rosaire tout entier. La lecture spirituelle était quelquefois remplacée par une conférence qu'il faisait lui-même. Il avait aussi établi la visite perpétuelle au Saint-Sacrement dans son église du *Corpus-Domini*: les sœurs devaient passer, l'une après l'autre, une heure en adoration devant le tabernacle, de telle sorte que, du matin au soir, la divine Hostie ne fût jamais seule. C'était attirer à l'œuvre des grâces incessantes.

Il n'aimait point, du reste, que ses filles se livrassent à la lecture de certains traités ascétiques qui, pour édifiant qu'ils soient en eux-mêmes, n'entrent pas dans une éducation chrétienne faite d'humilité. Ainsi, il ne leur permettait ni Ste Thérèse ni le P. Scaramelli; il aimait mieux voir entre leurs mains la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, les *Vies des Saints*, et autres ouvrages de ce genre. La ferveur, la régularité, la charité mutuelle, le dévouement entier de ces excellentes filles montrèrent que leur directeur agissait avec sagesse, et que là encore il était assisté de DIEU.

D'autres pensées se faisaient jour, avec le temps, en cette âme consumée d'une sainte ardeur. Cottolengo voulut s'occuper de l'éducation des filles pauvres, exposées, ou par leur propre faute ou par la négligence de leurs parents, à tant de périls. Il en confia plusieurs à la veuve Pullini, qui prit encore cette charge de grand

cœur. Bientôt il s'en présenta un tel nombre, qu'on dut les partager en deux classes, selon l'âge. Les premières furent mises sons le patronage de Ste Ursule, les autres sous celui de Ste Geneviève. Le bon père les visitait chaque jour, s'informait de leur conduite et de leurs progrès, leur distribuait des chapelets, des images, des livres, des bonbons même. Il prenait ses mesures pour que ces enfants s'approchassent de la Pénitence chaque semaine, et, pour celles qui en avaient l'âge, de la divine Communion aux principales fêtes.

Il dirigeait tout par lui-même, surveillait chaque détail, pourvoyait à toute nécessité; et, si occupé qu'il fût, on le trouvait toujours l'esprit libre, joyeux, calme. Chacun admirait l'homme de Dieu, Turin retentissait de son éloge, et on se demandait où il pouvait trouver des ressources pour de telles entreprises. Evidemment, la Providence faisait pour lui des merveilles. Il n'en devenait ni moins humble ni moins petit à ses propres yeux.



CHAPITRE IVe.

Secours à domicile. Direction des Sœurs.

Pendant que l'homme de Dieu s'appliquait à cultiver ces trois familles dans son asile de l'*Arcade-Rouge*, il considérait l'état déplorable de tant de malheureux qui, ne pouvant où n'osant confier leurs malades aux hôpitaux, les voyaient souffrir sans assistance. Cette situation cruelle, dont il avait été souvent le témoin attristé, le porta à entreprendre aussi quelque chose de ce côté. C'étaient de pauvres vieillards à qui n'avaient servi de rien les sueurs et les fatigues de leur jeunesse ; des mères infortunées qui, laissées à la charité publique, ne recevaient guère qu'un morceau de pain ; des jeunes gens et des jeunes filles atteintes de maladies incurables, et qui sentaient la vie leur échapper pour ainsi dire goutte à goutte.

Il avait déjà tant de charges ! Mais le cœur chrétien, le cœur sacerdotal surtout, est un abîme de miséricorde. « La Providence m'aidera encore, se dit Cottolengo : nous irons à domicile chercher et secourir ces misères ».

Ce fut à ses *Vincentines* qu'il s'adressa . Observant celles qui manifestaient le plus d'empressement, de compassion, de tendresse de cœur, il les chargea de visiter les galetas non-seulement de la paroisse du *Corpus-Domini* mais de tout autre quartier. Elles allaient à ce ministère deux à deux. S'il s'agissait de passer la nuit auprès

d'un malade, Cottolengo prenait auparavant tous les renseignements qu'exige la prudence. Lui-même visitait d'abord les lieux et entretenait les personnes, afin de bien s'assurer à qui on avait affaire. Il y eut encore là un bien immense accompli.

Il n'en fallait pas tant pour que les demandes affluassent. Le supérieur et les religieuses étaient débordés. Un collaborateur précieux se trouva à point. C'était un homme excellent, ancien boulanger, d'une discrétion entière et d'un parfait dévouement, qui s'attacha à l'homme de Dieu et devint son bras droit. Il s'appelait Rolando. Pour toute commission délicate, pour les renseignements à se procurer, pour l'envoi de secours secrets, Rolando était toujours prêt. Cottolengo, dont nous connaissons le caractère plein de gaieté, aimait à plaisanter avec lui, usait amplement de sa bonne volonté, et lui rendait le travail moins pénible par ses conversations joviales. Il s'agissait par fois de fardeaux fort pesants à porter, et Rolando ne reculait devant rien.

On avait recommandé au chanoine, pour qu'il le reçût dans son hospice, un pauvre infirme désespéré qui se mourait de misère à plus d'une lieue de la ville. Cottolengo promet de le prendre. Il appelle Rolando : — « Ecoute bien : que tu l'avoues ou non, je sais de bonne source que le vin d'Asti ne t'est point indifférent, et que meilleur il est plus tu en bois. — Certes, répond l'homme, si le Bon Dieu m'en envoyait, je ne battrais pas en retraite devant un verre, ni même devant deux. — Voilà qui est bien, poursuit le chanoine. Or, j'entends te régaler d'une bouteille d'Asti aujourd'hui même ; et tu verras que c'est du bon crû. Retiens bien ceci maintenant. Dans telle rue et telle maison de Moncaliéri, il y a un pauvre malade qui nous attend : prends ta mine

de galant homme, qui est bien la tienne, et apporte-moi cet infortuné.» Rolando part aussitôt, s'attelle à un brancard, et ramène le malade. Mais, couvert de sueur, épuisé de la course et du fardeau, il s'en allait en répétant : » Ça, c'est du vin de don Cottolengo ! il ne me brouillera pas la cervelle ! » — On raconterait cent faits pareils ; et Rolando n'en était ni moins actif ni moins dévoué. Comme il allait aux renseignements et qu'on pouvait se fier absolument à ses rapports, c'était lui parfois qui fixait le chiffre des secours à distribuer.

Cependant, la maison de Madame Nasi Pullini était devenue comme le centre d'où rayonnaient toutes ces œuvres. Les jeunes filles s'occupaient les unes à raccommoder les vêtements des malades, les autres à préparer le linge, la charpie, les bandelettes ; celles-ci à surveiller la cuisine, celles-là à mettre en ordre toute chose ; et, entre temps, d'autres encore faisaient les visites à domicile. On distribuait les aliments aux pauvres qui pouvaient les venir prendre, on les portait aux autres, et en même temps on refaisait leurs lits, on balayait leurs chambrettes, on les pansait, accompagnant ces services de paroles encourageantes et de bons conseils. Qu'on rapproche cette conduite de celle de l'incrédulité, alors même qu'elle essaie de faire du bien.

Les Vincentines étaient formées à prendre un soin égal des âmes ; et parmi leurs travaux il faut noter l'enseignement du catéchisme. Elles faisaient apprendre par cœur aux enfants celui du diocèse, elles les surveillaient à l'église pendant l'instruction, elles expliquaient la lettre aux moins intelligents. « Savoir son catéchisme et pratiquer les devoirs de la religion, cela suffit, disait Cottolengo : toute la vie est là.»

Il faisait souvent des conférences à ses filles. On a conservé souvenir des plus beaux traits, qui sont toujours une exhortation à se sacrifier pour la gloire de DIEU. — « Quelle joie pour vous de voir, dans ces petites filles que vous élevez, le règne du Seigneur s'établir ! Comme elles vous remercieront au ciel ! Si elles y entrent avant vous, elles viendront à votre rencontre à l'heure de la mort. »

Ainsi abritées sous les ailes de la Providence, les saintes filles goûtaient cette paix, cette joie, fruits d'une bonne conscience et d'une vie toute pour DIEU. Elles chantaient d'abord, tout en travaillant, les litanies de la Sainte Vierge, des hymnes, des cantiques spirituels, certains psaumes qu'elles savaient par cœur. Cottolengo, craignant que le voisinage en fût incommodé, mit fin à cet exercice, et, suivant son habitude, prit la chose par le côté agréable. — « Vous avez assurément de belles voix, mes sœurs; vous chantez merveilleusement ; mais gare ! d'ici à dix ans, en continuant de la sorte vous les aurez abîmées, ces belles voix ; et ce sera malheur : car, mes filles, d'ici à dix ans la Providence nous donnera un monastère à clôture, avec une église à nous : là se retireront les sœurs fatiguées, ayant besoin de repos. Là vous ne mènerez point la vie de Marthe, mais celle de Marie-Madeleine. Alors vous aurez toute permission de faire de bonne musique, de chanter cantiques et litanies. »

Cette prédiction si formelle devait se réaliser de point en point.

Bien que l'adoration du Saint-Sacrement fût la pratique habituelle des bonnes sœurs, quelques-unes, animées de ferveur, auraient désiré tenir à Notre-Seigneur une compagnie plus persévérante encore, et même passer

de temps en temps auprès de lui la nuit entière en adoration. Elles en parlèrent au bon chanoine, qui pleura d'émotion à cette ouverture, car c'était tout son désir, mais qui s'y refusa pour le présent. — « Un temps viendra, ajouta-t-il, où nous aurons cette adoration perpétuelle, et de nuit et de jour. Soyez-en assurées, nous aurons un monastère où tout pourra s'accomplir au mieux.»

Parmi les sœurs, il y en avait une qui, bien que satisfaite de sa vocation et très-docile, était tourmentée parfois de l'ennui de n'avoir autour d'elle que malades et enfants turbulentes, et gardait un œil sur le monde. Elle s'en ouvrit au chanoine, qui, toujours plein de tendre charité, lui répondit : « Ne vous troublez point, ma fille : la divine Providence va fonder un monastère de clôture, et vous serez une des premières à y entrer. » Et en effet, dix ans après, le serviteur de Dieu instituait le monastère du *Suffrage*, et cette digne sœur fut inscrite au nombre des premières religieuses.

Quant à un corps général de direction proprement dite, il ne s'en occupa point. Quelques sœurs pourtant l'en prièrent. — « Les avis que je vous donne, dit-il, et les conseils que j'y joins, prenez-les comme des points de règle et conformez-y votre vie. Le vrai et général corps de direction, vous ne l'aurez que dans trente ans. » Or, sur ce chef comme sur les précédents, la prophétie fut exacte : car la promulgation de la règle eut lieu en 1858 seulement.

S'il aimait l'empressement et l'activité dans les sœurs, il veillait aussi à ce qu'elles n'exagérassent point le travail de manière à détruire leur santé, et à rendre impossibles par-là leurs services futurs. C'est un point qu'il avait grandement à cœur. Dans leurs incommodités,

leurs souffrances, leurs maladies, il les faisait soigner comme ses enfants, leur imposait le repos, leur procurait des distractions ; tout cela néanmoins en dehors des délicatesses mondaines, mais avec une bonté exquise. Ses douces paroles, ses encouragements et exhortations, faisaient pour la guérison autant et plus que les remèdes de l'art. Que de fois un seul mot du saint homme communiqua une nouvelle vigueur aux plus fatigués !



CHAPITRE Ve.

Les épreuves commencent.

L'exemple de Cottolengo était pour les sœurs la plus persuasive des directions. Tout de suite après sa messe, il venait à l'asile, visitait sœurs et malades, s'assurait que l'ordre régnait partout, et revenait encore le soir donner sa bénédiction La cuisine attirait aussi son attention et sa surveillance, dans l'intérêt de ses pauvres, qu'il voulait être bien traités. — « Point d'économie avec nos malheureux, disait-il : tout ce qui est ici leur appartient, et nous par-dessus le marché. » Il aimait à faire lui-même les portions, à les disposer dans les assiettes. Puis il passait d'un lit à un autre, consolant, réjouissant par sa gaieté, exhortant et instruisant. — « Allons, mes enfants, la confiance ! Bon appétit ! saluons la Sainte Vierge ! » et il commençait tout haut la récitation du rosaire, à laquelle répondaient malades et infirmières.

Il mettait sans difficulté la main aux besognes les plus grossières, faire les lits, balayer, panser les plaies, laver la vaisselle ; et cela malgré l'opposition des sœurs. — « Quoi ! leur disait-il, m'empêcherez-vous de faire quelque bien ? » — Cette fréquentation de gens misérables, toujours malpropres quand ils arrivaient, n'était pas sans de légers inconvénients. L'un des frères de Cottolengo le rencontre un jour, et, apercevant sur ses

habits quelques-uns de ces insectes parasites qui font le désespoir de la propreté, le reprend avec quelque vivacité, et lui dit : — « Laisse là ce métier, indigne de ta position : je suis en mesure de t'obtenir un poste élevé, honorable, à ressources, et où tu pourras faire du bien à ton aise. » En vérité, il s'adressait bien ! — «Moi ! répondit le serviteur de Dieu, on me couvrirait d'or, d'argent et d'honneurs, jamais je n'abandonnerai les pauvres que Dieu a confiés à mes soins ! Non, jamais ! »

De l'hôpital il se rendait habituellement à la maison Nasi Pullini, où il s'acquittait des mêmes devoirs d'inspection, de visite en détail, d'encouragement, de prière et d'instruction. Il lui arriva souvent d'aller lui-même aux provisions. Un jour, en habits de chanoine, rochet et mozette, au milieu de ses confrères attendant à la porte de l'église l'arrivée des magistrats pour une cérémonie, il aperçoit une belle exposition de poires cuites, au fond de la place : les trouver superbes, y courir avec son costume, les acheter, les apporter et les envoyer à ses malades, fut l'affaire d'un instant. Nul ne fut tenté de se scandaliser.

Les aventures plaisantes ne lui manquèrent pas non plus.

Il trouve un jour un pauvre aveugle qui s'en allait demandant l'aumône par les rues, l'amène à l'*Arcade-Rouge*, et le recommande spécialement aux sœurs. Il s'entretenait fréquemment avec lui, parlant de la splendide lumière dont nous devons jouir au sein du Seigneur, dans le paradis. Le bonhomme, qui ne savait pas son nom, goûtait un extrême plaisir aux discours de cet ami inconnu. — « Mais qui êtes-vous donc, finit-il par lui dire, vous qui venez ainsi me voir, et qui avez de si

bonnes paroles sur le Bon Dieu ? — Je suis, répondit en riant le chanoine, un brave savetier de la place voisine, qui tire de mon mieux le ligneul pour remettre en état les vieilles chaussures. — Peste ! reprend l'aveugle, si un savetier parle aussi bien, que serait-ce du supérieur de cette maison qu'on dit être un saint ? »

Tout en conversant les jours précédents, et suivant son usage, Cottolengo l'avait préparé tout doucement à la confession. — « Eh bien, continue-t-il, vous voilà tout disposé pour vous confesser : quel prêtre voulez-vous que j'appelle pour vous entendre, parmi ceux que vous connaissez ? — Je n'en veux point d'autre que le directeur de cet hôpital, parce que je sais que c'est un excellent religieux. » L'humilité du saint homme s'effaroucha. Adoucissant encore le ton, et prenant celui de la caresse : — « Voyez, mon ami, dit-il : le directeur c'est moi : allez-vous vous confesser à moi ? » L'aveugle partit d'un franc éclat de rire, dans sa naïve bonne foi. — « Taistoi, mauvais bouffon ! dit-il. Tu t'imagines que je vais me confesser à un savetier ? » Et Cottolengo de rire à son tour. De sorte qu'ils restaient là, l'un devant l'autre, dans leur accès de gaieté. Passe une dame de charité, qui s'informe. — « C'est, dit tout de suite le bonhomme, ce plaisantin de savetier qui veut me confesser ! » On eut de la peine à rétablir les situations dans l'esprit de l'aveugle. — « Je ne m'étonne plus, disait-il après, si ses conversations me rendaient si heureux. »

Jusqu'à ce moment, les saintes œuvres du chanoine s'étaient développées en toute liberté et toute bénédiction. Les aumônes venaient abondantes, la considération entourait le fondateur ; nul ne prononçait son nom qu'avec respect. Sans doute plus d'une peine l'avait visité :

c'est, heureusement, la condition de ce monde ; mais ces souffrances, avec un homme si humble et si détaché, n'étaient pour ainsi dire que de surface. L'heure de la vraie contradiction approchait. C'est par la croix que Notre-Seigneur nous a sauvés, c'est par la croix que celui qui veut travailler au salut des âmes doit passer à son tour. Vieille et toujours nouvelle histoire de l'Evangile et du bien ici-bas. Alors se pratiquent plus parfaitement les vertus de foi et d'espérance, qu'à leur tour perfectionne divinement la charité.

L'action de Cottolengo, d'ailleurs, était trop généreuse, trop grande, trop riche en fruits merveilleux, pour que la contradiction n'en vînt point affermir la solidité. Il fallait qu'après avoir vu l'héroïsme du dévouement surnaturel dans le prêtre, on eût à admirer l'énergie sacerdotale.

En premier lieu, vint le relâchement dans les sacrifices que tant de personnes pieuses s'étaient imposés au début. La continuité de ces sacrifices les rendait insensiblement plus pesants ; l'attrait de la nouveauté, si puissant en tout, même dans le bien, n'existait plus. Les charges, au lieu de diminuer avec le temps, ne faisaient que croître ; et il n'en pouvait être autrement, puisque sans cesse augmentait le nombre des malades, des infirmes, des enfants, des sœurs.

Bientôt il ne fut plus possible de payer comptant les fournisseurs, qui se montrèrent défiants, quelques-uns insolents, et refusèrent leurs marchandises. Sans se troubler, Cottolengo laissait passer l'orage, adoucissant les plus emportés, promettant à tous qu'ils seraient satisfaits, que son banquier, la Providence, ne pouvait lui manquer. — « Ce n'est pas mon œuvre, disait-il, c'est

celle de DIEU; ce ne sont point mes intérêts que je cherche, ce sont les siens: il est impossible qu'il m'abandonne, et que mes pauvres soient délaissés de sa main paternelle. »

Quelques amis douteux, jaloux aussi sans doute, n'eussent pas été fâchés de voir tomber ces œuvres; d'autres désiraient qu'il y eût un point d'arrêt dans les entreprises toujours nouvelles du bon chanoine, et ils voulurent peser sur son confesseur le P. Fontana, de qui un seul mot eût été tout-puissant. Mais, après avoir entendu les doléances et les raisons, l'excellent religieux répondit avec calme: — « Est-il vrai, oui ou non, que tout est possible à qui a la foi? Eh bien, mes bonnes gens, n'oublions pas qu'à lui seul Cottolengo a plus de foi que toute la ville de Turin. S'il n'a pas peur, pourquoi nous alarmerions-nous? »

Il était des souffrances d'une nature plus délicate et plus poignante. Tant qu'il s'agissait de recevoir de mauvais compliments, des paroles dures, l'humilité du saint homme, jointe à la certitude de ne point faire perdre, suffisaient pour lui faire tout endurer patiemment. Mais combien plus amer fut-il de se voir attaqué par des personnes de piété et même d'autorité, des supérieurs versés dans les choses de DIEU; par des confidents et des familiers, par de proches parents!

En tout ce monde, il est à croire qu'on n'eût pas découvert l'ombre d'une intention mauvaise. Ignorant la secrète mission qu'avait reçue Cottolengo de la divine Providence, n'ayant point une somme de confiance et de foi égale à la sienne, par conséquent jugeant selon les lois ordinaires de la prudence, ils pensaient bien faire en s'efforçant d'arrêter ce qu'ils appelaient des

intempérances. C'était, à leurs yeux, un devoir de conscience, et ils l'engageaient avec instances à s'arrêter où il en était, et à ne pas continuer de tenter Dieu.

Des paroles on vint à l'effet. Plusieurs de ses amis semblèrent fuir sa rencontre, rougir de le connaître, et faire un sacrifice à la charité en se bornant à lui témoigner de la pitié. Ceux-là, plus mal élevés, lui manquaient par des grossièretés; d'autres le tournaient en ridicule, et ne lui épargnaient pas leurs satires.

Il fut cruel de voir entrer dans cette ligue les chanoines du *Corpus-Domini,* confrères de Cottolengo, si favorables pendant longtemps. Il arriva une heure où, redoutant une faillite, ils ne voulurent point qu'il en rejaillît quelque chose sur leur congrégation si respectée, et tentèrent de détourner leur pieux collègue de la poursuite de ses projets; d'autant plus que les créanciers essayaient de se faire payer par le chanoine recteur Valetti, qui en éprouvait toute espèce de désagrément. Un jour, en pleine table, il dit, tout courroucé, à Cottolengo: « Vous faites de belles œuvres, mais vous n'avez pas la bonne habitude de payer à temps vos dettes. C'est pour moi une situation insupportable que d'être sans cesse harcelé par vos créanciers, comme je l'ai été, entre autres, ce matin ! » — L'humble prêtre reçut tranquillement cette mercuriale, et répondit par une de ses joyeusetés ordinaires : « Quel homme que notre recteur ! Voyez donc sur quelle terre il porte ce matin la chasse ! » Ce fut fini pour ce jour-là, mais non pas pour d'autres circonstances.

Valetti fit dire à Cottolengo, par son frère Albert le dominicain, tout ce qu'il avait sur le cœur, et des choses fort dures, tout en mettant à part les excellentes intentions du fondateur, et les vertus dont il donnait l'ex-

emple. Albert ajouta à la commission ses propres plaintes, aussi peu modérées. — « Je ne voudrais pas être un sujet de scandale, répondit-il à son frère: je prierai Dieu pour cela. En attendant, retourne à ta cellule. »

Un autre genre d'épreuve l'atteignit encore. L'une des jeunes personnes qui s'étaient données à l'œuvre avait inspiré à un jeune homme, sans le savoir, une affection violente. Ce malheureux vint à la sacristie, se jeta sur le chanoine, le saisit à la gorge, et l'aurait étranglé si le sacristain ne fût survenu. La suffocation était même si avancée, qu'il en eut un transport à la tête, et fit une maladie assez sérieuse.

Un autre jour, se présente un homme de mauvaise mine, tenant dans sa poche une arme dont le bout passait, et demandant instament le chanoine, heureusement absent en cet instant. Le malandrin sortit en proférant d'horribles menaces mêlées de blasphèmes. Le démon ne désarme jamais contre les serviteurs de Dieu.

Un troisième assassin le poursuivit. Cottolengo venait de visiter une malade, et descendait l'escalier, lorsqu'il est saisi par deux bras de fer qui l'étreignent, au milieu d'injures et de blasphèmes. La victime se retourne, et demande ce que signifie une telle violence. A cette voix douce et bienveillante, l'homme se jette à genoux! — « Pardonnez-moi, dit-il tout confus: je vous ai pris pour le chanoine Cottolengo, et je vois bien que je me suis trompé. » Le chanoine l'assura que c'était bien lui, qu'il n'avait pas mérité ce traitement, et, l'ayant apaisé, le renvoya en paix.

Il fut, enfin, accusé auprès de l'archevêque de Turin, Mgr Colombano Chiaverotti, de dépouiller les uns pour faire du bien aux autres, et de détourner les aumônes

des fidèles des misères qu'elles secouraient auparavant. Il y avait surtout à ranimer cette accusation une dame à moitié folle, qui, comptant sur un héritage, craignait d'en être frustrée par un testament en faveur de Cottolengo. Le vénérable Cottolengo, qui était absolument innocent, reçut des reproches de la part de ses supérieurs : il s'humilia simplement, éleva son cœur à Dieu, et attendit que l'orage fût passé.



CHAPITRE VI[e].

Le Petit-Hôpital est fermé. — Conduite de Cottolengo en cette pénible circonstance.

Dans le courant de septembre 1831, quelques provinces du Piémont ayant été ravagées par le choléra, qui venait de faire son apparition en Europe, une véritable terreur se répandit de tous les côtés. Grâce à la protection de la Très-Sainte Vierge, Turin n'avait pas encore été envahi, mais redoutait de l'être d'un moment à l'autre, et la prudence obligea l'administration à multiplier les précautions de salubrité.

Parmi les plus émus furent les voisins et les habitants de l'*Arcade-Rouge,* où Cottolengo recueillait ses malades. Ils s'adressèrent au ministre de l'Intérieur, comte de l'Escaréna, en le suppliant ou de fermer l'hôpital ou de prendre les plus sévères mesures à son endroit. Le ministre, trouvant juste cette réclamation, fit signifier aux chanoines du *Corpus-Domini* qu'ils eussent à fermer au plus tôt ledit asile, et chargea de cette affaire l'avocat Costa.

Cet homme était l'ennemi déclaré de Cottolengo et de ses œuvres, et, si cela eût dépendu de lui, l'établissement n'aurait pas eu trois ans de vie. Il intima immédiatement l'ordre de le fermer, ou tout au moins de le transporter en dehors de la ville, en ajoutant hypocri-

tement que, quant à ce dernier point, la paroisse du *Corpus Domini* n'avait juridiction sur aucun autre territoire. La lettre fut remise au recteur Valletti, qui, déjà tourmenté et inquiet au sujet de l'œuvre, se laissa aller à un mouvement regrettable de colère. Ayant assemblé la congrégation, il lut à haute voix les dispositions que contenait la lettre, et, se tournant vers Cottolengo, l'accabla de reproches devant ses confrères. Sans se troubler, ayant la conscience d'avoir agi pour DIEU seul, le vénérable Cottolengo répondit avec douceur : — « J'ai toujours dit, et dans mon pays de Brà on le répète chaque matin, que la bonne culture des choux exige qu'ils soient transplantés. Nous transplanterons donc, et tout ira bien. — Comment ! s'écria-t-on, vous ne renoncez pas encore à votre entreprise ? Que voulez-vous donc mettre dans votre établissement ? — Des malades et des pauvres, cela va sans dire. — Et après une tempête comme celle-ci vous n'êtes pas corrigé ? — Bah ! dit le bon chanoine en souriant, des malades et des pauvres j'en veux avoir plus de mille ! »

Pendant ce temps, le bruit de la fermeture du Petit-Hôpital se répandit dans la capitale, et l'on vit éclater les dispositions et les pensées de chacun. Les uns se plaisaient à blâmer l'imprudence, l'entêtement, la présomption du fondateur ; son frère Albert, le dominicain, était des plus animés contre lui. D'autres se montraient affligés, et rendaient hommage au saint homme. Parmi ceux-là avons-nous besoin de nommer le fidèle Rolando? Cottolengo le consolait : — « Tu vois, lui disait-il, comment vont les choses ? Eh bien, tout cela est pour le mieux. Patience, patience, et encore patience. Tu verras par la suite ! »

Il ne cessa point de former les sœurs, et profita même

de la tempête pour exciter plus vivement leur zèle et leur charité. En leur annonçant la décision prise par l'autorité civile, — « Je crains, dit-il, que ce ne soit un châtiment de nos fautes. Les occasions de la sainte charité vont nous manquer. Faisons pénitence, mes filles. Demandons au Seigneur de nous faire connaître sa sainte volonté. Quelque chose me dit au cœur que nous sortirons de là plus forts. Persévérance donc, et confiance ! »

Il y avait environ quarante malades à l'*Arcade-Rouge*: Cottolengo les fit admettre en divers hôpitaux, et ceux qui préférèrent se retirer chez eux furent assistés à domicile par les sœurs. Et ainsi, dès le commencement d'octobre 1831, la sainte maison était évacuée. La douleur du vertueux chanoine était extrême. Il la renferma en lui-même, se recueillit plus que jamais. A son frère Albert, qui lui reprochait cette solitude, et lui demandait s'il ne machinait pas quelque nouvelle folie, il répondit un jour : — « Ce que je veux faire, la Providence le sait. Rappelle-toi ce qu'on nous disait à Brà, que les bons légumes doivent être transplantés. La Providence, je t'en avertis, a ici ses desseins, et fera quelque chose. »

Privé de ses malades, l'établissement de l'*Arcade-Rouge* ne resta pas sans habitants. Cottolengo y réunit sa double famille de Sainte-Ursule et de Sainte-Geneviève, pour qu'elles y continuassent leurs travaux et leur éducation. Aucun des exercices accoutumés n'y fut abandonné ; les Vincentines continuèrent également la visite et l'assistance des malades dans les maisons. Le supérieur venait chaque jour faire ses instructions, et même se rendait parfois de sa personne auprès de ses anciens malades. L'espace étant plus vaste que chez

Mme Nasi, il y ouvrit, dans son infatigable zèle, deux écoles en forme d'asile pour les petits enfants. On les gardait tout le jour, on les nourrissait, et le soir on les renvoyait encore avec un bon morceau de pain. C'était un grand secours pour les pauvres gens du quartier. Notre vénérable préludait ainsi à une institution qui s'est généralisée dans toute l'Europe.

Il s'offrit, lui et ses sœurs, à l'administration de la ville, au cas où l'épidémie viendrait envahir aussi Turin. La commission sanitaire, admirant ce dévouement que rien ne lassait, lui fit parvenir ses remercîments émus. Grâces à Dieu, le redoutable mal ne se montra point alors.

Nous avons parlé de l'avocat Costa. Dès le commencement de la fondation du *Petit-Asile,* que nous verrons bientôt, cet homme devint l'un des plus fervents amis de l'œuvre et du vénérable fondateur. Comme l'apôtre S. Paul il disait : — « J'ai été le premier persécuteur de cette maison, le premier à lui faire la guerre ; mais aujourd'hui, par la divine miséricorde, je sais qui est Cottolengo, je sais sa vertu et sa sainteté. » Venir dans ce refuge de maladies et de souffrances était pour lui une fête. Il ne manquait aucune des instructions de Cottolengo, où on le vit maintes fois y verser des larmes. — « Je viens ici, disait-il, entendre l'explication de l'Evangile, parce que la seule parole de ce saint homme me cause au cœur une joie que nulle autre bouche ne me procure. » — Plus tard, se voyant libre de tout engagement avec le monde, il demanda en grâce à Cottolengo de se retirer auprès de lui dans l'Asile, où il passa ses dernières années dans les œuvres de miséricorde et dans la prière. Il mourut entre les bras du vénérable.

CHAPITRE VII[e].

Cottolengo travaille à relever son œuvre. — Le Valdocco.

Celui qui considèrerait d'un œil purement humain l'état où se trouve à ce moment l'entreprise du bon chanoine ne pourrait s'empêcher de penser et de dire: « Tout est bien fini ! » Il n'a fallu qu'un instant pour renverser de fond en comble une si belle œuvre : comment surgirait-elle de ses ruines ? Et cependant c'est à partir de cette même heure qu'elle devait prendre toute sa force et son développement. Ainsi la fleur de nos jardins a trouvé un aide dans la serpe qui semblait martyriser et détruire sa tige.

Cottolengo se sentait appelé à faire quelque chose de grand pour la gloire de Dieu ; il sentait que ce quelque chose devait avoir pour objet le soulagement des pauvres, des malades, des abandonnés. Ce qu'il ignorait, c'était la volonté divine quant aux proportions, quant à la forme définitive. Le Seigneur était avec lui comme un architecte qui ne communique point ses plans à l'ouvrier, mais les lui fait exécuter peu à peu, au jour le jour. Cottolengo savait seulement qu'il devait travailler à l'ouvrage providentiel, et il y était tout préparé. S'entretenant avec un ecclésiastique du nom de Laurent Renaldi, plusieurs fois il lui dit : — « Je ne me sens point fait pour me mêler à toutes ces affaires qui m'entourent. Mon désir serait de prier toujours,

de vivre dans la contemplation. Je suis comme ces petits oiseaux qui se tiennent dans les haies, et la vie que j'aimerais serait de rester, moi aussi, dans la haie, l'œil en haut. Existence cachée, entretiens continuels avec mon Dieu, ce serait là mon pain. » C'est pour cela même, pour cette humilité, cet amour du silence, que le Seigneur l'appelait à l'œuvre. Le grand bruit n'est point dans l'action céleste.

En son calme et sa tranquillité de cœur, le bon chanoine disposait tout pour l'avenir. Visitant chaque jour ses sœurs, il insistait pour qu'elles tinssent en état la lingerie, fissent les raccommodages, recueillissent le plus possible de linge et de vêtements. Non-seulement il n'abandonnait pas sa création des Vincentines, mais il admettait parmi elles de nouveaux sujets.

L'hostilité s'était, à la fin, calmée. Cottolengo se présente à ses confrères du *Corpus-Domini*, et, avec autant d'humilité que de confiance, les prie de laisser à sa charge les dettes de location et autres de *l'Arcade-Rouge*, et de le laisser aussi emporter les meubles et tous les objets qu'y avait amassés la charité : il cherchera plus loin une petite maison où mettre ses pauvres, et la congrégation n'aura plus à craindre les responsabilités. La proposition est agréée sur-le-champ. Elle mettait fin aux embarras de la congrégation.

Malgré le silence que Cottolengo, tout recueilli en Dieu, gardait sur ses intentions, elles transpirèrent. Les langues ennemies se ranimèrent alors, et l'accablèrent de risées, de moqueries, presque de malédictions. Le traiter de fou incorrigible était la moindre de leurs injures. Ils circonvenaient les anciens bienfaiteurs, les engageaient à ne pas tenir leurs promesses passées, annon-

çaient de cruels déboires pour quiconque suivrait encore l'insensé chanoine dans ses rêveries. De quel autre institut charitable avait besoin une ville aussi bien pourvue en ce genre que l'était Turin ?

Cottolengo laissa dire, et, fort de la volonté de Dieu, qu'il croyait suivre, chercha de tous les côtés une maison qui pût convenir à son dessein. Ce dessein avait des limites trop étroites : la Providence voulait faire grand ; et c'est pourquoi les recherches en ville n'aboutirent pas ; on ne trouva rien. On se mit en campagne dans les environs.

C'est ainsi que Cottolengo fut conduit au *Valdocco,* près des murailles du nor-douest de Turin, un peu au-dessous de la rivière de la Doire (ou *Dora)* : lieu encore solitaire, presque tout en prairies, jardins, terrains vagues et broussailles, avec quelques auberges et restaurants de troisième ordre, fréquentés seulement les dimanches et fêtes par une foule amie des plaisirs bruyants et souvent coupables. Rires, blasphèmes, désordres de tout genre, y régnaient alors comme dans leur domicile incontesté. [1] De nouveaux hôtes, par la bonté de Dieu, étaient déstinés à purifier ces tristes lieux, et la terre des Chananéens allait devenir une véritable terre de bénédiction, connue non pas seulement de Turin, mais de toute l'Europe.

Le vénérable avait pris pour devise, et il l'a toujours gardée, le mot de S. Paul : *Charitas Christi urget nos :* « la charité de Jésus-Christ nous presse. » C'est elle qui le porta de ce côté, pour devenir l'instrument de

1 Dans ce même quartier devait s'installer aussi, plus tard, l'admirable *Jean Bosco,* fondateur d'Orphelinats pour les enfants abandonnés, et qui, en 1883, avait plus de 110.000 enfants recueillis en 95 maisons d'Italie, de France, d'Amérique.

cette merveilleuse transformation. Là, au lieu de paroles grossières, devaient retentir les louanges du Seigneur dans la bouche des malades, des vieillards, des enfants et des sœurs. Bénies seront toujours les voies de la Providence.

Un motif pieux détermina encore Cottolengo à arrêter son choix sur le Valdocco : ce fut le voisinage du célèbre sanctuaire de la Sainte Vierge appelé *la Consolata,* lieu de pèlerinage extrêmement fréquenté. Il espérait bien que la divine Mère abriterait sous son manteau la foule des malheureux qu'il allait lui amener.

Parlant des œuvres des hommes et de celles du Seigneur, le serviteur de Dieu comparait les unes et les autres à des pyramides. Seulement, les premières s'appuient sur des assises larges et travaillées, et diminuent, à la hauteur, jusqu'à n'offrir plus qu'une pointe où le plus petit oiseau ne pourrait déposer son nid ; tandis que celles de Dieu, tout au rebours, commencent par une base étroite et fragile en apparence, et, comme la pyramide renversée, s'élargissent et s'agrandissent à mesure qu'elles montent vers le ciel. C'est que ce qui semble si mince et si faible porte sur la main divine.

Il y avait donc sept mois que l'asile de l'*Arcade-Rouge* avait été fermé. Le fondateur allait pourvoir à sa résurrection. Il loua au Valdocco une très humble maison composée de deux chambres, une écurie, un hangar et un grenier à foin. Lui-même se mit à opérer les premiers déblaiements ; puis il appela à son secours un ouvrier en chef, Joseph Copasso, qui vint accompagné de deux autres, et tous ensemble travaillèrent ce jour-là jusque bien avant dans la nuit. On apporta de

l'*Arcade-Rouge* tout ce qui y était resté en linge et en mobilier. Le saint homme était dans l'allégresse.

Il lui tardait de voir son premier malade ; mais il ne voulut l'y introduire qu'en un jour consacré à la Sainte Vierge, et il choisit le 27 avril 1832. Un petit âne, acheté à dessein, avec une humble charrette, amenèrent au nouvel asile un malheureux jeune homme atteint de la gangrène. Deux sœurs vincentines l'accompagnaient, en bénissant Dieu de les appeler encore à ce genre de charité, si pénible mais si évangélique. Tel fut le début d'un établissement qui bientôt fera la gloire de Turin.

En quelques jours, au lieu d'un malade, on en eut quatre, deux hommes et deux femmes. On était aussi allé les chercher avec la charrette. Afin que le local si restreint fût entièrement réservé aux infirmes, l'écurie servit de chambre aux sœurs: c'est là qu'elles travaillaient, priaient, reposaient la nuit. Comme elles aimaient, dans cette situation, à méditer l'étable de Bethléem ! Elles n'eussent pas changé leur palais contre celui des princes.

Il fallait maintenant un médecin. Cottolengo s'en va tout droit au docteur Granetti, et lui dit simplement : — « Mon désir est de rouvrir au Valdocco l'asile de l'*Arcade-Rouge*: j'ai deux chambres, et dans ces deux chambres plusieurs malades attaqués de consomption. J'ai acheté une vache avec son veau, une ânesse avec son ânon, afin que le lait ne manque point à ces pauvres gens. Maintenant, je ne veux pas offrir à un autre qu'à vous cette belle occasion d'acquérir des mérites auprès de Dieu : êtes-vous des nôtres? — Monsieur le Chanoine, répond Granetti, ce que j'ai fait déjà j'entends le faire encore. Pour vos malades je suis le médecin; pour vous

je suis un fils, un fils toujours attentif au moindre signe. — *Deo gratias !* » dit le vénérable ; et il se retira en bénissant DIEU.

L'entreprise allait à souhait. Un mois à peine après la réception du premier malade, Cottolengo jeta les yeux sur une maison voisine, où habitait un chapelier : ce brave homme en céda la moitié, où l'on put installer vingt-cinq lits. Au bout de quatre mois, la maison entière était occupée Le pieux fondateur donna à ces bâtiments la dénomination de quartier *de la Providence*, et sur les portes il fit écrire en gros caractères ces paroles du psaume 61e. : « *Sperate in eo, omnis congregatio populi ; effundite coràm illo corda vestra :* Espérez en DIEU, peuples de tout pays ; répandez vos cœurs en sa présence. »

Il voulait que tout ce qui se faisait dans ce refuge eût exclusivement pour objet la gloire du bon Maître, et que le nom du fondateur ne fût pas même prononcé. Il chercha quelque temps celui qu'il conviendrait d'adopter pour l'établissement, et enfin, après avoir réfléchi et prié, il s'arrêta à celui-ci : *Petit Asile de la divine Providence, sous les auspices de S. Vincent de Paul* ; avec cette légende tirée de S. Paul : *Charitas Christi urget nos*, la charité de Jésus-Christ nous presse.

Il expliquait sa pensée en tout ceci. — « C'est d'abord, disait-il, une maison *petite* : car qu'est-elle en comparaison de l'univers où habite le Seigneur ? *Petit Asile de la Providence*, afin que l'on comprenne tout de suite sa destination. Ce n'est point la maison d'un homme, c'est celle de la Providence, qui a fondé, qui commande, dirige et gouverne. Elle est ouverte aux malades, à tous ceux qui souffrent, sans distinction de sexe, d'âge, de pays. S. Vincent, l'admirable bienfaiteur des pauvres,

en est le patron. Le texte de S. Paul marque bien qu'ici nous ne faisons point de la sèche philanthropie, mais de la charité chrétienne: c'est *la charité du Seigneur* Jésus *qui nous pousse.* » — Il disposa que ces dernières paroles seraient écrites sur la porte des sœurs et sur le petit cœur d'argent qui complétait leur costume.

« Ah! disait-il à ces bonnes filles, vous êtes un petit troupeau d'émules de S. Vincent. Nous avons encore peu de malades, mais, je vous le dis, un temps viendra où des milliers de personnes mangeront ici le pain de la Providence: nous formerons comme un quartier de la ville ! »

Il invita son frère Albert à visiter le Petit-Asile. Celui-ci, au lieu d'admirer, faisait plutôt des reproches. — « Voilà encore du nouveau! Vous allez, comme la première fois, vous exposer à toutes les moqueries ! — Ce qui arrivera vous le verrez », répondit le vénérable. Et marquant d'un geste un vaste emplacement: « Je vois déjà toute cette plaine couverte des constructions de la Providence! » Le P. Albert se contenta de sourire d'un air d'incrédulité, et Cottolengo rentra dans son humble paix du cœur.

Beaucoup d'autres personnes n'étaient pas moins incrédules sur la réussite. Cette entreprise était pour eux un caprice d'insensé; les secours ne viendront pas, les dettes s'aggraveront, les bienfaiteurs se lasseront; Cottolengo mort, tout croulera. Il y avait aussi des âmes de meilleure disposition qui admiraient un tel dévouement, non toutefois sans quelques craintes pour l'avenir. Le saint homme les rassurait. — « Voyez cette plaine, cette rivière, ces champs, ces terrains vagues: nous occuperons

tout : car Dieu veut cette œuvre ; elle est toute à sa gloire, et il la veut grande. »

Aux sœurs il disait encore : — « Aujourd'hui le Petit-Asile est comme le grain de senevé de l'Evangile : il grandira et couvrira de son ombre bien des foules de malheureux. De plus, je vous dis que notre maison sera la vraie protection de Turin ; et non-seulement de Turin, mais du Piémont. » Il indiquait par-là l'étendue du bien qui s'y ferait, et les bénédictions qu'il attirerait ; mais il marquait en même temps la ferme détermination du serviteur de Dieu et la certitude de ses annonces prophétiques, qui toutes en effet se sont réalisées ponctuellement.

Malades et sœurs infirmières augmentaient chaque jour en nombre. Les jours de fête, c'était un doux spectacle de voir le *Petit-Asile*. Madame Pullini y amenait sa communauté et ses deux classes de petites filles ; les pauvres infirmes étaient mieux soignés, mieux encouragés, mieux consolés que jamais ; chacune des sœurs et des élèves se disputait la joie de faire pour eux quelque chose ; c'était une touchante émulation de charité.

La populace dégradée qui fréquentait les tavernes du Valdocco s'irrita, naturellement, de ce voisinage de la vertu. Elle insultait les sœurs quand elle les rencontrait, elle chantait à leurs oreilles des refrains licencieux, leur jetait des pierres, et essayait aussi de casser les vitres du pieux établissement fondé pour leurs pareils tombés dans la misère. Indigné de ces lâches attaques, Cottolengo vint un jour dire bien haut sous les fenêtres de ces antres de corruption : « Le temps viendra où ce lieu sera purifié ; on y bâtira des

constructions où Dieu sera loué, et tous vos outrages expiés. » Et de fait, plusieurs de ces grossiers insulteurs furent heureux plus tard d'obtenir un lit et un morceau de pain dans le *Petit-Asile*.



CHAPITRE VIIIe.

Des moyens employés par Cottolengo pour développer son œuvre. — Mort de la veuve Nasi Pullini.

L'époque où, appuyé sur l'humilité, guidé par le véritable amour du prochain, notre zélé chanoine établissait son œuvre, était précisément celle où la philanthropie purement humaine faisait parler d'elle dans le monde, et créait à grand bruit les bureaux de secours, les caisses d'épargne, les asiles pour les petits enfants. Les cent voix de la renommée parlaient de ces conceptions magnifiques, pyramides, ainsi que nous le disions tout à l'heure, à base large et superbe, mais qui devaient se terminer par une pointe à peu près nulle en résultat. Projets, canevas, plans, concours publics, règlementations, appels chaleureux à la confiance, remplissaient les colonnes des journaux et la bouche des orateurs d'académie. Sans tout ce bruit, sans cette mise en scène, Cottolengo, caché dans son hôpital, avançait d'un pas solide, et accomplissait, seul, des merveilles autrement sérieuses et durables. Il n'était, du reste, qu'au début !

Laissant de côté les mots, il s'était fait l'œil de l'aveugle, le bâton du boiteux, le père des pauvres, le refuge des abandonnés, le protecteur des enfants. C'est au nom de Dieu et pour Dieu qu'il se dévouait, et il avait tout espoir dans sa providence. — « Il est de

foi, disait-il, que la Providence ne peut nous manquer : sachons, pour notre part, ne pas manquer à la Providence. » Aussi était-il attentif à étudier les mouvements de son cœur, et à se bien assurer qu'aucun ne procédait de la mauvaise nature.

Comme il n'avait pas de plan spécial pour son œuvre, il se donnait indistinctement à tous les genres de misères et d'afflictions, persuadé que Dieu saurait bien manifester sa divine volonté.

Si on lui présentait un pauvre vieillard, malade ou non, il songeait à former une maison pour les invalides ; si c'était un épileptique, un scrofuleux, un sourd-muet, un aliéné, sa pensée se portait vers ces autres genres de misères, et il lui semblait que Dieu lui adressait tous ces infortunés pour qu'il prît soin d'eux. Toutefois, il y mettait, dans la pratique, prudence et réflexion. La prière était son recours et sa lumière, et il devint manifeste que Dieu était avec lui. — « C'est, aimait-il à dire, c'est la Providence qui fait tout le *Petit-Asile ;* elle est notre maîtresse, nous lui obéissons tous. Elle seule a le droit de commander ici, de faire et de défaire à son gré. » — Si on lui faisait des compliments, — « Bah ! répondit-il avec l'humilité la plus vraie, c'est Dieu qui fait tout ; je ne suis qu'un gâte-métier, un mince ouvrier, rien de plus. »

Les deux premiers bâtiments qu'il avait remplis de pauvres et de malades n'étant plus suffisants, il acheta quelques mauvaises constructions voisines, entre autres un cabaret, et y logea les nouveaux arrivants, qui ne manquaient pas d'affluer, même des provinces ; et cette autre division de son domaine charitable reçut le nom de *Maison de la Foi.* Il acquit encore, au même en-

droit, de vastes terrains pour les bâtiments importants qu'il avait résolu d'élever, et dont il confia tout de suite le plan et l'exécution à un architecte. — « Oui, répétait-il plein de joie, toute cette plaine se couvrira des constructions de la Providence ! »

Mais où trouvait-il les ressources nécessaires pour de tels achats, pour de si grands ouvrages ? Ce fut un continuel miracle de la bonté divine. Un bienfaiteur se présentait, prêtant ou donnant la somme actuellement nécessaire ; un autre s'engageait pour l'avenir. Les vendeurs s'estimaient heureux, pour diverses raisons, de se débarrasser à bas prix de leurs masures et de leurs champs ou jardins, et néanmoins, dans sa délicatesse, Cottolengo évitait de se prévaloir contre eux de leur état de gêne.

Du reste, dans ses constructions, le saint homme s'occupait très peu des belles façades, de la symétrie, de l'agrément des yeux : ce qu'il désirait, c'était d'abriter le plus possible de monde.

Une de ses satisfactions les plus chères, en tout cela, c'était la pensée du démon chassé de ces lieux, où si longtemps il avait régné par tous les désordres populaires. « Le malin s'en va ! disait-il joyeusement ; le malin est parti ! » Quel changement en effet ! la prière à la place des blasphèmes, la charité à la place des orgies, le dévouement surhumain chassant l'appétit bestial. Le Valdocco passait à l'état d'une pieuse Thébaïde. Les instruments même des anciens désordres se tournaient au bien : car Cottolengo achetait tout le mobilier avec les maisonnettes, tables, brocs, marmites, verres et faïence, désormais attribués à ses pauvres ; il n'était pas jusqu'aux enseignes des tavernes dont il ne fît usage

pour l'agencement de ses créations. C'est ainsi que l'inscription que l'on voit encore à la porte d'entrée du Petit-Asile, *Charitas Christi urget nos*, a été peinte sur l'ancienne enseigne du cabaret *del Brentatore*. C'étaient les dépouilles d'Egypte consacrées au vrai Dieu.

Chaque partie de ce petit monde reçut une appellation chrétienne : — *Maison de la Providence* ; — *Maison de la Foi* ; — *Maison de l'Espérance* ; — *Maison de la Charité* ; — *Maison de Dieu* ; — *Maison de Bethléem* ; *Maison de la Madone* ; et autres semblables.

Pendant qu'il était tout cœur et toute sollicitude pour ses indigents, Cottolengo en oubliait un, le plus grand pauvre de Turin, et c'était Cottolengo lui-même. Il avait préparé pour toutes les misères des appartements et des lits, et il ne songeait point à se ménager la plus simple des chambres ; le seul réduit où il couchait était, disait-il, une concession que lui faisaient les vrais maîtres du Petit-Asile, les pauvres du Bon Dieu, et il était prêt, à chaque instant, à le restituer aux possesseur légitimes.

Ce qui le préoccupait autrement, c'était d'avoir une église où le Saint-Sacrement pût résider pour la consolation de ses fils adoptifs. Au commencement, il fallait recourir à la paroisse voisine. Le curé, qui était aussi de Brà, avait pour l'œuvre les meilleures dispositions ; mais il comprit que, le nombre des malades augmentant chaque semaine, il lui faudrait plusieurs vicaires pour y suffire, et il jugea plus prudent d'accorder au bon chanoine toute latidude pour les intérêts des âmes. D'autre part, les employés de l'église, sacristains et autres, n'étaient pas toujours d'une complaisance chrétienne, et les sœurs particulièrement avaient à souffrir

de leurs impatiences, et, faut-il le dire? de leurs impertinences. Les grandes pensées ne peuvent entrer dans les cerveaux étroits. Cottolengo sollicita donc de l'archevêché et obtint le privilège de conserver la divine Eucharistie dans sa maison du Valdocco — « Il y a à cette grâce un double avantage, disait-il : le secours immédiat pour mes malades, et puis la présence si douce du Dieu qui a daigné se faire pauvre pour nous. »

Une épreuve allait l'atteindre, au milieu de ces soins laborieux. La pieuse veuve Marianne Nasi Pullini, son aide dévouée, la mère des pauvres et des sœurs qui les assistaient, était mûre pour le ciel. Une maladie subite, qui ne la réduisit pas même au lit, s'empara de cette fervente amie de la pauvreté, et en peu de temps, assistée du saint fondateur, elle rendit son âme à Dieu, le crucifix collé sur les lèvres. Elle mourut le 15 novembre 1842, à l'âge de quarante-et-un ans et trois mois.

Comment rendre la douleur de Cottolengo ? On l'entendit s'écrier : « Ah ! quel malheur ! une famille à l'abandon, tant de filles sans leur mère ! » Mais aussitôt, levant les yeux au ciel : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse en tout. Lui-même pourvoira à nos nécessités. »

Cette mort inattendue avait jeté dans la consternation les sœurs et les deux classes d'enfants qu'elles appelaient Ursulines et Génovéfaines, dont l'une continuait d'habiter à l'*Arcade-Rouge*, et l'autre dans la maison de la pieuse défunte. Lui qui avait tant besoin d'être consolé, Cottolengo accourut leur apporter des paroles de réconfort, au milieu de leurs lamentations et de leurs larmes. — « Notre bonne mère, dit-il, est allée recevoir la récompense au ciel. C'est pour nous une perte immense ; mais sachons nous résigner à la volonté toute

miséricordieuse du Seigneur. Nous avons perdu une mère sur la terre, elle est toujours pour nous une mère dans le saint paradis. Dieu nous l'avait donnée ici-bas, Dieu la reprise : que son saint nom soit à jamais béni en toutes choses. *In Domino! In Domino! In Domino!* » C'était son mot favori : *Dans le Seigneur toujours!*

Il voulut présider lui-même, entouré de sa famille d'adoption, aux funérailles. L'émotion qu'il ressentait, en cette douloureuse cérémonie, n'échappa à aucun des assistants. Le cœur des justes est un abîme de tendresse sainte et profonde.

Le Bon Dieu n'abandonna pas son serviteur dans cette épreuve. Il lui envoya une autre mère dans la personne d'une excellente veuve, Angèle Massia, qui, étroitement unie à Nasi Pullini, habitait avec elle depuis quelque temps, parmi les sœurs. C'était une personne de haute vertu. Elle se dévoua à poursuivre l'œuvre, et persévéra dans ce dévouement jusqu'à la mort de l'homme de Dieu. Elle devait quitter ce monde dans la même semaine que lui. En attendant, il réunit toute cette famille dans les bâtiments du Valdocco, sous ses yeux et pour la vie commune. Les malades n'en furent point dérangés, eux les maîtres de la maison : car aux arrivantes Cottolengo avait réservé les seuls greniers et les moindres recoins.



CHAPITRE IX[e].

La vie au Valdocco.

Le *Petit-Asile* était donc ouvert à tout genre de maladie ; et, comme à ce grand festin dont parle l'Evangile, où tous furent invités, il n'y avait porte close pour qui que ce fût qui se présentât. La charité de Cottolengo n'avait fixé ni limites ni formes. « Tous sont l'image de DIEU, disait-il : tous seront reçus au nom de DIEU. »

S'il avait eu une préférence, c'eût été pour les plus malheureux, les plus déguenillés, les plus repoussants, les plus grossiers. Il disait : — « Les pauvres du Petit-Asile sont nos maîtres, plus encore ceux dont l'abord est le plus pénible à notre nature ; ce sont là nos pierres précieuses. » Il descendait à la porte recevoir en personne chacun de ceux qu'on amenait, ôtait respectueusement devant lui son chapeau, et lui parlait avec une bonté et une gravité qui l'étonnaient et le ravissaient. Ce premier devoir accompli, il lui donnait sa bénédiction, récitait ensuite avec lui un *Ave Maria* devant une image de la Sainte Vierge placée exprès à cet endroit, et le remettait aux soins des sœurs, avec toute sorte de recommandations sur la manière de le bien traiter. Le dernier point n'était guère nécessaire, avec la fervente charité de ces bonnes filles, qui se plaignaient de n'avoir pas encore assez à s'immoler.

Cottolengo avait pour règle de ne point prévenir dans ses œuvres la divine Providence, mais d'étudier sa volonté et de la seconder de tout son pouvoir. On venait à lui de tous les horizons de la misère, simplement, naturellement, avec entière confiance, comme à un père, quand on n'avait plus d'autre recours. Le docteur Pierre Sola son ami, curé de Vigon, et qui est mort évêque de Nice en 1881, lui recommandant un pauvre de sa paroisse : — « Vous le protégez, répondit Cottolongo : il a donc en vous une providence : ma vocation est de recueillir ceux qui manquent totalement d'appui. »

Il se présente un jour à la porte du Petit-Asile quatre pauvres atteints de maladies diverses ; l'un était accompagné d'un serviteur du comte de Saluces. Le bon chanoine s'informe s'il y a quatre lits disponibles ; on lui répond qu'il n'y en a que deux, et encore des lits de sangle ; on parvient cependant à en dresser un troisième. Se tournant alors vers le protégé du comte, il lui fit comprendre l'impossibilité où il était de le recevoir, et que, puisqu'il avait un riche personnage à s'occuper de lui, il était juste que les abandonnés passassent les premiers. Le comte de Saluces, loin de se plaindre, donna ses éloges à cette conduite du saint homme.

Une autre fois, une grande dame lui ayant envoyé un malade, il lui fit dire qu'à sa place il n'eût pas souffert que cet infortuné fût soigné ailleurs que sous le toit de sa bienfaitrice.

Il lui vint, dans une autre circonstance, deux pauvres jeunes gens, Polonais, tailleurs de leur métier, et qui ne pouvaient se procurer de l'ouvrage parce qu'ils étaient atteints de la gale. D'ailleurs ils ne parlaient pas l'italien. Le serviteur de Dieu s'informa par signes si

néanmoins ils étaient catholiques, et apprit que c'étaient des Juifs. Il les reçut, et ils furent si bien soignés qu'au bout de peu de jours ils étaient guéris. Pleins de reconnaissance, ils l'exprimaient par toutes les gesticulations en leur pouvoir, et ne furent satisfaits qu'après avoir découvert un prêtre, aumônier de la garde suisse, qui, sachant leur langue, revint avec eux rendre en bon italien leur extrême gratitude.

Voici un nouveau trait, qui se termine mieux encore. — C'est une jeune Juive, qui, malade et près de devenir mère par suite de son inconduite, se confie à Cottolengo, et obtient d'être traitée dans une chambre particulière. Une fois guérie, elle supplie son bienfaiteur de venir la voir, et lui dit : « Comment vous dire ma reconnaissance? Je suis pleine d'admiration pour la charité catholique : la vérité doit être là, et je veux me faire baptiser en même temps que mon enfant, après qu'on m'aura instruite. » Et la chose eut lieu ainsi. C'étaient de grands moments de consolation pour le pieux apôtre, lorsqu'après la guérison des corps Dieu lui accordait aussi celle des âmes.

Cette bénédiction du Seigneur sur l'œuvre était palpable. Le bien s'étendait et s'affermissait. Il fallait des coopératrices animées des mêmes sentiments, obéissant à la même générosité, également prêtes à tous les sacrifices : la Providence les envoyait incessamment. Cottolengo ne cherchait point des âmes privilégiées, à hautes conceptions : il lui fallait des filles simples et pieuses, aimant le bien, redoutant le mal, et portées par la grâce à faire bon marché des avantages de ce monde.

Les Vincentines, ayant la charité pour inspiratrice et pour but, devaient en embrasser l'exercice de toutes

les manières: s'occuper des petits enfants dans les asiles et leur faire l'école ; continuer plus tard dans des écoles régulières ; instruire les ignorants, soigner les infirmes, ne se laisser décourager par aucun mauvais procédé; s'oublier complètement elles-mêmes devant le bien proposé. L'intention du fondateur était, après les avoir formées, de faire d'elles le véritable pivot de ses maisons à venir. Beaucoup, à sa place, se seraient livrés à de grandes considérations, à des plans débattus et longuement combinés : pour lui la chose allait plus naturellement; il ne se fatiguait point la tête aux spéculations et théories. A ses sœurs il inculquait l'objet de leur vocation, l'esprit de leur ministère, sans rédiger encore ni constitutions ni règles. Charité pour principe, charité pour pratique, charité pour récompense finale : il ne songeait à rien de plus, laissant au temps et à l'expérience de particulariser l'application et tout le détail accessoire. Quand le serviteur de DIEU n'aurait fait dans sa vie d'autre création que celle de cette congrégation édifiante, il devrait être loué de tout cœur chrétien.



CHAPITRE X^e.

Les Vincentines.

Le serviteur de DIEU employa dès-lors les sœurs comme il l'avait résolu. Afin de détruire en elles tout amour-propre, tout retour personnel, avant de les admettre à la profession et à l'habit qu'elles ont maintenant, il voulut les mettre à l'épreuve. — Dans les premiers jours de juin 1833, il en choisit douze, parmi lesquelles la sœur Charles et la sœur Thérèse, toutes des plus jeunes, mais des plus pieuses de la maison, et leur assigna une partie des bâtiments, où elles allaient vivre dans la retraite, et qu'il appela la *Petite-Famille des Madeleines.* Elles furent soumises au silence absolu, sans autre communication entre elles que par signes, avec clôture rigoureuse, et entière séparation du monde.

On leur donna un habit de mauvais drap, une corde pour ceinture, une coiffure de la même étoffe ; point de chaussure, ou tout au plus de misérables socques. Leurs cellules n'avaient pas même de chaises ; il leur fallait se tenir continuellement debout, ou s'asseoir par terre quand elles étaient trop lasses . La nourriture fut en maigre, en petite quantité, avec jeûne quatre jours de la semaine, et les trois autres jours sévère discipline. Pour lit, une paillasse sur le pavé, en forme de bière, dont elle avait aussi la couleur noire. On récitait en chœur l'office de la Sainte Vierge, avec d'autres longues et fréquentes prières.

A ces diverses austérités se joignit le sacrifice, bien plus sensible, de tout amour-propre. Chaque matin, les sœurs se rendaient à la paroisse voisine dans leur costume étrange, qui attirait tous les regards et parfois plus que les sourires ; elles devaient marcher d'un pas grave, sans chercher à éviter ces regards et ces moqueries. Il n'était pas jusqu'à certains employés subalternes de l'église qui ne se fissent un jeu, et comme un point d'honneur, de tourmenter ces saintes filles. Quelle humilité, quel courage, quel détachement en elles ! Les enfants, naturellement, s'en mêlaient, et dans la rue poursuivaient de leurs huées les servantes de DIEU, toujours douces et patientes.

En rentrant, elles trouvaient à la porte Cottolengo. — « Eh bien, mes Sœurs, avons-nous fait ce matin une heureuse pêche ? — Excellente ! répondaient-elles. Il faut voir comme tout ce monde est ingénieux à inventer pour nous chaque jour de nouvelles qualifications honorifiques ! — *Deo gratias! Deo gratias!* s'écriait le pieux ami de la croix. Voilà qui va très-bien pour notre sanctification. »

Il semblait vraiment qu'à ce point d'épreuve et de vertu c'en fût assez. Cottolengo voulait mieux cependant. Recevoir l'outrage avec patience et même avec joie, c'était bien ; mais il fallait l'aimer, aller au-devant de lui, le rechercher. Quand on en est là, les pauvres et les malades ont trouvé des gardes parfaites. Un jour donc, il dit aux sœurs sous forme de plaisanterie : — « Mes filles, si, au lieu d'aller ainsi à la paroisse, qui est proche, vous vous rendiez au *Corpus-Domini ?* La distance est belle, et vous auriez temps et occasion de recueillir de plus nombreux mérites ! » En pareil cas, il y aurait eu à traverser les plus

grandes et les plus populeuses rues de la cité. Les bonnes filles ne s'y refusèrent point. Cette bonne volonté suffit à Cottolengo, et, le jour de l'Assomption, il se détermina à leur donner l'habit religieux.

Cette conduite du saint homme ne sera point comprise du monde : ceux qui ont l'esprit de Jésus-Christ l'admireront.

Ce même jour, 15 août 1834, la chapelle du Petit-Asile commença à conserver le Saint-Sacrement, ce trésor des trésors, cette consolation et cette force des âmes vouées à la perfection.

Quant à l'habit, il est de couleur foncée, de forme simple et de bon goût. Sur la poitrine est suspendue à un ruban une croix d'argent, avec un cœur, aussi d'argent, au côté gauche, attaché par un cordon vert et une rosette rouge. Ce cœur a sur une de ses faces le chiffre de Notre-Seigneur, J. H. S., entouré de flammes, et le mot *Carità* (Charité) ; et au revers l'inscription *Saint Vincent de Paul.*

De quelques paroles échappées au saint homme il semblerait résulter que le détail de ce costume religieux, auquel il tenait, lui était venu du ciel. Lui-même avait pris soin d'en marquer toutes les mesures et d'en tracer le dessin, sans permettre le moindre changement, parce que, disait-il, telle est la volonté de la divine Vierge.

On s'étonnait de ce que, au milieu de ces dispositions, il oubliât de rédiger les constitutions. Il s'en expliquait parfois avec les sœurs. — « S. Vincent de Paul, à qui vous appartenez, laissa passer vingt années avant de donner leur sainte règle à ses filles ; et en vérité n'est-il pas à propos que nous laissions, nous, s'écouler trente ans ? »

Les exercices de piété n'en étaient pas moins fixés : confession chaque semaine, communion fréquente ; tous les jours le rosaire, outre un certain nombre de *Pater* et d'*Ave;* une demi-heure d'oraison en commun le matin ; dix minutes de méditation, le soir, sur la passion du Sauveur. Le dimanche, les fêtes et les vendredis, le chemin de la croix ; chaque samedi, jeûne en l'honneur de la Sainte Vierge ; le mercredi, demi-jeûne. Cinq sœurs au moins étaient désignées chaque soir pour faire la sainte communion le lendemain, jusqu'à ce que le communion quotidienne devînt générale pour toute la communauté. Les cinq communiantes devaient, en outre, présider aux prières des malades à certaines heures, et faire le catéchisme non-seulement dans le Petit-Asile, mais encore dans quelques églises, avec l'agrément des pasteurs, et dans plusieurs écoles.

Une vie si occupée était rare elle-même, assez austère pour que le sage fondateur évitât d'y ajouter des pénitences particulières. Ce à quoi il tenait avant tout, c'était que ces bonnes filles vécussent dans une parfaite humilité et simplicité. Aussi n'exigeait-il d'elles ni grandes études ni contemplations spéculatives ; nous avons dit plus haut qu'il ne leur permettait même pas la lecture de certains livres de spiritualité trop élevée. Simplicité et humilité, il ne cessait de revenir sur ces deux principes, dans ses instructions et ses conférences. Il disait : « Beaucoup se sont perdus pour avoir tenté de s'élever trop haut. » Du reste, il entendait qu'une politesse de bonne éducation présidât à toutes les relations, et en même temps que les conversations avec les gens du monde, même dans les visites des malades à domicile, fussent courtes et exemptes de toute curiosité.

Rien donc de plus édifiant que cette petite communauté. Si cependant la supérieure avait à se plaindre de quelque sœur, le bon chanoine s'efforçait d'arranger les choses. — « Patience, patience et charité ! Ce n'est point par malice qu'elle agit ainsi, c'est par inadvertance, ou parce qu'elle n'a pas compris. Elle fera mieux à l'avenir ; et il se peut qu'elle ait plus de mérite devant Dieu que d'autres qui donnent plus de satisfaction. » — Au sujet de quoi il courait dans le Petit-Asile un récit que nous devons rapporter.

La sœur Françoise, la piété et la simplicité même, entrait tous les soirs, en allant se coucher, dans la chapelle pour adorer le Saint-Sacrement. Cela n'était pas long. En sortant, elle disait avec la naïveté d'un enfant : « A présent, bonsoir, Jésus ! » On racontait donc qu'un soir il était sorti du tabernacle une voix qui disait : « A toi aussi bonsoir, ma fille ! » Dieu aime à converser avec les simples, dit l'Ecriture : *Cum simplicibus sermocinatio ejus* (Prov. III, 32).

De ses religieuses Cottolengo ne voulait pas faire, encore une fois, des sœurs contemplatives, si grande que soit, aux yeux de la sainte Eglise, cette sublime vocation ; il voulait pour ses pauvres des mères pleines de tendresse et d'attention, des infirmières diligentes et dévouées, des âmes ouvertes à tous les sacrifices. — « La vraie dévotion parmi vous, leur répétait-il, c'est de réciter les prières communes, et puis de se livrer corps et âme au soin des pauvres, en méprisant toutes les rébellions de la nature et de la délicatesse. Dans la prière du matin il avait inséré cette formule : « Je vous remercie, ô mon Dieu, de m'avoir appelée à » votre service spécial en la personne de nos frères

» malheureux. Trinité sainte, accordez-moi la grâce
» d'employer toutes mes affections, mes pensées, mes
» discours, mes actions, au bénéfice des pauvres, pour
» votre honneur et votre gloire, pour le salut de mon
» âme et pour le bien de mon prochain. »

Il revenait constamment à l'esprit de S. Vincent de Paul, qu'il souhaitait de voir passer en ses filles ; et pour cela il insistait sur cette vue supérieure qui fait considérer Jésus-Christ même dans le malade et le pauvre. Le plus repoussant par son mal ou par sa malpropreté, c'est à celui-là qu'il faut s'attacher, si l'on veut d'avance recueillir les perles de la couronne future. « Travail, sueurs, fatigue, la mort même, qu'est-ce que cela quand il s'agit du Seigneur ? *In Domino! In Domino!* » Aussi n'était-il pas rare d'entendre les sœurs se dire à l'arrivée d'un malade : « Jésus nous appelle ! Allons servir Jésus ! Allons au Sauveur ! » Et, suivant les souffrances du malade, elles honoraient et servaient Notre-Seigneur attaché à la colonne, couronné d'épines, étendu sur la croix. C'était parmi elles une admirable émulation, que le saint homme dut modérer quelquefois.

O sainte Charité de Jésus-Christ, quels ne sont pas tes prodiges !

CHAPITRE XIe.

Autres créations de Cottolengo pour le développement de son œuvre.

Une famille religieuse ainsi vouée à la charité, à l'abnégation, à la sainte joie de la vertu, était digne d'être regardée par Cottolengo comme la première-née de ses œuvres, et la plus nécessaire à l'existence du Petit-Asile. Tout se trouvait entre les mains de ces excellentes sœurs, depuis le petit enfant à qui l'on apprend le signe de la croix jusqu'au vieillard décrépit qui pour la dernière fois redit le *Notre Père*. Elles étaient comme des envoyées de Dieu, des anges chargés de transmettre les ordres du ciel.

Le nombre des malades augmentant toujours, le serviteur de Dieu désira avoir sous la main au moins une pharmacie élémentaire. Les Pères Mineurs-Observantins en possédaient une fort bien tenue dans leur couvent de Saint-Thomas : on s'adressa à celui qui la dirigeait pour qu'il voulût bien former quelques sœurs à ce genre de connaissances : ce qu'il consentit de grand cœur à faire. Il venait matin et soir manipuler devant les Vincentines qu'on avait choisies, et il lui suffit de quelques mois pour avoir des élèves suffisamment aptes aux préparations ordinaires. Pour le reste, il revenait de temps en temps, et perfectionnait ses leçons pratiques.

Cottolengo, qui ne s'arrêtait jamais, pensa alors à former aussi quelques religieuses à la médecine et même à la chirurgie, dans ce qu'elles offrent de plus facile. Il s'en entretint avec le bon docteur Granetti, qui répondit sur-le-champ : « — Père, soyez tranquille : avant peu je promets que vous aurez cette satisfaction. » Et en effet, il réussit également dans ses leçons. Seulement, afin d'éviter les tracasseries qu'on eût pu susciter là-dessus dans l'avenir, le chanoine s'adressa directement au roi Charles-Albert, qui fit admettre ces sœurs à l'examen des professeurs de la Faculté : dix-sept s'y présentèrent, subirent heureusement l'épreuve, et revinrent au Petit-Asile avec des encouragements et le droit d'exercer autour d'elles.

Mais les sœurs pouvaient avoir un jour bien du mal à se recruter, et c'était un long et rude labeur de les former à l'accomplisement de leur multiple mission. Le fondateur se préoccupa de ce péril. Il s'adressa à la Sainte Vierge, et se sentit inspiré d'instituer une association de jeunes filles qui, sous la direction de maîtresses expérimentées, se disposeraient peu à peu à entrer parmi les Vincentines. Ce dessein fut réalisé : les *Filles de la Madone* se réunirent dans une maison appelée aussi *de la Madone*, ou *Séminaire des Postulantes.* On ne négligeait pas, du reste, tout en formant leur esprit, de les exercer aux charges qu'elles rempliraient plus tard ; elles étaient même spécialement préposées à la cuisine, à la dépense, à la boulangerie.

Allant toujours plus loin, Cottolengo songea que dans plus d'une occasion, principalement auprès des hommes, le service de personnes de leur sexe avait ses avantages,

comme d'autre part l'exercice de cette charité convenait aux jeunes gens autant qu'aux pieuses sœurs. Justement, pendant qu'il en délibérait, le Seigneur lui envoya plusieurs de ces jeunes gens désireux de s'éloigner du monde et d'entrer sous la conduite du serviteur de DIEU pour le seconder dans son œuvre. C'était bien la Providence qui parlait. Il les reçut donc, et avec ce premier noyau la famille des *Frères de S. Vincent de Paul* commença d'exister.

Ils devaient, dans sa pensée, non-seulement être utiles au Petit-Asile, mais se répandre dans les campagnes et les villages pour enseigner le catéchisme, et même la lecture, l'écriture, le calcul. On les instruirait aussi dans les connaissances médicales et chirurgicales, et ils exerceraient à la chapelle les fonctions de clercs. Une partie seulement de ces projets aboutit, par suite des circonstances, notamment celle de la mort de Cottolengo, et les Frères ne sortirent point du Petit-Asile, où ils excercent différents métiers indispensables dans un établissement de ce genre. Ils sont la répétition, pour les hommes, de la famille des Vincentines, et à ce titre placés au premier rang du Petit-Asile.

Cette institution des Frères a prospéré comme les autres. Le cœur entouré de flammes qu'ils portent sur la poitrine leur rappelle sans cesse, et efficacement, qu'ils sont voués à la charité de Jésus-Christ, à qui ils ont dédié leur jeunesse et leur vie tout entière, dans la personne des malades et des pauvres. L'esprit de leur fondateur est toujours, par la grâce de DIEU, vivant et agissant en eux.

Cottolengo avait un tel soin de ses protégés que, outre le docteur Granetti, il tenta de leur assurer les visites

des premiers médecins et chirurgiens de Turin. Six répondirent à son appel, entre autres le médecin particulier du roi, docteur Rossi, et le professeur Ribéri, fort célèbre alors. Et ainsi les malheureux recueillis par un humble prêtre, pauvre lui-même, eurent les avantages réservés à la seule opulence. Tous les instruments pour les opérations avaient été achetés, et deux grandes salles disposées exclusivement à cette fin.

Le saint homme, au milieu de toutes ces œuvres, n'oubliait pas non plus les pauvres du dehors. Il avait fait établir, pendant l'hiver, un chauffoir où chacun pouvait entrer librement. Il y avait même une étable où quelques vaches, dont le lait était destiné aux malades, formaient un atmosphère chaude et saine dont tout passant avait permission de profiter. En un mot, ce grand cœur, uni indissolublement à celui du Sauveur, ne croyait jamais avoir assez fait tant qu'il restait à soulager quelques-uns de ses frères. Vainement cherchez-vous quelque chose de semblable chez l'incrédule et l'indifférent les plus vantés, si bons, si bienveillants, si entreprenants pour le bien que les ait faits la nature.



CHAPITRE XII[e].

Autres détails de l'action charitable du Serviteur de DIEU.

Les travaux entrepris pour l'érection définitive de l'hôpital avançaient cependant, et l'on put bientôt abandonner les maisonnettes provisoires, et transporter les malades dans un corps de bâtiment capable d'en recevoir *cent soixante-dix*. Il était divisé en six grandes salles, sagement organisées pour les exigences de sexe, d'âge et de nature du mal. Et malgré cela, le nombre des admissions augmentant journellement, il fallut laisser aux hommes seuls ces lits déjà nombreux, et penser à un autre bâtiment pour les femmes. Cottolengo, avec son calme habituel, s'en occupa aussitôt.

Soucieux, et à bon droit, des règles de l'hygiène, il veillait à ce que tout fût à sa place, en parfaite propreté; à ce que l'air circulât librement, et qu'on profitât des moindres rayons du soleil. Les lits étaient de bonne qualité, et régulièrement renouvelés. Dans chaque salle se tenait continuellement une sœur. Les aliments, par la volonté expresse du chanoine, devaient être choisis, excellents, bien apprêtés; il faisait de fréquentes inspections à la cuisine dans ce but, vérifiant le pain, la viande, le bouillon. — « Allons, mes sœurs disait-il, rappelez-vous que vous allez donner à manger à Notre-

Seigneur. Les pauvres sont les maîtres de ce lieu : si nous les servons mal, pour sûr ils nous mettront à la porte ! »

Le vin n'était pas moins surveillé. Si un malade demandait quelque aliment particulier, même sans ordonnance du médecin, il commandait aux sœurs de le lui donner, pourvu que ce ne fût point contraire à sa santé. Il disait : « Ne refusons rien à nos frères souffrants. Si cela nous réduit à tout vendre, eh bien nous vendrons tout de grand cœur. Nos malades ne sont-ils pas la pupille de notre œil ? »

Il est une autre perle dont Cottolengo voulut enrichir le Petit-Asile. Il lui était venu une de ces malheureuses créatures que leurs infirmités rendent incapables de gagner un morceau de pain, que tout le monde repousse néammoins, et qui deviennent des objets de profonde pitié. Cette nature de situations affreuses lui toucha le cœur. Il recueillit quarante de ces infortunés, puis d'autres encore ; il fut amené à constituer pour eux deux divisions dans sa maison, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes, et il les appela les *Familles des Invalides*. Quand on les visite, c'est un spectacle douloureux à la vue, mais consolant pour le cœur, si l'on vient à songer que la charité d'un humble prêtre catholique a dressé un abri pour de si tristes misères.

Le bon chanoine leur procura tout ce qui peut adoucir la vie en un pareil état, tout ce qui peut même le rendre agréable. Il n'oubliait pas de les instruire, leur parlant de Dieu, du mérite des souffrances chrétiennement supportées, de la félicité du ciel qui nous attend, de la bonté du Seigneur qui a établi pour nous les aliments, et il réussit à les porter presque tous à la plus tendre

piété. Le soin des âmes lui paraissait bien supérieur à celui des corps.

Un prêtre étranger, étant à visiter le Petit-Asile, s'arrêta, saisi d'émotion, devant un jeune homme de quatorze ans, le plus infirme qu'on pût voir : une seule jambe, un bras rudimentaire auquel pendait une masse de chair tenant lieu de main ; il était assis sur les marches d'une grande croix élevée au milieu du préau, et représentait bien la douleur sans mesure. Le bon ecclésiastique lui adresse des paroles émues, que l'infirme écoute tranquillament ; puis, ce jeune homme, se levant tout-à-coup, se met à sauter avec son unique jambe, et à s'égayer comme s'il eût joui de l'intégralité de ses membres. Il était heureux, disait-il, puisqu'il était enfant de Dieu et du Petit-Asile. L'étranger ne put retenir ses larmes, à la vue de ce que produit la sainte charité. Il fut encore plus étonné quand on lui fit voir qu'on avait appris au mutilé à écrire avec son tronçon de main, et qu'à la chapelle il était chargé de veiller à l'observation exacte des cérémonies liturgiques.

Rien ne lassait la patience de Cottolengo. Il avait reçu au nombre de ses Invalides un homme d'une cinquantaine d'années, vrai monstre à qui manquaient les deux jambes, et à leur place il s'était formé une protubérance qui se terminait en une sorte de cône ; sa taille était énorme, son caractère dur et sauvage, sa voix terrifiante ; il marchait en se traînant sur le sol comme un serpent ; personne n'avait d'action sur lui. On ne savait où était né ce phénomène d'infirmité. Cottolengo se consacra à lui ; il n'est point d'avances qu'il ne lui fit, jusqu'à se tenir près de lui pendant qu'il mangeait, et lui servir ses aliments. Insensiblement le sauvage s'humanisa,

témoigna de la gratitude, et finit par devenir un chrétien plein de douceur.

Dans ces deux divisions d'invalides, qui se sont maintenues, il y eut de tout temps de rares exemples de piété et même de sainteté, particulièrement en celles des pauvres femmes. Quel mérite, ô mon Dieu, dans le fondateur d'un tel asile et dans tous ses coopérateurs !

Cette piété même parut à Cottolengo un signe qu'il y avait là des âmes appelées à la vie supérieure et parfaite, et qu'on en pouvait former une association liée par des vœux. Il choisit donc les plus chétiennes, les consacra au Sacré-Cœur et leur donna le nom de *Tertiaires de Saint Vincent*, en les chargeant d'assister de leur mieux les Vincentines dans leurs fonctions charitables. Société touchante, composée d'aveugles, de percluses, empressées, dans leur infortune, à louer Dieu et à servir d'autres infortunés ! Elles entretiennent dans la chapelle l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, soignent les malades, raccommmodent le linge et les habits; la veille des grandes fêtes, elles passent la nuit dans le lieu saint, en oraison, à l'image des premiers fidèles. Tous leurs mérites sont offerts pour la famille royale et pour le bonheur de l'Etat. Qui pourra savoir combien d'âmes ont dû leur salut à cette admirable institution ?

Cottollengo en réalisa une autre encore : celle des pauvres atteints de maladies chroniques et incurables. Il les réunit à part, et, sans les confondre avec les invalides, les entoura des soins les plus paternels, et leur procura des douceurs d'existence que ces malheureux n'avaient point connues.

Le lecteur n'est pas sans se demander quel était, à ce moment, le séjour de Cottolengo et sous quel titre ecclésiastique il exerçait dans le diocèse de Turin. Il est temps, en effet, de le dire. Le serviteur de Dieu était toujours chanoine du *Corpus-Domini*, et vivait avec ses confrères ; c'est-à-dire qu'il les rejoignait aux heures de repas et des obligations communes. Au bout de quelque temps, absorbé par son œuvre, il se crut obligé d'offrir sa démission ; mais la congrégation refusa de l'accepter; on s'arrangea pour qu'il fût remplacé dans ses devoirs paroissiaux : il lui fallut donc continuer d'occuper son canonicat.

S'entretenant de cette circonstance avec son frère le P. Albert, il lui disait : — « Me sentant appelé à appartenir tout entier au Petit-Asile, j'ai donné ma démission de chanoine : les excellents confrères n'en ont point voulu ; ils se sont même entendus pour se partager mes fonctions, et me suppléer lorsque vient ma semaine. Je vais cependant faire souvent le prône ou le catéchisme. Ma conscience est tranquille à cet endroit. »



CHAPITRE XIIIe.

Soin des épileptiques et des aliénés.

L'ardente charité qui arrachait le saint homme à lui-même pour l'immoler aux misères du prochain le rendait semblable à ce marchand de l'Evangile qui, dans le désir de se procurer une perle précieuse, vend tout le reste de ses biens. Appuyé sur la seule Providence, il était venu au Valdocco petit et sans la moindre ressource. Il ne possédait rien, il ne voulait rien posséder: et dans cette indigence complète il nourrissait, logeait, et habillait des centaines de pauvres! Indigence complète, disons-nous: que de fois il s'est trouvé sans avoir vingt centimes devant lui! En fait d'argent pour lui et pour son Petit-Asile, il vivait au jour le jour, ne demandant rien, attendant tout de Dieu. Bien rarement on le vit frapper à la porte des riches. Cette vie n'est donc qu'une suite de prodiges. — « J'ai envie de voir, disait-il, qui perdra la partie, de la Providence ou de moi! Jusqu'à présent la Providence a toujours gagné; et vraiment je ne suis pas tenté de m'en plaindre. »

Au nombre des infortunés, ses enfants d'adoption, il y eut une femme affligée d'épilepsie. Le cœur de Cottolengo ne put résister ici plus qu'ailleurs, et il résolut de faire encore deux divisions pour les victimes de cette infirmité terrible, redoutée de tout le monde, et plus abandonnée qu'une autre par la peur qu'elle inspire. L'épi-

leptique est l'un des êtres les plus misérables de la création, les plus dignes de pitié pour le péril continuel où il est de se briser en tombant, de rouler dans l'eau ou dans le feu, et, par suite, de supporter la privation de la société, la privation même des offices de l'Eglise.

Deux grandes salles furent préparées pour ce genre de maladie, et les Vincentines acceptèrent cette autre charge, qui les forçait à une surveillance incessante, de jour et de nuit. Le pavé fut recouvert de nattes de jonc, les murailles garnies d'étoffes épaisses et piquées, les portes, les escaliers revêtus de semblables précautions, afin que, dans leurs accès, les malheureux épileptiques fussent préservés de coups trop rudes.

Les sœurs qui les veillaient furent prises parmi les mieux portantes et les plus robustes, afin de prêter, au besoin, un secours plus efficace, et aussi pour qu'elles fussent moins impressionnées. Une jeune novice, dès son entrée dans la maison, fut à ce point épouvantée de la première crise d'épilepsie à laquelle elle assista, qu'elle était résolue à rentrer aussitôt dans sa famille. Cottolengo la fit appeler et lui dit : — « Voyez, ma bonne fille : dans le Petit-Asile il y a plusieurs départements et des emplois divers. Calmez-vous. Vous serez vincentine, et l'on ne vous enverra point aux malades, et, quels que soient nos établissements futurs, si nous en avons, vous ne sortirez point du Valdocco. » Ce cœur de père comprenait que, même dans la charité, toutes le aptitudes naturelles et toutes les vocations ne sont pas les mêmes.

Ces deux divisions du Petit-Asile se développèrent : elles renferment encore aujourd'hui plus de cent cinquante malades, parmi lesquels se rencontrent de beaux exemples de résignation et de piété, à ce point que plu-

sieurs rivaliseraient de vertu avec les meilleurs sujets du cloître.

Est-ce tout, dans ce champ des bienfaits d'un seul homme appuyé sur la bonté de Dieu ? Nous ne sommes pas au bout de cet héroïsme. Cottolengo pensa alors aux infortunés privés de la raison et aux idiots. On lui en présenta plusieurs, et il les accepta, les logea à part, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et prescrivit qu'ils fussent respectés de tout le monde, que jamais on ne prononçât devant eux les mots de *fous*, *d'insensés*, *de crétins*, dont le peuple les poursuit. Il leur donna le nom de *Bons Enfants*, et les mit sous le patronage des saints Innocents. La foi seule a de ces tendresses sublimes. Leur protecteur les entourait de soins particuliers ; et bien que, dépourvus de raison, ils ne comprissent rien à tout cela, ces procédés paternels furent plus d'une fois couronnés de la guérison. Dès qu'il paraissait au milieu de ces étranges pensionnaires, ils couraient à lui, lui baisaient la main, l'entraînaient dans leurs jeux en se livrant à mille gambades joyeuses. Les horions. les bousculades, les grimaces, en étaient aussi. Et Cottolengo de répéter, sans témoigner le moindre déplaisir : Oh ! les braves enfants ! les braves fils ! »

Il y en avait un, du nom de Doro, plus stupide que les autres, et à cause de cela le digne chanoine cherchait tous les moyens de le distraire. Un jour, pendant qu'il faisait avec lui une partie de boules, l'archevêque de Verceil, qui était lié avec Cottolengo, vint au Petit-Asile pour l'entretenir de certaines affaires. Ne le trouvant pas à sa chambre, il va le rejoindre dans la cour. — « Un petit instant, Monseigneur, je vous prie ! un

petit instant ! J'ai là un partenaire qui se fâcherait si je l'abandonnais tout de suite. Le temps d'un *Ave*, et je suis à Votre Grandeur. » Le prélat, qui était lui-même un modèle de charité, admira cette simplicité, et, loin de se formaliser, félicita et embrassa Cottolengo.

Du reste, à force de bonté et de soins, on put s'assurer que les aliénés les plus dénués de raison ne sont pas incapables de sentiments religieux, et en mainte occasion on est parvenu à leur faire accomplir utilement le devoir pascal. En voici un exemple.

Parmi ces malheureux se trouvait un homme d'une soixantaine d'années, à la fois aliéné, sourd-muet et aveugle. Il fallait renoncer à son instruction religieuse. Un matin, on s'aperçut que, à peine levé, et le soir avant de se coucher, il s'agenouillait environ trois minutes et faisait entendre un son âpre et rauque. On le vit même, pendant la nuit, assis sur son lit, raccommoder ses vêtements, et, le fil étant épuisé, en faire passer un autre dans l'aiguille, tout aveugle qu'il fût, avec une sûreté et une extérité inconcevable. Pour cela, il mettait l'aiguille dans sa bouche, ne laissant passer que le trou à fleur des lèvres, et son fil, aminci par la pointe et légèrement mouillé, entrait facilement. On essaya donc tous les moyens d'atteindre son âme. Ce dut être assurément difficile : mais, avant de mourir, le pauvre homme se trouva suffisament instruit pour recevoir les derniers sacrements.

Le serviteur de Dieu disait que ses aliénés étaient autant de lettres de change de la Providence. — « Ce qui rend le Petit-Asile louable et bon, soit devant Dieu soit devant les hommes, ce sont nos fous, parce qu'il faut leur prodiguer plus de soins, et qu'auprès d'eux la charité s'exerce avec plus de mérite. »

CHAPITRE XIVe.

Les Sourds-Muets.

Le saint homme est infatigable, sa charité sans mesure et sans bornes. Il va songer maintenant à un autre ordre de misère. Que de fois son esprit s'était porté sur ces êtres dignes de compassion, à la fois privés de la langue et de l'oreille, et qu'il est si malaisé d'instruire! — « Ah! disait-il, les missionnaires se consument au labeur d'évangéliser les plus grossiers infidèles: et nous, qui avons dans nos villes les sourds-muets, que leur triste condition réduit à l'état d'infidèles et de sauvages, nous ne nous occuperions pas d'eux! »

Il est vrai que, sans parler de ce qui se fait en France, grâce aux abbés Sicard et de l'Epée, l'Italie avait son P. Octave Assarotti, de l'ordre des Ecoles Pies, qui s'était voué, avec de grands et consolants résultats, à cette œuvre spéciale; mais il n'y avait en ce genre que l'unique établissement de Gênes, et encore était-il peuplé de sourds-muets appartenant à des famille aisées, payant leur pension; en sorte que les pauvres, le grand nombre, restaient à peu près sans assistance. Cette considération détermina Cottolengo.

On lui avait amené une jeune sourde-muette: elle fut introduite sans difficulté, et devint la première pierre du nouvel édifice charitable. Il fallait prendre à son égard des dispositions, afin qu'elle fût non seulement assistée corporellement mais instruite de ses devoirs

religieux. Comme il pensait aux moyens à prendre, la Providence lui fit faire la rencontre, dans la rue, du chevalier François Gonella, très-connu dans Turin pour sa piété et sa bienfaisance. Gonella lui dit : — « Quelles bonnes nouvelles me donnez-vous de votre Petit-Asile? — Des nouvelles excellentes, répond le chanoine. J'ai admis une sourde-muette, j'en voudrais recevoir d'autres avec elle ; je voudrais leur préparer une demeure, les former par l'instruction : et me voilà tout embarrassé de savoir s'il faut commencer par les fondations ou par la toiture. » Gonella comprit où le saint homme en voulait venir : — « Nous placerons, dit-il, le fondement avant d'arriver au toit. Reposez-vous de cela sur moi, et, Dieu aidant, la chose fera son petit chemin. — *In Domino, in Domino!* reprit Cottolengo, et Deo *gratias* ! »

Effectivement, en très-peu de temps l'édifice fut prêt, assez grand pour loger une quarantaine de sourds-muets, hommes et femmes. Les premiers furent mis sous le patronage de Notre-Seigneur guérissant le sourd-muet, les secondes sous celui de S. Jean-Baptiste, de qui la naissance rendit la parole à son père ; et on écrivit en grandes lettres au-dessus de la porte le mot de l'Evangile (S. Marc VII, 37) : *Surdos fecit audire et mutos loqui* : Il fit entendre les sourds et parler les muets. »

Le plus difficile restait à faire : découvrir une personne habituée aux signes usités parmi les sourds-muets, qui consentît à se dévouer à ceux-ci et à les instruire. Il y avait précisément auprès du chevalier Gonella un excellent jeune homme, Paul Basso, sourd-muet lui-même, élevé par Assarotti à Gênes, très-instruit, très-intelligent et qui s'offrit à exercer cette charité. Cottolengo, pénétré de reconnaissance et admirant ce nouveau

trait de Providence, l'accueillit les larmes aux yeux, le revêtit de l'habit des Frères de S. Vincent, et le fit entrer aussitôt en fonctions, sous le nom de Frère Placide. La mère et la sœur de Paul Basso se firent en même temps Vincentines, et persévérèrent jusqu'à la mort dans leur vocation.

Cette section des sourds-muets, parfaitement dirigée, devint une des meilleures maisons de ce genre qui soient en Italie. Le frère Placide forma des maîtres et des maîtresses, que l'on choisissait parmi les frères et les sœurs de S. Vincent. Cottolengo lui-même apprit les procédés et les signes, afin de se mettre en état de communiquer avec cet intéressant petit monde. La paix, la joie, la piété, un travail aimé, florissaient parmi eux, et leur mimique, comme l'eût fait la parole, savait redire les louanges du Seigneur.

On parlait en ville de ce résultat, et il vint aux oreilles du roi, qui, pour s'assurer de l'état des choses, envoya au Petit-Asile un de ses confidents. Celui-ci, enveloppé d'un manteau, et sans être reconnu, pria la sœur Andréana, qui présidait à cette heure-là, de faire écrire à l'une des élèves l'*Ave Maria*, le *Credo*, les conditions d'une bonne confession et d'une bonne communion, et autres questions du catéchisme, et en outre les noms des membres de la famille royale. On prit une petite fille de dix ans, et les réponses furent promptes, claires, complètes, écrites en bonne orthographe et d'un caractère superbe. L'homme au manteau était émerveillé. Il revint avec d'autres personnages da la cour, apportant une aumône considérable pour les œuvres de Cottolengo.

Au surplus, tout en les faisant instruire, le prudent fondateur veillait à ce qu'on ne leur enseignât point

des sciences inutiles à leur état ; il entendait qu'ils apprissent à servir Dieu d'abord, et puis à gagner sûrement et honnêtement leur pain quotidien.

Il les répartit en trois catégories : ceux qui, distingués d'intelligence, étaient capables d'apprendre la grammaire, l'arithmétique, le dessin, ce qui peut les rendre plus habiles ouvriers : ceux qui, un peu plus bornés, trouveront leur existence dans un simple métier ; enfin, les derniers, sans aucun esprit, idiots quelquefois, devaient être conservés dans l'établissement et employés aux travaux de l'intérieur.

Le bon chanoine aimait à visiter ses sourds-muets. Un jour, il arrive parmi les petites filles, et les trouva à leur goûter, de simple pain sec : — « Holà, ma sœur ! dit-il, rien pour ces enfants qui puisse tenir compagnie au pain ? — Hélas, père ! on n'a apporté aujourd'hui ni fruits ni quoi que ce soit. — Eh ! bien, nous allons réparer cela. » Et tirant de sa poche quelque argent, il fit acheter sur-le-champ ce qui plaisait davantage à ces jeunes appétits. Aussi les sourds-muets avaient-ils pour un tel père une affection qu'ils témoignaient de toutes les manières en leur pouvoir.

Ici, comme dans les autres divisions, la grâce opéra des prodiges ; il y eut des exemples de sainteté, des dons spirituels extraordinaires, des morts admirables.

Cotollengo désirait mettre ses sourds-muets en état d'embrasser même la vie religieuse si Dieu les y appelait. Il eut la consolation de réaliser cette pensée, qu'il avait entrevue longtemps auparavant. Lorsqu'il admit aux vœux les premières élues, il dit avec allégresse : — « Ces pauvres créatures n'entendent pas, ne parlent pas : et cependant un jour viendra qu'il y aura au Petit-Asile un couvent de sourdes-muettes florissant, pour la gloire du Seigneur. »

Ce n'est pas lui, mais son successeur, qui vit ces efforts entièrement couronnés. Il avait fait, comme en tant d'autres circonstances, une prédiction qui s'est accomplie. C'est 1848, à la fête du saint Non de Marie, que cette communauté fut définitivement établie, avec toutes les permissions de l'autorité ecclésiastique. Les sœurs, revêtues d'un costume bleu, portent les livrées de la divine Mère leur protectrice.

Le but de cette institution est double : l'un spirituel, l'autre matériel. Elles sont occupées à la lingerie de l'Asile, à la bonne tenue des ornements et de tout ce qui concerne la chapelle, ou même les églises paroissiales qui s'adressent à elles pour cet objet. Leur mission spirituelle et supérieure est de rendre incessamment hommage au Cœur immaculé de Marie par la prière, les sacrements et la pénitence, et cela en faveur des travaux des missionnaires et pour obtenir la conversion des infidèles. Que de grâces sans doute elles ont fait descendre du ciel ! que d'âmes appelées au salut grâce à cette intercession !

Toujours exemplaire et fervente, la communauté des Sourdes-Muettes a vu dans son sein d'extraordinaires modèles de perfection. Nous ne citerons que les sœurs Marie des Douleurs et Marie de la Présentation, mortes en odeur de sainteté en 1868.

CHAPITRE XVe.

Autres et nombreuses créations.

Est-ce assez pour l'homme de Dieu ? Ce qu'on vient de voir dépasse l'imagination, et tient absolument du prodige. Cottolengo néamoins se persuade qu'il a simplement commencé, qu'il faut avancer encore, avancer toujours, « dans le Seigneur, *in Domino* », comme il disait.

Son cœur si large aurait-il oublié ces pauvres orphelins, de qui la Providence est l'unique mère ? Il s'était dit, dès le premier jour, avec le Psalmiste : « *Orphano tu eris adjutor*, Tu seras l'appui de celui qui n'a plus de mère ! » Aussi s'empressa-t-il de créer pour eux deux divisions, qu'il mit, l'une sous la protection de S. Joseph, l'autre sous celle de Ste Anne. Sur les portes il fit écrire le mot biblique qui l'avait touché : *Orphano tu eris adjutor*.

Sous ce nom, du reste, il comprenait aussi les enfants trouvés et tous les enfants livrés à l'abandon. Recueillis par son dévouement chrétien, ces jeunes infortunés jouissent des douceurs d'une famille d'adoption, apprennent à servir Dieu, sont formés au travail, et voient cesser leurs cruelles misères. On institua à leur usage divers ateliers, qui leur assuraient dans l'avenir une profession honorable et suffisante pour les besoins de la vie. Cottolengo ne manquait pas d'y travailler le premier,

et, lui qui avait porté la chaux, le sable et pierre pour la construction, il ne dédaignait point de tirer le ligneul au milieu de ces enfants, afin de les encourager. Il s'employait de même au four, à la cuisine, avec les tailleurs et les menuisiers. Dans son humilité, toujours joyeuse et plaisante, il se qualifiait de *savetier*, et plus souvent de *gâte-mëtier* achevé.

Et ainsi, par ses soins, quantité de malheureux que la misère eût conduits probablement à l'oubli de tous les devoirs, à l'indigence ou aux prisons, se voient en état de vivre dignement et chrétiennement au milieu de leurs concitoyens. Les uns sortent du Petit-Asile tailleurs ou cordonniers exercés, les autre menuisiers, relieurs, boulangers, et ils peuvent se suffire. Les filles sont élevées également dans les travaux de leur sexe.

Mais il y a encore d'autres infortunes, qui n'échappaient point à l'œil vigilant de l'héroïque ami des pauvres. Par exemple, ces jeunes gens qui, tout en appartenant à des familles aisées, sont pour ainsi dire abandonnés à eux-mêmes, et par suite à tous les périls. Il en reçut un certain nombre des deux sexes, et en fit trois divisions : les Petits-Frères, les Ursulines et les Génovéfaines. Nous avons vu déjà ces deux derniers noms.

Les premiers étaient élevés et instruits avec un soin particulier ; on les prenait de sept à douze ans. Le bon chanoine ne désespérait pas d'en faire une congrégation religieuse, et leur donna un costume en rapport avec cette pensée. Ils furent bientôt une centaine. Lorsqu'ils traversaient les rues pour aller en promenade, la population les regardait avec sympathie et bénissait Dieu à haute voix. Il est vrai qu'ensuite, ce vêtement embarrassant les enfants dans leurs ébats, on les ramena

à l'habit tout à fait séculier, mais sans rien modifier quant à la pensée et au but de leur éducation. Cottolengo les visitait fort souvent, les exhortait lui-même, et avait grandement à cœur leurs progrès sous tout rapport; et c'est pour cela qu'il les soumit à une discipline sévère et très précise.

S'ils avançaient dans les études, et témoignaient du goût pour la vocation ecclésiastique, il permettait qu'on les reçût dans la division des *Etudiants de S.-Thomas (Tommasini)*, et qu'on leur donnât assez d'instruction pour entrer dans la carrière sacerdotale. Se sentaient ils appelés à la vie religieuse, il les recevait de grand cœur dans l'un de ses instituts. Pour les autres, il leur faisait prendre un état, ou leur confiait un emploi dans le Petit-Asile.

Quant aux fillles, la division qui correspondait aux Frères de S. Vincent était celle des *Ursulines*, placées sous le patronage de la glorieuse martyre Ste Ursule. On se rappelle qu'elle existait à l'Arcade-Rouge. C'était une réunion de jeunes filles que l'abandon ou l'indigence exposait à tons les dangers. Elles devaient, sous la direction des Vincentines, et tout en poursuivant leur éducation, aider les sœurs dans les soins des malades. Beaucoup se firent religieuses, les autres rentrèrent dans leurs familles, y apportant le fruit des bonnes leçons reçues et des exemples de leurs compagnes.

Les *Génovéfaines* avaient, comme le nom l'indique, Ste Geneviève pour patronne. C'étaient, en général, les caractères difficiles, rebelles, peu portés au bien par nature, ou qui laissaient des craintes sur leurs antécédents. Leur règlement, leur habillement même, étaient sévères; une surveillance exacte les accompagnait à toute heure. On les formait aux travaux ordinaires

des femmes. Or, il y eut là aussi de grandes consolations, des retours, des preuves de solide religion, des amendements entiers. On faisait, en pareil cas, passer les Génovéfaines parmi les Ursulines. Plusieurs se consacrèrent à DIEU sous l'habit des Vincentines.

Cottolengo, au milieu de ce déploiement prodigieux d'œuvres charitables, pensait aux petits enfants de mauvaise constitution et rachitiques, dont un très grand nombre succombent plutôt faute de soins que par la maladie. Il voyait en eux les frères du DIEU de Bethléem, des êtres voués à la souffrance sans savoir pourquoi, et que seul peut consoler l'amour d'une mère ou le dévouement d'un cœur chrétien. — « Ces petits anges, dit-il, ont aussi leur Providence : les Vincentines leur serviront de mères, et feront tout pour adoucir leur sort. »

Il se procura des berceaux, de petites chaises, des jeux enfantins, tout ce qui pouvait plaire à ce petit peuple. Leur nourriture était bonne; on les chauffait pendant l'hiver; en été, on leur faisait prendre l'exercice nécessaire. C'était un des délassements favoris du bon père de venir parmi ces innocents, de leur apporter des fruits ou des bonbons, de jouer avec eux, d'exciter l'attention de leur esprit. Que de fois on l'a surpris pleurant d'attendrissement au milieu de sa troupe de bébés !

Toutes ces merveilles attiraient nécessairement l'attention; partout on en parlait. Plusieurs nonces pontificaux, des cardinaux même, des évêques, des prélats, des ambassadeurs, des princes, des généraux, des hommes de lettres, visitèrent le Petit-Asile. Ils s'étonnaient du bel ordre qu'ils y voyaient régner, et ne pouvaient comprendre de quelle manière un homme dénué de biens

arrivait à entretenir un établissement si vaste et si coûteux, après l'avoir créé. Un écrivain français, ne pouvant se contenir, s'écriait : — « Oui, je trouve à Turin ce que je n'ai vu dans aucune autre partie de l'Europe : mon cœur a salué dans le Petit-Asile l'encyclopédie de la charité catholique ! »



CHAPITRE XVIe.

Les secours à domicile.

Telle était la grandeur du cœur de Cottolengo, que son étonnante création du Petit-Asile lui semblait n'être en réalité que peu de chose. Lorsque le vertueux. P. Fontana disait que dans le seul serviteur de DIEU il y avait plus de foi que dans toute la ville de Turin, il exprimait une vérité dont chaque jour apportait la preuve. — « Nous irons encore plus loin, disait à son tour l'héroïque chanoine, parce que la Providence le veut. » S'il eût pu recueillir tous les malheureux du monde entier, il l'eût fait assurément. Hélas ! il ne peut même prendre tous ceux d'une ville, mais il ira au-devant d'eux dans leurs misérables demeures. Avec toutes les précautions possibles il envoyait les Vincentines s'informer des malades pauvres et besogneux. Elles portaient avec elles du bouillon, de la viande, du vin, du linge, pour les différents cas. — « Il ne convient point, leur disait le bon père, que vous ailliez les mains vides vers nos maîtres les pauvres.» Arrivés dans la chambre, elles faisaient le lit, balayaient, pansaient les plaies, mettaient tout en propreté et en ordre. Il y avait, à certains jours, jusqu'à vingt religieuses lancées dans ces saintes expéditions.

Du reste, Cottolengo cachait soigneusement le bien qu'il accomplissait de cette façon. Il connaissait une excellente chrétienne, femme d'un boulanger, à la

complaisance de qui il avait recours pour l'achat des divers objets qu'il répandait en aumônes. Il arrivait chez elle, faisait son petit paquet qu'il cachait sous son manteau, et, muni des renseignements des Vincentines, allait dans les greniers et galetas faire ses distributions. Voilà des scènes pour le génie d'un peintre !

Le fidèle Rolando était le plus souvent de ces courses discrètes. Il l'appelait à lui en plaisantant : — « Rolando, vous m'avez rendu bien des services, il faut que je vous paie chopine ! » Ou toute autre facétie, dont le bonhomme comprenait du premier coup la portée pratique. — « Eh bien, allons, Monsieur le Chanoine, répondait-il : m'est avis que cette chopine-là ne me brouillera point la cervelle.» Arrivés ensemble à la maison où il y avait à porter secours, le chanoine disait à son compagnon : « Voici l'hôtellerie : grimpez sous les toits : vous y trouverez une pauvre famille, et vous lui direz telle et telle chose. » Rolando ne se faisait point prier ; et pendant ce temps Cottolengo entrait dans une église, s'il y en avait une, ou bien se promenait dans la rue. Puis l'on passait à un autre expédition. C'étaient les pauvres honteux qu'il assistait de la sorte. Ces faits touchants n'étaient pas journaliers, évidemment, mais ils se reproduisaient souvent.

Un jour, le serviteur de Dieu appelle Rolando : — « Aujourd'hui je veux vous régaler d'un bon goûter, mais non au Petit-Asile, il y a là trop de monde. Nous irons près du Pô, où nous serons beaucoup mieux. » En route, il achète du pain, puis des pâtes, de la viande, du vin, en disant à son compagnon : « Vous voyez, ce sera du bon ! » Ils gagnent le pont Marie-Thérèse, et, pénétrant dans un corridor, montent au dernier étage. Ils frappent doucement à une porte, qui s'ouvre aussi-

tôt, et les voilà au milieu d'une famille composée du père, de la mère et de trois ou quatre enfants exténués par la faim et la misère; les parents surtout, qui se privaient de tout pour soulager leurs enfants, étaient dans un état de faiblesse à faire peur. Avec ce tendre sourire qui lui était familier envers les pauvres, Cottolengo salue cordialement, et, voyant qu'on le regardait avec stupeur, ne sachant qui il était: « Prenez courage, dit-il: la sainte Providence vous envoie ses petits cadeaux, que je vous prie d'accepter. » — Alors, déposant son manteau, il allume le feu, Rolando prépare le reste. En peu d'instants un bon repas est placé sur la table. Les petits enfants, tout à la joie, se cramponnaient à la soutane de leur bienfaileur et lui baisaient les mains; le père et la mère suffoquaient de reconnaissance, et s'écriaient: « Oui, nous le voyons bien, DIEU nous aime, la Vierge de la Consolation nous protège : ce sont eux qui vous envoient! » — Or, l'excellent Rolando a toujours déclaré qu'à ses yeux Cottolengo avait eu en cette circonstance un avertissement du ciel: car il ne connaissait nullement cette famille, et nul ne lui en avait parlé.

Il se servait aussi, pour des missions de ce genre, d'un certain Joseph Garelli, l'un des hôtes de l'Asile. Une fois, il lui dit de le suivre; ils vont dans la rue d'Italie, près l'église de Sainte-Croix : — « Entrez dans la boutique qui est ici à côté, dit le chanoine, et vous y prendrez telle quantité de farine, ensuite une mesure de vin, et vous irez porter le tout dans la chambre la plus haute de cette maison que vous voyez: il y a des infortunés qui en ont besoin. » Cela dit, il entre dans l'église, pendant que le jeune homme découvrait à l'endroit indiqué une famille dans la dernière détresse. En

recevant ces secours inattendus, ces malheureux étaient comme hors d'eux-mêmes, car ils ignoraient le nom de leur bienfaiteur, et n'avaient révélé à personne leur affreuse situation.

Une autre fois encore, il appelle Rolando, toujours sous le prétexte de lui payer chopine. En chemin, on se munit de vivres, on s'enfonce sous une vieille porte vermoulue, et au dernier étage on trouve une pauvre malade abandonnée et n'attendant de secours que du ciel. Ce secours arrivait à point. Le saint homme s'enfuit devant les bénédictions de cette femme, si triste tout à l'heure.

Il y avait aussi une bonne vieille dans une pénurie extrême, sans pain, sans feu, sans ressource aucune. Elle se mit à conjurer la Sainte Vierge : — « Vous qui êtes si tendre et si puissante, envoyez-moi du secours, à moi qui suis âgée et qui n'ai rien ! » Peu d'instants après, on frappe à la porte : c'était Cottolengo, qui lui remet quelque argent et disparaît, pendant que la bonne vieille disait : « O chère Madone, vous êtes toute sainte, et le chanoine Cottolengo est aussi un saint ! »



CHAPITRE XVIIe.

Cottolengo et la divine Providence.

La main de Dieu était vraiment visible en tout ce qui regardait le Petit-Asile. Son agrandissement continuel, la variété des misères qui s'y abritaient, le nombre incroyable de ses hôtes adoptifs, les aumônes qui outre cela se distribuaient aux mendiants, montraient combien le Seigneur se complaisait dans cette œuvre, qui était la sienne. Telle fut la multiplicité des créations de Cottolengo, qu'on était tenté de l'appeler imprudent ; la sagesse humaine eût difficilement porté de lui une autre appréciation.

Quelques-uns donc, ignorant ce que la divine Vierge lui avait manifesté à son autel des *Grâces*, dans l'église du *Corpus-Domini*, étrangers du reste au sentiment de l'envie ou de toute autre basse passion, l'engageaient à plus de mesure et de calcul, à ne point entreprendre tant de choses à la fois. D'autres, n'osant lui tenir directement le même langage, le lui faisaient rendre par ses deux frères le chanoine Louis et le P. Albert, qui ne manquaient pas de renchérir encore : de continuelles constructions amenaient des dépenses sans fin, les dépenses engendraient les dettes, et le moment du désastre arrivait promptement. Et le saint homme de répondre avec simplicité : — « Je sens une force intérieure qui me pousse en avant. Rappelez-vous le mot

de S. Paul : *La charité de* Jésus-Christ *nous presse.* Dieu soit loué et béni ! faisons tout pour sa gloire. *In Domino* ! »

Deux habitants de Turin, bien connus pour leur profonde piété, étant venus un jour au Petit-Asile, et voyant tout ce mouvement de pauvres, d'orphelins, de sourds-muets, d'épileptiques, de religieuses et de frères, ne purent s'empêcher de lui dire : — « Monsieur le Chanoine, c'est vraiment une œuvre gigantesque que vous avez là entre les mains, et tout indique en vous l'intention de l'agrandir encore. Mais ne serait-il pas prudent de vous en tenir à ce qui est fait, et même de diminuer le nombre de vos pauvres, ou tout au moins de fixer des limites qui ne seront point dépassées ? » Le serviteur de Dieu, si humble, et qui n'agissait guère sans les conseils du P. Fontana, répondit tranquillement : — « Combien je suis touché, Messieurs, de l'intérêt que vous voulez bien m'accorder ! Je ne suis rien ici, ma personne ne peut rien : c'est Dieu qui fait tout, et il maintiendra notre Asile, fût-il grand comme le monde. » Frappés de cette confiance surnaturelle, les visiteurs lui dirent : — « Pardonnez-nous : nous parlons en hommes, et vous raisonnez en saint ».

Il arriva un moment où, pour l'entretien de l'Asile, Cottolengo ne trouva plus dans sa bourse que trois ou quatre sous. Ce dénûment lui donna de la joie, qu'il exprimait en ces termes devant plusieurs ecclésiastiques venus pour le voir : — « Oui, je suis ravi : maintenant on va voir que ce n'est pas Cottolengo, le pauvre chanoine, qui soutient cette œuvre, mais bien le Bon Dieu tout seul ».

Dans une autre occasion, la supérieure des Vincentines se présente, et l'avertit que, en face d'une dépense

extraordinaire et nécessaire, il lui reste tout juste une vingtaine de francs. — « Comment nous en tirer, Père ? — Où sont-ils, ces vingt francs ? — Dans ma poche : il n'y faut pas une plus forte caisse. » Et elle les tire aussitôt. Cottolengo prend la pièce, s'approche de la fenêtre comme pour la mieux considérer. — « Elle est belle, dit-il : et qui sait combien vous en aurez d'autres ? » Là-dessus, il la jette au loin. La bonne sœur, stupéfaite, allait lui faire des reproches ; mais il ajoute, sans lui en laisser le temps : — « Vous verrez, ma fille, vous verez la belle affaire que ceci ! — En vérité, reprend la pauvre Vincentine, vous allez me faire croire que le mal m'est un bien ! — Et plus encore, reprend-il : vous verrez que cette pièce a fait un bon coup. » En effet, à la tombée du jour, on recevait une somme importante. En la remettant à la sœur, Cottolengo lui dit : — « Ai-je bien prédit ? Voici la Providence qui arrive. Allez, à votre tour, et procurez-vous ce qui est nécessaire ».

Se promenant avec le P. Albert, celui-ci, qui le savait pour le moment dans un embarras d'argent, lui dit : — « Mon cher Joseph, vous devriez vous faire recommander à des personnes riches et charitables, qui viendraient à votre secours ». Cottolengo rougit : — « Ne me parlez jamais plus ainsi : vous n'entendez rien à la question ! » Le Père, craignant d'avoir paru manquer de sincérité, reprend : — « Croyez-moi, Joseph, je n'ai d'autre pensée que de vous être utile. — Encore une fois, répond le serviteur de Dieu, ne me parlez point ainsi ». Albert comprit qu'il avait été comme un tentateur auprès de son frère, attentif à mettre sa confiance en Dieu seul.

S'entretenant avec une autre personne, la conversation

vint sur la pénurie du Petit-Asile. — « Il y a un remède, dit cette personne : c'est de ne pas prendre tant de monde à la fois. » Cette parole rendit Cottolengo un instant silencieux et pensif ; se remettant bientôt et retrouvant son air joyeux : — « Je sais bien, dit-il, pourquoi je suis présentement en cette détresse : je me souviens qu'il y a dans l'Asile un local non encore occupé, et qui pourrait recevoir au moins douze lits. Je vais tout de suite le faire habiter par de nouveaux malades : quand ils y seront, la divine Providence nous secourra tous. » Ce jour même, les dispositions furent prises, et l'on compta douze pauvres de plus.

Le Dépôt de Mendicité lui ayant proposé de lui envoyer les malades qui s'y trouvaient, en échange d'autant de pauvres bien portants du Petit-Asile, il refusa en disant : — « Je suis tout prêt à recevoir vos malades au fur et mesure qu'il y aura de la place ici ; mais échanger pauvres contre pauvres, je ne le ferai jamais. »

Il disait encore : — « On me reproche de recevoir trop de monde : bonnes gens ! ils ne savent pas que nous irons jusqu'au nombre de *trois mille*. Agrandissons toujours. Je vous l'assure, le Petit-Asile s'étendra jusqu'à la rivière de la Doire. » C'était une prédiction, et elle s'est accomplie comme les autres.

Dans cet esprit d'abandon à la divine Providence, il s'interdisait de s'arrêter à des calculs d'arithmétique et des combinaisons d'argent. Le merveilleux apparaît ici. Il racontait qu'un jour, ayant commencé à rédiger ses comptes, une force invisible le contraignit de laisser là papier et plume. La même influence se fit sentir une autre fois, comme il se proposait d'énumérer

les pauvres qu'il avait reçus. A cause de cela, il défendit sévèrement à toutes les personnes chargées d'une direction quelconque au Valdocco de tenir des registres, ni pour l'argent ni pour les pauvres admis. — « C'est peine inutile, comme il disait, et de plus une tentation. Ne laissez inoccupé pas un coin de la maison, sans vous inquiéter de la totalité des gens. Quant à moi, si j'avais les ressources nécessaires, nous nous serions déjà étendus jusqu'à la rivière. Eh ! qu'en coûte-t-il à la Providence de nourrir plus ou moins d'hommes, des milliers ou une dizaine ? » — Et d'autres fois : — « N'écrivez point ce que la Providence nous envoie : elle sait mieux que nous tenir son journal en partie double. C'est lui faire injure que de compter même nos malades. Ne vous mêlez pas de sa conduite ; elle n'a que faire de nos avis ! » — Or, aujourd'hui encore ces conseils sont suivis au Valdocco. Si un visiteur demande le nombre des assistés, on répond poliment : « Il y en a de trois à quatre mille » : ce qui ne précise rien, mais est très-vrai pour l'ensemble.

Une sœur ayant eu l'envie de se rendre compte du nombre des habitants du Petit-Asile, le serviteur de Dieu l'appela, lui fit des reproches et lui imposa une pénitence.

De Florence était arrivé à Turin un certain marquis, lequel, ayant des relations à la cour, avait reçu du roi Charles-Albert le conseil de visiter l'établissement de Cottolengo. Tout en parcourant les divisions et les salles, il s'informait auprès du chanoine du chiffre de ses hôtes. — « Je ne le sais pas, répond-il, et ne les compte point. » L'étranger avait peine à le croire. Cottolengo lui raconta alors, avec sa simplicité habituelle, comment, un jour, ayant voulu compter les sœurs, qui

marchaient deux à deux, il se sentit frappé à la poitrine, et dut renoncer à son envie. Ces choses sont à peine croyables, et pourtant de la plus stricte exactitude.

Ce complet abandon, inspiré par la foi, établissait dans l'âme du saint prêtre une tranquillité et une sécurité admirables. Il était entre les mains de la Providence comme un enfant sur le sein de sa mère. Il acquérait les terrains voisins à mesure qu'ils étaient à vendre ; puis, le contrat signé, il attendait que le Ciel intervînt.

Par le fait d'une malade, le choléra s'introduisit dans le Petit-Asile. Désolé, sans infirmerie spéciale, le docteur Granetti accourut auprès du Père. — « Pourquoi tant d'inquiétude ? répond celui-ci : est-ce que la Providence n'est pas toujours là ? — Très bien ! mais une infirmerie particulière, il la faut absolument, et tout de suite ! — Le Bon Dieu y pourvoira », dit Cottolengo sans s'émouvoir davantage. Il va aussitôt trouver le maître d'une auberge voisine. « — Allons, dit-il à cet homme, prenons ensemble un verre de vin. — Deux, et même trois s'il le faut, répond l'aubergiste : l'honneur d'avoir chez moi don Cottolengo vaut cela. — Voilà qui est bien, continue le chanoine. Et vos affaires dans cette maison, cela va-t-il au mieux ? — Non certes ! on dirait que la soif a disparu de ce monde. Il serait meilleur que ce fût le choléra qui partît. Mon vin est exellent ; mais, si cela continue, ce sera à moi de le boire tout seul. — Mais, reprend Cottolengo, puisque le vent manque ainsi à vos voiles, pourquoi ne vendez-vous pas la maison à quelqu'un ? — C'est justement ce que je voudrais faire : le difficile est de rencontrer le bienheureux *quelqu'un* disposé à acheter ; d'autant plus que j'entends vendre en même temps le

mobilier, chaises, tables, lits, bouteilles, dames-jeannes, tout en un mot. — Eh bien, dit le serviteur de DIEU, moi je suis cet acheteur ; seulement, il me faut entrer immédiatement en possession. » L'homme ne se fit point tirer l'oreille ; il se réfugia avec sa famille dans quelques chambres d'en-haut, et laissa libre un étage et demi. — Peu après, le chanoine avisait le docteur qu'il pouvait y transférer ses cholériques. L'excellent médecin, si rapidement servi, était dans la stupeur. A minuit, tout était fait. La maladie cessa en même temps. Cette division fut nommée par Cottolengo Maison de l'Espérance.

Le serviteur de DIEU n'était pas seulement l'homme de la charité incessante et prévoyante, il était l'homme de la foi, l'apôtre de la Providence. Tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entretenir, de traiter ou de vivre avec lui, ne l'ont jamais vu ni entendu marquer de l'attachement pour un intérêt terrestre. Nous avons dit à quel point il évitait tout calcul, même pour ses œuvres ; à plus forte raison n'en eut-il jamais pour enrichir sa famille. Dénué comme il l'était, il conserva toujours sa tranquillité d'esprit et sa gaieté naturelle.

Les crises les plus pénibles ne le troublaient point. — « La Providence, disait-il, ne manque à personne, ceci est de foi : si donc quelque chose nous manque à nous, c'est que nous n'avons pas eu assez de confiance. » Et il répétait les belles paroles de Notre-Seigneur : *Ne vous inquiétez ni des aliments qui vous sont nécessaires, ni des vêtements qui doivent couvrir votre corps. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils ne font*

point d'approvisionnements; et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas plus qu'eux? Qui est celui d'entre vous qui, avec toutes ses combinaisons, puisse ajouter à sa taille une coudée? Et pourquoi vous tourmenter pour l'habillement? Voyez les lys des champs : ils croissent sans travailler et sans filer; et je vous dis que Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un deux. En redisant bien haut ce texte consolant, il s'animait, et concluait avec le Sauveur : *Si donc* DIEU *revêt ainsi une herbe des champs qui demain sera jetée au feu, à plus forte raison pensera-t-il à vous, hommes de peu de foi!*

S'entretenant un jour avec son frère Albert, celui-ci lui dit : — « Tout ce que vous avez, vous le mettez dans le Petit-Asile, n'est-ce pas? » Il répondit vivement : « Je craindrais que la maison s'écroulât si j'y mettais du mien. C'est la Providence, la sainte Providence, qui fait et donne tout. Apprenez à mieux parler. »

Il disait encore : « A peine ai-je mis le pied hors du Petit-Asile que je n'y pense plus. » Et à ceux qui lui parlaient de ses préoccupations et de ses fatigues, il répondait : — « J'ai la tête fort libre; quant à la fatigue, je n'en ressens point, car toute la journée je ne sais que faire de mes quatre membres. »

Jamais on ne le surprit à se lamenter dans les moments de difficultés, ni à témoigner du regret d'avoir entrepris des travaux si écrasants. Un de ses discours était: — « Si la Providence permet que nous soyons privés de telle chose, cela ne vient point d'elle; nous avons mis quelque obstacle à sa protection. Je crains qu'il ne se soit produit dans l'Asile quelque offense à DIEU, et qu'il ne soit mécontent de nous. » Alors il recommandait à chacun de prier, d'examiner sa conscience; et il commençait par lui-même.

Il gourvernait, du reste, ses ressources avec beaucoup d'ordre, faisant compte de la moindre monnaie comme d'un dépôt sacré. Son frère Albert avait trouvé un sou dans la rue, et le lui remit gravement. — « Tenez, lui dit-il, voici un important secours qui vous arrive ». Le serviteur de Dieu reçut la pièce avec respect, et, levant les yeux au ciel, il dit avec reconnaissance: « Ce sou est une providence aussi bien que les plus grosses sommes ».

Il n'avait pas plus d'hésitation sur l'avenir du Petit-Asile, persuadé que Dieu l'avait voulu, que Dieu le maintiendrait et l'accroîtrait, et que la mort du fondateur ne changerait rien aux choses. « Au contraire, disait-il: je ne suis qu'un embaras; et, lorsque j'aurai disparu, tout ira mieux. J'ai dégrossi l'ouvrage: viendra qui lui donnera sa forme achevée ».

Quant aux dettes, il est manifeste qu'il en devait avoir, et personne n'en doutait. Elles ne lui faisaient point perdre son calme; il disait tranquillement: — « La divine Providence n'a jamais manqué à qui espère en elle; elle a mille manières de nous venir en aide ». S'il ne pouvait s'acquitter aux époques déterminées, il redoublait ses prières, et y passait quelquefois les nuits: c'était sa clef pour ouvrir les trésors divins. Il regardait ces moments-là comme ceux de l'épreuve, où il fallait montrer sa fidélité. Il s'empressait aussi, à ces heures de sollicitude, d'admettre un plus grand nombre de malheureux, afin de forcer la céleste miséricorde.

C'est à une inspiration de ce genre qu'est due la vaste infirmerie des femmes, qui contient plus de cent lits. Après une nuit consacrée à la prière, il s'en vient de grand matin sur le terrain où devait s'élever la bâ-

tisse; il en trace le plan sous une pluie battante, et fait commencer les travaux, attendant le surplus de Dieu.

Tirant un jour sa bourse devant le provincial des Dominicains qui le visitait, il n'y trouva que dix-neuf sous. — « Voilà, dit-il, tout ce que possède en ce moment notre Asile ! Si c'étaient autant de millions de francs, j'en aurais l'emploi immédiat ; mais la Providence enverra ce qu'il faut ». Il exprimait dans le même temps ses vues : — « Cette maison devra toujours vivre de pauvreté : le pain et le vêtement nécessaires, rien de plus . Le jour où elle aurait des ressources propres, elle déclinerait ».

S'il envoyait des Vincentines en province, pour les hôpitaux ou pour les écoles, ses recommandations étaient: — « Rappelez-vous que vous êtes les filles de la Providence. Ce qu'elle veut de nous elle le veut, et nous n'avons autre chose à faire que de suivre le divin vouloir et de travailler pour Dieu : alors il prend soin de nous. Si vous avez besoin d'argent ou de quoi que ce soit, écrivez à l'Asile, et la Providence vous assistera ». Il parlait comme s'il eût eu des trésors, lui qui n'avait pas le pain du lendemain assuré.

Nous n'avons pas besoin de dire à quel point un tel cœur était reconnaissant envers Dieu pour chacun de ses bienfaits. Deo *gratias* était son premier mot, et le cantique habituel du Petit-Asile.



CHAPITRE XVIIIe.

Cottolengo et la divine Providence.
(Suite.)

En parlant de la prière et de la confiance que l'on doit avoir au Seigneur, le serviteur de Dieu disait de lui-même: « Quoique l'on puisse tout demander à notre Père céleste, même le temporel, ce dont l'Eglise nous donne l'exemple, pour ce qui me regarde, j'aurais peur de mal faire en demandant ces choses, parce que je me sens attiré par un autre esprit ». Il priait donc, et beaucoup, mais dans ses prières il ne demandait point les choses de ce monde. Il disait encore à ses pauvres: — « Dans le Petit-Asile, il ne faut point donner à ses prières le but du pain matériel. Notre-Seigneur nous a recommandé de chercher avant tout le royaume de Dieu, et il assure que le surplus viendra ensuite: voilà comme il nous faut prier ». — Il leur avait appris à répéter: *Marie Mère de Jésus, rendez-nous saints! rendez-nous saints!*

Même lorsqu'il avait de l'argent, il ne voulait pas faire de provisions, afin de dépendre mieux de la Providence. Il racontait qu'un soir, comme il lui restait une légère somme, il la mit dans une petite table à côté de son lit. Il essaya vainement de dormir; il lui semblait que la table branlait et s'agitait, comme pour lui reprocher ce manquement à l'absolue pauvreté.

Le P. Thomas Ghilardi étant venu le visiter, il se fit un peu attendre.

Après deux mots d'excuse, « Je viens, dit-il, de donner une bonne pénitence à une sœur, avec pas mal de croix à tracer par terre avec la langue, pour avoir mis de l'argent dans une cassette, lorsqu'elle sait bien qu'au Petit-Asile l'argent ne se garde jamais, et qu'on l'emploie à mesure qu'il arrive ». — S'il recevait quelque somme, après avoir remercié le bienfaiteur, il la laissait sur une table, une chaise, un banc, avec tout au plus une feuille de papier ou un mouchoir pour la recouvrir. Les clefs étaient, selon lui, une dépense inutile.

Parfois il se faisait remplacer à l'Asile par son frère le chanoine Louis, qui venait pour cela de Chiéri. Louis disait un jour à deux visiteurs, prêtres du *Corpus-Domini*: — « Mon frère, en s'absentant, m'a confié ce petit sac, en m'avertissant d'y puiser pour tout besoin de la maison qui surviendrait, mais de ne jamais compter ce qui reste. Or, on vient à chaque instant me demander ; je puise, et toujours il y a de l'argent. Je me garde bien de compter. Voici deux jours que cela va de la sorte, et le sac ne s'épuise pas. » [1]

— « Père, nous n'avons plus rien, ni linge, ni vin, ni bois ! Que faire ?» Quand une sœur apportait cette nouvelle a Cottolengo : — « Bon, répondait-il : voilà qui va bien. Donnez tout de suite ce qui vous reste, parceque, si la Providence daigne venir, il faut qu'elle trouve maison vide ; autrement, où mettrons-nous ce qu'elle veut nous donner ? S'il n'y a point de lits, nous prendrons aussitôt de nouveaux malades ; si c'est le pain et le vin

(1) Le lecteur n'est pas sans savoir que la même merveille s'est produite plus d'une fois chez les *Petites-Sœurs-des-Pauvres* pour le blé et pour le linge.

qui manquent, nous appellerons davantage de pauvres : le Bon DIEU viendra alors ».

Tout cela est véritablement l'héroïsme de la foi. Nous sommes en pleine vie surnaturelle et merveilleuse.

Cottolengo avait reçu un jour l'aumône de quelques jambons très beaux, et il les envoya aussitôt à ses pauvres. La sœur en donna à chacun une bonne part, et, comme il en restait, elle jugea à propos de garder ce reste pour le lendemain, afin de prolonger le régal des bonnes gens. Le Père, en ayant reçu l'aveu le soir, la gronda sévèrement, et finit par ce mot : « Quand on vous parle *d'aujourd'hui*, il ne faut pas entendre *demain.* » En un mot, pour lui l'abandon parfait aux soins journaliers de la Providence était l'âme de la vie chrétienne.

Il dit un matin, vers onze heures, au chanoine Rénaldi : — « Si nous allions jusqu'à Collégno voir notre bon vieil ami le curé? Nous pouvons arriver encore à temps pour midi. » Il partent. En passant, il prend chez la portière l'argent qu'il lui laissait pour les mendiants, et, à peine sorti, il le distribue à l'instant à des pauvres qui se trouvaient là ; puis, montrant ses mains vides à son compagnon : — « Voyez, dit-il, dans toute la maison il n'y a plus l'ombre d'un misérable sou. La sœur de la pharmacie n'a pas une once de sucre ; point de farine pour le four ; mais dès que je suis dehors je n'y pense plus ; la Providence pourvoira à tout ». Et faisant un petit saut de joie suivant son habitude, il se met en route pour Collégno, distant de sept kilomètres. Le curé les reçut avec allégresse. Arrivent de Turin d'autres amis communs, c'est comme une fête de famille. Au milieu de la conversation, l'un ou l'autre des nouveaux venus s'approchait du serviteur de DIEU pour lui dire quelques mots à l'oreille. — On repart. En chemin, Cotto-

lengo montre à son compagnon une belle somme en pièces d'or. — « C'est la Providence, dit-il, qui me conduisait à Collégno; et quand nous arriverons, vous verrez de plus que le Petit-Asile n'a besoin de rien ». Effectivement, la pharmacie et le four avaient reçu de leur côté tout ce dont ils manquaient le matin.

Ayant à faire un voyage pour accompagner quelques sœurs à l'établissement de Chérasco, la sœur Crescentina vient lui dire qu'il n'y a plus d'argent pour les provisions. Il répond tranquillement : — « Je ne puis vous donner un sou, parce que j'ai à peine de quoi faire la route; mais vous connaisez le secret : adressez-vous à la Providence; elle est toujours là ». Deux heures après qu'il était parti, une voiture s'arrête à la porte. On frappe, et la sœur Crescentina vient ouvrir. L'étranger demande si le serviteur de Dieu est visible ; on lui répond qu'il vient de partir. Il ordonne alors à son domestique de prendre deux sacs d'argent qu'il apportait, et de les déposer à l'adresse de Cottolengo. On les monte dans la chambre du Père. Le bienfaiteur, répondant en français, refuse de donner son nom. Au retour de Cottolengo, deux jours après, dès qu'il eut été informé du fait, il dit à la sœur : — « Vous le voyez bien, je ne suis qu'un simple instrument de la Providence ; c'est à elle qu'il faut avoir recours dans les besoins de la maison, et non à moi ».

Afin d'inculquer autour de lui cette idée qu'il n'était qu'un instrument sans valeur, il employait cette image. Parmi un certain nombre de pièces d'argent qu'il avait reçues, il s'en trouvait une de Suisse, sur l'une des faces de laquelle on lisait l'exergue : Deus *providebit*, Dieu pourvoira ; sur l'autre était l'ours des armes de Berne. Le chanoine Rénaldi, à qui il la montrait, lui dit en

riant qu'elle semblait frappée pour Cottolengo, et qu'il devrait la mettre sous un globe de verre qui permettrait de voir les deux côtés. La pensée plut au serviteur de Dieu, qui la fit exécuter incontinent. Aux visiteurs il faisait examiner sa pièce : — « Le Deus *providebit*, disait-it, marque qu'ici nous vivons sur la seule Providence ; l'ours fait entendre que cette Providence divine se sert d'un pauvre malheureux pour répondre à la confiance du Petit-Asile ».

Aussi se gardait-il d'employer ces formules : *J'ai fait, je veux faire telle chose* ; il disait et voulait qu'autour de lui on parlât ainsi : *On a fait, on a dit* ; *la Providence a disposé* ; *il se pourrait que le Seigneur voulût ceci* ; et autres expressions semblables.

Cette dévotion de Cottolengo envers la Providence était une salutaire leçon pour tous ses hôtes du Valdocco. Ils en voyaient d'ailleurs la récompense dans ces entreprises immmenses de charité pour lesquelles Dieu multipliait les prodiges. Ils lui entendaient dire souvent : — « Nous sommes les enfants d'un bon père, qui pense à nous si nous pensons à lui. Occupons-nous seulement d'être bien avec le Seigneur, de ne point avoir le péché dans nos âmes, et puis n'ayons aucune crainte : le divin Père est là, qui nous voit, qui nous connaît, en qui nous vivons, et qui ne saurait nous oublier. »

On disait dans Turin que la reine Marie-Christine, veuve de Charles-Félix, faisait au Petit-Asile des largesses considérables. Ce bruit était sans fondement, et cette pieuse et bonne princesse, pour un motif ou pour un autre, n'avait jamais donné un centime à Cottolengo. Ayant appris ce qu'on disait, il le démentit simplement, et dans le seul but de rendre à la Providence

l'hommage qui lui est dû. Il fit la même chose pour d'autres personnes, et dans des circonstances analogues.

Il ne se tourmentait point de l'avenir, même après sa mort. Si on l'interrogeait à ce sujet, il alléguait toujours la Providence, affirmant que tout irait encore mieux après lui; que, bien qu'il n'eût pas de successeur désigné, qu'il ne le connût point, Dieu l'avait cependant préparé. On lui proposa aussi, en mainte occasion, des sommes importantes, et même des biens fonds, pour constituer des rentes à ses œuvres : il refusa constamment, craignant de trop accorder à la prudence humaine et de sortir de ses propres voies.

Une seule fois, il accepta un legs de cette nature, de la part du sénateur Robéri : c'était un domaine aux environs de Gassino. Mais ce fut dans un but spécial de religion. Il consacra le bâtiment à une école qu'il confia aux Vincentines, et le reste de la propriété à une congrégation pénitente et austère qu'il institua sous le nom *d'Ermites de S. Romuald*. Ce ne fut donc point une déviation à ses principes.

La disette se faisait-elle sentir au Valdocco, on voyait sur son visage des signes d'inquiétude et de tristesse, non, assurément, et il l'affirmait, à cause de la privation subie, mais parce qu'il craignait que ce fût le châtiment de quelque offense de Dieu commise dans la maison. Alors il s'informait, cherchait, faisait réciter des prières d'amour de Dieu et d'expiation.

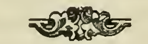
Enfin, l'abandon à la Providence, entier, complet, il le voulait non-seulement pour les besoins de la nourriture et du vêtement, mais pour la santé, la maladie, les infirmités, la mort. Il exigeait plus particulièrement des sœurs la perfection de cette sainte disposition, en

tout, pour tout, à toutes les heures, dans tous les emplois.

Il avait admis une demoiselle de trente-cinq ans, de condition assez relevée, qui, renonçant au monde, voulait conquérir le ciel en se vouant aux malades. Elle était pourtant d'une santé telle qu'à peine suffisait-elle à se soigner elle même. Avec l'habit des Vincentines Cottolengo lui donna le nom de sœur Philomène. Agissant comme si elle se fût portée le mieux du monde, il lui assigna le gouvernement d'une salle d'environ vingt-cinq lits. La bonne fille, mettant son espérance en DIEU, et appuyée sur la parole de son serviteur, accepta volontiers cette lourde charge. Comme on craignait qu'elle ne succombât : « Laissez dit Cottolengo : la bonne sœur Philomène fera très-bien. » En effet, pendant une année entière, sans relâche, elle s'acquitta de ses rudes fonctions. Au bout de ce temps, elle succombait à une atteinte du choléra, pleine de joie d'avoir pu servir les pauvres, et regardant sa mort comme une récompense. Ceci se passait en 1835.

En envoyant des Vincentines soigner les cholériques de Voghéra, la même année, le Père leur fit ce petit discours : — « Les sœurs qui vous ont précédées sont mortes, et au paradis, comme nous l'espérons, dans l'allégresse éternelle. Allez prendre leurs places sur la terre : elles vous regardent du haut du ciel, et vous envient le bonheur du sacrifice. » Elles partirent avec joie sur ces paroles du serviteur de DIEU. Tout le Petit-Asile était en fête à ce départ . Parmi les sœurs qui sollicitaient la grâce de les accompagner, il y en avait une, Henrique, qui gardait le lit depuis plusieurs mois, à cause de douleurs qui l'empêchaient de se tenir debout. — « Ma pauvre sœur Henrique, lui dit Cottolengo, vous aussi à Voghéra? Vous ne voyez donc pas

en quel état vous êtes? — Cela n'y fait rien, Père; si vous me donnez cette mission, j'espère que le Seigneur me rendra les forces nécessaires. — Ah! c'est dans le Seigneur que vous espérez, c'est lui que vous voulez pour appui! reprend le saint homme: allez donc, et faites avec vos sœurs ce que vous pouvez. Je vous bénis, et le Seigneur aussi vous bénit. » Or, Henrique s'acquitta de toutes ses fonctions avec une énergie extraordinaire: elle était guérie.



CHAPITRE XIX.

Cottolengo apôtre de la Providence.

Non-seulement le bon chanoine avait dans la Providence cette confiance admirable, mais il s'efforçait de l'inspirer à tout le monde. C'était un des sujets favoris de ses prédications, de ses exhortations, de ses discours familiers; il ne tarissait pas sur ce point.

Semblable à ces rivières bienfaisantes qui portent la fécondité partout où elles passent, l'âme sainte de Cottolengo faisait bénir incessamment le gouvernement paternel de Dieu sur nous. Les pauvres, les malades, n'échappaient pas plus à cet apostolat que les sœurs, les ecclésiastiques, toutes les personnes avec qui le serviteur de Dieu était en relations. Il ne cessait de répéter: *Ayons confiance au Seigneur; laissons faire* Dieu*; nous sommes dans les bras de* Dieu. Le corps vit de nourriture, l'âme de Cottolengo vivait de cette confiance en Dieu.

Il devait beaucoup à un entrepreneur, Joseph Copasso, excellent homme, qui travaillait une partie de l'année au Petit-Asile. Le bon Père aimait à converser avec lui. — « J'ai, disait-il, bien des travaux à vous demander, mais de l'argent il n'y en a pas. Cependant faites ces travaux du mieux possible, parce que c'est pour la Providence. Assurez-vous que tout sera payé; vous ne perdrez pas un centime, car la Providence est grande. »

Et le brave homme y allait de si bon cœur, qu'il se trouva un jour avec une avance de 70.000 francs, qui le mettait à la gêne. Il fut intégralement payé par la suite.

Entre-temps, il accompagnait souvent Cottolengo dans les voyages que celui-ci était obligé de faire. A peine dans la voiture, on commençait à prier, ce qui durait souvent jusqu'à l'arrivée ; mais, s'il y avait interruption d'un moment, Copasso entamait une autre litanie : il alléguait sa gêne, les sommes qui lui étaient dues, les dangers qu'il courait de tout perdre si son débiteur venait à mourir, puisqu'on ne lui avait point donné de reçu. — « Je vous ai déjà dit, répondait le Père, de n'avoir aucun souci là-dessus. Soyez sans crainte : quand même je serais appelé par le Seigneur, vous ne perdrez rien. Nous avons au Petit-Asile le chanoine Anglésio, qui arrangera mieux les choses que je ne ferais moi-même. Je vous le répète, et attachez bien ce mot à votre oreille : la divine Providence protège d'une manière toute spéciale quiconque se dévoue pour l'Asile ; Dieu le bénit particulièrement. » Et Copasso, homme de foi et de piété, se rassurait complètement. — « J'aurais un demi-million, disait-il, que je n'hésiterais pas à l'avancer, tant ce saint homme, appuyé sur Dieu seul, m'inspire de confiance. »

Au nombre des créanciers était aussi un boulanger, animé de la même foi, et dont la confiance, mise à plus d'une épreuve, fut récomqensée par une remarquable réussite dans ses affaires.

La vertu bien connue de Cottolengo lui permettait même des réponses dans le genre de celles-ci. Un créancier venait pour être payé ; il n'y avait point d'argent. —

« Vous me parlez de ma dette, c'est votre droit ; mais, dites-moi un peu, avez-vous fait vos pâques cette année ? Depuis combien de temps ne vous êtes-vous confessé ? — Bah ! reprenait l'homme, ceci est une autre paire de manches ! — Manches ou non, continuait Cottolengo, j'ai des dettes envers vous, et peut-être en avez-vous envers Dieu. Quand vous aurez payé les vôtres, je paierai les miennes. » — D'autres fois : — « Et la sainte Messe ? l'avez-vous entendue ce matin ? — Non. — Et c'est justement pour cela que je n'ai point d'argent à vous donner. Allez vite à l'église ; peut-être que pendant ce temps la Providence viendra à notre aide. » Il agissait de même avec Copasso. Si celui-ci répondait : Oui, j'ai assisté à la Messe ce matin ; — « Eh bien, reprenait le chanoine, allez de ce pas à la Madone de la Consolata réciter sept fois le *Salve Regina*, et pendant ce temps il nous arrivera des ressources. » Et en effet, plus d'une fois ces ressources arrivèrent à point. Ce lui était une précieuse occasion de faire bénir la sainte Providence.

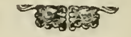
Ce même Copasso, ayant à payer la quinzaine à ses ouvriers et manquant d'argent, vient trouver le Père, et sollicite un à-compte sur la somme considérable qui lui est due. Cottolengo n'avait pas un centime, et commence à parler de la divine Providence. — « Tout cela est très-bien, dit Copasso ; en attendant, il faut que je paie ! — Soyez tranquille, reprend le Père : la divine Providence ne vous laissera point dans l'embarras ; et comme il est déjà neuf heures du soir, c'est le moment d'aller vous coucher. — Me coucher ? demain à 8 heures je dois faire mon paiement, et n'ai pas plus de monnaie dans les mains que dans l'œil ! — Allez en paix, dit le serviteur de Dieu. Demain matin, avant sept heures, la Providence aura parlé. Comptez sur ma parole. » La pluie tombait à flots, et le brave homme traversa ce

déluge la tête plus chargée de pensées que les mains d'argent. Il prenait un léger souper, lorsqu'il s'entend appeler dans la cour. C'était un ami auprès de qui il avait d'abord fait la démarche, sur qui il ne comptait plus, et qui venait lui annoncer que le lendemain, dès six heures, la somme nécessaire serait à sa disposition. — « Je compris alors, disait depuis cet homme, à quel degré le Père était bien avec la Providence, et comme on pouvait s'en tenir à sa parole. »

Nous aurions cent traits du même genre à raconter. Un menuisier vint réclamer aussi un à-compte pour payer ses ouvriers le lendemain. La bourse était absolument vide ; et, après avoir dit « Attendez un moment », Cottolengo se mit à entretenir les sœurs sans plus faire attention à lui. Au bout d'une heure, le pauvre ouvrier allait s'impatienter, lorsqu'on vit entrer un étranger, qui, après avoir baisé la main au serviteur de Dieu, lui remit un rouleau, et s'éloigna aussitôt. — « Venez, dit alors le Père au menuisier : voici votre argent, avec trente francs en plus, que vous remettrez à notre économe pour les provisions de demain matin. » Cet homme voulait ouvrir le rouleau et compter ; mais Cottolengo ne le souffrit pas. Vérification faite à la maison, il y avait juste la somme due, plus les trente francs. « En vérité, disait-il, celui-ci est un saint ! »

Jean Malano, ami de l'homme de Dieu, avait sur lui une créance de cent cinquante francs, et se décida à faire une réclamation pour le paiement. En partant de sa maison, il met machinalement deux écus dans sa poche ; puis, réfléchissant qu'il allait recevoir de l'argent, il les replace dans sa cassette. Comme il descendait l'escalier, il lui semble entendre une voix secrète qui disait : « Prends les deux écus ! prends les deux écus ! » Au

fait, pensa-t-il, deux écus n'ont jamais nui à qui les porte; et il les reprend. A peine entré dans l'Asile, il entend Cottolengo qui du haut de l'escalier l'appelait ; il court à lui. — « Malano, dit le Père, n'auriez-vous pas deux écus à me prêter? Je n'ai rien à envoyer à nos pauvres sœurs de Cavoretto, dont la tourière est en bas, et qui ont besoin! » Le brave homme comprit alors que la voix intérieure qu'il avait entendue était celle de la Providence, attentive aux nécessités de son serviteur, et il se retira tout heureux d'avoir pu être son instrument.



CHAPITRE XXe.

La voie des épreuves.

Cette simplicité et cette gaieté naïve avec laquelle Cottolengo traitait ses créanciers, sans qu'on les vît s'en formaliser, il les avait encore lorsqu'il lui arrivait, ou par devoir ou par convenance, de parler de ses dettes.

Le P. Albert, frère du saint homme et son plus dévoué ami, s'alarmait de cette situation chargée. Il eût voulu u'en jamais entendre un mot, et cependant il ne pouvait s'empêcher d'en entretenir de temps en temps son frère. Alors il se mordait les lèvres pour ne point éclater en reproches. Cottolengo sentait cette disposition, et son cœur en souffrait cruellement. Il ne répondait pourtant qu'avec son calme ordinaire. — « Ecoutez bien, mon frère, disait-il. Mes créanciers auraient vraiment raison de se plaindre et méritent tout intérêt ; mais je ne suis peut-être pas aussi coupable que vous le pensez. Ils savent bien qui je suis, un pauvre homme sans fortune, qui n'a d'espoir que dans la sainte Providence, laquelle s'est manifestée envers moi bien souvent. S'ils sont de bon compte, ils doivent se persuader qu'un prêtre ne veut pas les tromper, et que jamais la Providence ne fit banqueroute. Dieu récompense tous ceux qui souffrent pour les pauvres. Du reste, jusqu'à présent je ne crois pas que personne ait eu à perdre avec le Petit-Asile. On peut perdre avec les riches et les gens du monde, jamais avec la Providence. »

A ceux de ses créanciers qui le tourmentaient il disait, pour les tranquilliser : — « La Providence ne se limite pas à ma seule et chétive personne, elle s'étend à tout l'Asile. Ne vous inquiétez donc pas à la pensée que je puis mourir avant de m'être acquitté : mon existence n'est rien ici : la Providence fera surgir, à l'heure nécessaire, les personnes destinées à tout régler. » Ces discussions n'en étaient pas moins pour lui très-pénibles.

Il comparait son œuvre à un petit enfant, pour qui les dépenses sont continuelles, les sacrifices incessants, jusqu'à l'âge ou il pourra se suffire à lui-même ; et non-seulement se suffire, mais pourvoir aux nécessités de ses parents et de sa famille. — « Ce petit Asile est encore un nourrisson : il le faut aider, et un jour il pourra aider lui-même ceux qui lui auront fait du bien. Les bénédictions spirituelles et temporelles descendront sur eux comme une rosée. Il est impossible que les secours donnés aux pauvres causent la ruine de qui que ce soit. La Providence soutient l'Asile, et celui qui sera son instrument en cette œuvre de charité expérimentera que sa confiance n'a pas été trompée. »

Que les faits aient confirmé cette parole et la confirment chaque jour sous nos yeux, c'est une chose publique, connue de tous. Que de familles attribuent, et bien justement, leur prospérité actuelle à ce qui fut donné par elles au serviteur de Dieu !

D'autres peines suivaient. Deux fois il fut cité au tribunal ecclésiastique par un créancier moins patient que les autres. Interrogé sus la créance : — « Que puis-je dire ? répondit-il. Je sais que je suis débiteur, et j'ai l'intention et le désir de m'acquitter. La Providence

m'enverra le moyen de le faire ; pour aujourd'hui, je n'ai rien. Il y a à Turin bien des personnes riches qui ne peuvent payer au jour marqué, qui même parfois ne paient pas du tout, sans pour cela perdre leur réputation ; les moyens leur manquent pour l'instant, et ce n'est pas toujours leur faute. »

La seconde fois, il s'exprima avec une modeste franchise. — « Quel est le banquier, je dis le plus honnête, qui ne se voie, à telle heure, obligé de reporter à plus tard ses paiements, sans qu'il soit coupable ? En ce moment, le caissier de la Providence est absent du Petit-Asile, mais il viendra et paiera. »

Il est vrai de le dire : malgré sa gaieté naturelle, malgré sa certitude du secours céleste, la divine Providence l'éprouva par mille tortures intérieures depuis la fondation du Valdocco. Il voyait clairement que toute sa vie était désormais vouée à l'affliction. Il devait espérer contre l'espérance, et dans ce combat de tous les jours, de toutes les heures, il était seul ; encore avait-il à consoler, affermir et soulager les autres.

Continuellement il entendait la voix de la Providence l'appeler à de nouvelles fondations et lui dire : *Plus loin, plus loin encore !* et le chemin était parsemé d'épines. Les dettes s'ajoutaient aux dettes. Reculer etait impossible ; avancer paraissait la ruine. On peut dire que ce fut pour Cottolengo un martyre.

« Malheur à moi, disait-il à un ami versé dans les choses de l'âme, malheur à moi si je ne faisais ce que je fais ! La seule pensée de m'y soustraire me cause un remords auquel je me sens incapable de résister. J'entends les reproches des malheureux ; il me semble voir nos pauvres venir m'accuser de les avoir trompés. Le Seigneur cependant me laisse l'impression de toutes ces

craintes, et parfois je me figure que je n'ai fait que trahir et tromper. C'est là une souffrance qu'on ne peut endurer que pour Dieu seul. »

Oublierions-nous cette autre torture, plus crucifiante, pour une âme délicate comme la sienne, que les bavardages des esprits ignorants et légers, les moqueries des méchants, l'abandon de quelques amis: c'est-à-dire la douleur qu'il éprouvait en songeant que Dieu était offensé par ce côté, et à son occasion, et que le respect pour le caractère sacerdotal pouvait aussi en diminuer ? — « Ce ne serait rien, disait-il, si tout cela s'arrêtait à moi ; mais penser qu'on outrage le Seigneur ! »

Il était, du reste, le plus reconnaissant des hommes. Il le montrait dans ses procédés, et plus encore par ses prières, et par celles de toute sa maison, en faveur des bienfaiteurs et des amis de l'œuvre.

Des créanciers mal disposés en venaient à l'insulter, à le traiter d'incapable et de faiseur, qui voulait mettre les mains à tout, et qui n'était pas en état de faire un bon signe de croix. Ils lui jetaient à la face que sa charité n'était ni chrétienne ni honnête, et que, pour engraisser des malingres et des mendiants, il ne convenait pas de faire tort à de braves gens qui s'étaient fiés à lui.

Le saint homme, en ces occasions, gardait son calme. Aux injures il n'opposait que le silence ; ou bien, essayant d'apaiser la colère de ces mécontents, il répondait humblement : — « Certes, vous avez bien raison : je suis un ignorant, un malotru, un bon à rien. Que voulez-vous ? je n'ai pu avoir une éducation plus relevée. Ayez patience ; prenez en pitié ce malheureux qui vous contriste sans le vouloir. »

L'un de ces hommes grossiers s'emporta jusqu'à le couvrir d'outrages. Lui, se levant de sa chaise, se découvrit comme pour recevoir cette pluie de grossièretés ; et quand elle s'arrêta, parce que le vocabulaire d'injures était épuisé, il dit simplement : — « Je suis votre ami comme auparavant, grâces à DIEU. Tout ceci même est pour le bien, dans le Seigneur » (*in Domino*, selon son expression ordinaire).

Sa confiance en DIEU ne faiblissait jamais devant ces épreuves. S'entretenant un jour avec une personne pieuse qui avait sa confiance il lui disait ; — « Le Seigneur, qui est la sainteté même dans ses conseils et dans ses œuvres, permet que je sois accablé d'afflictions et que ma vie soit vraiment un martyre ; mais mon âme n'en est point ébranlée, et le Petit-Asile n'en doit point souffrir. Ce sont des caresses de la main de DIEU, et je veux accomplir en tout sa sainte volonté. *Deo gratias!* La manière cruelle dont me poursuivent plusieurs créanciers est œuvre du démon, et je crois bien qu'il suffirait, pour m'en délivrer, d'interrompre quelqu'une des prières qui ont été instituées dans l'Asile. Cela ne convient pas, cela ne sera pas. Il faut souffrir, et le Seigneur pourvoira à tout. »

Et en effet, DIEU pourvoyait à tout d'une manière si visible, par des moyens si inespérés, qu'il n'y avait pas lieu de douter un instant de sa volonté relativement à l'Asile du Valdocco.

A l'occasion de l'une de ses comparutions devant le tribunal ecclésiastique, pendant qu'il se préparait à y aller, arrive de la ville d'Aoste la mère de la sœur Pia, apportant la dot qu'elle avait promise. Elle est accompagnée du père de la sœur Romana, qui vient aussi

payer la dot de sa fille, bien qu'elle soit morte depuis peu. Averti de leur présence, le Père s'écrie : « O Providence ! ô Providence ! d'Aoste même vous appelez le secours ! » Or, ces deux sommes formaient tout juste celle que le créancier réclamait, et il fut soldé à l'instant.

Un autre jour, c'est le marchand de pâtes qui exige le paiement immédiat d'un compte assez élevé. Cottolengo le supplie d'avoir patience; mais il n'en veut rien faire, et s'emporte aux paroles outrageuses. Le saint homme restait calme et poli, s'efforçant d'apaiser l'humeur de ce créancier, et lui promettant de s'acquitter au plus tôt. Celui-ci part enfin, nullement rassuré et maugréant toujours. Le lendemain, il revient à l'Asile avec un tout autre air, respectueux cette fois et souriant. Il remercie le serviteur de Dieu de l'empressement avec lequel il s'est acquitté, et le conjure de ne lui pas conserver rancune de la scène d'hier. Cottolengo, qui n'avait pas un centime, et qui certainement n'avait rien payé, s'émerveille du fait, embrasse cet homme, lui pardonne son emportement, et continue de se fournir chez lui. — Qui donc était allé éteindre cette dette ? la Providence. Mais par quel envoyé ? on ne l'a jamais su.

Voici un autre créancier qui menace même la vie du Père s'il n'est payé à l'instant, et tire une arme avec laquelle il va le frapper. Ni promesses ni prières ne le retiennent. Tout ému et ne sachant que faire, Cottolengo porte machinalement la main à sa poche : ô surprise ! il y sent un rouleau, et c'est exactement la somme en question, plus une pièce d'or, qui se détache et roule sur le plancher. — Le créancier parti, Cottolengo, encore sous une extrême émotion, appelle la sœur Télesphore, et la prie de chercher par terre une pièce qui doit

être dans quelque coin. — « Ceci, lui dit-il, quand elle fut trouvée, ceci est la monnaie de la Providence : gardez-la précieusement, car, je vous le dis, DIEU vient de faire, il y a peu de minutes, un grand miracle. »

Depuis plus de quinze jours le Petit-Asile se trouvait dans une extrême nécessité ; il semblait que le Seigneur eût détourné de lui ses regards paternels ; et, pour comble de malheur, les créanciers arrivaient à la file. Le saint homme eut recours à sa pratique habituelle, passer la journée en prières, et il déclara à la sœur portière ne vouloir absolument recevoir personne. Il y avait quatre heures qu'il jouissait près de DIEU de la paix que lui refusaient les hommes, lorsque survint un étranger qui avait à s'embarquer à Gênes, et qui insistait pour voir le supérieur. La sœur n'osait enfreindre la défense ; mais enfin, vaincue par la ténacité de l'étranger, elle l'introduisit. Entré dans la chambre, l'arrivant, sans prononcer un mot, dépose sur la table une grosse somme, et, ayant salué, se retire. A la vue de cet or, Cottolengo lève les yeux au ciel et appelle les sœurs : — « Voyez, mes filles, voyez la Providence ! Un homme de qui je ne sais pas même le nom ! » Et il put ainsi satisfaire tout de suite les créanciers les plus pressés.

Le boulanger de la maison avait une créance de plus de 18.000 francs, et, dans l'impossibilité actuelle de l'acquitter, le bon chanoine le priait de patienter et d'attendre encore un peu. Le moment vint cependant où, sous peine d'un désastre, il fallait de l'argent à cet homme. Tout troublé, il rêvait tristement chez lui à sa position, lorsque un inconnu de bonne façon l'aborde, le salue poliment et lui dit : — « Faites-moi la grâce de me mettre au courant de ce que vous doit le Petit-

Asile pour le pain fourni jusqu'à ce jour. — C'est une affaire de 18.000 frs, répond le boulanger. — C'est bien : veuillez signer la quittance, je règle le compte. » Puis, prenant le papier : — « Gardez-le jusqu'à demain, dit-il, et vous le remettrez vous-même au supérieur. » Il refuse de se nommer, et s'éloigne. La nuit parut longue à l'honnête boulanger, impatient de courir auprès du serviteur de Dieu. Dès qu'il lui eut raconté son fait : — « *Deo gratias !* s'écrie Cottolengo. Vous le voyez, la Providence ne nous manque pas, et, s'il faut des miracles, elle est bonne pour les faire. Hier, vous et moi étions sans le sou ; aujourd'hui, vous avez 18.000 francs, et moi je suis déchargé de ma dette. Bénissons le bon Maître ! »

Un jour encore, en entrant à l'Asile, maître Copasso aperçoit deux hommes qui insultaient le chanoine. Il s'approche, et demande à celui-ci ce que cela signifie. — « J'ai acheté de ces braves gens que voici, répond-il, un peu de bois, et il me manque onze francs pour régler notre compte. Je suis navré de les voir en cet état ; mais je n'ai pas l'argent. » Le fidèle ami s'empresse de se fouiller, et ne trouve dans son gousset que trois francs. — « Le temps d'un *amen*, dit-il ; je vais me faire prêter ce qui me manque. — Non, reprend le Père ; voyons plutôt si le tronc des aumônes a quelque chose. Cela n'est guère vraisemblable. » Or, il s'y trouvait ce qui manquait aux trois francs de Copasso, avec la fraction mêmes des centimes. Et Copasso de s'en aller en répétant : « Encore une fois, et cela est sûr, le Père a fait un pacte avec la Providence. »

Une autre fois, c'est une somme de trois mille francs relevée dans le tronc, au moment où il y avait à faire un paiement pressant à la marchande de sel. Cette femme

conserva longtemps quelques-unes de ces pièces, et disait : « Voilà de l'argent qui m'est venu du ciel ».

Le fait suivant est d'une nature à part.

Le P. Albert, étant venu un jour faire visite au serviteur de Dieu, l'entendit lui dire, au moment du départ : « Faites attention que demain j'ai besoin que vous m'apportiez soixante francs ! » Le dominicain, qui, à titre de religieux, ne pouvait posséder un centime, se mit à rire. — « Voilà, répondit-il, une belle fontaine où vous vous adressez pour puiser ! Attendez patiemment que l'eau des écus y coule. — Je sais, reprend Cottolengo, qu'il me faut demain soixante francs : pensez-y, encore une fois. » Chemin faisant, le P. Albert riait en lui-même. « Pensez-y, pensez-y ! cela est très-bien ; mais où irai-je les prendre, les fameux soixante francs ? Faudra-t-il me mettre à voler ? Mon bon frère, on ne me prend point à ces plaisanteries-là ! » — Le lendemain, le P. Neyroné, lecteur en théologie, priait le P. Albert de l'accompagner chez une pieuse veuve, bienfaitrice de l'ordre. Albert profita de cette occasion pour porter à cette dame une miniature de la Mère des Douleurs qu'il avait peinte à son intention. La bonne veuve reçoit ce cadeau avec grande joie, et, au départ, met dans la main du P. Albert un rouleau que celui-ci refuse d'accepter. La veuve insiste, et finit par dire: « Eh bien, vous distribuerez cela aux pauvres, si vous l'aimez mieux ». — En ouvrant le rouleau dans sa chambre, le Père y compte juste soixante francs. Cottolengo, à qu'il s'empressa de les remettre, lui dit gravement : « Voyez-vous comme il faut se fier à la Providence ! Allez-vous-en maintenant, je n'ai plus besoin de vous. »

Cette miniature du P. Albert, qui représente la divine

Vierge tenant sur ses genoux le corps inanimé de son Fils, fut enchâssée par la veuve dans le couvercle d'une tabatière, qu'elle légua en mourant au Petit-Asile. Le successeur de Cottolengo, le P. Anglésio, lui donna une destination plus noble, et l'entoura d'une boîte d'argent, avec des reliques de saints qu'il y ajouta. C'est ainsi qu'elle a été conservée.



CHAPITRE XXIe.

Cottolengo et le roi Charles-Albert.

L'œuvre de Joseph Cottolengo, comme toutes les œuvres de Dieu, avançait et s'affermissait parmi les joies et les tribulations ; elle allait au triomphe, et par la croix : c'est la condition du bien ici-bas.

Retournons en arrière de quelques années.

Le gouvernement du roi Charles-Albert n'avait jusqu'à présent ni favorisé ni entravé la fondation ; il attendait sans doute qu'elle fît ses preuves, prêt à la soutenir si elle réalisait ses promesses, et, au cas contraire, à la supprimer. Le nombre de plus de six cents admissions, les développements journaliers de la maison, la certitude que les ressources n'étaient assurées ni par rentes ni par biens-fonds, commencèrent à émouvoir les ministres, qui, ne pouvant comprendre les miracles de la charité, se décidèrent à adresser au Roi le rapport suivant :

» Il existe, à l'insu du gouvernement, un très-grand
» établissement dénué de biens-fonds comme de rentes ; et
» si demain, par suite de n'importe quelle cause, on se
» voyait obligé de le fermer, ce seraient six cents pauvres
» à jeter dans la rue, et par conséquent laissés à la char-
» ge de l'Etat ».

Le Roi, qui jusqu'alors ignorait tout, chargea le ministre de l'Intérieur, comte Tonduto de l'Escarène, de faire une enquête et de la lui communiquer. Le comte jugea que

le meilleur moyen de connaître les faits était d'appeler Cottolengo lui-même, et il le manda à la secrétairerie d'Etat. Le Père, sans se troubler, avec sa tranquillité habituelle, se rendit auprès du ministre, qui le reçut avec une politesse grave. — « Je suis désolé, Monsieur le Chanoine, lui dit-il, de vous avoir dérangé: c'est pour des renseignements que le gouvernement a le droit de réclamer. Vous êtes le directeur de cette troupe de pauvres rassemblés au Valdocco? — Excellence, répondit le serviteur de Dieu, je ne suis pas, à proprement parler, un directeur, mais le manœuvre de la divine Providence; je suis, par la grâce de Dieu, un humble prêtre, et cette même Providence divine m'impose de m'occuper des malheureux. Je suis sous les auspices de S. Vincent de Paul. — Où prenez-vous les ressources pour nourrir tant de personnes? » continua le ministre. — « Je les tire de la Providence, dont je suis le serviteur bien indigne. — Monsieur le Chanoine, pour entretenir une telle quantité de monde il faut de l'argent, des possessions: où trouvez-vous tout cela? — J'ai eu l'honneur de dire à Votre Excellence que c'est la Providence qui pourvoit à ces besoins, la Providence qui certainement ne laissera personne dans l'embarras. — Tout cela est très-bien; mais le gouvernement du Roi a le droit de savoir le quand et le comment, parce que se lancer dans un tel fouillis n'est point sans inprudence ni sans danger. — Excellence, le Petit-Asile vit sous l'aile de la Providence, qui nous envoie des aumônes spontanées, et sous la protection de S. Vincent. Monsieur le Ministre accusera-t-il notre maison d'avoir molesté qui que ce soit par des demandes importunes? s'est-on adressé une seule fois à Votre Excellence elle-même?

Elle s'inquiète donc d'une chose qui ne me cause, à moi, aucune inquiétude. Non, la divine Providence, que nous

invoquons, ne nous délaissera pas, croyez-le. Les hommes peuvent manquer; DIEU, jamais. »

Ces paroles, prononcées avec une foi profonde et le sentiment d'une gratitude émue, fit une vive impression sur le ministre, qui, regardant avec respect son vénérable interlocuteur, lui dit: — « Monsieur le Chanoine, je vous quitte; je souhaite que cette divine Providence vous continue ses bienfaits; j'espère qu'elle le fera, et je vous prie de vous souvenir de moi dans vos prières. »

Le comte fit son rapport, et dit au Roi: — « Sire, je n'ai pu tirer de cet excellent prêtre autre chose que ces mots: *La divine Providence, la Providence divine!* Son visage est angélique, il paraît être un saint homme, et c'est vraiment un imitateur de S. Vincent de Paul. Il y a quelque chose de surnaturel dans un prêtre si pieux, si humble, animé de sentiments aussi chrétiens, et qui porte avec tant de calme l'énorme fardeau dont il s'est chargé. Je le recommande donc à Votre Majesté, la prie de ne point l'abandonner, et en même temps d'accorder la reconnaissance légale à la fondation; d'autant plus qu'il s'agit des malheureux abandonnés par les autres œuvres, et auxquels Sa Majesté doit s'intéresser. »

Le Roi fut ravi que dans ses Etats il se trouvât un tel héros de la charité, et conçut dès ce moment pour Cottolengo non-seulement du respect et de la vénération, mais une véritable amitié.

Il voulut, quelque temps après, avoir des nouvelles du Petit-Asile; et, désormais persuadé de son utilité à tous les points de vue, le 27 août 1833, il en décréta l'existence légale. Après de grands éloges de l'œuvre, le décret disait: — « Nous ordonnons que cet établissement continue » d'être gouverné d'après les règlements et lois voulus par » le chanoine Cottolengo, à qui toute liberté est laissée,

» sans qu'il ait à rendre compte de ses déterminations à
» qui que ce soit : persuadé, comme nous le sommes, qu'il
» disposera toutes choses de manière à procurer le bien
» de l'intitut, et à assurer l'avenir de l'œuvre de charité
» créée par ses soins. »

Trois jours après, ce monarque chrétien envoyait au bon Père la décoration de l'ordre des Saints-Maurice-et Lazare, distinction des plus élevées, et lui en faisait remettre le brevet et les insignes par l'un des premiers officiers de sa cour. Cottolengo était bien loin de soupçonner l'honneur qu'on lui préparait.

Accompagné de plusieurs dignitaires de l'Etat, l'envoyé prit le chemin du Valdocco, dans la journée du 30 août. En l'apprenant, Cottolengo fut rempli de confusion. Il entendait ne se laisser aborder par personne, déclarant qu'il refusait la décoration. On lui fit observer que cette conduite serait un grave manquement au respect de la majesté royale et à la reconnaissance envers un souverain si bienveillant ; et que, finalement, la Providence agissait, là aussi, pour le bien du Petit-Asile. Lorsque le cortège arriva, il fallut chercher le saint homme, et on le trouva réfugié dans une petite chambre voisine de la pharmacie, et au coin le plus obscur. L'envoyé royal exposa l'objet de sa mission, et exprima le bonheur qu'il ressentait d'avoir été choisi pour l'accomplir. Puis il tira la croix d'un riche écrin, et s'avança pour l'attacher lui-même. Le bon saint, tout humilié, reculait tant qu'il pouvait, et ne fut atteint qu'à l'autre extrémité de la chambre

De tels moments lui étaient pénibles ; on sentait que sa souffrance n'était point celle d'une fausse modestie, mais la confusion d'un homme persuadé de sa petitesse et de son indignité. A peine délivré de la cérémonie,

il dit à une vincentine qui avait été présente : « Eh bien, ma fille, vous avez vu la plaisanterie qu'on vient de faire ? des embarras pareils pour un pauvre homme comme moi ! Ils ont voulu me donner la croix, et je les ai laissés faire parce que c'est une croix. La Providence s'en servira pour mes pauvres. Croix et Providence, Providence et croix, sont deux termes qui s'associent parfaitement. »

Dans le texte conférant l'existence légale, on nommait le *Petit Asile de la Providence* : « Oh ! dit Cottolengo, ceci ne me va point : je n'entends pas la Providence humaine, c'est la Providence divine que je veux, il me faut ce mot ! » Il fit ses réclamations, et fut satisfait.

Nous l'avons dit, le roi Charles-Albert avait voué au digne chanoine estime et respect. Il désira plusieurs fois le voir, s'entretenant longuement avec lui, et ne se formalisant aucunement de la simplicité, de la gaieté et de la rondeur de ses discours. « Je le compte disait le prince, parmi mes amis les plus chers ». Il l'appelait *l'ami de* Dieu, et ne parlait de lui qu'avec une réelle vénération.

C'était l'usage des rois de Sardaigne, avant que la Révolution eût bouleversé l'Italie, de visiter de temps en temps les institutions religieuses de la capitale. Charles-Albert choisit un jour le Petit-Asile pour but de sa visite, et fit avertir Cottolengo. Celui-ci eut peur de paraître placer son appui dans les puissants de la terre, et répondit à l'envoyé : — « Ayez la bonté de dire à Sa Majesté que le Petit-Asile lui est grandement reconnaissant de l'honneur qu'il veut bien promettre, mais que, si Elle ne vient pas, je lui en aurai

de la gratitude, craignant que la Providence divine s'offense de la Providence humaine ». Quand il reçut ce message, le prince déclara ne pas vouloir déplaire à *l'ami de* DIEU, et renonça à venir au Valdocco. En racontant plus tard le fait au docteur Granelli, « Vous voyez, dit-il, la belle réponse que m'a faite le saint homme. »

En une autre circonstance, le Roi dit à Cottolengo: — « Si vous m'en croyez, vous mettrez votre œuvre sous la protection du Gouvernement. — Sire, permettez-moi de dire à Votre Majesté que cela est impossible. Le Petit-Asile est déjà sous la protection de la Sainte Vierge et de la divine Providence, et il ne convient pas que je le leur arrache pour le donner à l'Etat. »

Il arriva que quelques-uns, voyant de mauvais œil que le serviteur de DIEU fût seul dans l'administration d'un établissement aussi vaste, eurent recours au Roi pour que d'autorité il nommât un conseil d'administrateurs. Ces braves gens étaient, pour la plupart, incapables de conduire leurs propres familles, et n'avaient pas la moindre intelligence de l'œuvre ; le poids de leur ignorance l'eût écrasée. Ils insistèrent, auprès du monarque, sur la dette de plus de cent mille livres qu'il fallait éteindre par des mesures de rigoureux conseils. Ce fut là une des plus terribles épreuves de Cottolengo. Le Roi parut goûter ces raisons, mais ne voulut rien faire sans consulter le saint homme, qui, à cette ouverture, sans perdre son calme, répondit : — « Votre Majesté a le droit de faire ce qui lui plaira; pour moi, je n'estime point qu'il y ait d'administration à créer. Je suffis seul à gouverner le Petit-Asile, et sans fatigue, parce que la Providence divine s'est chargée de tout. Pour ce qui est de la dette, la somme n'est ni

extraordinaire ni alarmante ; elle représente à peine nos dépenses d'un trimestre. Que l'Asile soit en retard d'un trimestre, je n'y vois point sujet de frayeur, ni que le monde soit en danger de périr pour cela. » — A cet exposé si simple, le Roi se prit à rire, et posant la main sur l'épaule de Cottolengo : — « Monsieur le Chanoine, répondit-il, soyez tranquille, on ne vous parlera plus de cela ».

Dans une autre rencontre avec Charles-Albert, ils étaient l'un et l'autre près d'une fenêtre donnant sur la place Royale. Le prince, au cours de la conversation, manifestait quelques craintes sur l'avenir de l'Asile. — « Mon cher Chanoine, disait-il, je souhaite que Dieu vous conserve longtemps ; mais, en fin de compte, avez-vous pensé à qui vous succèdera? Si vous venez à mourir, qu'en sera t-il de votre maison? — O Sire, répond le vénérable prêtre, mettez-vous en suspicion la Providence divine? Regardez sur la place : voici que l'on change la sentinelle en faction : un soldat murmure un mot à l'oreille de son compagnon, un autre s'arrête, l'arquebuse sur l'épaule, un troisième s'en va ; et, sans qu'on y ait fait attention, la garde du palais se continue. Il en sera ainsi pour le Petit-Asile. Je suis un néant. Lorsque la Providence le voudra, elle dira un mot à un autre, qui viendra prendre ma place, et continuera fidèlement la garde. »

Étonné et enchanté de cette réponse, le Roi s'écria : — « Mon bon Chanoine, je crois que cette Providence vous accompagne toujours et partout. Faites comme Dieu vous inspire, nous ne vous tourmenterons point. » Congédié, le serviteur de Dieu ajouta : — « Que Votre Majesté s'assure que, si je meurs avec des dettes, tout

sera payé jusqu'au dernier sou, parce que c'est affaire à la Providence, qui ne laisse pas protester sa signature. »

On raconta encore au prince que le chanoine ne tenait aucun registre, si ce n'est celui de l'état-civil. Une telle méthode d'administration parut au souverain très-extraordinaire. Il demanda à Cottolengo si cela était exact. — « Très-exact, Sire. — Mais, mon cher Chanoine, tant que vous vivrez vous saurez bien ce que vous devez, mais après votre mort comment fera t-on avec les créanciers ? » A cette question, le Père eut un sourire, et répondit modestement : — « Votre Majesté voudrait-elle me dire depuis combien d'années la Providence gouverne ce monde ? — Depuis environ six mille ans, dit le Roi. — Eh bien, Sire, a-t-on jamais entendu dire qu'elle ait fait banqueroute à quelqu'un ? cependant, où sont ses registres ? Or, le Petit-Asile appartient à la Providence, et vient d'elle. Quand son ouvrier actuel aura disparu, elle saura pourvoir à la circonstance, et faire payer à chacun ce qui lui revient. » Le Roi reprit : « Que voulez-vous que je dise à de pareilles raisons ? Faites comme Dieu vous inspire, et il saura bien poursuivre ce qu'il a commencé lui-même. »

Cottolengo vint un jour trouver le monarque, et l'entretien tomba sur l'état de l'Asile ; le Père ne put cacher la gêne présente, par suite du ralentissement des aumônes. A cet aveu, Charles-Albert devint sérieux et un peu froid. Le lendemain, il envoyait deux de ses officiers faire au chanoine certaines observations, spécialement sur la nécessité de ne pas développer sans limites son œuvre, et de donner plutôt un fondement solide à ce qui existait déjà. Les officiers firent avec Cottolengo

la visite de l'établissement. Dans la cour appelée du Calvaire, après de grands éloges de ce qu'ils avaient vu : — « Pour le moment, Monsieur le Chanoine, il ne faudrait peut-être plus penser à des agrandissements. Ceci est déjà très considérable. Il n'y a ni fonds ni rentes pour l'entretien réguliers ; et... qui sait ?... peut-être... enfin... Ce serait, il nous semble, sagesse et prudence. » Le bon chanoine branlait la tête en souriant, et disait : « Ouf ! ouf ! que d'affaires ! » Et se tournant vers une infirmerie qui, fraîchement bâtie, n'était pas encore occupée : — « Messieurs, dit-il, vous voyez cette grande bâtisse? l'unique souci qui me tient c'est qu'elle ne soit pas encore remplie de malades. Je n'ai pas eu assez de confiance en la Providence divine, et c'est pour cela que je me trouve dans l'embarras. Je suis peiné. Mais la salle se remplira, et bientôt. Vous estimez que le Petit-Asile s'agrandit trop : nous irons jusqu'à la rivière, là-bas, oui, jusqu'à la rivière, jusqu'à la Doire ! » — Les envoyés, ne sachant plus que dire, et admirant cette foi si ferme, reviennent auprès du Roi, à qui ils rendirent compte. Et celui-ci de s'écrier : « Je n'y comprends rien. Voilà décidément un homme extraordinaire. Laissons-le faire : au besoin, nous sommes là pour aviser. »

Peu de jours s'étaient écoulés, que le chanoine Valletti, recteur du *Corpus-Domini,* vient à mourir, laissant au Petit-Asile un legs de 30.000 francs. La nouvelle en étant arrivée au Roi, il se tourna vers le comte Collégno, et, lui racontant le fait que nous venons de dire, il ajouta : — « Vous le voyez, c'est vraiment une œuvre du ciel. Ce saint homme de Cottolengo a, sans faute, rempli sa nouvelle salle de malades, et la Providence paraît aussitôt ! »

CHAPITRE XXIIe.

Les secours de la Providence.

Cottolengo avait dit à l'un de ses amis, Jean Malano : — « La Providence a fait pour l'Asile beaucoup de miracles, elle est disposée à en faire bien d'autres ». Sans parler de l'existence même de l'établissement, prodige incontestable et continu, cette histoire n'est, en effet, qu'une série de merveilles.

Nous avons vu comment, au milieu même de détresses extrêmes, le vénérable fondateur ne se découragea ni ne faillit jamais. Appuyé sur Dieu, son cœur ne doutait point du secours. C'est ce qui avait fait dire de lui *qu'il tenait les clefs de la Providence*, d'autres assuraient qu'il avait *le don de la multiplication des pains*. Citons quelques traits.

La sœur Dominique, chargée du réfectoire, se trouva un matin sans le moindre aliment pour les religieuses. Elle court au Père, et lui annonce que ses filles vont être obligées de jeûner. — « Cela va bien ainsi, dit Cottolengo. Avez-vous remarqué qu'elles soient pour cela de mauvaise humeur et défiantes de la Providence ? — Non certes ; elles ne se plaignent point, mais il est aisé de voir que l'appétit est en éveil. — Eh ! bien, reprend le Père, un peu de patience ; rappor-

tons-nous-en à Dieu. Pour moi, je n'ai rien, et il n'y a pas davantage dans le tronc, que j'ai visité à l'instant. » Au bout d'une demi-heure, il sort de sa chambre, va de nouveau au tronc, et en retire plusieurs rouleaux montant à la somme de deux mille francs, qu'il porte incontinent à la sœur.

Les sœurs Pétronille et Dominique étaient préposées à la distribution du vin. Elles viennent un jour avertir le serviteur de Dieu que le vin allait manquer, et lui proposent de le supprimer pour ceux qui se portent bien. — « Quant à cela, non, répond-il ; donnez à tout le monde: la Providence d'aujourd'hui est la Providence de demain ». Le jour suivant, tout était vide, et voici sœur Pétronille devant le Père. — « Cette fois nous sommes à fond de tonneau ; il n'y a plus une goutte même pour les malades ».

Eh bien, répond-il, si les malades se plaignent, vous leur direz que le Père a levé un peu trop le coude ce matin, mais qu'ils prennent patience, parce que le Seigneur sait que nous n'avons plus de vin. Il y a encore quelques minutes avant le dîner, et ce temps peut suffire au Bon Dieu. » — En s'en retournant, la sœur voit entrer dans la cour plusieurs tonneaux de vin, et s'empresse de l'annoncer à Cottolengo, qui, sans s'émouvoir, lui dit : « Vous avez sous les yeux les œuvres de la Providence. » Elle, s'en allant droit aux porteurs, s'informe d'où vient cet envoi ; ils refusent de répondre autre chose que : « Dépêchons-nous, nous n'avons pas le temps ! Mettez ce vin où il doit être. Nous ne demandons ni argent ni reçu. » Ce bienfaiteur ne fut jamais connu.

La sœur de la cuisine se présente, un autre jour, à Cottolengo, vers onze heures, pour lui dire que l'eau

bout dans les marmites, mais qu'elle n'a rien à mettre dedans pour faire la soupe. — « Espérons en la Providence, ma fille. Pensez-vous qu'elle nous laissera sans potage ? Il ne faut pas croire ces choses-là, même en dormant. » Quelques minutes s'étaient écoulées, qu'on voit entrer un inconnu demandant à être présenté au Père. Or, celui-ci s'était enfermé, et ne voulait recevoir personne. A force d'instances, l'inconnu obtient que la portière aille le prévenir. — « Qu'il vienne, dit Cottolengo, et faites-lui prendre auparavant une tasse de café ». En entrant dans la chambre, l'étranger dit, en forme de salutation : — « Mon Père, le café du Petit-Asile est exquis, et vous me permettrez bien de payer celui que je viens d'y goûter ». Sur quoi il dépose un rouleau de cinq cent francs et se retire. On avait de quoi faire la soupe !

Le bon Chanoine a raconté lui-même à l'évêque de Suze, Mgr Cirio, que, l'Asile étant un jour sans vin et sans aucun moyen de s'en procurer, il s'en remit à Dieu de cette nécessité. A ce moment même, on frappe vivement à la porte, et, dès qu'elle est ouverte, une file de chariots s'y engagent, chargés de tonneaux. Les porteurs refusèrent aussi de dire le nom du bienfaiteur.

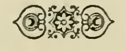
A la suite d'une revue au Champ-de-Mars, les soldats venaient de recevoir une gratification et s'apprêtaient à festoyer. Ils dirent au colonel : — « La soupe est déjà faite, et nous n'allons certes pas manger celle-là : qu'en faire ? — Oh ! répond l'officier, vous n'avez qu'à la porter au Petit-Asile : elle y trouvera bon accueil. » L'Asile, justement, à cette heure, qui était celle du repas, se trouvait dans la dernière détresse en fait d'aliments. L'arrivée des soldats fut la réponse du nourricier céleste.

Nous ne finirions pas si nous voulions consigner tous les traits providentiels qui peuplent la vie du saint homme. Ils se ressemblent tous par ce point, une intervention merveilleuse du Ciel.

Ce n'était pas pour les seuls aliments. Cottolengo tenait à une minutieuse propreté, ce qui rendait nécessaire une grande quantité de linge dans la maison. Il arriva un jour où l'on en manqua : et voici venir une voiture chargée de toile pour au moins six mille francs ! — Le même fait se répéta une autre fois, où douze hommes apportèrent une énorme provision de linge.

Le pain manquant un jour au réfectoire, le Père fit réciter un *Miserere,* qui n'était pas terminé que le pain arrivait en abondance. Ainsi de la cire de l'autel, un jour de S. Vincent de Paul.

Du saint homme on pouvait dire, avec le Psalmiste : « *Confortavit seras portarum tuarum, benedixit filiis tuis in te* : le Seigneur a fortifié les serrures de votre demeure, en vous il a béni vos enfants ». (Ps. 147).





LIVRE TROISIÈME

FONDATIONS ET CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES.

CHAPITRE Ier.

Cottolengo fondateur de familles religieuses.

Les merveilleuses fondations auxquelles nous venons d'assister sembleraient plus que suffisantes pour épuiser les forces et même la vocation d'un saint. Joseph Cottolengo, guidé par Dieu même, s'avança bien au-delà cependant : et c'est cette nouvelle face, ou plutôt ce complément de sa vie, que nous avons maintenant à retracer. Le champ est vaste, les horizons multiples, tous les détails admirables.

C'étaient les âmes surtout, et non pas seulement les corps en proie à l'infirmité, qu'il s'agissait pour le vénérable d'assister, de guérir, de fortifier. Donner des âmes au ciel, de véritables fils à l'Eglise, de sincères disciples

à Notre-Seigneur Jésus-Christ, des serviteurs pieux à la divine Marie: tel fut pour lui le but suprême de tant de sacrifices et d'efforts. Mais, en outre, il aspirait à pouvoir offrir à Dieu une couronne de familles religieuses vouées à la perfection, les unes dans les exercices d'une rigoureuse pénitence, celles-ci dans la prière continuelle, les autres dans le service du prochain, celles-là dans le dévouement aux âmes et à la sanctification des peuples.

Ce n'est pas tout. En vertu de cette loi sublime du sacrifice qui permet à l'innocent d'expier pour le coupable, de cette loi qui commence par l'immolation des victimes pour avoir son couronnement au Calvaire, dans les différents instituts fondés par lui, il établit comme base l'intention, en chacun des membres, de s'offrir en expiation volontaire et perpétuelle pour le salut du prochain.

Rien n'échappait aux préoccupations de ce grand cœur, dévoré de l'amour de Dieu: les besoins de l'Eglise, ceux de l'Etat, le Souverain-Pontife, la hiérarchie ecclésiastique et la hiérarchie civile, le succès des missions chez les infidèles, la perfection du clergé et des ordres, les âmes du purgatoire, les agonisants, les pécheurs. Il pensait à tout, avait pourvu à ce que dans le Petit-Asile on y pensât aussi, et que de toutes les manières et pour toutes les nécessités il y eût incessante supplication à la divine miséricorde. N'avait-il pas dit, un jour, que « l'Asile devait être une citadelle de protection pour Turin et pour tout le royaume»?

Dès 1834, s'entretenant avec sa sœur Cunégonde, chargée de la lingerie au Valdocco, il lui fit vit voir des habits religieux qu'il devait, quelques années plus tard, donner à diverses congrégations formées par lui. Il en parlait aussi quelquefois aux Vincentines, et l'on voyait que cette idée le poursuivait. — « Mais, Père, disaient celles-ci, où loge-

rez-vous tant de monde? à peine si nous avons de la place pour nos malades et pour nous! — Mes filles, répondait Cottolengo, le Petit-Asile est semblable a un grain de senevé ; il deviendra un grand arbre à l'ombre duquel vivront bien des sociétés. Je vous assure que notre nombre dépassera trois mille. Laissez agir la Providence. Le Petit-Asile est une arche de Noé destinée à recueillir toutes les espèces de misères humaines, qui seront assistées par nos différentes familles religieuses. Vous irez dans les hôpitaux, dans les écoles de province; puis, vieillies et fatiguées, vous reviendrez ici comme à la maison-mère. Souvenez-vous alors que celui qui vous l'a prédit est ce pauvre radoteur. »

Avant de constituer les règles définitives, il voulut éprouver sur lui-même jusqu'où peut aller la faiblesse humaine dans la voie de l'austérité, des jeûnes et de la pénitence. Il se mit pendant quelque temps au silence absolu, à un jeûne sévère poussé jusqu'à ses extrémités, à coucher sur la dure, parfois sur la terre nue, à porter des cilices et des chaînes de fer, à se donner de rudes disciplines. Ainsi muni de l'expérience personnelle, il devait réglementer plus sûrement.

Du reste, et il est sans doute superflu de le dire, observateur scrupuleux des lois ecclésiastiques, il n'agit jamais dans les fondations sans l'aveu de l'autorité diocésaine. L'archevêque de Turin, l'illustre Mgr Fransoni, disait de Cottolengo: — « Laissez-le faire: il est conduit par l'Esprit de Dieu. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, nous sommes assurés qu'il dit bien et qu'il fait encore mieux.»



CHAPITRE II.

Le monastère du Suffrage

En 1835, la sœur vincentine Gertrude était réduite par la maladie à toute extrémité; on attendait son dernier soupir. Ses parents, agenouillés autour de son lit d'agonie, éclataient en sanglots. Survient le serviteur de DIEU, qui, se penchant vers l'agonisante et lui adressant quelques paroles, se retourne ensuite vers le père et la mère : — « Pourquoi pleurer ainsi? leur dit-il. Soyez en paix, votre fille ne va pas encore mourir ; elle ne saurait s'introduire au paradis à si bon compte. La bonne Gertrude a encore à faire dans le Petit-Asile. Avant de nous quitter, elle sera abbesse d'un couvent ! » Et souriant, il se retira. Cinq ans après, la sœur Gertrude était au nombre des premières sœurs qui formèrent la congrégation du *Suffrage*, et, quelques années après la mort du Père, son élection comme supérieure confirma ce dont on avait maintes preuves, que Cottolengo guérissait les malades et connaissait l'avenir.

Pour cette fondation, il y eut d'abord quelque obscurité dans sa pensée. Il pria et fit prier, afin de bien connaître la volonté divine. Au bout de quelques mois, pendant lesquels on n'avait pas cessé d'offrir le saint sacrifice à cette intention, il choisit soixante Vincentines, et les plaça dans une pauvre maison qu'il venait d'acheter près de l'ancien cimetière de Saint-Pierre-aux-Liens. — Son dessein était

d'ouvrir à ses religieuses, vieillies et fatiguées, une retraite pour la sanctification de leurs derniers jours. Il le leur annonça à elles-mêmes, en les visitant, dans une instruction qu'il leur adressa. Le Seigneur lui fit bientôt comprendre que la chose devait être différente.

Il y avait un mois qu'elles étaient ainsi réunies. Le jour de Ste Scholastique, le serviteur de DIEU, accompagné du chanoine Anglésio, vint au monastère, et ce fut en mettant le pied sur le seuil qu'il reçut l'illumination d'en-haut. Il entre, se fait rendre compte de la situation, félicite les sœurs ; puis, au moment de se séparer d'elles, il les assemble dans la cour et leur parle ainsi, avec ce sourire angélique qu'il avait en ses discours de piété : — « Mes chères filles, entendez ceci : le Seigneur a changé les cartes dans mes mains, et, comme j'entrais dans cette maison tout à l'heure, il m'a fait connaître qu'elle doit être un nid de colombes. Vous formerez un monastère de clôture, que déjà je savais devoir exister dans le Petit-Asile. » Et incontinent il désigne la supérieure, une maîtresse générale, une assistante ; la sœur Claire enseignera à lire le latin et à réciter l'office.

Telle fut, en 1840, le début du monastère du *Suffrage*.

Il régla que la nouvelle congrégation serait ouverte à toute Vincentine qui, après dix ans de service auprès des malades et des pauvres, se sentirait fatiguée et désirerait un juste repos pour sa vieillesse. On pourrait y admettre aussi les jeunes filles, de l'Asile ou d'ailleurs, qui, âgées de seize ans et estimées à cause de leur vertu, marqueraient vocation pour la vie religieuse. Le fondateur en ouvrait aussi les portes aux pieuses veuves désireuses de quitter le monde et de se consacrer à DIEU.

Le nom de *Suffrage* désigna le nouvel institut, parce qu'on y devait prier sans cesse et mériter pour

les âmes du purgatoire. Oui vraiment, les pensées des saints sont belles comme la fleur, embaumées comme un parfum. Après avoir, à l'exemple de Marthe, suivi Notre-Seigneur dans la personne des pauvres, les Vincentines venaient remplir auprès de lui le rôle de Marie-Madeleine, et, couchées à ses pieds dans la contemplatoin de la vie claustrale, se dévouer au service des âmes retenues dans les flammes expiatoires. La charité avait été leur premier mot, la charité serait le dernier.

Quelques mois après, le serviteur de Dieu apporta la règle, dont il avait mitigé quelques articles un peu trop austères. — « Je veux que vous sachiez, dit-il en la présentant, que ces constitutions ne sont pas de moi, qu'elles m'ont été inspirées de Dieu, et que je les ai tracées pendant la nuit pour obéir à la voix du Seigneur, malgré le sommeil qui m'oppressait. » — Simple toujours, il les avait écrites sur les bords libres de deux lettres, parce que, dit-il, « je n'avais pas d'autre papier ». On en fit lecture ; il commenta chaque article, et recommanda qu'on ne se permît pas d'y rien changer, cette règle, répétait-il venant entièrement de Notre-Seigneur. L'habit même, noir et blanc, tombait sous cette loi du respect. La clôture commença dès lors, et le monastère du *Suffrage* fut dès ce moment ce qu'il est encore aujourd'hui.

Cottolengo était heureux de cette création, à cause des âmes du purgatoire. — « C'est l'unique couvent disait-il, qui existe avec cette destination. J'espère qu'il s'en formera d'autres du même genre, mais ils seront par-là les fils du Petit-Asile. » [1]

(1) Le lecteur n'ignore pas, sans doute, que, depuis, une congrégation similaire s'est établie en France ; les *Dames Auxiliatrices des âmes du Purgatoire* : sans parler de plusieurs confréries en diverses villes, notamment à Nîmes.

Il vint au Suffrage pour la fête des Morts, officia lui-même en grande solennité, et fit le sermon. Les sœurs passèrent la nuit à prier pour les défunts. Désormais elles feront de même le 2 novembre de chaque année.

La communauté doit réciter quotidiennement *au chœur* l'office des morts, le rosaire, et, aux fêtes de la Sainte Vierge, le petit office qui lui est dédié; sans parler de cent cinquante fois le *Miserere* devant le Saint-Sacrement, à l'imitation des cent cinquante psaumes de David et des cent cinquante *Ave Maria* du rosaire. Trois sœurs sont députées, de jour et de nuit, pour une heure d'adoration en présence du tabernacle, de manière que cette adoration ne soit jamais interrompue. — Du reste, point de parloir, à peine quelques instants de récréation, un silence à peu près perpétuel.

Les pauvres sœurs étaient tourmentées, insultées, attaquées à coups de pierre par-dessus les murs, par les ouvriers grossiers et brutaux d'une fabrique voisine. — « Cela n'ira pas longtemps ainsi ! » cria un jour le saint homme à ces misérables. Peu après, le feu réduisit en cendres leur établissement, et ils durent s'éloigner pour ne plus revenir.

Notre temps n'en est pas à apprendre à quelle profondeur d'abjection descend l'homme du peuple qu'on a séparé de Dieu.



CHAPITRE IIIe.

Le monastère des Filles de la Pitié.

Les fleurs naissent des fleurs : du parterre nouvellement planté du Suffrage allait s'élever une autre et puissante tige, les *Filles de la Pitié.*

Méditant souvent, comme l'ont fait tous les saints, la passion de JÉSUS-CHRIST et les douleurs de Marie, Cottolengo désira instituer avec ses Ursulines une famille de religieuses rappelant, en face de ces mystères sacrés, les filles de Jérusalem qui suivirent JÉSUS au Calvaire.

Il n'en était encore qu'à la pensée, et déjà le démon entreprit de le combattre par ses prestiges ordinaires ou extraordinaires. L'incrédule, esprit essentiellement superficiel et borné, sourit au seul énoncé de ces faits : le catholique, dont la vue est plus sûre et l'esprit mieux nourri, sait à quoi s'en tenir là-dessus, et, à côté des témoignages des siècles et de tous les saints, n'oublie point que Satan s'en prit à Notre-Seigneur lui-même, et sous une forme sensible. Il n'y a guère d'événements mieux établis que ceux-là dans l'histoire ecclésiastique.

Or, les Ursulines étant choisies par l'homme de DIEU pour l'œuvre projetée, le démon essaya de les faire partir ou de les effrayer par des manifestations terrifiantes qui avaient lieu la nuit dans leur dortoir. Une

bénédiction du Père suffisait pour chasser l'esprit maudit ; mais il revenait sous une autre forme ; il prit même un jour celle du bon chanoine pour gourmander quelques sœurs dans l'accomplissement de leur devoir. Cottolengo avoua que l'Enfer ne l'épargnait pas lui-même, et l'entourait de ses pièges.

Il ne se laissa détourner par rien, et choisit douze jeunes filles, dont dix de ses Ursulines, et deux autres acceptées pour la première fois. Il les installa, faute de local définitif, dans quelques chambres voisines du Suffrage, et les confia à la direction de la sœur Claire pour les éprouver et les former peu à peu. Au bout de quelque temps, il leur remit la règle et les revêtit de l'habit. Cet habit est bleu, avec un scapulaire dont la partie de devant porte une image de la Vierge des Douleurs, et de l'autre une croix rouge ; le voile est blanc. On ne doit rien changer au costume, que Cottolengo assurait avoir reçu de la Mère de Dieu. Autant en disait-il des constitutions ; et il était bien pénible à son humilité d'avouer ainsi ses communications familières avec le ciel. Cette congrégation était, dans un sens, une nouveauté, puisque de tous ses membres la plus âgée avait dix-huit ans.

Quand on pénètre dans cet asile de la pénitence, il semble qu'on rencontre les images silencieuses d'un sépulcre. Les murs d'un blanc de chaux, les bois de lit peints en noir, l'aspect général, tout vous dit : Ici l'on est mort au monde, on ne vit qu'à Dieu. Aussi bien le but particulier de l'institut est-il, comme nous l'avons dit, d'honorer la passion et la mort de Notre-Seigneur et les douleurs de Marie. Le pieux fondateur désirait que les sœurs fussent au nombre de trente-trois, un souvenir des trente-trois années de la vie du Sauveur ici-bas.

Elles doivent vivre du travail de leurs mains, et à cause de cela n'ont point l'office au chœur ; mais, au coup précis de minuit, elles se rendent processionnellement à l'église, ou elles restent deux heures en prières et font le chemin de la croix. Chacune, à tour de rôle, passe aussi une heure d'adoration devant le Saint-Sacrement, pour réprésenter Ste Madeleine au tombeau de JÉSUS-CHRIST.



CHAPITRE IVe.

Les Ermites du Saint-Rosaire.

Parmi les vies des saints que goûtait plus particulièrement Cottolengo étaient celles des Pères du désert : il s'en était fait, depuis sa jeunesse, comme un parterre où il aimait à cueillir les fleurs de la parfaite retraite, de la pénitence et de la piété. Ses conversations avec ses amis ramenaient fréquemment ce sujet, et il n'y tarissait point. Il en entretenait ses malades, il en discourait auprès des sœurs ; il eût voulu ressusciter ce genre de vie dans son Petit-Asile. « Que ne pouvons-nous imiter en tout ces fervents anachorètes ! » s'écriait-il dans son ardeur.

Le Seigneur lui ménageait l'occasion d'accomplir cette œuvre désirée. — Le sénateur Joseph Robéri, magistrat aussi pieux que savant, lui avait légué une métairie appelée la Rezza, située entre Gassino et Castiglione, avec la clause que le Petit-Asile ne pourrait jamais aliéner cette propriété. Une telle condition blessait les sentiments du bon chanoine, qui ne voulait pas, selon son expression, « lier les mains à la Providence », et il hésita quelque temps à accepter ; puis il crut entendre la voix de DIEU, et la métairie lui fut remise.

Sa première pensée fut le soulagement de l'âme du bienfaiteur, et dans une maison voisine il établit à cette intention une école gratuite de filles, dirigée par

les Vincentines. Quant aux bâtiments de la métairie, il les destina à la fondation de sa communauté des *Ermites du Très-Saint-Rosaire*, sous la protection de S. Romuald.

On a vu, au livre précédent, que, déjà en 1839, il avait formé à l'Asile une congrégation de jeunes gens appliqués à réciter le chapelet, en outre de leurs devoirs spéciaux. Il y en avait, dans le nombre, qui montraient une inclination prononcée pour la solitude et l'oraison, et qui semblaient aspirer à quitter entièrement le monde. Ce fut un noyau tout trouvé pour la fondation nouvelle. Cottolengo était prêt à recevoir aussi les veufs animés du même désir de retraite.

Comme il l'avait fait auparavant, cette fois encore il essaya sur lui-même les austérités qu'il songeait à introduire dans la règle : pain de la plus basse qualité, un peu de soupe, quelquefois sans huile, de la salade, et les jours de fête un petit poisson ou un fruit ; point de vin ; sur le reste, aucune des commodités de la vie. S'étant assuré qu'un pareil régime était supportable, il entreprenait l'œuvre.

Il y avait parmi ses hôtes de l'Asile un jeune homme de trente ans, nommé Bénunzio, habile au travail, intelligent, bon et pieux, mais malheureusement sujet à des attaques fréquentes d'épilepsie, et sortant de fièvres terribles qui l'avaient tout-à-fait abattu ; il ne pouvait quitter le lit qu'à la condition de rester enfermé dans sa chambre. Le serviteur de DIEU vient le trouver, et lui dit joyeusement : — « Bénunzio, je sais que tu commence sen avoir assez de tes fièvres ; et quant à cette épilepsie, je m'assure que tu ne dirais pas non si l'on t'en débarrassait. — Que faire ? que faire, mon Père.

A la volonté de Dieu? répond le malade. — Mais toi, reprend Cottolengo, veux-tu t'y résigner à cette volonté divine? — Comment faire autrement? dit l'infortuné. — Voilà qui est bien, continue le Père. Si tu entends chercher la volonté divine, viens avec moi à Gassino : je veux faire de toi un ermite du Saint-Rosaire, et, avec la vie commode que tu mèneras là, l'épilepsie disparaîtra en toute hâte, les fièvres prendront le large, et tu seras guéri pour tout de bon. »

Ils partent. accompagnés d'autres jeunes gens. A peine arrivés à Gassino, le Père dit à Bénunzio : « Laisse là tes bas et tes souliers, et prends-moi cette paire de sabots ; jamais je n'en vis de meilleurs ». Le malade obéit, et, armé de cette nouvelle chaussure, accepte tout simplement la vie de jeûne, de silence et d'austérités réservée aux ermites. Pendant deux jours, Cottolengo instruisit, exhorta le petit troupeau, donna l'habit religieux à Bénunzio et l'installa supérieur, avec le nom de Frère Philippe-Marie. Tout ce qu'il avait promis se réalisa : Philippe-Marie n'eut plus la moindre infirmité. Le docteur Granetti, devant cette guérison, n'hésita point à la déclarer un miracle, un fait surnaturel, inexplicable à la science.

La règle adoptée fut celle de S. Romuald, avec de légères modifications nécessitées par la différence des temps. L'habit est d'un grossier drap gris en forme de sac, avec le capuce et le scapulaire noirs, et sur le cœur une image de Notre-Dame du Rosaire ; aux reins une ceinture de cuir, aux pieds des sabots, sans chaussettes ; la tête rasée sauf une couronne étroite de cheveux, et la barbe tout entière. Quant aux pratiques, elles étaient celles d'une rigoureuse pénitence : jeûne trois fois la semaine, mercredi, vendredi et samedi ; aliments mai-

gres toute l'année; sommeil sur une planche; office de la Sainte Vierge au milieu de la nuit, suivi du rosaire entier; la discipline tous les vendredis; le silence perpétuel. L'adoration du Saint-Sacrement ne devait être jamais interrompue. L'occupation corporelle était, comme pour les trappistes, la culture de la terre. L'esprit s'occupait des vies des saints et des exemples laissés par les anciens moines.

Cottolengo ne manquait pas de visiter chaque semaine cette fervente et si intéressante colonie du désert, et il en revenait toujours en bénissant Dieu des progrès et de la profonde vertu de ses chers enfants. Parmi eux régnait la paix, le contentement du cœur; une douce joie se lisait sur leurs visages, Le détachement des sens communique à l'âme une vigueur et une vie que les mondains ne comprennent point, qu'ils ne soupçonnent même pas.

Le Seigneur, en plus d'une occasion, fit connaître combien lui étaient agréables ces élus de sa grâce. Le frère Sabas ayant été pris de fièvres malignes, le mal grandit si rapidement qu'on désespéra de ses jours. Averti aussitôt, le Père quitte Turin au commencement de la nuit, se rend à l'ermitage, et, pendant que les religieux sont au chœur, entre dans la cellule du moribond, l'examine de près, s'informe auprès de l'infirmier, puis prononce ces paroles: — « Frère Sabas, il est temps de rejoindre nos autres frères qui invoquent Notre-Dame à la chapelle. Venez avec moi: il n'est pas bien d'abandonner ainsi vos compagnons. » Le frère se lève à l'instant, et, comme s'il n'eût jamais été malade, il va se joindre à ses frères pour le reste de l'office. Il était entièrement guéri.

Le projet de Cottolengo était bien plus étendu. Au lieu de ces vingt ou trente ermites, il espérait en rassembler cent cinquante: un tiers pour la psalmodie au chœur et l'adoration perpétuelle, un tiers pour la culture, les cinquante autres pour l'assistance des malades. Il ne put compléter de la sorte cette institution sainte: Dieu allait l'appeler à la récompense. Il avait d'ailleurs établi que les prières et les bonnes œuvres des ermites seraient en faveur de la famille royale de Sardaigne et de tous ceux qui avaient charge d'administration dans l'Etat. La piété ne fait que purifier et rendre plus vifs les sentiments d'un juste patriotisme.

Plus tard, lorsque la Révolution vint tout menacer dans ce pays, naguère si paisible et si heureux, les ermites furent rappelés dans le Petit-Asile pour y reprendre leurs fonctions premières.

La lettre suivante, écrite par Cottolengo au comte Trabucco de Castagnéto, le 12 août 1840, fera connaître au lecteur un autre dessein du serviteur de Dieu pour la gloire de son divin Maître.

— « Il est onze heures du soir, et, ma préoccupation » d'esprit m'empêchant de trouver le sommeil, je me » sens poussé, pour tranquilliser mon âme, à écrire » ces deux lignes et à vous les adresser. Vous en fe- » rez le cas qu'il vous plaira.

» Aujourd'hui même, vers les trois heures, une per- » sonne très-dévouée au Petit-Asile de la Providence » sous le patronage de S. Vincent de Paul, m'a con- » duit, par intérêt pour l'Asile, dans les environs de » la Superga. Nous sommes allés voir, parmi les au- » tres propriétés, celle de l'Académie Royale, que l'in-

» tendant nous a dit devoir être prochainement mise
» en vente. Ayant étudié le local, je l'ai trouvé dé-
» garni de tout meuble, et d'autre part assez grand
» pour recevoir commodément plus de cent personnes.
» Levant ensuite les yeux vers la basilique de la
» Superga, la pensée m'est venue (et c'est celle qui
» me poursuit depuis ce moment) que, si le Petit-Asile
» pouvait faire l'acquisition de cette propriété, il se-
» rait aisé d'y réunir de nombreux adolescents de dix
» à dix-huit ans, qui, menant à peu près la vie monas-
» tique sous quelques bons maîtres, tels que notre Asile
» en compte présentement, rendraient, dans la petite
» église voisine, des hommages perpétuels à l'Auteur
» de tout bien, priant également sans discontinuer, par
» l'oraison vocale, les saints cantiques et la méditation,
» pour les augustes défunts dont les précieuses dépouilles
» reposent dans la basilique. Ils imploreraient la paix et
» prospérité en faveur des vivants, nos augustes et vénérés
» souverains et princes, jusqu'à la fin du monde. Or,
» cette famille de jeunes gens, au nombre de cent vingt,
» ainsi qu'il conviendrait pour ce dessein, se trouve-
» rait sans doute en un peu plus d'une semaine. Il
» suffirait de faire un choix parmi ceux qui journelle-
» ment se présentent à la porte du Petit-Asile, et qui,
» venus de tous les points du Piémont, ne peuvent
» être reçus, faute de place, dans un établissement re-
» gorgeant d'hôtes de toute sorte.
» Telle est l'idée qui me tracasse ce soir, et que
» j'offre à vos réflexions. Je crois que l'exécution se-
» rait peu dispendieuse ; et la chose pourrait être en
» bonne voie, par la grâce du Seigneur, avant la fin
» de Septembre. Il n'y faudrait que quelques répara-
» tions pour la sécurité et la tranquillité de ces jeunes

» religieux *en herbe,* qui, avec leur habit propre de
» religion, pourraient, entre la prière et l'étude, s'oc-
» cuper à la culture des terres de la propriété, sous
» une bonne direction, et par la suite entreprendre le
» genre de travail que l'expérience aurait fait connaî-
» tre le meilleur pour eux-mêmes ou pour la commu-
» nauté, si DIEU permet qu'elle se forme.

» Je suis bien sûr que Votre Excellence, au fond de
» son cœur, va me taxer de niaiserie, de folie, de sotti-
» se. Elle a vraiment raison de penser ainsi de ma
» très-chétive personne. Cependant, daignez prendre
» en pitié les idées d'un homme désireux de se donner
» tout à DIEU, et qui n'en est pas moins obligé de
» demander sans cesse pardon pour ses péchés. Daigne
» la divine miséricorde bénir nos intentions et les amener
» à bon port !

» On pourrait également, dans cette maison, charger
» un maître d'enseigner la lecture et l'écriture, avec
» le catéchisme, aux paysans des environs, qui m'ont
» paru en avoir grand besoin. »

Il semble, en lisant cette lettre, que le serviteur de DIEU désirait que le comte de Castagnéto entretînt de cette affaire le Roi, dont il était l'intendant-général. Qu'il l'ait fait ou non, la chose en resta là, Cottolengo en ayant simplement le mérite devant DIEU.



CHAPITRE Ve.

Les Carmélites déchaussées. — Les Filles Repenties.

Les occupations fatigantes et continuelles des Vincentines ne pouvaient manquer d'abattre leur santé. Déjà plusieurs étaient devenues incapables d'aucun travail. Cottolengo, qui avait une si grande tendresse de cœur, s'émut de cette situation, autant pour les malades de l'hôpital que pour les sœurs elles-mêmes. Il pensa à leur procurer à la campagne une maison de convalescence et de repos. La Providence, ici encore, vint à son aide.

L'un de ses pénitents, l'avocat Joseph Biandrà, lui offrit, pour en disposer comme il l'entendrait, le prix de deux propriétés qu'il venait de vendre. Cottolengo jeta alors les yeux sur une habitation à Cavoretto, entourée de champs et de vignes ; elle convenait ; il l'acheta, y installa ses infirmes, et y joignit dès le premier jour une école pour les petites filles. Nous le retrouvons partout animé de ce zèle pour l'instruction des enfants.

Mais une autre entreprise allait succéder à celle-ci : car le serviteur de Dieu était infatigable, *insatiable* allions-nous dire.

Un jour donc, sans en souffler mot à personne, il se

rend à Cavoretto, où se trouvaient environ vingt-cinq jeunes filles ou Vincentines du Petit-Asile. Après les avoir saluées, il va droit à la cuisine, et, montrant une marmite sur le feu, il demande ce qu'on a mis là-dedans. On lui répond que c'est la viande du dîner. — « Oh ! reprend-il, que voulez-vous faire de cette viande, vous autres ? il vaut bien mieux la porter au fermier, dont la famille se réjouira. Pour ce qui est de vous, il n'entrera plus de viande dans cette maison : car vous êtes appelées à devenir Carmélites déchaussées, vouées conséquemment au maigre le plus strict, ail, oignons, légumes et fruits, suivant ce que la Providence vous enverra. » — Il n'en avait été nulle question jusque-là : on accepta le changement avec joie néanmoins. Le silence perpétuel fut établi, une supérieure nommée, et les exercices commencèrent. Le Père se retira tranquillement au Petit-Asile, comme s'il n'eût rien dit ni rien fait.

Le genre de vie de ces religieuses devant être très-austère, il s'en alla au couvent des Madeleines, fondé depuis peu par la charitable marquise de Barolò, et se fit céder deux jeunes filles déjà formées à la régularité monastique. Elles ne vinrent qu'un peu plus tard, l'une à Cavoretto, l'autre au Valdocco. La première, sœur Marie du Carmel, devint dans la suite supérieure de la maison.

La communauté fut placée sous le double patronage de Notre-Dame du Carmel et de Ste Thérèse. L'habit est de bure, couleur cendrée, avec le scapulaire blanc, le voile blanc bordé de noir, une image de Marie sur la poitrine, une ceinture de laine, la chaussure en cordes. Il n'y a point de parloir, mais le seul tour pour les conversations indispensables avec les personnes du de-

hors. L'adoration du Saint-Sacrement est perpétuelle. Il y a office à la chapelle de deux heures du matin à quatre heures. Le travail manuel occupe les heures libres. Le jeûne est de tous les jours ; ni viande ni poisson ni œufs ; une pauvre soupe avec un peu d'huile. Les sœurs couchent tout habillées, sur un mauvais sac, aussi dur que le bois.

Au début, cette rigueur de vie en rendit quelques-unes malades : Cottolengo ne s'en inquiéta point, persuadé, par sa propre expérience, que les tempéraments s'y feraient ; ce qui eut lieu, en effet. Les santés y devinrent robustes à étonner tout le monde.

Cottolengo visitait ses Carmélites toutes les semaines, leur faisait des conférences et des instructions, désirant du fond du cœur de former quelque Thérèse de Jésus, quelque Madeleine de Pazzi. Et vraiment cette communauté est restée l'une des plus ferventes de Turin et du diocèse.

Notre bon chanoine, ainsi qu'il a été dit déjà, avait pensé souvent à la préservation des jeunes files. Il désirait faire davantage, et tendre une main secourable à celles qui, par l'incurie des parents ou de tout autre manière, avaient eu le malheur de faillir, et accepteraient l'occasion de rentrer dans le bon chemin. La marquise de Barolò, il est vrai, venait d'établir un Refuge ; il y avait, en outre, la maison du Bon-Pasteur ; cependant le saint homme pensait qu'on n'avait point pourvu à certaines misères dans ces établissements, et qu'il restait toujours une place à prendre. Il ne tarda guère à être fixé.

En 1840, on avait appelé, pour prêcher une mission dans la cathédrale de Saluces, trois Pères Domicains, parmi lesquels était le P. Thomas Ghilardi, depuis évêque de Mondovi. Bénis de Dieu, les saints exercices avançaient

lorsque celui-ci vint à faire une instruction sur la conversion de Marie-Madeleine. Ce sujet était providentiel dans le moment. Comme le prédicateur descendait de la chaire, une pécheresse se présente à lui, et, donnant les marques de la plus vive contrition, prend sur l'heure les moyens de mener désormais une vie toute différente; puis, sur le conseil du Père, elle amène à l'église jusqu'à onze de ses compagnes, qui à son exemple se convertissent.

Différentes familles les recueillirent d'abord, afin de les éloigner du péril; ensuite le P. Ghilardi s'adressa à la marquise de Barolò, pour faire recevoir dans son Refuge ces douze pénitentes. Cela n'étant pas possible alors, le zélé dominicain s'en vint au Petit-Asile, et proposa à son ami Cottolengo de former à son tour une maison de Repenties. Cette ouverture fut pour le serviteur de DIEU ce qu'est la découverte d'un trésor à qui n'a rien. — « Eh! mon DIEU, s'écria-t-il, j'y avais déjà pensé, mon bon Père Ghilardi, et j'attendais la réponse du Seigneur. Je vous en prie, revenez après-demain. »

Comme toutes les œuvres de Cottolengo, celle-ci fut menée avec une admirable rapidité. En trois jours la maison était prête et meublée, la permission de la chapelle obtenue, la clôture organisée. C'était près de Gassino qu'il avait loué cette habitation, où il fit venir cinq de ses Carmélites les plus exemplaires, qu'il constitua supérieure et directrices. Les douze arrivèrent bientôt. L'établissement prit corps, et fut mis sous le patronage de l'illustre pénitente Ste Thaïs; d'où leur nom de *Thaïdines.*

Il fallait acheter la maison, si l'on voulait faire quelque chose de durable. Comme toujours, n'ayant pas un centime, le Père s'achemine vers le notaire, et en route entre dans une riche famille de Turin, qui le reçoit avec toutes les démonstrations de la joie et du respect; on s'informe du

motif de cette bonne visite. — « Que voulez-vous ? dit le saint homme : j'ai acheté à Gassino une maison pour y procurer la gloire de Dieu, et de ce pas je vais régler avec le notaire, mais léger comme un papillon, et sans avoir un sou à lui donner. — Qu'à cela ne tienne, répond le chef de famille : ma femme, mes enfants nous nous cotiserons, et la somme se trouvera. »

On la lui remet effectivement, et il s'en va chez le notaire, qui, faute d'un papier indispensable, le renvoie à huitaine. — En s'en retournant, il distribuait aux pauvres ce qu'il avait sur lui ; en sorte que celui qui l'accompagnait se disait en lui-même : « Pour peu que cela continue, tout y passera, et nous serons pincés ! » Le soir, le bon Père n'avait plus rien. — Au jour marqué, ce compagnon, Joseph Garelli, l'avertit qu'il s'agit d'aller payer. — « C'est vrai, dit Cottolengo ; mais comment faire ? je n'ai plus d'argent ! Bah ! reprend-il, celui qui arrangea tout la première fois l'arrangera encore la seconde : allons, dans le Seigneur ! » Et il rentre chez les bienfaiteurs. — « En chemin, dit-il, j'ai rendu les pièces à leurs maîtres les pauvres. » On rit de l'aventure, et la somme lui fut de nouveau comptée par ces excellents chrétiens.

Le Refuge se développa heureusement, et fit immensément de bien. Les repenties furent jusqu'au nombre de trente, toutes vraiment à Dieu, édifiantes, pleines de ferveur et de mortification. On les revêtit de l'habit religieux, dans l'espérance qu'un jour plusieurs prononceraient les vœux. Leur vie, du reste, est celle des religieuses : oraison, office, adoration du Saint-Sacrement, pénitences journalières, pratique de l'obéissance et de la pauvreté.

Ce n'était pas le compte des méchants. Ils se répandirent en imprécations contre une telle retraite ; souvent, la nuit, ils venaient vociférer sous les fenêtres, menaçant le servi-

teur de Dieu, et déclarant qu'ils le tueraient. Ils le saisirent en effet plusieurs fois, et le battirent cruellement.

A partir de cette époque, la santé de Cottolengo déclina. Il avait toujours mangé fort peu, il ne mangea presque plus ; il vomissait le sang ; une douleur de côté le faisait beaucoup souffrir, et son linge marqué de sang à la poitrine faisait conjecturer qu'il avait là quelque plaie. C'est une croyance au Petit-Asile que la dernière maladie du saint homme fut causée par les mauvais traitemement des misèrables qui l'avaient assailli dans la rue, surtout un soir que, appelé en toute hâte, il se rendait au Suffrage.

Ses souffrances ne ralentirent en rien son activité. L'établissement des Thaïdines lui donna les plus précieuses consolations par les vertu qui y florissaient, pendant que les méchants en prenaient sujet de persécuter le charitabe fondateur. Des habitants même de Gassino firent la guerre à lui et à son successeur, disant qu'une pareille maison déshonorait leur pays. C'est pourquoi, dans la suite, les Thaïdines furent incorporées au Valdocco, dans une partie séparée, et formèrent là le *Monastère de Saint-Joseph du Petit-Asile.*



CHAPITRE VIe.

Autres créations diverses.

Au nombre des hôtes du Petit-Asile se trouvaient des jeunes gens capables d'instruction, que nous avons déjà vus assemblés par Cottolengo sous le nom de *Petits Frères*. Il pensa qu'il y en avait d'autres, dans des familles peu favorisées de la fortune, à qui l'instruction ne serait pas moins utile, et qui pourraient travailler un jour au bien des âmes.

Ce fut l'origine d'une fondation nouvelle, le jour de la Pentecôte 1841, à l'heure même où le Saint-Esprit était descendu sur les Apôtres : celle des *Etudiants de S.-Thomas*, au nombre de douze pour commencer, et qui peu à peu montèrent à cent. On les destinait, si la vocation se manifestait, à entrer dans l'état ecclésiastique, et c'est pourquoi ils étaient l'objet d'une surveillance très attentive. On voulait aussi faire d'eux de bons catéchistes pour les malades du Petit-Asile, et, en outre, des membres de la congrégation de la *Sainte-Trinité*, dont nous allons parler. Même on espérait en tirer plus d'un missionnaire pour l'évangélisation des peuplades infidèles. Et ces diverses fins ont été atteintes, par la bonté de DIEU : il est sorti de cette famille des prédicateurs, des curés exemplaires, des Chartreux, des Franciscains, des Capucins, des missionnaires. C'est bien le *petit troupeau* de l'Evangile, *pusillus grex*.

Nous avons indiqué aussi, au livre précédent, les *Filles de la divine Bergère,* la dernière des fondations du serviteur de Dieu, en date de septembre 1841, quelques mois avant son bienheureux trépas. Ces jeunes personnes, unies dans la vie commune, formaient comme un terme moyen entre les Carmélites et les Vincentines, avec demie clôture et contemplation mêlée à l'action. Les Vincentines sont chargées de la direction. Après une année de noviciat, ces jeunes filles sont admises à la profession religieuse, et prononcent les vœux simples de pauvreté, chasteté et obéissance, qui se renouvellent deux fois par an ; elles sont réservées au Petit-Asile.

Cette institution a quatre fins. La première est de coopérer au salut des âmes, spécialement dans le soin des femmes malades du Petit-Asile, par le catéchisme et la préparation aux sacrements. C'est pourquoi tous les jours de l'année, et plus particulièrement en carême, on voit ces troupes d'anges de la charité s'approcher des infirmes, enfants, idiotes, vieilles, et leur présenter l'aliment de la doctrine chrétienne. — La seconde fin est d'appliquer, à toutes les filles du monde qui se trouvent en péril, le mérite de leurs prières et bonnes œuvres. — En troisième lieu, la réparation des blasphèmes. — La quatrième fin, toute matérielle, est de s'occuper de la lingerie de la maison, de concert avec une autre famille religieuse appelée les *Filles de la Sainte-Croix.*

L'œuvre de Cottolengo, comme il le disait souvent, ayant les âmes pour objet plutôt que les corps, dès le temps même de ses essais à l'Arcade-Rouge, plusieurs

ecclésiastiques remplis de zèle s'étaient attachés à lui pour l'assister dans ses travaux et concourir à l'administration des sacrements aux malades. La moisson devint plus abondante au Valdocco, et l'empressement de ces bons prêtres ne fit qu'augmenter avec le nombre des malheureux assistés. Religieux, chanoines, simples prêtres, évêques même, se faisaient un bonheur de concourir à un tel ministère. Cependant, comme il n'y avait nécessairement qu'une régularité de services subordonnée à mille circonstances, Cottolengo avait eu depuis longtemps la pensée d'agréger au Petit-Asile un certain nombre de ces ecclésiastiques, qui y prendraient demeure, et seraient toujours prêts à exercer dans la maison leurs saintes fonctions. La Providence lui envoya ce qu'il cherchait.

C'est avec ces premiers éléments qu'il songea à une véritable congrégation de prêtres. Un jour donc, après de longues prières, il appela le chanoine Louis Anglésio, et lui dit sans exorde : — « La Providence a disposé que les prêtres du Petit-Asile s'uniront en une congrégation sous le titre de *Prêtres séculiers de la Très-Sainte Trinité pour le service des pauvres.* Afin d'obéir à la céleste volonté, mettons immédiatement la main à l'œuvre, espérant la bénédiction du Seigneur. » C'était en 1840.

Pour que cette bénédiction fût certaine, le serviteur de Dieu régla que toutes les associations du Petit-Asile, à peine entrées à l'église, chanteraient l'hymme de la Sainte Trinité *Jàm sol recedit igneus*, entonné par les Etudiants de Saint-Thomas, dès quatre heures du matin. Cette pieuse pratique subsiste encore aujourd'hui. Et ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, bénis et invoqués par tant de cœurs, répandent sur cette congrégation l'esprit de sagesse et de charité.

Ces ecclésiastiques vivent en commun, sous la loi d'un exacte obéissance. Bien qu'ils ne soient liés par aucun vœu, ils ont un vêtement uniforme, récitent l'office au chœur, font des prières et des lectures communes. Du reste, ils n'ont à s'occuper que de leur ministère spirituel dans l'Asile. Au commencement, ils s'abstenaient d'aliments gras ; la règle a dû, par suite de l'expérience, être mitigée sur ce point. Après une légère collation le matin, ils ne mangent qu'une fois le jour, au coucher du soleil, à l'exemple des Pères du désert, et on fait la lecture pendant le repas.

Cette association d'âmes dévouées ne suffit pas toujours pour les besoins spirituels d'un établissement aussi considérable ; la piété du clergé de Turin y supplée de la manière la plus édifiante et la plus empressée.

De cette institution est résulté un autre avantage très importaut. Ce sont le conférences ecclésiastiques de chaque lundi, fort suivies, et toutes fécondes en fruits d'apostolat.

Un trait de la protection de Dieu sur Cottolengo mérite d'être rappelé. Par suite de nous ne savons quelle erreur, l'office n'avait pas commencé, un matin, à l'heure ordinaire. Dès qu'on s'en aperçoit, on se hâte de tout préparer. — « N'allons pas à cet autel », dit le Père. On s'étonne ; mais il insiste, et on se place à un autre endroit de la chapelle. Quelques instants après, la charpente qui était au-dessus de l'autel délaissé se détache avec grand fracas, et aurait fait sans doute plusieurs victimes, au premier rang desquelles, à cause de la place qu'il occupait, eût été Cottolengo lui-même.

CHAPITRE VIIe

Diffusion de la Congrégation des Vincentines.

Tous ceux qui visitaient le Petit-Asile, prêtres ou laïques, ne pouvaient s'empêcher d'admirer, en même temps que la bonté du serviteur de DIEU, les maternelles attentions des sœurs Vincentines pour les hôtes de l'établissement. Leur éloge était sur toutes les lèvres, et les malades de tous les pays, qu'elles avaient soignés, redisaient au loin leur reconnaissance et le nom de leurs bienfaitrices. Mais l'objet de cette vocation ne se limitait pas à l'enceinte d'un hospice ; les sœurs devaient également travailler à l'éducation de la jeunesse, à élever les âmes des enfants vers DIEU, à exercer l'apostolat de l'école, et, à vrai dire, toute espèce d'apostolat en rapport avec leur sexe. Ainsi l'avait compris Cottolengo, et c'était ce qu'il demandait au Seigneur.

La sœur Charlotte, minée par une pneumonie lente, était arrivée au dernier terme de la maladie ; munie des derniers sacrements, elle n'avait pour ainsi dire plus que le dernier soupir à rendre, lorsque le Père arrive, lui pose la main sur la tête et lui dit : — « Courage, ma fille : vous ne mourrez pas encore cette fois ; vous avez à faire du bien dans les montagnes. » Et regardant ceux qui étaient là : — « Oui, continue-t-il ; il faut que je

l'envoie dans les montagnes, et non pas sous la terre. » En peu de jours l'agonisante était sur pied. Le médecin, confondu, lui demande comment cela s'est fait, et elle de répondre simplement : — « Le Père est venu me voir ; il m'a donné sa bénédiction, en m'assurant que je ne mourrais pas, et que je devais aller faire du bien dans les montagnes : et me voilà guérie. »

Cependant, les conseillers et le syndic de la commune d'Utelle, au comté de Nice, désireux de posséder pour leur école quelques bonnes religieuses, s'adressèrent à Cottolengo avec de grandes instances. Au reçu de leur lettre, se tournant vers son frère Albert qui était avec lui dans la chambre, il lui fit part de la joie qu'il ressentait à la pensée que ses filles de S. Vincent étaient appelées à un tel ministère. Déjà on lui avait fait une demande semblable pour une autre paroisse. Il répondit qu'il acceptait, et que bientôt il conduirait lui-même les sœurs.

Entre-temps, il avertit les Vincentines. — « Je ne sais même pas, disait-il, où est planté ce pays d'Utelle, mais nous irons avec le Seigneur ». La sœur Charlotte fut du nombre des choisies. On se mit en route, on atteignit le pays cherché. Les administrateurs furent ravis de la piété et de la bonhomie du saint homme, qui demeura deux jours avec eux. En prenant congé, il leur rappela que ces institutrices n'étaient point des puits de connaissances humaines, qu'il ne les formait pas pour cela, mais qu'elles avaient ce qui est autrement précieux, la science de la religion et le zèle pour le bien des enfants.

Ce premier établissement au-dehors fut suivi de beaucoup d'autres. C'étaient des hôpitaux à desservir, des

écoles à ouvrir, des asiles à tenir, des œuvres charitables à diriger. L'homme de DIEU remerciait le Seigneur de ses bénédictions. Outre Utelle, les sœurs s'établirent à Cuorgnè, Voghéra, Gênes, Brà, Chiéri, Mondovi, Coni, Cumiana, Chérasco, Sanfrè, Cavour, Racconigi, Fossano, Andézéno, Crescentino, Trino, Moncalvo, etc. Il y eut ainsi, dès 1840, cent-vingt sœurs employées au dehors, c'est-à-dire la moitié de la congrégation.

Avec sa prudence ordinaire, le Père n'acceptait de destination nouvelle qu'après avoir visité lui-même les lieux et vu toute chose de près, autant dans l'intérêt de ses religieuses qu'afin de choisir plus sûrement celles qui convenaient aux divers postes. Toutes les précautions étaient scrupuleusement prises, toutes les conditions stipulées, et la première concession des sœurs n'avait jamais lieu qu'à titre d'essai.

Cottolengo, avant de les envoyer, ne se pressait pas de les avertir; à peine leur laissait-il le temps de faire leurs dispositions de départ. Quelquefois elles recevaient l'avis seulement la veille au soir, ou bien le matin pour se mettre en route dans la journée. Il exigeait de leur part l'indifférence pour la nature des emplois. Au moment de se séparer, il leur donnait les renseignements des plus précis sur le chemin, l'auberge où il fallait s'arrêter, le bienfaiteur à saluer en passant, et mille autres détails qui faisaient voir sa grande sollicitude pour ses filles. Il ne dédaignait même pas de veiller de sa personne à ce qu'elles fûssent pourvues de ciseaux, d'aiguilles, d'épingles, de dés et de fil.

Les sœurs se mettaient à genoux pour recevoir sa bénédiction, et il leur adressait alors ses dernières recommandations. — « Allez au nom du Seigneur. Ne craignez rien: DIEU sera avec vous. Le Petit-Asile ne

vous oubliera point, et de votre côté souvenez-vous de lui pour rester ses bonnes filles. Lorsque vous aurez besoin de quelque chose, adressez-vous toujours ici, et la divine Providence vous entendra. Sachez qu'il y a ici un pauvre *savetier* qui est votre père : écrivez-lui en toute liberté, sans crainte de l'importuner ; car, comme vous voyez, il n'a pas grand'chose à faire. Vous vivrez loin de nous de la même façon que vous avez vécu au Valdocco, parceque, si les rameaux sont nombreux, le tronc est unique. Donc je vous bénis, et allez dans le Seigneur. » — Et elles partaient le cœur gros de quitter un si bon père, mais dans l'espérance de le revoir un jour.

S'il s'agissait d'établir une maison nouvelle, le serviteur de Dieu accompagnait les sœurs à destination. C'était lui qui les présentait ou à l'évêque ou au curé, afin de les mettre tout de suite sous leur direction spirituelle. Il avait soin d'avertir qu'elles étaient sans prétentions, filles simples et dociles, qui ne voulaient que le bien.

Même simplicité à l'égard des administrateurs. — « Je vous présente, disait-il, ces bonnes pièces qui viennent desservir votre hôpital ». Ou bien : — « Je vous présente quatre têtes de choux qui feront ce qu'elles pourront pour se rendre utiles. » — A Moncalvo, aux directeurs de l'hôpital qui étaient réunis à son arrivée, il parla ainsi, toujours ami du mot plaisant : — « Voici, Messieurs, nos sœurs, qui, à vrai dire, s'enivrent quelque peu tous les jours ! » Les bonnes filles, bien qu'habituées à cette humeur joviale, rougissaient à qui mieux mieux ; les administrateurs se regardaient ébahis. Le Père, souriant, reprit aussitôt : — « Messieurs,

avec des fatigues comme les leurs, nos religieuses ont besoin de force et d'appui, et elles les trouvent dans leur communion de chaque jour, qui les enivre de l'amour de DIEU et des âmes. »

Leurs devoirs, selon la charge que chacune d'elles remplissait, étaient tracés et nettemont fixés, jusqu'à la manière de se saluer lorsqu'elles se rencontraient, et qui était ce pieux souhait : *Loué soit* JÉSUS-CHRIST ! Elles pouvaient, il le leur avait dit, écrire à Cottolengo en toute liberté, certaines qu'on leur répondraient toujours, et promptement. Le sentiment filial et paternel présidait à toutes ses relations.

Dans les établissements où elles étaient appelées, les Vincentines se conformaient, autant que faire se pouvait, au réglement du Petit-Asile : pratiques pieuses, silence de 9 heures à 11 heures du matin, puis de 9 heures du soir jusqu'après la messe du lendemain. Le saint fondateur attachait de l'importance à cette fidélité. Il résista avec fermeté à plusieurs administrateurs qui, alléguant la santé des sœurs, ou même leur service, auraient voulu faire abréger les prières ou adoucir les pratiques. « Leur force est toute là », répondait-il. La prière et la communion fréquente étaient, à ses yeux, les deux chevilles ouvrières de son œuvre ; il n'y laissait pas porter la main, et s'en expliquait avec conviction et énergie. Il tint tête, sur ce sujet, non-seulement à des laïques, mais à des prêtres, à des religieux, à des curés, qui proposaient des changements. En plus d'une circonstance, il déclara résolument qu'il retirerait plutôt les sœurs. Lorsque sa détermination là-dessus eut été bien connue, on cessa de revenir à la charge, et ce fut la victoire des vrais principes de sa direction.

CHAPITRE VIII[e].

Cottolengo visitant ses divers établissements.

Le serviteur de Dieu ne se contentait pas des correspondances écrites : il voulait voir par lui-même, et visitait régulièrement les divers établissements où il avait placé les sœurs. Grande était la joie quand on le voyait arriver ; il semblait qu'il apportât avec lui une somme de courage, de patience, d'esprit de sacrifice. Pour lui, c'était toujours le même calme, la même tranquillité d'âme. Il lui fallait peu de temps pour se rendre compte de tout ; ses exhortations étaient brèves, mais en rapport frappant avec les nécessités du moment et des lieux.

S'il y avait motif de se plaindre des administrateurs, il le faisait avec déférence, mais avec fermeté. Ses observations étaient-elles mal reçues : « Ce n'est point notre coutume, à nous enfants de l'Eglise, disait-il, de contester et d'élever la voix » ; et il rappelait les sœurs à Turin.

Cette énergie dans la décision maintenait son autorité. Le plus souvent néanmoins il cherchait les voies de la conciliation. — Dans un hôpital de province, il y avait malentendu entre le directeur et les sœurs, et la cause en paraissait être l'antipathie de l'aumônier envers la supérieure. Cottolengo étant venu pour la visite,

le directeur voulut l'entretenir de l'affaire. — « Ne pourrais-je voir cet ecclésiastique? dit le Père : j'aurais un mot à lui dire. » Celui-ci hésitait. Il parut enfin, et le serviteur de Dieu, le faisant entrer dans la cuisine, lui mit familièrement la main sur l'épaule : — « Si vous le permettez, dit-il, je vais prendre un charbon et vous faire une belle paire de moustaches : oh ! comme ce sera beau ! » Le prêtre se mit à rire de tout son cœur, aussi bien que le chanoine, et dès ce moment la bonne harmonie était rétablie dans la maison.

Les sœurs avaient à souffrir quelquefois des injustices et même des injures. Si elles se plaignaient, le saint homme demandait : « Vous a-t-on gratifiées de coups de bâton? — Oh ! cela, non ! — Il s'agit donc de simples paroles, qui ne sont rien. Prenez courage ; ne donnez sujet à rien de tout cela, restez fidèles à vos devoirs, et souvenez-vous qu'on a traité bien autrement le divin Maître. » D'autres fois il développait sa pensée : — « Voyez, mes bonnes filles : presque tous nos établissements, sans en excepter le Petit-Asile, ont leurs contrariétés, belles et bonnes ; mais j'en suis heureux, et vous devez l'être vous aussi, parce que c'est là un signe certain que nous sommes agréables au Seigneur. S'il ne nous arrivait rien de pénible, je craindrais beaucoup que Dieu ne fût point avec nous, puisqu'il ne nous soumettrait pas à l'épreuve. Dirons-nous qu'il n'aimait point Abraham, Jacob, le saint prophète Job? et pourtant, à quelles tribulations furent-ils soumis ! Réjouissons-nous donc toujours de ce que nous avons à endurer. Servir Dieu dans une constante prospérité serait, en vérité, trop commode. »

En un certain endroit, le peuple avait été monté con-

tre les sœurs, et elles n'osaient plus sortir. Le Père les reprit de cette pusillanimité, et leur enjoignit de faire, ce nonobstant, la promenade marquée par la règle. « Ce peuple, dit-il, finira par reconnaître le bien que vous lui faites ; et, s'il ne le comprend pas, vous continuerez d'être les fidèles servantes de Notre-Seigneur. »

Il interrogeait aussi les enfants dans les écoles, les malades dans leurs salles, pour savoir si tout allait bien du côté des Vincentines. En outre, il ne visitait point les malades sans leur distribuer de larges aumônes ; et non-seulement de l'argent, mais des gâteaux, des confitures, des bonbons, du tabac à ceux qui en désiraient.

Visitant un jour l'hôpital de Chérasco, accompagné de son frère, Albert, la supérieure prépara à la hâte un petit repas, et y mit quelques plats doux et du dessert, ce dont le Père parut satisfait, ajoutant même : « J'en voudrais un peu plus ». On apporte tout un cornet de bonbons : « Un peu plus, s'il est possible », dit-il encore. La sœur n'y comprenait rien, et pensa qu'il voulait faire provision pour son voyage. Mais lui, s'en allant droit aux malades, leur distribua le tout, aidé du P. Albert.

Avec les enfants des asiles, il se montrait si heureux, leur disait de si douces paroles de l'Enfant Jésus, de Marie, de l'Ange Gardien, que c'était merveille de le voir et de l'entendre.

Il était d'ailleurs très-attentif à garder son humilité. Au regard des grands et des personnes de qualité, il affectait des manières communes et basses, afin de se faire mépriser. S'il parlait de ses religieuses, il évitait de dire le bien qu'elles accomplissaient ; quand il s'a-

gissait du Petit-Asile, il s'en nommait le manœuvre. Il essayait de faire croire à l'oisiveté de sa vie, ne disait jamais rien de ses fondations, non plus que de ses rapports avec le Roi, les évêques, le nonce apostolique. Il voulait être considéré comme un néant.

Lorsqu'il vint installer les sœurs à l'hôpital de Chérasco, les administrateurs et la population, qui était accourue, lui rendirent toute espèce d'honneurs ; c'était un empressement général à lui baiser la main. Le serviteur de DIEU, dans son humilité, souffrit beaucoup ce jour-là. Parvenu à la salle de réception, il dit simplement qu'il amenait, sur la demande qu'on lui en avait faite, des religieuses décidées à se dévouer tout entières à leur mission de charité, et qu'on avait un grand tort de traiter avec tant d'égards un pauvre homme comme lui. — « Je ne suis, dit-il ensuite, qu'un misérable *savetier* venant de Turin. Si quelqu'un parmi vous, Messieurs, a des souliers en mauvais état, qu'il use de moi pendant les deux jours que je dois rester ici : je suis assez adroit dans mon état. »

Tous ces efforts pour recueillir le mépris n'aboutissaient pas. Partout on le regardait comme un homme de DIEU, comme un saint. Une parole de lui tranchait toute difficulté et ramenait la concorde.

A l'égal des populations, les pontifes de l'Eglise le vénéraient. A Mondovi, l'évêque lui avait offert tous les pouvoirs ; l'évêque de Fossano lui rendait tous les services comme s'il eût été son inférieur. En général, lorsqu'on annonçait Cottolengo, les évêques sortaient des villes pour aller à sa rencontre, accompagnés d'une partie dn peuple. Chacun se disputait l'honneur de le recevoir dans sa maison. Quantité de personnages profitaient de

l'occasion pour prendre ses avis et mettre ordre à leur conscience. Les sœurs, ne trouvant plus le temps de le voir, se plaignaient. — « Mais, Père, quelle histoire est ceci ? Vous venez pour nous visiter, et nous, qui avons tant besoin de vous entretenir, nous ne pouvons vous aborder ! » — Et lui, tout confus, de s'écrier: — « En effet, voilà un beau meuble à vous voler ! Quand on fait voir un ours, tout le monde est sur pied Au surplus, je vous connais, et vous me connaissez : une parole suffit entre nous. Soyez dans la paix, et que tout se fasse dans le Seigneur. »



CHAPITRE IX[e].

Quelques grâces singulières.

L'on avait bien raison d'honorer de la sorte un homme qui, sous le voile de l'humilité, faisait de si grandes choses, et que DIEU lui-même distinguait par des faveurs singulières. La fondation et le développement des Vincentines était déjà un prodige. Il y en eut d'autres.

Au printemps de 1836, la sœur Claire fut prise subitement de douleurs aiguës au genou, qui durèrent six mois. Rien n'avait pu la soulager. On parla de l'envoyer aux eaux d'Acqui, mais Cottolengo répondit en souriant : « Je lui destine un lieu où elle guérira plus sûrement ». Les médecins se le tinrent pour dit ; ils savaient combien de malades il avait délivrés en leur faisant réciter un *Salve Regina* à l'autel de la *Consolata*, pélerinage fameux de Turin. Un mois après, le mal ne faisant qu'augmenter, le serviteur de DIEU mande la sœur, qui marchait à peine, et lui dit tranquillement : — « Je vous ai désignée pour l'hôpital de Fossano, où vous dirigerez la secrétairerie. » La pauvre fille resta stupéfaite. Outre sa maladie, elle n'avait jamais exercé d'emploi de ce genre. Le Père reprit : — « Allez en paix, je vous donne ma bénédiction. Vous ferez honneur au Petit-Asile, malgré vos craintes. — *Deo*

gratias! » fut la réponse de sœur Claire. Elle était guérie, et depuis ne ressentit jamais trace de son mal.

L'année suivante, la même ville de Fossano était ravagée par une épidémie de croup, qui avait rempli le vaste hôpital de malades. Des douze Vincentines qui le desservaient, cinq étaient atteintes et alitées ; les administrateurs voulaient que les sept autres, succombant au travail, reçussent des gardes adjointes, principalement pour les veilles de la nuit. Cela étant contraire aux dispositions expresses de Cottolengo, la sœur assistante lui en écrivit, et la réponse fut celle-ci : « Prenez courage, mes filles ; faites seules votre office : dans peu de jours le croup aura complètement disparu. » Trois ou quatre jours après, la terrible maladie cessait tout d'un coup.

Au même hôpital encore, la sœur Juste, affaiblie et gravement malade, profita de la présence du bon chanoine pour lui demander en grâce de retourner au Petit-Asile y finir ses jours, qui ne pouvaient plus être longs, disait-elle. — « C'est ce que nous verrons », répondit-il. Le lendemain, avant de partir, il lui remet une somme de quarante francs, en lui racommandant de parcourir les salles et de distribuer elle-même cette somme aux malades. La chose paraissait impossible, avec sa faiblesse qui la clouait dans son lit. Elle se lève néanmoins, remplit la commission, sans fatigue, et peu après elle reprenait toutes ses occupations.

Une autre, la sœur Dorothée, était très malade au Petit-Asile. Elle avait déjà subi dix saignées, et on apprêtait la onzième. Cottolengo la visite, il la trouve bien affaiblie. — « Ecoutez, dit-il : j'ai à envoyer à

l'hôpital de Coni une sœur assistante : ce sera vous. » Elle répond qu'elle est prête ; mais comment faire ? Il fallait alors deux jours pour ce voyage : — « Soyez tranquille, répond le Père : je vous donne ma bénédiction : ayez seulement la foi, une foi solide, et tout ira bien. » Ces seuls mots valaient mieux pour les sœurs que toutes les prescriptions de la médecine. Le docteur Granetti voulut conduire lui-même sœur Dorothée à son poste, quoiqu'il fût dans la stupeur de la tentative. Il n'avait pas tout-à-fait tort ; car en route la sœur parut plusieurs fois sur le point de rendre l'âme. Arrivée à destination, elle y commença tout de suite ses fonctions, et resta en pleine santé.

En mainte autre circonstance du même genre, des guérisons constatées firent voir à tous en quel crédit le saint homme était auprès de Dieu.

Il vint une fois voir les Vincentines à Crescentino, où elles avaient, avec l'hôpital, une école de petites filles. Or, pendant qu'avec le curé du lieu il parcourt une des classes, il avise une enfant qui pouvait avoir sept ans, et qui, s'avançant vers lui, déclare qu'elle veut être religieuse elle aussi, et le prie de l'accepter dans sa maison. — « Tu es trop jeune, répond-il : que veux-tu que nous fassions de toi ? » Et la petite, sans se troubler : « Vous ferez de moi, dit-elle, ce que vous faites des autres, parce qu'il y a aussi de petites religieuses, je les ai vues. — Cela est vrai, reprend le Père ; mais celles dont tu veux parler mangent du pain depuis plus longtemps que toi. Eh bien, ma petite chérie, tu viendras te faire sœur à l'Asile, quand tu seras un peu plus grande, et Monsieur le Curé que tu vois

t'accompagnera lui-même à Turin. » Et se tournant vers ce digne ecclésiastique, « Rappelez-vous, dit-il, qu'un jour vous accompagnerez cette enfant ». Chacun se mit à sourire du naïf dialogue, et l'innocente retourna à sa place. Dix ans, après, son idée n'avait pas changé ; mais, tout en aspirant à la vie religieuse, elle avait oublié la scène de son enfance. Son pasteur la lui rappela au moment où elle songeait à un autre ordre, et aussitôt elle partit pour le Petit-Asile, amenée par l'excellent prêtre, ainsi que Cottolengo l'avait prédit à l'enfant.

Lorsqu'il eut accepté de desservir l'hôpital de Chérasco, en y conduisant les premières sœurs, le serviteur de Dieu en prit aussi deux autres qu'il voulait donner à sa paroisse natale de Brà pour y tenir l'école. Son père et sa mère vivaient encore ; il leur recommanda ses religieuses comme si elles eussent été leurs propres filles. Quant à elles, qui étaient venues sans connaître leur destination, elles lui représentèrent qu'elles étaient sans provisions d'aucune sorte, sans linge et sans vêtements. Il leur répondit avec douceur : « — Rassurez-vous. Vous avez ici mes deux sœurs, Christine et Thérèse, et en outre mes bons parents : on vous pourvoira de tout comme si vous étiez au Valdocco. Songez seulement à bien élever les enfants qui vous seront confiés. »

Pour lui cela suffisait, et tout était réglé. Mais ainsi ne l'entendait pas Christine, effrayée de cette nouvelle et sérieuse dépense. Elle le prend à part et lui dit : — « Je suis parfaitement d'accord que ces bonnes sœurs feront beaucoup de bien, et je reconnais que vous nous faites un don précieux : seulement, mon frère, la grêle vient de dévaster nos champs, la récolte sera nulle ou

à peu près ; la vigne est dans le même cas ; le maïs reste, c'est peu de chose, et le fléau peut revenir nous l'enlever. Réfléchissez à cette situation. »

Cottolengo prit la chose en plaisantant, recommanda de nouveau ses Vincentines et partit. Les sœurs restèrent là trois ou quatre années, sans que le Père parût s'occuper d'elles, sans qu'il envoyât un centime. Il comptait sur la Providence. Elle ne lui manqua pas. La famille pourvut à tous les besoins, et ses affaires n'avaient jamais aussi bien prospéré ; en sorte que le père et la mère disaient, dans leur reconnaissance : — « Le chanoine Joseph nous a donné ces deux religieuses, et avec elles est entrée sous notre toit la bénédiction de Deui. Nous voyons bien que Joseph est l'ami de Dieu. »



CHAPITRE X^e

Le prix Montyon-Franklin.

Ce que l'on fait uniquement pour DIEU a un caractère tout différent de ce qui se fait pour le monde. Pendant que les sollicitudes terrestres s'affaiblissent, et finissent par tomber comme un tronc qui manque de sève, celles qui sont filles de la foi et de la prière, entreprises dans l'humilité et le silence, confiées à la garde de DIEU, deviennent fécondes et se développent, sans redouter le atteintes du temps, qui détruit tout le reste. Telles furent les œuvres de Cottolengo. Ce saint homme, qui eût voulu passer inaperçu, vivant sous l'œil de DIEU seul, était condamné à se voir respecté et honoré, non-seulement dans l'enceinte du Petit-Asile, mais dans tout le Piémont, et bien au-delà.

Déjà, en 1834, le pape Grégoire XVI lui avait adressé un bref où, le louant de tout le bien qu'il accomplissait, le Pontife l'exhortait à persévérer, et, avec la bénédiction apostolique, lui envoyait une médaille d'argent de grand module. Le pieux chanoine, si heureux qu'il fût de cette auguste approbation, n'en parla à personne, pas même à ses frères; son seul confident fut l'archevêque de Turin, Mgr Fransoni, pour qui il n'avait point de secrets. La médaille fut vendue et convertie en aliments pour les pauvres.

Une autre distinction l'attendait, qu'il ne fut pas pos-

sible de dissimuler. — Il était peu d'étrangers passant par Turin qui ne s'empressassent de visiter le Petit-Asile. Un prince d'Orléans, qui n'avait qu'un jour à rester dans la capitale du Piémont, ne négligea pas cette visite ; des prélats français, des écrivains célèbres, anglais , suisses, voulaient connaître l'établissement de l'humble prêtre, et ne manquaient pas, de retour dans leur patrie, d'en parler avec admiration et sympathie.

Au commencement de 1835, une compagnie de Génevois protestants, qui parcouraient le Piémont, se présenta à la porte de l'Asile, et demanda la permission d'entrer. Ce fut le docteur Granetti, présent à cette heure-là, qui leur servit de guide dans les diverses parties de l'établissement. Ravis de tout ce qu'ils voyaient, ils sollicitèrent encore la faveur d'être présentés au charitable fondateur. Ce devait être, dans leur pensée, un homme solennel, imposant le respect par la gravité de son attitude. il le trouvèrent assis dans la cour au milieu d'une compagnie de pauvres avec qui il conversait familièrement et gaiement, n'épargnant la plaisanterie ni aux uns ni aux autres. Ce spectacle confondit les étrangers. Tant de simplicité, et de si grandes choses! Rentrés chez eux, il ne tarissaient pas d'éloges, et par le discours et par la plume, sur l'auteur de ces merveilles de charité.

Le bruit en vint à Paris. La société Montyon-Franklin s'en émut à l'occasion du prix qu'elle doit distribuer pour les actes de vertu les plus remarquables. Elle jugea, sur les récits qui en étaient faits partout, que Cottolengo était un insigne bienfaiteur des hommes. Pour renseignements plus sûrs, elle s'adressa secrètement au chevalier César de Saluces, en le priant d'envoyer à Paris le plus de pièces possible, et même le portrait du chanoine. Sur le vu de ces pièces, la grande médaille fut attribuée à l'abbé Joseph

Cottolengo, de Turin, et remise au Roi de Sardaigne, afin qu'en passant par les mains de Sa Majesté la récompense en reçût un prix nouveau. Le Roi décida que la cérémonie de remise serait solennelle, pendant que le bon chanoine ne savait pas un mot de l'affaire.

Au mois de juin donc (1835), Charles-Albert confia au prince héréditaire Victor-Emmanuel, la mission de remettre à Cottolengo le témoignage qui lui arrivait de France, et de lui dire combien le souverain était heureux d'avoir un tel prêtre dans ses Etats.

Accompagné des plus nobles personnages de la cour et de l'ambassade de France, le prince se présente au Petit-Asile, appelle Cottolengo et s'acquitte de sa mission devant cette assemblée brillante. Le saint homme restait confus et silencieux. — « Est-il possible, murmurait-il, qu'on ne veuille pas me laisser en paix ? » Il répondit au prinee avec une telle modestie et simplicité, que tous étaient dans l'admiration. La lettre de la société Montyon-Franklin était conçue en ces termes :

« Bien qne les vertus qui remplissent votre vie ne puis» sent recevoir qu'au ciel leur vraie récompense, il est » cependant nécessaire, pour l'honneur et le bien de l'hu» manité, que des exemples de générosité comme ceux que » vous donnez soient connus et bénis ailleurs que chez un » peuple et dans une seule ville. L'admiration, la recon» naissance et l'affection des cœurs élevés envers un bien» faiteur tel que vous êtes, ne doivent être arrêtées par » aucune barrière ni par aucune frontière. C'est pourquoi » une association, qui compte parmi ses membres de dix » à quinze mille familles de divers pays, vous décerne cette » médaille en or, qui tire toute sa valeur des souscriptions » qu'elle porte et du motif qui préside à son envoi. — » Homme généreux, véritable bienfaiteur des hommes,

» estimé de tous ceux qui, ne pouvant vous connaître per-
» sonnellement, sont heureux d'apprendre de loin le bien
» que vous avez fait, ne refusez pas l'expression d'un sen-
» timent vivant au fond de nos cœurs, et au nom duquel
» je m'adresse à vous. — Que si l'humilité et la modestie
» vous portaient à repousser cette distinction, nous faisons
» appel à votre patriotisme et à votre équité. Votre patrie
» a pris part à l'œuvre dont vous êtes le cœur, et votre
» prince honore en vous l'un des bienfaiteurs de la nation.
» L'hommage que nous vous adressons vient à la vérité de
» Paris, mais d'un grand centre, et il va à vous au nom de
» toute la France, des gens de bien de tous les pays. —
» Quand même vous vous y opposeriez, nous élèverons la
» voix, et selon nos constitutions, nous honorerons en votre
» personne la bienfaisance de cette bonne et belle cité de
» Turin, bienfaisance protégée par votre souverain. » [1]

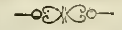
La réponse de Cottolengo, en recevant la médaille et la lettre de la main du prince, fut qu'il considérait cet hommage comme s'adressant non point à lui, mais à la divine Providence, qui était tout et avait tout fait au Petit-Asile. Il remerciait la France, et gardait cette médaille comme un témoignage des sentiments français à l'égard de S. Vincent de Paul, patron de l'Asile, et qu'il ne l'aurait reçue à nul autre titre : car, dans cet établissement, ajoutait-il, tous sont serviteurs, et personne n'est le maître.

La cérémonie achevée, les illustres personnages repartis, la première chose que fit le serviteur de Dieu fut de renfermer la médaille dans son étui, et de la cacher comme un objet qui lui faisait peur. Chacun se pressait cependant

(1) Cette pièce est traduite ici de l'italien, le texte français nous manquant. V. P.

pour l'examiner, ses collègues du *Corpus-Domini*, ses deux frères, le médecin, et les autres. Et lui, voulant se délivrer, comme toujours, par une joyeuseté : — « Oh les importuns ! disait-il. Je vous dis qu'il n'y a rien à voir. C'est une médaille comme toutes les autres. Baisez la médaille de la Sainte Vierge, cela vous fera plus de bien ! » Quelques instances que l'on fît, et dans ce moment et par la suite, jamais il ne voulut la laisser voir; seulement, dans les besoins pressants il la mettait en gage.

Son humilité eut encore à souffrir lorsque, peu de temps après, la société Montyon-Franklin publia ses actes et rapports imprimés, avec le portrait de Cottolengo, le plus ressemblant qui ait été gravé à aucune époque. Il ignorait cette publication, lorsqu'un jour on la lui mit sous les yeux. Sa confusion fut grande, et, si on ne lui eût arraché la brochure, il la déchirait en morceaux.



CHAPITRE XIe

Construction d'une nouvelle église et du grand hôpital pour les femmes.

A l'origine du Petit-Asile, pour le service spirituel des malades il fallait recourir à la paroisse de Borgo Dora ; Cottolengo avait seulement obtenu de l'archevêché la permission de conserver le Saint-Sacrement dans une chambre disposée en chapelle. Cette situation, à ses yeux, ne pouvait durer ; son respect pour Notre-Seigneur lui inspirait autre chose.

Il songea à créer une église qui, tout en répondant aux besoins religieux de ses hôtes, fût le centre de l'œuvre de leur sanctification. Là retentiraient les louanges du Seigneur, là se produirait la prière commune, se conféreraient les sacrements, s'annoncerait la parole de Dieu, s'accompliraient les touchantes cérémonies du culte.

Sans autre ressource que son espoir en la divine Providence, il fit commencer les travaux, après s'être entendu avec les deux frères Farinelli, l'un avocat l'autre ingénieur, avec qui il était déjà en affaires, et qui devaient construire en même temps le grand hôpital pour les hommes qui s'étend sur la rue aujourd'hui appelée *Cottolengo*. Les entrepreneurs feraient tout à leurs frais, et seraient remboursés par annuités. On aborda résolument l'entreprise. Le saint homme s'y mêlait souvent,

heureux de porter, comme un manœuvre, la chaux, la pierre, le sable, le mortier. — « Je suis certain, disait-il, qu'avant peu d'années des milliers de pauvres mangeront, entre ces murs, le pain de la divine Providence. »

L'église était achevée en septembre 1834. Elle fut dédiée aux saints Vincent de Paul et Antoine, et bénite solennellement par le Père le jour de la fête du Saint-Rosaire. A ceux qui le félicitaient de cette vaste construction il répondait : — « Oh ! ceci est peu de chose ; il faudra un jour agrandir l'édifice ». Et il montrait le côté par où se devait faire ce prolongement.

Effectivement, la population de l'Asile augmentant de jour en jour, le successeur de Cottolengo dut s'occuper d'une nouvelle église. Les anciens lui rappelèrent le mot du serviteur de Dieu. Il n'en continua pas moins de tout préparer pour un autre édifice ; mais les fondations furent envahies par l'eau, et on fut contraint de revenir au simple agrandissement prédit par le saint fondateur.

En 1838, Cottolengo se trouvait dans des embarras sérieux, et, entre autres, des dettes énormes, à décourager tout autre que lui. Selon son habitude, il pensa que, pour forcer la Providence à venir à son secours, il fallait entreprendre quelque ouvrage en faveur des pauvres, et mettre la main à la construction d'un grand hôpital pour les femmes, au moins égal à celui des hommes dont nous venons de parler.

Après avoir prié à cette intention, un matin de très-bonne heure, et par une pluie battante, il se rend sur le terrain qu'il avait en vue, y trace son plan, et appelle un sourd-muet à moitié idiot pour pratiquer des sillons aux endroits marqués par lui.

Vient à passer une vincentine, sœur Pie, qui s'étonne de ce spectacle, mais ne dit mot et se rend à la messe. Elle retourne alors au sourd-muet, et le voit encore à son travail. Apercevant le Père, elle lui dit : — « En vérité, ce brave enfant est fou : depuis ce matin, malgré la pluie, le voilà qui remue la terre ici. — Soyez tranquille, ma fille : ce garçon n'a pas perdu la tête ; c'est moi qui lui ai commandé cette besogne. Sachez que la Providence veut que nous fassions en cet endroit un grand hôpital pour les femmes ; avec nos autres bâtiments, tout cela dépassera l'hôpital de Saint-Jean ! Je n'ai pas peur d'être empêché : car celui qui m'en a donné le plan obtiendra bien l'assentiment du Roi et celui de la municipalité. » Il s'agissait, en effet, d'un chemin qui passait au beau milieu de l'ouvrage. La sœur insista sur les difficultés, et lui sur sa résolution. — « Tout cela se fera. Au-dessus du chemin nous mettrons une galerie, avec des colonnes de pierres si solides qu'il n'y aura rien à craindre. C'est la Providence qui le veut, et par conséquent ni le Roi ni la municipalité n'auront le courage de lui résister. Je sais bien que les contradictions viendront, mais cela tournera à bien. »

Et il fit comme il avait dit. Le fidèle Copasso reçut la confidence de ce projet, avec l'aveu que, ce jour-là même, il n'y avait pas de pain dans l'Asile. La bâtisse était déjà très avancée, lorsqu'un officier de police demanda à voir l'autorisation de construire à cet endroit. Cette autorisation existait, mais non en proportion de ce qui se faisait, et l'officier dut faire son rapport. Cottolengo reçoit alors de l'autorité l'avis que Copasso à encouru, pour contravention aux règlements de police, trois jours de prison, et celui qui l'a commandé douze francs d'amende.

Cette perspective de prison fouettait le sang de Copasso : il se plaignit amèrement au Père. Ils s'en vont l'un et l'autre chez le marquis de Cavour, lieutenant de police, qui, sur les explications fournies, annule la sentence, et promet même de venir voir les travaux le lendemain. Il fut exact au rendez-vous, loua l'entreprise, et, bien que la police eût allégué le grief d'une trop grande élévation de la construction, il conseilla d'aller encore trois mètres plus haut, pour les bonnes proportions.

De là passant à autre chose, le marquis fit diverses questions sur les affaires de l'établissement, montrant pour son succès un intérêt véritable. Cottolengo lui dit : — « Dans quelques jours nous aurons la fête de saint Vincent de Paul, notre patron, et elle est pour nous très solennelle : Si votre Excellence daignait honorer de sa présence notre modeste repas ce jour-là, nous lui en serions bien reconnaissants. — Je le ferais volontiers, répondit le marquis, mais j'en suis empêché par mes occupations ; du moins je serai avec vous de cœur. Parlez-moi franchement, Monsieur le Chanoine : avez-vous besoin de quelque chose pour ce jour-là ? je me ferai un plaisir de vous l'envoyer. Le vin, par exemple, en avez-vous du bon, et assez pour tout le monde ? Justement, dit le Père, c'est ce qui nous manque absolument. — Voilà qui est bien, reprend Cavour : je me charge de ce point. » Et s'adressant à Copasso : « Demain matin venez me trouver, j'ai besoin de vous ».

Celui-ci arriva à l'heure dite. Le marquis le chargea de tout préparer à l'Asile pour recevoir six chariots de vin, et, en outre, de l'avertir l'année suivante, à pareille époque, afin qu'il en pût faire autant. Il continua ce don pendant plusienrs années, et même, en

d'autres occasions, fit des présents au Valdocco, pour marquer l'intérêt et l'estime que lui avait inspirés l'homme de Dieu.

Le grand hôpital des femmes s'acheva donc. Une galerie fut établie pour unir les divers bâtiments, et c'était à Turin le bruit public que le Roi avait donné les colonnes qui ont servi depuis au monument de marbre que la ville de Turin a élevé à la mémoire du chanoine Joseph Cottolengo.



CHAPITRE XII[e].

Le gouvernement du Petit-Asile.

Il n'est pas sans intérêt d'étudier la manière dont l'admirable fondateur dirigeait son œuvre à l'intérieur. Les embellissements du cadran qui marque l'heure ne sauraient faire oublier l'ingénieux mécanisme caché au fond de l'horloge. Tout ce que l'on voyait d'ordre, de piété, de bonne tenue, de calme profond, dans la maison du Petit-Asile, démontrait l'action d'une volonté habile et puissante.

Le serviteur de Dieu ne s'était jamais mêlé aux affaires du monde, il avait un attrait particulier pour la solitude, et néanmoins, au milieu de préoccupations si diverses, de difficultés si nombreuses, d'embarras si fréquents et si graves, il montra tant de perspicacité, d'activité et de prudence, qu'il était impossible de méconnaître la main de Dieu agissant avec lui et par lui.

Seul il gouvernait l'immense établissement, au spirituel comme au temporel ; rien ne se faisait que par son ordre. N'ayant rien écrit relativement à la direction des Vincentines, il donnait de vive voix les instructions et les règles suivant les circonstances. De même, en chacun des départements du Valdocco, jour par jour, il commandait et réglait tous les détails; quand on voyait agir, il n'y avait point à douter que l'impulsion ne vînt du Père. On doit dire la même chose

du concours que lui prêtaient les ecclésiastiques dont nous avons parlé : ils ne connaissaient que sa parole et ses ordres.

Acheter le terrain ou les maisons, décider les constructions ou les réparations, donner les devis, régler les dépenses, planter un simple clou, déplacer les meubles, tout cela était l'œuvre propre de Cottolengo : il était l'âme, il était l'action.

Par sa réglementation, chacune des familles créées par lui vivait dans sa maison spéciale, avait son jardin, ses lieux de travail et de récréation ; il ne voulait point de confusion là-dessus, et disait à tout son monde le mot de Notre-Seigneur: « *Nolite transire de domo in domum,* n'allez piont d'une maison à l'autre ». Les rencontres, du reste, étant nécessairement fréquentes, il avait établi, afin d'empêcher les bavardages et les vaines causeries, qu'on se saluerait tout bonnement par cette invocation : *Loué soit* Jésus-Christ ; à quoi l'on répondait : *Maintenant et toujours.* Et la conversation n'allait pas plus loin.

Il y avait bien un supérieur à la tête de chaque division, mais le supérieur général était présent partout, inspectant tout, régularisant tout, arrivant à toute heure. Et voilà cet homme qui se donnait comme n'ayant rien à faire ! Du reste, avec tous il était d'une urbanité sans pareille ; jamais son autorité ne pesa à personne.

Il ne destinait un sujet à une fonction qu'après avoir étudié son naturel et ses aptitudes, et aussi après avoir prié. Il avait accoutumé de dire : « Dans le Petit-Asile, là où le Père met le doigt, il sait pourquoi il le met, et il voit les choses autrement que les autres ».

Aussi n'y avait-il autour de lui que paix, contente-

ment et joie. Chacun connaissait le cœur du Père et se reposait en lui. N'était-il pas leur protecteur, leur guide, leur soutien, leur défense ? Le Petit-Asile ressemblait à une rûche où tous étaient à leur place et travaillaient, sur les fleurs des vertus, pour le temps et pour l'éternité.

Le serviteur de Dieu était chéri, aimé, entouré. C'était à qui l'approcherait de plus près et recevrait une parole de sa bouche. Les sœurs envoyées dans la province regrettaient surtout sa présence ; quand il s'absentait lui-même, c'était un deuil ; vieillards, malades, enfants, religieuses, l'attendaient avec la même impatience, et couraient à sa rencontre dès qu'il reparaissait. Il était la vie, le repos, le soleil du Valdocco.

L'évêque de Mondovi, Mgr de Monalé, après avoir visité en détail l'Asile, disait à celui qui l'avait accompagné : « Ce qu'il y a ici de plus prodigieux, c'est qu'un homme seul puisse gouverner un tel établissement, et maintenir la paix et l'ordre parfait qui y brillent ». — Pour Cottolengo, cela lui semblait tout naturel, parce que, n'étant rien de lui-même, la Providence faisait tout.

Ses malades, ses infirmes, ses sourds-muets, ses orphelins, devenaient ses enfants par l'affection et le dévouement qu'il leur portait. Une mère n'aime pas plus tendrement sa famille. Les Vincentines, dont il avait créé la congrégation, partageaient ses sentiments et son esprit. Les pauvres, disait-il, sont les maîtres au Valdocco ; il se considérait comme leur serviteur, chargé de pourvoir à leurs nécessités et à la paix de leur vie. Il veillait au bon état des vêtements, des lits, de la lingerie ; sur ce point, il se montrait rigide. La lumière

dans les salles était, de jour et de nuit, ménagée de manière à réjouir les yeux sans les fatiguer. Les sœurs ne devaient pas quitter un instant les malades dont elles étaient chargées, et, un jour qu'il en trouva une absente pour quelques minutes, il la fit mettre à genoux à la porte de la salle et réciter un acte de contrition. Les aliments étaient choisis parmi les meilleurs. « Je vendrais la dernière lampe, tout ce qui me tomberait sous la main, disait-il, pour bien soigner ces pauvres gens. Ne sont-ils pas ici chez eux? »

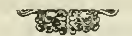
Sa joie était d'apporter lui-même, sur ses épaules, après être allé les chercher à la cuisine, les paniers de vivres, et de les distribuer à ses malades. Au besoin, la nuit par exemple, il préparera les tisanes, afin que les sœurs puissent avoir un peu de repos. La glace même, pendant les chaleurs de l'été, ne lui paraîtra pas d'un prix trop élevé pour les malades à qui elle peut faire du bien. Les jours de fête, et régulièrement tous les samedis, le saint homme faisait de lit en lit sa distribution de fruits, de bonbons et de gâteaux.

Voyant Notre-Seigneur dans les pauvres, il ne les abordait que la tête découverte, et il exigeait la même pratique de tous ceux qui dépendaient de lui. Que de réflexions se pressent ici dans notre esprit, en comparant la bienfaisance purement humaine, et, comme ils disent, *laïque*, avec la charité chrétienne !

Cottolengo s'occupa même de procurer le bienfait des eaux thermales d'Acqui à ses protégés; il alla pour cela jusqu'au Roi, et Charles-Albert s'empressa d'obtempérer à sa requête. Il surveillait les départs et les arrivées, aidant les uns à monter en voiture, encourageant les

autres, répétant ses instructions, s'informant de tout, ayant l'œil à tout; il recommandait ses malades aux Vincentines qui les accompagnaient pour les soigner, et insistait pour qu'on n'épargnât rien de ce qui pouvait les soulager. Il allait les voir à Acqui, où les pauvres gens, émus de tant de bonté, lui faisaient des ovations auxquelles prenait part tout l'établissement. C'était une fête de famille. Il tenait à ce que tous ses malades des eaux fussent de retour pour la fête patronale de S. Vincent de Paul, et, une année qu'ils n'avaient pu revenir à temps, il remit la solennité à leur arrivée. « Nous n'aurions pas de joie sans la présence de ces bons enfants », observait-il.

Une fois guéris, ses hôtes n'étaient point congédiés: il leur laissait, comme à des fils, la liberté de rester à la maison paternelle.



CHAPITRE XIIIe

Incroyable bonté du Serviteur de Dieu.

Les traits que nous venons de rapporter font assez voir quelle était l'extraordinaire bonté, l'inépuisable charité de Cottolengo. On ne vit jamais âme plus généreuse et plus tendre.

Parmi ses protégés, il témoignait un dévouement particulier aux plus misérables, aux aliénés par exemple. Il était souvent au milieu d'eux, les faisant jouer, se divertissant avec eux pour les animer, leur distribuant des douceurs. Il les considérait comme une protection pour le Petit-Asile. — Il visitait aussi avec prédilection les salles des maladies les plus rebutantes, et regardait comme une récompense pour les sœurs de leur confier ces malheureux. En chemin, à la campagne ou dans les rues, combien de fois ramassait-il, pour les amener avec lui, des estropiés, des aveugles des fous! Alors il appelait les sœurs: « Venez, mes filles: voici des trésors qu'il ne faut pas laisser se perdre le long des routes! »

Il avait ainsi recueilli une brave femme de cent vingt-quatre ans, dont il prenait un soin attentif; il lui avait attaché deux vincentines qui ne devaient point la quitter. Il voulut la présenter aux princes royaux, venus pour visiter l'Asile.

On apporta une fois, au milieu de la nuit, une autre femme couverte de plaies, dévorée par la vermine. Lui-même se met aussitôt à la panser, à lui couper les cheveux, à extraire les vers qui la couvrent. Mais surtout il s'occupe de l'âme; et il était temps, car l'infortunée mourait quelques heures après. — Ce fait particulier ne fut pas unique. — En pareille circonstance, c'était une contestation entre lui et les sœurs à qui ferait davantage pour de si horribles misères, si répugnantes à la nature.

L'évêque de Pavie avait obtenu de Cottolengo l'admission d'une de ses diocésaines dont la maladie exigeait des soins extrêmes. La pauvre femme fut apportée à onze heures du soir; et, comme on ne l'attendait point ce jour-là, ni surtout à ce moment, le lit n'était pas prêt. La sœur court au bon Pére, et lui dit qu'elle va donner ses draps et sa couverture. — « Non, répondit-il: vous en avez besoin pour vous reposer vous-même, demain matin, après une nuit de fatigues ». Et prenant la garniture de son propre lit, il l'apporte lui-même. Le malade pleurait d'attendrissement, et disait: « Notre évêque me l'avait bien annoncé, je suis dans la maison d'un saint ».Maintes fois le serviteur de Dieu, en cachette, donna ainsi son linge, et il venait ensuite le reprendre en se cachant encore. Ses chemises, ses bas, ses mouchoirs, suivaient le même chemin. Les Vincentines étaient obligées de le surveiller de près pour qu'il ne vînt pas à manquer de tout; mais elles ne réussissaient pas toujours, il savait tromper leur vigilance.

Il n'avait pas de moindres attentions pour ces bonnes religieuses, qui se dévouaient avec lui à son œuvre. Elles étaient les mères des pauvres, et pour elles il était un

père. Les maladies, l'affaiblissement, la mort même, devenaient trop souvent le prix de leurs durs travaux: Cottolengo faisait tout pour leur soulagement et leur guérison. Elles n'auraient pas trouvé dans leurs propres familles des soins plus empressés. — « Soignons-les bien, disait-il aux médecins: ce sont les filles dont la Providence se sert dans sa bonté ».

L'une d'elles, la sœur Andrée, après une dangereuse maladie, avait un absolu besoin de repos: il se décide à l'envoyer à Gassino. Mais, triste de quitter sa supérieure et les petites sourdes-muettes dont elle était chargée, elle demande à rester. — « Allez tout de même, lui dit-il: je vous enverrai là-bas votre monde pour vous tenir compagnie. » Et la supérieure et les sourdes-muettes partent avec sœur Andrée.

Les jeunes filles qui se présentaient pour se faire vincentines étaient-elles d'une mauvaise santé, on lui conseillait de ne pas les recevoir: mais lui, avec sa tendresse de père, répondait: « Non, non; personne n'entre au Petit-Asile pour en être chassé. La santé peut venir, et d'ailleurs le Bon Dieu est glorifié de tout ce qu'on fait pour lui. »

Bien au-dessus des soins matériels (il n'est guère besoin de le dire) le serviteur de Dieu plaçait les intérêts de l'âme. Il respectait Jesus-Christ dans ses pauvres, il respectait leurs âmes immortelles.

Un grand nombre de ces infortunés, mal instruits des vérités de la religion, abandonnés à eux-mêmes dans des milieux détestables, ou même dans les travaux matériels de leurs profession, avaient l'âme plus malade que le corps. Lorsque le Père avait mis la main sur l'une de ces plaies, il en confiait le soin à quelque vincentine ou à

l'un des frères du Petit-Asile. Des prières spéciales étaient faites régulièrement pour attirer la bénédiction divine sur cet apostolat. On veillait à ce que chacun reçût le bienfait du sacrement de Pénitence: si c'était lui qu'on désirait, le saint homme était toujours prêt. Lorsque quelqu'un faisait résistance, il le prenait en compassion, et, sans lui adresser de reproches, redoublait de vigilance à son égard, et aussi de supplications au Seigneur. Il avait une singulière puissance sur les cœurs; et quand les autres prêtres qui le secondaient dans la maison pouvaient aboutir auprès d'un malade, « Voici, disaient-ils, un cas où il faut le Père ». Et il venait en toute simplicité, faisait le siège de ce cœur, et emportait la place au nom de DIEU. Un exemple :

Une jeune fille fort malade de corps et de conscience ne voulait rien entendre au sujet de ses devoirs religieux. Le Père arrive, et, sans lui dire un mot, s'agenouille au pied du lit, et fait une prière pour cette âme égarée et endurcie. Quand il se relève, la résistance est vaincue, et il a la consolation de constater une conversion sincère. — Or, pendant plus de cinquante ans, il n'y a pas eu au Petit-Asile un seul exemple d'une mort sans sacrements.

On ne refusait ni les juifs, ni les hérétiques, ni les incrédules ; la même charité s'exerçait envers tous. Aussi plusieurs, touchés de cette vraie bonté qui ne peut venir que de DIEU, se convertirent à la vraie foi.

Dans les commencements, lorsque les malades n'étaient pas encore aussi nombreux, le saint homme se retirait le soir, avec ses confrères, au *Corpus-Domini* ; mais ensuite,

pour être plus près des mourants en un cas pressé, il se logea au Petit-Asile, où il n'avait même pas une chambre ; pendant quelque temps il prit son repos sur une chaise, tout habillé, afin d'être prêt à porter les secours de son ministère au premier appel. Ces appels étaient fréquents, car la plupart des moribonds désiraient expirer entre ses bras. Son frère Albert lui prêtait un concours empressé et persévérant pour le soin des âmes.



CHAPITRE XIVe.

Zèle pour la gloire de Dieu.

Notre divin Sauveur, qui, toujours plein de tendresse et d'amour pour sa créature, se compare, dans le saint Evangile, tantôt au bon pasteur tantôt à un vigneron sage et prudent, s'était préparé dans le Petit-Asile une vigne choisie, et lui-même, par les mains de son serviteur Cottolengo, la cultivait et l'embellissait de manière à en faire l'admiration des hommes et les délices des anges. Une seule chose pouvait en troubler l'esprit et la splendeur, celle que le prophète David appelle *le sanglier de la forêt (aper de sylvâ)*, c'est-à-dire le péché, l'offense grave de Dieu.

Il fallait que cette œuvre en fût préservée, et qu'elle se conservât dans toute son innocence et sa beauté. Les âmes y devaient briller de l'éclat de la vertu. Aussi le serviteur de Dieu apportait-il ici une vigilance de tous les instants. Ne donnait-il pas l'exemple à son nombreux troupeau? Ses discours, ses actions, toute sa conduite, sa fuite des moindres fautes, son zèle toujours vivant, faisaient de lui le modèle de ceux qui l'entouraient, et attirait les cœurs à la pratique du bien. Son âme aurait gémi de voir les épines se mêler au parterre de roses qu'il cultivait à la gloire du Seigneur; s'il en apercevait quelqu'une, il était tout ardeur pour l'arra-

cher. Aux jeunes de la famille il mettait sous les yeux les touchantes histoires d'Isaac, de Joseph, de Tobie ; les traits les plus édifiants de S. Vincent de Paul, de S. Louis de Gonzague, de S. Stanislas Kotska. Il n'épargnait même pas les historiettes joviales, propres à exciter leur gaieté. Il arrêtait soigneusement leurs petites disputes, et les reconciliait lui-même, leur faisant sentir le bien de la paix et le mérite de souffrir quelque chose. « Si la Sainte Vierge vous voyait dans cet état, que dirait-elle ? »

Sur les murs, il avait fait inscrire en grosses lettres : *Dieu vous regarde !* Toutes les demi-heures, dans chaque division de l'Asile, une voix s'élevait : *Rappelons-nous que Dieu nous voit !* Comme on lui demandait souvent sa bénédiction : « Oui, répondait-il, je vous la donne ; mais faites un bon acte de contrition ». Il disait encore : — « J'entends que vous soyez contents, que vous soyez joyeux, parce que nous sommes dans la maison du Bon Dieu ; mais il nous faut une joie innocente et chrétienne. Les saints ont été les plus gais des hommes. »

Comme il prêchait chaque jour, en général sur le saint dont on célébrait la fête, il insistait sur l'horreur que doit inspirer le péché, principalement dans une maison sainte où les bienfaits divins sont si abondants. — « La foule qui suivait Jésus, disait-il, voulait le proclamer son roi : et nous, dans le Petit-Asile, ferions-nous donc moins pour lui ? »

Lorsque l'horloge sonnait l'heure, tout le monde répétait ensemble cette invocation : *A peccato mortali libera nos, Domine* : « de tout péché mortel préservez-nous, Seigneur ». Cottolengo apprenait-il que quelque faute notable s'était commise dans la maison, il faisait chanter le *Miserere* à la chapelle, avant la bénédiction

du Saint-Sacrement, en indiquant le motif. Dans une de ces circonstances, tout ému il s'écria : « Le péché est dans cette demeure ! le péché est au milieu de nous ! Quelqu'un ici a gravement offensé Dieu. Qui que ce soit, je ne veux pas le connaître. Qu'il abandonne au plus tôt ce toit ; qu'il sorte par la porte qui lui conviendra ; ou bien qu'il se corrige et s'amende ! » Ce fut comme un coup de tonnerre au milieu de l'assistance ; on n'osait regarder le bon Père en face.

Une autre fois, à la suite d'une scène semblable, le coupable vint s'agenouiller parmi les assistants, et protesta de son repentir et de sa résolution de mener une vie meilleure.

Il allait visiter les enfants pendant qu'ils étaient à table. — « Voyez, mes chers amis, leur disait-il : qui vous a donné ce beau pain blanc que vous mangez ? C'est le Bon Dieu. Qui a préparé ces aliments pour votre faim ? le Bon Dieu. C'est à lui que vous devez les habits qui vous couvrent, le lit où vous dormez, l'Asile où vous demeurez. Comment ne l'aimeriez-vous pas ? comment oseriez-vous l'offenser ? »

La simple pensée de l'outrage à Dieu lui causait une tristesse qui se lisait sur son visage. Un petit mensonge dans un enfant, un acte de gourmandise, ne le laissait point indifférent. L'idée de tout ce qui se fait de mal dans le monde le rendait profondément malheureux, et le portait à l'expiation personnelle.

Lorsque le Petit-Asile se trouvait en détresse, dans son humilité il crut plusieurs fois être lui-même, par ses fautes, la cause de la colère divine ; et il commençait un sérieux examen de conscience.

A tous ses malades, dès qu'ils entraient, il recom-

mandait de se mettre en grâce avec le Seigneur, et les aidait attentivement dans ce travail de revue.

Les blasphémateurs, lorsqu'il les entendait outrager le saint nom de DIEU, n'échappaient pas à ses remontrances indignées. — « Oh le sot ! oh le malheureux ! » leur criait-il en face.

Une autre fois, une femme assez jeune vient le trouver pour obtenir un secours. A ce moment, ni lui ni les sœurs n'avaient un centime. Cette femme, insistant, lui dit qu'elle va être obligée de se livrer au désordre. A ce mot, il ne se contient plus. « Sortez, dit-il, et allez sous ma fenêtre ». Il court à sa chambre, fait un paquet de ses draps, et les lui jette comme aumône. — « Il est heureux, disaient les sœurs, qu'il n'ait eu que ses draps à ce moment-là, car il eût donné aussi tout le reste. Ce n'est pas la première fois qu'il nous joue de ces tours. »



CHAPITRE XVe

Cottolengo instruisant dans la piété sa famile d'adoption.

La parole de Dieu est la véritable nourriture de l'âme. Le serviteur de Dieu tenait à la distribuer abondante parmi ceux à qui il avait déjà assuré un toit et du pain. Sa vie était le commentaire de ses discours, et leur donnait une force irrésistible.

Son sommeil était très-court ; de grand matin il se mettait en oraison. Dans les trois heures au moins qu'il y consacrait avant la sainte Messe, il allumait là ce feu de la ferveur, qui ensuite allait s'échapper en flammes brûlantes de ses instructions, de ses exhortations. Il n'y avait pas nu jour de l'année où il ne se fît un devoir de prêcher, à la fin du saint sacrifice. Son discours, nourri et substantiel, n'excédait pas un temps raisonnable, afin de ne jamais fatiguer son auditoire. Les jours de fêtes, le matin, il expliquait l'évangile du haut de la chaire, et le soir les points principaux de la doctrine chrétienne. S'il devait s'absenter, il se faisait remplacer dans cet office. Souvent aussi on faisait la lecture de la vie du saint honoré ce jour-là.

Son frère Albert, qui lui était tendrement attaché, l'exhortait à ne pas tant se fatiguer, à faire faire les instructions par d'autres ; et il répondait : « Non, n'en par-

lons plus: le pain qui vient d'un père est toujours le meilleur, encore que la farine en soit moins fine. »

Il acceptait cependant, de temps en temps, le concours d'autres prêtres, d'Albert spécialement; mais alors il lui disait: « Pas de longue préparation; une invocation, un bon signe de croix, et dites ce que la Providence vous inspire. » Il invitait aussi à cette œuvre de zèle les chanoines ses confrères du *Corpus-Domini*.

Outre ces prédications générales, on en avait de lui plusieurs autres pendant le jour. Quand il visitait une des divisions de l'Asile, et il le faisait continuellement, il saisissait toutes les occasions d'instruire son petit peuple. Si la saison le permettait, après le dîner, il le rassemblait dans la grande cour, comme JÉSUS au milieu des foules qui le suivaient au désert; il faisait un discours familier d'une demi-heure à peu près, et qui était une vive exhortation à l'amour de DIEU et à la vie sainte.

Ce même zèle de pieuse parole, il l'avait pour le Suffrage, pour ses Carmélites de Cavoretto, ses Ermites et ses Taïdines de Gassino, dont le progrès spirituel lui tenait grandement au cœur.

Sa diction était simple, mais d'une telle animation, et en même temps d'une telle suavité, qu'elle remuait profondément les âmes. On ne se lassait point de l'entendre. S'il parlait du ciel, du Saint-Sacrement, de Marie refuge des pécheurs, il ressemblait à un séraphin : l'amour de DIEU, la confiance en DIEU, lui arrachaient des accents d'une étonnante puissance, que les auditeurs attribuèrent plus d'une fois à une inspiration venue du ciel. De fait, il parut plus d'une fois avoir lu dans les cœurs de ceux qui l'écoutaient, tant certaines paroles les regardaient directement.

Une sœur, tourmentée de pensées de découragement et de défiance, était plongée dans l'affliction spirituelle, et dans son trouble elle crut devoir abandonner la sainte communion un certain jour. La sainte Messe terminée, le Père commence son instruction, et tout-à-coup, se tournant du côté où était la religieuse: « Non, dit-il, quand même les choses seraient ainsi, ce n'est pas un motif pour déserter la sainte Table! » Continuant sur le sujet, il indiqua comment il faut avoir recours au confesseur, et se régler docilement sur sa décision. La sœur sentait que tout cela venait si bien à son adresse, la dépeignait si bien, qu'elle ne put s'empêcher de dire: « Le Père lit dans nos cœurs, cela est sûr ».

Un jour de Pentecôte, au monastère du Suffrage, il prêchait sur ce grand mystère. Pendant qu'il parlait, une toute petite fille, bien sage et bien simple, élève de la maison, faisait des gestes extraordinaires de surprise et d'admiration. Dès qu'elle put, l'enfant courut à Cottolengo, et dans sa joie naïve lui criait: — « Je l'ai vue, je l'ai vue, la poule blanche que vous aviez sur la tête! J'ai vu aussi votre figure qui était toute brillante. » Le serviteur de Dieu, à ce discours, change de couleur. — « Veux-tu te taire, petite sotte! » Mais elle, qui était pourtant d'un caractère timide, ne se laisse pas intimider: — « Oui, oui, je l'ai vue, la belle poule blanche qui était sur votre tête, et qui brillait tant! » Vainement on essaya de la faire taire; l'innocente répétait toujours la même chose; et l'humble chanoine, confus, s'empressa de retourner au Petit-Asile.

Il avait institué dans ses maisons quantité de prières et de pratiques de piété propres à louer Dieu et à enrichir les âmes. Les images de la Sainte Vierge, et en

particulier celle qui est à l'entrée de l'Asile, portent chacun à penser à cette divine mère et à l'aimer.

A peine un malade ou tout autre malheureux était admis, le Père venait au-devant de lui, l'interrogeait avec bonté, le conduisait à l'image de Marie, où l'on s'agenouillait pour réciter un *Ave Maria* ou le *Salve Regina*; puis on baisait la terre, pour témoigner sa reconnaissance au Bon DIEU, et le Père donnait sa bénédiction, et prononçait quelques paroles d'encouragement.

Il disait souvent : — « La prière vous rend chers à DIEU: priez donc, priez toujours. Rendez-vous chers à DIEU, et, quand ce sera fait, il sera plein de miséricorde pour vous. Il sait bien mieux que vous-mêmes ce qui vous est utile, et il ne vous refusera rien de ce qui est nécessaire pour que vous deveniez des saints. »

Les choses étaient organisées de façon à constituer une prière continuelle. Dans chaque département de l'Asile, au premier signal du lever, on récitait tout haut le *Miserere*. Passant ensuite à la chapelle (chaque division avait la sienne), la prière du matin était dite, suivie de quelques instants de méditation, un quart-d'heure, une demi-heure au plus. C'était alors le rosaire qu'on disait tout entier, en parcourant les quinze mystères; on répétait l'acte de contrition, l'invocation à l'Ange gardien, et on baisait la terre en signe d'humilité.

Bientôt, de toutes les parties de la maison on allait processionnellement à l'église, où se disait la messe de communauté, suivie du sermon, suivi lui-même d'une seconde messe pour ceux qui n'avaient pu entendre la première, et à laquelle néanmoins tous assistaient. On y disait tout haut, par une institution spéciale et aux intentions du Petit-Asile, cinquante-cinq *Pater* et *Ave*, entremêlés, de dix en dix, d'hymnes de l'Église. — Nous avons indiqué les

oraisons jaculatoires prononcées d'heure en heure et de demi-heure en demi-heure. — *L'Angelus* se récitait trois fois par jour, avec d'autres prières qu'on disait les bras en croix, et le *De Profundis* pour les défunts à celui du soir. — Presque tous les membres du Petit-Asile étaient agrégés au tiers-ordre de S. François. — Le soir, c'étaient la prière commune, une méditation sur la Passion du Seigneur, et plusieurs autres oraisons.

Le Père tenait beaucoup à la prière en commun, et exigeait que chacun y intervînt fidèlement. Il rappelait la promesse de Notre-Seigneur d'être au milieu de ceux qui s'assemblent en son nom. Le Petit-Asile, pauvre des biens de ce monde, s'enrichissait ainsi de l'opulence des biens spirituels et d'un trésor inépuisable devant Dieu. Les malades les plus rebelles à la grâce, et il s'en rencontre dans les pays même les plus chrétiens, se sentaient gagnés sous cette chaude atmosphère de foi et de charité ; tous revenaient à leurs devoirs religieux, en bénissant le bienfaiteur qui avait rallumé en eux le flambeau de la vérité, de la consolation et du salut.

Le théologien Jean Borel, très connu à Turin pour son éminente piété, a dit bien des fois : « L'esprit de prière était tel au Petit-Asile, que quiconque visitait les salles de malades, ou les autres parties de l'établissement, le voyait, pour ainsi dire, gravé sur tous les visages, et s'en allait convaincu que c'était bien la maison de la prière, la maison du Bon Dieu. »

CHAPITRE XVIe.

Coup-d'œil général sur le Petit-Asile.

A la prière perpétuelle le saint homme joignait, dans ses recommandations, la fréquentation des sacrements. Elle était quotidienne à l'Asile. Un jour que les communions avaient été moins nombreuses, sa tristesse n'échappa à personne, et il n'en dissimulait pas le motif : — « Si moi, qui ne suis qu'un homme, disait-il, je me sens ému de cet abandon, quelle doit être la douleur de Jésus-Christ qui, lui, est de plus un Dieu? » C'était la piscine où il voulait faire descendre ses enfants pour se purifier et trouver des forces. Il aimait surtout à voir s'approcher du divin banquet les plus jeunes, qui ont tant besoin d'être soutenus au seuil de la vie. C'est dire avec quel soin, avec quel zèle, il préparait les premières-communions.

Lorsqu'il établit sa famille de sourds-muets, il s'y trouvait une petite fille d'environ cinq ans, Marie-Marguerite Bosso, née à Béné-Vagienna. Cette enfant, les premiers jours, ne cessait de pleurer, et par ses signes faisait comprendre sa douleur de ne plus voir son père et sa mère. On essayait vainement de l'amuser et de la distraire. Cottolengo, étant venu un jour, posa les mains sur la tête de la petite désolée, et dit à la sœur présente : — « Je vous recommande cette enfant, parce que je vous annonce qu'elle deviendra quelque chose de bon, et que pour sûr elle ne

mourra point simple sourde-muette. » La rencontrant d'autres fois, il disait les mêmes paroles, et ajoutait: « Nous la ferons communier de meilleure heure que les autres, et ce sera pour nous une grande fête ».

Effectivement, Marguerite fit des progrès rapides; elle communia toute jeune, et, après la mort du Père, elle fut une des douze premières sœurs du monastère des Sourdes-Muettes, fondé par son successeur.

Lui qui était si patient et si doux, il ne se contenait pas quand il entendait attaquer le principe de la communion quotidienne. Discutant un jour avec le curé d'une paroisse qui refusait de donner chaque matin la sainte Eucharistie à ses religieuses, il lui dit avec émotion : — « Sur ce point je vois les choses si clairement, je suis tellement convaincu d'être dans le vrai, que je tiendrais tête à tous les docteurs du monde. »

Le Valdocco était l'asile de la paix et de la parfaite harmonie entre tous ceux qui l'habitaient, tant prudent, sage et bien ordonné était le gouvernement du bon chanoine. Père pour ses subordonnés, il était juge aussi, et savait appeler à son aide la fermeté chaque fois qu'il en était besoin. Toutes les causes de l'intérieur venaient à son tribunal, comme autrefois celles des Hébreux à Moïse dans le désert. Le plus petit enfant pouvait citer devant lui qui que ce fût dont il avait à se plaindre. Il est vrai que cet aimable juge savait amener toute querelle à la pacification et au pardon chrétien.

Il poursuivait de son indignation les médisances, les rapports méchants, les accusations sans charité. Il ne fallait pas, avec lui, abuser de la langue sur le compte du prochain. Quelle paix, en effet, est possible parmi les hommes adonnés

à la médisance et à la malveillance? Il souffrait encore moins que les infirmités fussent un sujet de moquerie de la part des bien portants. Lui-même avait une extrême attention à ne faire à personne la moindre peine, et dans ses corrections la douceur, la bonté, les égards, se faisaient jour en chaque parole. Les rapports lui étaient odieux, à moins de circonstances graves qui en fissent un devoir.

En récapitulant toutes ces données, nous n'oublierons pas que le Petit-Asile, fondé sur la Providence, était comme un sanctuaire dédié à cette même Providence divine. Ce merveilleux établissement, maintenu sur ses bases primitives, peut bien être considéré comme un miracle perpétuel. Il est la réalisation de la parole du Seigneur. *Ne vous tourmentez point de ce qui doit alimenter votre vie, ni du vêtement qui vous est nécessaire.. Cherchez d'abord le règne de* Dieu *et sa justice; tout le reste vous sera donné par surcroît.*

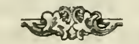
Voici plus d'un demi-siècle que l'établissement a été ouvert aux malades, aux délaissés, de tout âge, de tout sexe de toute condition, de tout pays; plus de cent mille malheureux y ont passé : et Dieu n'a jamais manqué à son admirable serviteur, justement surnommé *l'homme de la foi*. Tout ce qui tient au Petit-Asile, malades, enfants adoptés, administrateurs, religieuses, prêtres desservants, a hérité de ces sentiments, et, aujourd'hui encore, s'appuie sur la seule Providence. « Elle ne vous fera point banqueroute », disait Cottolengo : chaque jour voit se renouveler la réalisation patente de cette promesse si formelle et si claire. Quel calcul humain eût procuré de de si grandes choses?

La prière est plus puissante que les trésors.

A l'Asile règne la loi du travail pour tous ; l'oisiveté

en est sévèrement bannie, chacun a son emploi, ses occupations, suivant son âge et ses aptitudes, et même les aliénés. Toutefois, la supplication incessante vers Dieu est toujours la pratique principale et l'occupation première.

Voulez-vous visiter la maison? De toutes parts, en entrant, votre oreille sera frappée par le chant des cantiques et des hymmes : ce n'est point là le séjour de la tristesse. Sur le seuil, la bonne sœur portière vous accueillera avec un empressement poli, et son salut sera une prière : *Deo gratias*, vous dira-t-elle : « bénissons Dieu ». Le supérieur vous saluera de la même parole. Dans les divisions, les salles des malades, les écoles, tous se lèvent à votre approche, et vous diront, eux encore : *Deo gratias*. Tout sera à votre disposition ; on vous conduira partout ; et, en sortant, il vous sera impossible de ne pas répéter : « C'est ici vraiment la maison de la charité et de la prière ».



LIVRE QUATRIÈME

VERTUS DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU.

CHAPITRE Ier.

Simplicité chrétienne de Cottolengo.

Sans nous éloigner de l'œuvre qui a été jusqu'ici l'objet de cette histoire, il nous semble bon de présenter plus en détail le serviteur de Dieu lui-même, et de faire connaître plus à fond ses vertus et sa sainteté. C'est un tableau riche en édification, où l'on verra à quelle hauteur peut s'élever une âme qui s'abandonne toute à Dieu, qui vit de Dieu, et qui se consacre sans réserve à la gloire de Dieu.

Joseph Cottolengo eut cette simplicité si fort louée dans l'Evangile. Eloigné de tout ce qui sent le compassé, le recherché, il agissait avec tous comme il eût agi avec lui-même ; c'était le *vrai Israélite, en qui il n'y a point de ruse.* Ses démarches, même pour procurer des secours à ses pauvres, et qui parfois font sourire, se

ressentaient de cette bonhomie charmante. C'était une sorte de dicton au Valdocco et dans Turin : « Pour faire telle ou telle chose, il faudrait la simplicité de Cottolengo.

Il ne sut jamais ce que c'est que se donner de l'importance. Ce qu'il avait été à Brà et dans ses études, bon, affable, ouvert, il le fut à toutes les époques de sa vie. Pour lui *oui* était *oui*, *non* était *non*, et il le disait de la même manière au mendiant et au roi. Ses lettres respiraient cette simplicité ; il écrivait comme il parlait, et c'est pourquoi il ne voulut jamais se servir de la plume d'un secrétaire.

Aussi aimait-il à converser avec les simples et les petits, avec les aliénés, qu'il appelait ses bons enfants, avec les pauvres et les ignorants. D'un caractère gai et plein d'entrain, il mêlait volontiers le mot jovial à ses discours, et n'y épargnait pas les historiettes plaisantes. La grande réputation qu'il avait acquise jetait dans l'étonnement tous ceux qui l'abordaient pour la première fois, et qui s'attendaient à trouver un homme solennel, et quelque peu majestueux. « C'est là le chanoine Cottolengo ! » disaient-ils stupéfaits.

Ce naturel, il le recommandait souvent autour de lui : il devait être, disait-il, la caractéristique du Petit-Asile ; et il citait l'exemple de S. François de Sales, de S. Vincent de Paul, de S. Philippe Néri, qui lui servaient de modèles. En parlant des Vincentines, il disait encore : « Si elles sont simples et obéissantes, elles feront du bien à elles-mêmes et à nos frères les pauvres, parce que le Seigneur se plaît avec les âmes candides. Sans cela, elles serviront à peu de chose. »

Il croyait à la bonne foi des autres, et ne soupçonnait pas qu'on eût l'intention, ni même la tentation de le tromper. Dans ses achats, il avait le coup-d'œil de

la valeur des objets, et ne marchandait point. Un jour qu'il devait envoyer aux sœurs de Racconigi de l'argent dont elles avaient besoin, ne sachant aucun moyen de le leur faire tenir, il s'adresse à un charretier qui passait par là, et lui confie la somme, sans autre information. C'était, heureusement, un honnête homme, qui s'acquitta fidèlement de la commission.

Un autre jour, un pauvre homme, qui avait sur son âne pour une cinquantaine de sous de bois à brûler, voulait à toute force le lui vendre. — « Quel est le prix? dit le serviteur de Dieu. — Pour ne point vous surfaire, vous me donnerez dix-sept francs. — Oh là là, le bon marchand! Sais-tu, mon homme, qu'avec les dix-sept francs j'entends acheter ton bois, la carriole, l'âne, toute ta famille, et toi par-dessus le marché? A présent, dis-moi : as-tu entendu la Messe ce matin? — Oui, pour sûr, je l'ai entendue. — Ah! voilà qui est bien, et je te donne les dix-sept francs. »

En 1835, le bon chanoine devait accompagner à Voghéra quelques sœurs destinées au service de l'hôpital. On loue une voiture, et l'on part. Mais voici que les chevaux, à la montée de Chiéri, habitués probablement à recevoir là du renfort, se plantent au milieu de la route et n'en veulent plus bouger. Le cocher, furieux, se livrait à toutes les malédictions contre ses bêtes, mais à voix basse, par respect pour les personnages qu'il conduisait. Cottolengo s'en aperçoit, et, mettant la tête à la portière. — « Eh! l'ami, dit-il, si par hasard tes chevaux avaient besoin de quelque mot à la païenne dans une de leurs oreilles, je te permets de le dire; mais, entendons-nous bien, que ce soient des mots que peut prononcer un bon Piémontais. — Merci, Monsieur le Chanoine : vous allez voir comment je m'en

tire ! « Et là-dessus il accompagne ses coups de fouet d'exhortations ronflantes qui font merveille auprès des bêtes et les lancent à la montée, mais sans que DIEU ou les choses saintes fussent le moins du monde offensés.

Aimable et facile pour chacun, il s'accommodait tout de suite à la conversation, avec la naïveté d'un enfant, et lui, qui était occupé de si graves pensées, devenait petit avec les petits, ignorant avec les ignorants. Un brave homme était un soir à l'entretenir de ses affaires, et, passant d'un sujet à l'autre, arriva à disserter sur les auberges et sur les qualités des différents vins. Cottolengo le suivit sur ce terrain, et avec tant de goût et d'entrain, qn'un témoin de l'entrevue disait ensuite : — « Si on ne savait que le Père ne boit pas un verre de vin par mois, on l'eût pris à ce moment pour un de ces gosiers qui ont toujours soif, et qui ont d'autant plus besoin de boire qu'ils ont bu davantage. »

Il avait la même simplicité avec les grands, même les princes de la famille royale, qui plusieurs fois visitèrent le Petit-Asile. Dans une quittance au Roi pour une somme de cinq mille francs, il se traite tout bonnement de coquin : « *Io sottoscritto birbo in tutta l'estensione del termine* ». Le monarque ne s'offensa point de cette petite familiarité.

L'illustre marquise de Barolò, si célèbre à Turin pour son inépuisable charité et ses œuvres de bienfaisance, venait assez souvent au Petit-Asile : et Cottolengo, dans la même simplicité de langage, lui disait les choses les plus singulières, ce qui amusait beaucoup cette grande dame, peu habituée à ces façons primitives.

Il ne pouvait pas souffrir qu'en lui écrivant on employât des tours et des expressions choisies. — « Tout à la bonne, disait-il, et que Dieu nous assiste! toujours tout à la bonne! »

C'était chose émouvante que de le voir au milieu de ses protégés. Ils se disputaient le bonheur d'être auprès de lui. C'était un vieillard qui fixait sur lui des yeux pleins de reconnaissance, un estropié qui s'appuyait comme il pouvait pour arriver à lui baiser la main, un jeune homme, un blessé, un infirme, qui se pressaient pour le toucher. Chacun voyait en lui son père, son protecteur, l'instrument de la bénédiction de Dieu. Et lui, plein de condescendance, les écoutait tous, répondait à tous, les consolait et les encourageait tous. Les enfants, plus pétulants, couraient après lui comme après leur mère, en l'appelant des noms les plus tendres. Il les accueillait avec un visage réjoui, les caressait, les arrêtait pour leur conter les belles histoires de Joseph, de Tobie, de Jacob.

Même bonhomie avec les parents. Arrive un jour du pays de Villastelloné une honnête mère de famille, qui le prie d'admettre sa fille toute jeune. — « Je reçois cette enfant, dit-il. Mais, vrai, venant de Villastelloné vous auriez bien pu nous apporter une demi-douzaine de melons, et vous auriez vu la fête! » — On ferait un livre de ses réponses et de ses saillies joviales.

Sa joyeuseté et bonne humeur se faisaient encore plus grandes aux solennités de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge. Son âme alors débordant d'une pieuse allégresse, il exprimait cette allégresse de toutes les manières. Ces jours-là, quelles que fussent les fautes commises, il n'accompagnait ses réprimandes d'aucune punition, disant que Jésus payait la fête, et qu'il n'y

avait qu'à se réjouir en lui. Si on lui reprochait cette extrême bonté, il alléguait S. Vincent de Paul, son modèle, toujours si patient, si doux, si large à pardonner.

Un sacristain maladroit ayant laissé tomber sur lui toute une burette d'huile pendant qu'il était en adoration à la chapelle, il dit sans s'émouvoir, sans une syllabe de reproche : « A présent, me voilà beau ! » puis, étant allé changer d'habits, il revint continuer sa prière au même endroit.

Une autre fois, une jeune fille à moitié folle, venue pour se faire vincentine, le mordit au doigt dans un accès de colère. — « Heureusement, dit-il avec calme, que ce n'est pas le doigt de la Messe. »

Un de ses collègues du *Corpus-Domini* le plaisantant sur la largeur de ses épaules, puissantes, disait-il, comme celles d'une bête de somme : — « C'est bien jugé, répond Cottolengo ; et si vous voulez en faire l'expérience, vous n'avez qu'à y mettre cent écus, vous verrez comme cela se porte aisément. » Pris au trébuchet, le chanoine s'exécuta. Et Cottolengo, lui lançant un de ses regards les plus malins : « Demain, dit-il, je viendrai de nouveau pour la même besogne, si cela peut vous distraire ».

CHAPITRE IIe

Le pardon des injures.

Un homme si débonnaire ne devait rencontrer que sympathie et déférence : et néanmoins, comme le divin Sauveur, Cottolengo eut ses jaloux et ses ennemis, empressés à lui tresser des couronnes d'épines. Les œuvres de Dieu ne sont-elles pas sujettes à la contradiction? Pour lui, dans sa vivante charité, il pardonnait, s'humiliait, profitait de tout pour son âme.

Ses premiers essais à l'Arcade-Rouge lui avaient suscité des contradicteurs. Les uns prédisaient la ruine prochaine ; d'autres auraient voulu voir les choses, dès le début, conduites à la perfection ; ceux-ci accusaient des dépenses exagérées, ceux-là critiquaient tout en bloc.

Ce fut bien pis au Valdocco. Des gens qui voulaient être admis ou qui demandaient de l'argent, lorsqu'on ne pouvait ni leur en donner ni les recevoir faute de place, se faisaient insolents, menaçaient, et parfois en vinrent à de véritables voies de fait. Il répondait plein de mansuétude : « Vous avez raison, et je ferai mon possible pour vous satisfaire » ; cherchant à apaiser cette colère déraisonnable. Les sœurs s'indignaient des injures qu'on lui adressait. — « Du calme ! leur disait-il. Regardez Notre-Seigneur : on l'a outragé bien autrement. Et que sommes-nous à côté de lui? »

Il avait reçu à l'hopital du Petit-Asile un pauvre malade, qui un beau jour, par humeur, par ressentiment, par un motif quelconque, se fâche, demande ses habits et veut partir à l'instant même. Le bon Père s'efforce, mais vainement, de calmer cet homme, qui, au lieu d'admirer sa charité, le couvre de reproches et d'injures, puis s'en va tout furibond. Vingt-quatre heures après, il revient et supplie qu'on le reprenne. Cottolengo ne lui fait aucun reproche, l'accueille au contraire comme un fils et lui fait rendre son lit.

Plusieurs fois les parents de ses religieuses ou des enfants qu'il élevait pour le sacerdoce lui firent des avanies cruelles en s'opposant à ces vocations. On sait de quoi, dans leur irritation, sont capables de telles personnes. Elles ne parvinrent cependant, en aucun cas, à faire sortir le serviteur de Dieu de sa paix et de sa charité toute patiente.

Nous ne redirons point tous les faits de ce genre relevés dans sa vie : c'est toujours la même longanimité, la même paix, le même oubli de sa propre personne. Nous marquerons seulement quatre ou cinq circonstances, parmi les plus édifiantes.

Un voisin du Petit-Asile, homme assez riche, voyait avec ennui ce rassemblement de malades et de pauvres non loin de son habitation, et chaque fois qu'il rencontrait le Père, ce qui était fréquent, il lui faisait mauvaise mine, et on l'entendait murmurer entre ses dents des choses désagréables. Cottolengo avait compris la situation, mais de sa part il n'y avait que politesse et gracieuseté envers le mécontent. Celui-ci s'en offensa, et finit par tourner les épaules au serviteur de Dieu, sans lui rendre son salut. Il alla plus loin, et un jour,

le rencontrant avec son frère Albert, il se répandit en un déluge d'outrages et de paroles odieuses. Le bon chanoine écouta tout sans sourciller, et salua son ennemi comme il faisait auparavant. — « Vous m'étonnez bien, lui dit le P. Albert : avec des gens si grossiers, on passe sans les voir — Vraiment non, répond Cottolengo : avec de la patience on vient à bout de tout, et S. Paul nous apprend qu'il faut vaincre le mal par le bien : *Vincere in bono malum.* »

Dans un cas du même genre, le P. Albert lui adressa les mêmes reproches : — « Vous ne voulez donc pas vous faire raisonnable? Vous êtes dix mille fois trop bon. Le cœur à tous, d'accord, mais non pas la tête aussi. Vous voyez bien que ces gens-là se font un jeu de vous tourmenter. » A quoi le serviteur de Dieu répondit : — « Mon cher, cœur et tête, tout ! car il est écrit : *Vincere in bono malum* ».

Plusieurs ecclésiastiques même (nous croyons l'avoir dit) se déclarèrent contre lui, notamment le curé de la paroisse de Borgo-Dora, dont dépendait le Valdocco. Cottolengo en était cruellement affligé, mais rien ne put le faire sortir de son respect et de son entière déférence pour des confrères bons, et seulement prévenus ou ne le comprenant pas.

Il recevait beaucoup de lettres anonymes où on l'outrageait à plaisir. On en déposa une de ce genre dans la chaire du *Corpus-Domini* où il allait prêcher ; il la lut tranquillement d'un bout à l'autre, et, bien que sous une écriture contrefaite il en eût reconnu l'auteur, jamais il ne lui en témoigna le moindre ressentiment.

Quelques-uns, aussi sots que méchants, en vinrent à l'accuser d'être dépourvu de charité et de compassion ! Voilà où peut aller la haine !

Quant à l'intérieur du Petit-Asile, la docilité, l'obéissance, le bon accord, étaient parfaits. C'était une famille, dans toute la force du terme. Le commandement du Père était si doux, il étudiait avec tant de soin les aptitudes et la vocation de chacun, il les avertissait et les encourageait dans une telle charité, que ses enfants n'avaient point d'autre volonté que la sienne. Paix aux âmes de bonne volonté : toutes dans la maison avaient cette bonne volonté, et la paix y régnait.

Cette obéissance et soumission fut, en plus d'une circonstance, récompensée de Dieu. Dans les commencements de l'établissement du Valdocco, lorsqu'il ne s'y trouvait pas encore d'église spéciale, un beau matin plusieurs Vincentines tombèrent malades à la fois. Cottolengo, s'apercevant que les petites Ursulines, déjà rangées en ordre de marche pour aller à la paroisse, étaient accompagnées d'une seule religieuse : — « Pourquoi, dit-il à celle-ci, êtes-vous seule pour ce point de règle ? — C'est, répond-elle, que les autres sœurs sont malades. — Mais, répond le Père, est ce que sœur Symphorose est malade aussi ? — Oui, mon Père ; et si malade d'une bonne fièvre, que le médecin a prescrit une saignée. — Oh ! interrompt le serviteur de Dieu, ce ne sera rien. Allez dire de ma part à la sœur Symphorose qu'elle se lève et vienne avec vous. » La bonne sœur, sans hésiter, va faire sa commission : la malade obéit à son tour, et le mal disparaît entièrement.

Une autre fois, c'est la sœur Herménégilde qu'on veut envoyer à la cuisine pour les gros travaux, parce que seule elle a la force nécessaire. Mais la sœur Herménégilde est au lit, accablée par la fièvre ; le docteur a défendu qu'on la trouble ; elle va être saignée

de nouveau. On vient dire cela au chanoine. — « A quoi bon tant de saignées ? répond-il. Je vais lui envoyer une bonne bénédiction, et ce sera fini. Dites-lui de ma part qu'elle se lève et se rende à la cuisine. » On fut obligé de l'y porter, tant elle était affaiblie. En la voyant venir dans cet équipage, la cuisinière s'écrie : — « Voilà un bon secours qui nous arrive là ! Allons, ma sœur, à défaut d'autre besogne, vous me tiendrez toujours compagnie. Asseyez-vous sur cette chaise. Vous avez obéi, c'est bien, le Seigneur vous récompensera. » Mais la bénédiction du Père avait porté son fruit. Dès cette heure la flèvre cessa, les forces revinrent, et personne dans la maison n'eut une santé meilleure.

Nous trouvons des faits semblables dans les années 1833, 1837, 1841, même à l'égard de plusieurs prêtres, infirmes et âgés, que le Petit-Asile avait recueillis, et plus particulièrement encore en faveur des Vincentines, ces religieuses si promptes à l'obéissance, formées à cette admirable et sainte école du serviteur de DIEU.



CHAPITRE III[e]

Autres détails du gouvernement de Cottolengo.

La vigilance du saint homme dans le bon ordre du Petit-Asile avait pour principal motif le désir de voir aimer et servir DIEU autour de lui, et par conséquent d'éloigner les occasions de manquement et de péché.

Il redoutait l'inconstance de ceux qui, sous des prétextes frivoles, et lorsque leur vocation semblait certaine, pensaient à quitter la maison. Il n'épargnait ni avertissements, ni peines, ni sacrifices, pour les arrêter à la veille d'une telle démarche. Tout ce que peut un cœur paternel, il le faisait. Retomber dans l'infidélité envers DIEU, ou s'y exposer, lui paraissait, à bon droit, le malheur des malheurs, qu'il fallait prévenir à tout prix.

Il avait admis trois jeunes filles, sœurs et privées de leurs parents, n'ayant pour toute fortune qu'un petit champ. Une personne de leur famille, étant venue les voir quelque temps après, leur suggéra que le Père convoitait ce coin de terre, et que c'était pour cela qu'il les avait recueillies. Cottolengo en fut informé, et, les ayant fait venir, leur représenta combien était fausse cette accusation, puisque, avec leur champ, elles-mêmes seraient restées dans une grande indigence. Deux d'en-

tre elles comprirent ces raisons, mais la troisième, toute jeune, se répandit en larmes. A sa maison, disait-elle, elle mangeait de la bouillie de maïs, de l'ail et des oignons tant qu'elle voulait, pendant qu'à l'Asile elle n'en voyait presque plus. — « Si tout le mal est là, dit le Père, je te ferai donner à discrétion de la bouillie, des oignons, de l'ail ! » L'enfant fut consolée. Toutes les trois persévérèrent, et devinrent d'excellentes religieuses.

Deux autres orphelines, dernières admises au Valdocco, voulaient retourner à la maison paternelle, au risque de s'y perdre. Toutes les remontrances n'y avaient rien fait. Au moment de partir, Cottolengo leur dit : — « Il y a dans l'air quelque chose qui vous menace : pour le moment, je ne permets pas que vous sortiez. Ayez un peu de patience, et dans peu de jours nous verrons ce qu'il y a à faire. » Elles rentrent parmi les Ursulines dont elles faisaient partie. La semaine n'était pas écoulée qu'on vint leur apprendre la mort de leur père. Saisies de ce que leur avait prédit le serviteur de Dieu, non-seulement elles restèrent au Petit-Asile, mais elles devinrent plus tard d'édifiantes Vincentines.

Une jeune fille dont le passé donnait de l'inquiétude, et qui de plus était épileptique, avait été placée par le Père dans sa maison de Gassino. Le mal ne faisant qu'augmenter, la supérieure songea à la renvoyer à Turin, où elle pourrait être mieux soignée. Le Père arrive. — « Avez-vous ici, dit-il à la sœur, un habit de Thaïdine ? — Oui, répond-elle. — Eh bien, ajoute le Père, voilà le remède à son mal. » On appelle la malade, toute en larmes de se voir si malheureuse. — « Mon enfant, dit Cottolengo (et en parlant il tournait ses regards vers une image de la Sainte Vierge), au

nom de Notre-Dame je vous promets guérison si vous revêtez cet habit. Vous aurez encore pendant quelque temps des douleurs de tête, mais quant aux accès d'épilepsie ils seront à jamais finis. » La jeune fille prit l'habit, et la guérison ne se démentit pas. — Quelque temps après, cependant, la tentation lui vint de quitter l'institut, de rentrer dans le siècle et de rejoindre à Rome son père, qui y demeurait. Cottolengo lui représente le danger où elle va se mettre de nouveau, et l'avertit que sa maladie la reprendra. Elle résiste, et sort pour aller s'habiller et partir. — « Courez vite ! dit le Père à une sœur qui était présente : la malheureuse vient de retomber dans un accès d'épilepsie. » Cela était vrai. Elle revint à elle après une crise épouvantable, et cette fois elle ne parla plus de quitter l'asile qui la protégeait.

Voici maintenant plusieurs novices Thaïdines qui se mettent en tête d'abandonner Gassino, et de s'en aller vivre à la manière des anachorètes de la Thébaïde, pour plus grande perfection, disent-elles. Comme elles exposaient leur fantaisie au Père, l'horloge vient à sonner l'heure de la communion spirituelle, et elles en récitent la formule. Cottolengo reprend cette formule, et leur montre qu'elles ont à Gassino tout ce qu'elles viennent de demander à Dieu, que le reste est une illusion, une tentation, et leur parle avec tant de force qu'elles abandonnent leur étrange projet, et cherchent dans leur communauté la sainteté qu'elles voyaient au désert.

La fin ne fut pas aussi bonne pour quelques âmes.

Une jeune fille entr'autres, infidèle à la voix de Dieu et aux conseils du saint homme, se décida à obéir à ses caprices. Elle était aussi chez les Thaïdines, où elle avait été admise après bien des écarts. Sa conduite

ne donnait lieu alors à aucun reproche. Une maladie força de la transporter au Petit-Asile, où elle guérit. Au lieu de témoigner à Dieu sa reconnaissance, elle ne songea plus qu'à retourner au siècle et à ses périls. Elle se présente donc au bon Père, et lui annonce qu'elle va quitter la maison. Celui-ci, certain des dangers au-devant desquels elle court, s'efforce inutilement de lui faire laisser ce dessein. Elle se déclare résolue, et ajoute même des paroles de menace. Elevant la voix dans son émotion, Cottolengo lui dit : — « Enfant infortunée, vous courez à la mort. Souvenez-vous de ce que je vous annonce aujourd'hui : avant trois mois vous périrez d'un coup d'épée... » Elle partit néanmoins, et s'oublia dans un mauvais tourbillon de vie. Trois mois après, on trouva, non loin du Petit-Asile, le corps de cette pauvre fille percé de plusieurs coups d'épée et baignant dans son sang. Elle venait d'être tuée dans une discussion entre soldats.

A une sœur vincentine qui désirait, elle aussi, abandonner sa vocation, Cottolengo fit cette prédiction : — « Je ne puis, ma fille, vous retenir malgré vous dans la maison de Jésus et de Marie. Partez donc, mais en gardant attaché à votre oreille ce que je vais vous dire. Vous vous repentirez bien vite ; dans le monde vous aurez tribulation sur tribulation, et pas une heure de paix. Vous reviendrez alors : je n'y serai plus pour vous recevoir, ce sera un autre. » — Les peines et le regret vinrent comme ils avaient été annoncés ; la pauvre fugitive n'eut pas une journée de repos. Elle n'osa néanmoins de longtemps revenir. Lorsqu'elle apprit la mort du serviteur de Dieu, touchée d'un repentir efficace, elle se présenta à son successeur, et fut heureusement réintégrée.

Le serviteur de DIEU avait une grâce particulière pour consoler les affligés, comme on le raconte aussi de S. Antoine d'Egypte. Il portait avec lui une sainte allégresse, qui se répandait sur le prochain. A toute douleur il avait un remède dans la tendresse de ses paroles ; les angoisses s'apaisaient à sa voix ; sa bénédiction raffermissait les cœurs ébranlés ; un mot de lui semblait enlever des épaules de l'affligé les fardeaux qui l'écrasaient. C'était chose connue. — « Il nous suffit, disaient les hôtes du Petit-Asile, de lui exposer nos épreuves pour qu'à l'instant elles disparaissent .» Lui-même excitait incessamment son troupeau à se réjouir dans le Seigneur, ainsi que le veut St. Paul.

Nous pourrions citer cent traits de ce pouvoir d'apaisement dans les âmes. Sœurs malades, orphelins, bienfaiteurs du Petit-Asile, prêtres vénérables, jeunes gens et vieillards, l'éprouvèrent en toute occasion. Les pauvres malades surtout aimaient à entendre sa voix, qui leur faisait, assuraient-ils, plus de bien que les remèdes de la médecine.

Un criminel condamné à mort allait être exécuté. On lui demande quel prêtre il désire voir. — « Je serais bien heureux, dit-il, si je pouvais voir le chanoine Cottolengo. » Le bon Père se rend aussitôt à ce désir. Plein de foi, de douceur et de charité, il exhorta si bien le malheureux qu'il en fit le plus résigné des hommes. Il ne l'abandonna pas un instant. Le peuple, témoin de ce dévouement et du fruit qu'il avait produit, répétait : « Quel bonheur pour cet infortuné d'avoir auprès de lui un tel homme ! »

DIEU lui avait donné sur les cœurs un empire extaordinaire. Dans la plupart des cas, il faisait d'eux ce

qu'il voulait. Chacun avait en sa parole une entière confiance, et il eût promis un miracle qu'on eût compté sur le miracle ; comme il arriva à une sœur qu'il avait envoyée, malgré sa peur, soigner des fièvres typhoïdes, en l'assurant qu'il n'y avait point de danger pour elle. Ayant été prise néanmoins de la maladie, elle refusa tous les remèdes, alléguant la promesse du Père, qui n'avait pu la tromper, et en quelques heures elle se vit parfaitement délivrée.

Que d'autres sœurs il raffermit par un seul mot ! que de vocations menacées son autorité sur les âmes lui permit de sauver !

Un jour, se présente au Petit-Asile un père de famille désolé, qui venait chercher consolation auprès du bon Père. Parmi ses sept enfants, il avait une petite fille de sept ans qui, au rebours de ses frères et sœurs, faisait la désolation de la famille. D'un caractère méchant, elle ne vivait en paix avec personne, désobéissait continuellement, se révoltait, en un mot troublait toute la maison ; point de prière, point de catéchisme, point d'église. Si on parlait de la mettre en pension : « Le jour où vous ferez cela, répondait-elle, je m'étranglerai de mes propres mains ! » Cottolengo, touché de la douleur de cet homme, lui dit de trouver un prétexte pour lui amener l'enfant, et qu'alors on verra ce qu'il y a à faire, avec le secours du Seigneur. Pendant une promenade, ce pauvre père vient à bout d'introduire la petite révoltée auprès du serviteur de Dieu, qui s'approche aussitôt d'un air gai, met la main sur la tête de l'enfant, puis lui glisse à l'oreille quelques paroles. Ce qu'il lui dit, personne ne l'a jamais su ; mais le changement était produit, et complet ; l'indisciplinée se transformait en agneau. Elle demanda pardon à son père, à sa mère, à ses frè-

res, à tous ceux dont elle avait été la croix, et sollicita comme une grâce la permission de rester au Petit-Asile. Cottolengo la destina à la communauté des Thaïdines, et la fit placer parmi les mieux éprouvées. Elle y devint un modèle de recueillement, de piété, de pénitence, sous le nom de sœur Julie, pendant les six années qu'elle vécut encore.

Le serviteur de Dieu n'avait pas une grâce moins sensible pour consoler les âmes en peine et les cœurs scrupuleux. Il disait que le Petit-Asile devait être comme une arche de Noé, un refuge pour toutes souffrances. Et de fait les peines de toute sorte y abondaient, et trouvaient leur soulagement auprès de Cottolengo. Lui-même avait subi plus d'une épreuve, il avait parcouru le chemin de la tribulation, et savait compatir au prochain. Dailleurs Dieu lui avait, nous le répétons, accordé sur ce point une action que l'on peut qualifier de merveilleuse.

Un jeune avocat de Turin, riche et de bonne maison, ayant suivi pendant quinze jours l'exercice du Rosaire chez les PP. Dominicains, se sentit attiré vers la vie religieuse, dit adieu au monde et se fit admettre parmi les novices de S. Dominique, où il fit l'édification de ses frères par une rare vertu. L'épreuve vint le visiter sous la forme du plus attristant scrupule. Tous les efforts tentés pour le guérir avaient échoué; on se décida à le mettre entre les mains de Cottolengo. La confiance s'établit tout de suite dans son cœur; le serviteur de Dieu le traita avec sa douceur ordinaire, le guérit, et le disposa à devenir prêtre et ouvrier infatigable dans le Petit-Asile. Il s'appelait Joseph comte Biandrà. Voyons le détail.

On le mit d'abord au nombre des frères du Rosaire avec un habit de forme monacale, et le soin des malades lui fut confié. Il avait, par suite de ses scrupules, l'habitude de se confesser chaque jour : le Père, après l'avoir entendu une fois, lui interdit la confession pendant huit mois, et l'envoya néanmoins à la sainte Table tous les matins. Ce fut un rude combat pour le scrupuleux ; mais il obéit, et l'obéissance le sauva. En communiant dans ces dispositions, la terreur qu'il éprouvait lui tirait parfois les larmes des yeux ; un seul mot du saint homme calmait l'orage ; il semblait que DIEU parlait par cette bouche. D'autres fois, il s'arrêtait tout court, au lieu de communier. Appelé alors à la sacristie : — « Docteur, lui disait Cottolengo, et la communion ? — Je n'ai pas osé. — Allons ! tout de suite à la sainte Table ! — Mais... — Il n'y a pas de *mais*. Il faut communier à l'instant. » Un jour même, après lui avoir fait tenir l'orgue tout le temps de la Messe, au moment de la communion il l'envoya quérir pour recevoir la sainte Hostie. L'effet de l'obéissance fut si merveilleux. « J'aurais escaladé le ciel s'il me l'avait ordonné », disait-il ensuite.

Plusieurs traits de ce genre, même avec des ecclésiastiques, ont marqué la vie du pieux chanoine. Il les guérit du scrupule et de leurs peines intérieures par une conduite toute d'autorité et de fermeté.

Parmi les prêtres du Petit-Asile, il y en avait un qui, avant de monter à l'autel, n'osait courber la tête devant le Saint-Sacrement exposé, dans la crainte de rompre le jeûne en aspirant l'odeur de l'encens. Pour le guérir, Cottolengo ne s'arrêta point à des raisonnements et des conseils qui problablement n'eussent produit qu'un

effet douteux. Il prit, un matin, le scrupuleux à côté de lui au pied de l'autel, et au *Tantum ergò,* lui mettant une main sur le cou, il le força à s'incliner et à absorber en grand la fumée de l'encensoir, qui lui remplit les narines et la bouche. Au bout de trois ou quatre répétitions de la cérémonie, le scrupuleux était délivré.

Un autre ne voulait pas entendre les raisons du Père. Celui-ci feint de se fâcher : — « Me prenez-vous pour un savetier ? » s'écrie-t-il. Étourdi de l'apostrophe, l'autre se mit à rire, et fut aussi délivré.

En 1835, deux Vincentines, en soignant les cholériques, furent atteintes de la terrible maladie, et en peu de jours réduites à la dernière extrémité. C'étaient deux âmes édifiantes ; mais le scrupule les tourmentait, et elles s'imaginaient que la damnation serait leur partage. Cottolengo vint les visiter, et essaya de leur rendre courage et confiance. Peu après, il venait encore, en toute hâte, et leur disait : — « Vous deviez mourir, mes Sœurs, et votre manque de confiance en Dieu aurait pu vous perdre. Nous avons prié pour vous, et le Seigneur a exaucé les supplications du Petit-Asile. Vous guérirez donc de la maladie du corps, mais je veux qu'en même temps disparaisse celle de l'âme. » Le mal, en effet, cessa. Elles comprirent à qui elles le devaient, et comment le Père avait connu l'état secret de leur conscience, qui s'affermit à son tour et recouvra la paix.

Souvent, en effet, sans qu'on s'ouvrît à lui, Cottolengo lisait dans les âmes, et distinguait les tentations du démon et les défaillances de la volonté.

On raconte encore comment, en 1839, la sœur Félicité souffrant de grandes peines d'esprit, auxquelles

s'ajoutait une mélancolie profonde, elle était arrivée au dernier terme d'une maladie mortelle. Une infirmière accourut, au milieu de la nuit, avertir le Père que les minutes pressaient. — « Je viens tout de suite, dit-il ; mais soyez tranquille, la sœur ne mourra que demain vers midi ; et parce que sa tristesse la trouble beaucoup, je veux qu'elle parte de ce monde le sourire aux lèvres. » Il vient, lui dit quelques bonnes paroles, et se retire. L'état de la malade fut le même jusqu'au lendemain ; mais, un peu avant d'expirer, le serviteur de Dieu étant présent priait pour elle, lorsque la plus admirable sérénité se répandit sur son visage ; elle ressemblait à un ange ; et c'est ainsi qu'elle rendit son âme au Créateur.



CHAPITRE IV[e]

Lumières extraordinaires.

Autant le serviteur de DIEU était facile et large à accepter les malades et les infirmes, autant il regardait de près quand il s'agissait d'admettre des sœurs et des frères pour ses instituts. Assurément il ne connaissait pas le fond de tous ces cœurs, mais on vit bien, en mainte circonstance, que DIEU lui communiquait parfois sur ce sujet des lumières extraordinaires.

Ainsi, sur les instances des sœurs, il consentit à donner le voile à une novice dont on était satisfait, mais en ajoutant : — « Vous le voulez: et moi je vous prédis que cette enfant, si impatiente aujourd'hui de revêtir l'habit, viendra un jour me demander la permission de le quitter. » C'est ce qui arriva à la lettre, et avant deux années de profession.

Il disait lui même: — « Lorsque je ne me sens pas l'inspiration d'accepter un sujet, je ne l'accepte pas, parce que je ne dois pas l'accepter. » On eût dit qu'il lisait dans l'avenir relativement à la persévérance.

Thomas Rolando, que nous avons rencontré au commencement de cette histoire, et qui était si familier avec le serviteur de DIEU, lui présenta un jour deux jeunes gens qui paraissaient devoir former de bons religieux. Cottolengo, en les regardant, lui dit : — « Celui-

ci fera bien ; de l'autre nous ne pourrons rien tirer. » Effectivement, le premier fut mis aux études, y réussit, et mourut sous-diacre ; l'autre sortit du Valdocco sans avoir rien appris ni rien fait espérer de lui.

On avait recueilli à l'Asile une jeune fille qui, pour n'avoir pas été assez surveillée par ses parents, offrait prise à des périls de toute sorte. Mais entrer au Valdocco et vouloir en partir fut la même chose pour elle; elle entendait absolument, disait-elle au milieu de ses larmes, retourner au plus vite dans son pays . Le Père l'avait à peine vue cependant, qu'il disait : — «Cette enfant réussira; je la crois faite pour le Petit-Asile, où elle sera comme une colonne. » En la voyant néanmoins pleurer ainsi, il dit à ceux qui l'avaient amenée : « Si l'enfant veut retourner chez elle, je ne prétends pas la retenir contre son gré. Seulement, je suis persuadé qu'elle n'a point de vocation pour le siècle, et qu'elle est appelée à la vie religieuse. » Comme il disait cela, vient à passer une des Vincentines les plus anciennes : s'adressant à elle : « Cette petite ne veut pas rester avec nous, continua-t-il ; et pourtant Dieu a marqué ici sa place, je n'en fais pas de doute. » La sœur s'approche de l'enfant, lui dit de bonnes paroles et la conduit à l'église, où elle la fait prier et lui rappelle ce que vient de dire le Père, qui est un saint. La petite s'apaisa, resta au Valdocco, y grandit, prit le voile, et devint supérieure du monastère de Cavoretto.

En son gouvernement du Petit-Asile et de ses diverses fondations, Cottolengo n'eut jamais d'autres vues que la gloire de Dieu, le bien des âmes, la pratique de la vertu dans toutes les conditions. — « Appliquons-nous à aimer Dieu, disait-il souvent ; à garder ses pré-

ceptes, et pour le reste laissons-le agir, parce que sa divine providence fait bien toute chose ». Cette Providence sainte le faisait lire dans les cœurs, à certains moments. Nous en avons donné plusieurs preuves ci-dessus.

Il voyait aussi d'une autre manière. Une nuit, au milieu des ténèbres et de la pluie, il donna l'ordre de veiller sur un point de la maison qu'il indiqua : on y mit en effet la main sur deux malfaiteurs qui menaçaient l'Asile. Une autre nuit, de la même façon il indiqua trois voleurs qui commençaient à dévaliser la lingerie, très-éloignée de la chambre où il se trouvait.

En 1838, à une heure avancée, il fit éveiller à la hâte le commissionnaire de l'établissement et l'envoya chez les sourds-muets, annonçant que l'une des petites filles tentait de s'enfuir, et qu'il y avait danger pour elle de se noyer dans la Doire. Effectivement, l'imprudente avait déjà un pied dans l'eau ; on n'eut que le temps de la sauver.

Il connaissait parfois, d'une manière qu'on ne peut expliquer sans l'intervention de Dieu, les fautes des sœurs, tout étonnées qu'il les reprît de ce qu'elles savaient n'avoir été vu de personne, et de simples pensées qu'elles n'avaient point communiquées. L'une, entre autres, qui avait résolu de quitter les Vincentines pour entrer dans un autre couvent, resta stupéfaite d'entendre un ami lui dire : « Je viens à l'instant de chez le chanoine Cottolengo : il m'a raconté tout ce que vous projetez, tout ce que vous avez fait, et par le menu détail ! Il ajoute que votre place est au Petit-Asile, et non ailleurs, Dieu le voulant ainsi. »

Deux jeunes filles se présentaient pour demander à faire profession. Cottolengo, qui ne les avait jamais

vues, se tournant vers la première, lui dit avec bonté : — « Ma chère enfant, vous n'avez pas de santé, vous n'avez pas de dot : je vous accepte néanmoins, parce que vous êtes appelée, je le crois, à faire du bien ». Elle répondit : « Par la grâce de Dieu, je n'ai jamais été malade, mon Père. Quant à ma dot, elle n'est pas considérable, j'en conviens, mais elle est suffisante dans ma position. — Je vous dis, reprend le serviteur de Dieu, que vous serez presque toujours malade, que des revers de famille vous priveront de votre dot. Mais prenez courage : vous serez du Petit-Asile. » Or, cette double prédiction se réalisa complètement : — A la seconde il ne dit rien de semblable, mais l'avertit qu'elle aurait à combattre une vivacité naturelle, qui était, elle en convint, son défaut principal.

En plusieurs circonstances, apercevant un des hôtes de l'Asile préoccupé et plongé dans ses pensées, il l'appelait et lui disait : — « Vous avez commis telle faute, et c'est cela qui vous tourmente ». Ou bien : — « Vous avez beau faire le silencieux et ne me rien dire, mon petit doigt parle pour vous : vous formez tel dessein, et c'est la cause de votre tourment ». Aussi les hôtes du Valdocco assuraient-ils qu'il lisait dans les âmes, qu'il était inutile de chercher à lui dissimuler quelque chose. Que de fois il dit à un malade : « Vous avez besoin de vous confesser, car vous avez offensé Dieu de telle façon ». D'autres fois, on venait pour prendre son avis, et, avant qu'on eût ouvert le bouche, il expliquait l'affaire et répondait point par point.

Il confessait, un jour, à la Visitation de Turin. Une religieuse qui ne s'était pas encore adressée à lui venait de terminer son accusation. — « Accusez-vous aussi,

lui dit-il, de tel manquement que vous avez commis : bien qu'il ne soit pas considérable, il est mieux, dans votre état de perfection, de ne rien omettre. » C'était de la part de la sœur un simple oubli, car elle avait noté ce péché dans son examen.

Une sœur vincentine, agenouillée à la chapelle, priait avec grand recueillement. Le Père, qui l'aperçoit en passant, lui dit : « Vous avez besoin de vous confesser »; et il va à son confessionnal. Elle y était à peine venue, qu'il parla le premier : — « Les peines qui vous tourmentent sont ceci et cela. Et maintenant, du courage : allez communier. »

Quelque temps avant sa mort, ayant destiné la sœur Ridolphe à un établissement de la province, celle-ci, qui avait déjà été éloignée longtemps, souffrait à la pensée de perdre encore de vue le bon Père, et s'imagina qu'il avait pour elle moins de sympathie que pour les autres religieuses. Cottolengo la fit venir, et, avant qu'elle eût prononcé une parole, il lui dit avec une tendre bonté : — « Ma fille, au fond du cœur vous vous affligez de ce que veut de vous la Providence, en pensant que votre père a contre vous quelque chose. Il n'en est rien. Partez simplement, faites œuvre d'obéissance : c'est peut-être la dernière fois que je vous donne un ordre. — Eh ! c'est précisément pour cela, répond la sœur, que je désirerais demeurer avec vous, afin de vous voir encore, d'être sous votre direction. — Non, ma fille, continua le serviteur de Dieu : si nous ne nous revoyons plus au Petit-Asile, il y a le ciel où nous nous retrouverons. » — Dans ce fait si simple la sœur Ridolphe eut une preuve nouvelle que le Père lisait dans les cœurs ; elle vit que sa crainte de le perdre bientôt était fondée, et ne se consola que par la pensée de l'éternel séjour où il lui donnait rendez-vous.

CHAPITRE V^e^.

Conduite envers les bienfaiteurs.

Pourrait-on mettre en doute les sentiments d'une pareille âme envers les bienfaiteurs de ses œuvres ? En eux il voyait DIEU lui-même, Notre-Seigneur venant au secours de ce qu'il voulait pour sa gloire ; il voyait les branches d'un arbre donnant les fruits qui tout à la fois sont d'elles et ne lui appartiennent pas ; il voyait les eaux d'une fontaine qui sont salubres, mais qui le doivent à la source-mère. Ils étaient pour lui les ministres de la divine Providence, et il confondait ici, pour ainsi dire, l'œuvre de l'homme avec celle de DIEU, répétant sans cesse le *Deo gratias* qui fut son exclamation favorite. Que ce fût le roi Charles-Albert lui donnant 35.000 francs par an, ou une pauvre fruitière sur la place du Marché lui offrant quelques légumes, quelques châtaignes, il redisait avec la même gratitude : *Deo gratias* ; parce que tout, pour lui, venait de DIEU.

En s'efforçant de pourvoir du nécessaire les maisons fondées, il ne s'abaissait point à des moyens vulgaires et trop humains ; il refusait les aumônes obtenues dans des fêtes profanes, bals, soirées, représentations. Seulement, il savait par ses procédés s'attacher pour l'avenir ceux qui lui avaient fait du bien une fois : c'étaient là les chaînes dont il les enlaçait. — « Béni soit DIEU, disait-il avec une simplicité émue, béni soit DIEU, qui

vous inspire cette charité. » Ou bien : « La Providence divine vous a fait part de ses desseins : remercions-la l'un et l'autre, vous du grand honneur qu'elle vous fait, moi d'être mis en état de continuer d'être le serviteur de cette bonne Providence. »

Il disait à ses pauvres et à ses malades : — « Nous devons nous montrer reconnaissants pour les petites comme pour les grandes aumônes, à l'exemple de Jésus-Christ louant publiquement l'humble veuve pour l'offrande d'un humble denier. Les dons modestes ont devant le Seigneur un mérite bien grand : car il arrive qu'on donne de son nécessaire, tandis que d'autres se dépouillent du seul superflu. »

Il avait bien recommandé aux sœurs, et spécialement à celles qui tenaient la porte, de ne jamais rien solliciter de qui que ce fût. Plus la maison était dans le besoin, plus il convenait de temoigner de son abandon à la Providence. Mais si elles recevaient quelque chose, ne fût-ce que cinq centimes d'un pauvre passant, elles devaient exprimer leur gratuitude par un *Deo gratias* empressé.

Nous avons dit avec quelle joie les petits marchands de la place aux Herbes offraient leurs légumes et leurs fruits au saint homme, s'estimant honorés, comme ils disaient, de le voir au milieu d'eux de temps en temps. Cottolengo avait pour ces braves gens des attentions particulières ; il les saluait, les abordait, les entretenait de leurs affaires, ouvrait toutes grandes ses portes à leurs malades. Tous ceux qui lui avaient fait du bien, de quelque classe qu'ils fussent, pouvaient compter sur son dévouement absolu. Il avait un respect et une reconnaissance signalés pour les médecins et chirurgiens, au nombre de cinq ou six, qui donnaient gratuitement leurs soins à ses malades, il exigeait

qu'ils fussent traités chacun avec une extrême déférence. Dans son impuissance à faire mieux, il les invitait chaque année au dîner de famille du Petit-Asile, le jour de S. Vincent de Paul, ce dont ils se déclaraient heureux.

Avons-nous besoin de dire sa conduite avec les ecclésiastiques que leur piété amenait auprès de lui pour le seconder?

Du reste, afin de laisser aux bienfaiteurs leur mérite devant Dieu, il s'abstenait de publier leurs bienfaits. « Que pouvons-nous pour ces chères âmes ? disait-il. Elles agissent au nom et pour l'amour de Dieu : laissons à Dieu le soin de les récompenser. Un regard de cette divine Majesté, une de ses grâces secrètes, leur valent mieux que toutes nos louanges. »

Mais, cette discrétion, il ne la portait point devant Notre-Seigneur. Plusieurs fois dans l'année, ses exhortations roulaient sur le devoir de prier pour les bienfaiteurs ; pour eux il avait établi des prières quotidiennes ; pour eux il faisait célébrer, dans l'octave du 2 novembre, une messe solennelle des morts dans la chapelle du Valdocco. Il disait, à ce sujet, au docteur Granetti : — « Rappelez-vous que votre charité envers mes pauvres malades est ce qui vous ouvrira le paradis. Quiconque sera aumônier pour le Petit-Asile recevra les bénédictions du ciel, non-seulement dans son âme, mais dans ses affaires temporelles aussi : ce qui, ajoutait-il, est d'une importance bien secondaire.»

Et en effet, sur ce dernier point, il a été facile de constater que les entrepreneurs, ouvriers, fournisseurs, qui, sans s'effrayer d'arriérés considérables, persévérèrent dans leur concours à l'œuvre du serviteur de Dieu, non-seulement ne perdirent rien de ce qui leur était dû, mais prospérèrent d'une façon remarquable. Lui-même le faisait

voir. « Un tel, observait-il, avance toutes voiles dehors parce qu'il s'est montré miséricordieux pour mes pauvres. » La clientèle de ses médecins augmentait merveilleusement, et ils n'hésitaient point à attribuer cette prospérité à leur travail au Petit-Asile.

Le baron Raffo de Chiavari, chargé d'affaires du Bey de Tunis, étant venu visiter l'établissement, admirait la distribution, le service, le bel ordre de toute chose, et en faisait de chaleureux compliments à Cottolengo, embarrassé et confus de ces éloges. — « Auriez-vous un bout de papier blanc à me prêter? » dit à la fin le baron. — « Oh certes ! répond le Père, nous ne manquons pas de papier dans cette maison. » Et il tire de sa poche une vieille lettre, dont il déchire la partie non écrite, et il l'offre au visiteur. — Si je pouvais en avoir un autre? dit le visiteur. — Oui certainement, reprend Cottolengo: nous sommes ici dans l'abondance! » Il envoie aussitôt une sœur prendre à la pharmacie une des feuilles qui servaient à envelopper les bonbons et les plantes médicinales. Le baron eût voulu encore autre chose; cependant il se contente, et écrit quelques lignes qu'il remet au Père. C'était une lettre de change pour plusieurs milliers de francs.

A cette lecture, le bon Père se met à sourire, et, sans autre compliment, saute au cou du baron en disant: « Vous êtes vraiment un galant homme! S'il vous plaît de recommencer demain ce joli petit jeu, vous savez que je suis tout prêt. »

Lorsqu'il eut accepté de conduire à Utelle plusieurs de ses sœurs pour la direction de l'école, il s'aperçut qu'il n'avait pas le moindre argent pour le voyage, mais il s'en remit à la Providence et sortit tranquillement. En route il rencontre un de ses amis, nommé Henry, lui conte son fait: — « Il me faut aller jusqu'à Utelle avec mes sœurs,

et je me trouve nanti d'autant d'écus qu'il en pourrait entrer dans mon œil sans le blesser. Me prêteriez-vous bien mille francs? — Très volontiers, répond l'ami : je suis absolument à votre service. » Quelques heures après, la somme était portée. En remerciant, le Père lui dit : « Souvenez-vous que c'est à cinquante pour un ! — A cinquante pour un ! répond le prêteur, qu'est-ce que cette histoire ? — A cinquante pour un ! » répète Cottolengo, sans s'expliquer davantage. Peu de mois après, dans une grande loterie, un billet pris par Henry gagnait le gros lot de 50.000 francs.

Un autre jour, il emprunte à son frère Louis, chanoine de Chiéri, quatre-vingt-dix francs dont il avait besoin. En les recevant, il lui dit : — « Vous savez faire de bons placements, vous : pour quatre-vingt-dix francs en gagner mille, voilà qui est fort ! » Cela était difficile à entendre. Malade depuis longtemps, le chanoine Louis dépensait énormément en médecins et en remèdes ; or, dès cet instant il entra en convalescence, et fut rapidement guéri.

Voici, en exemple de la reconnaissance du serviteur de Dieu, l'une des vingt-quatre quittances, que nous avons sous les yeux, données par lui pour les sommes reçues de la bienfaisance du roi Charles-Albert.

« De même que les rois de l'Orient, pour avoir en ces » saints jours offert, avec leurs autres présents, de l'or au » Monarque de l'univers nouveau-né dans l'étable de Bethléem, remportèrent sur leurs diadèmes de précieuses bénédictions pour eux et pour leurs Etats, et de plus le » gage de la félicité éternelle : ainsi notre très pieux et » très charitable roi Charles-Albert, qui en ce septième » jour de 1837 offre au Seigneur, dans la personne des

» pauvres du Petit-Asile de la Providence sous le patro-
» nage de S. Vincent de Paul, l'importante somme de *dix*
» *mille francs* par la main de son fidèle intendant l'illus-
» tre chevalier César Trabucco de Castagnéto, puisse-t-il
» obtenir du ciel une pluie de célestes faveurs, et un bon-
» heur toujours croissant pour sa personne sacrée, son
» auguste famille et son royaume, avec une ample récom-
» pense dans le royaume d'en-haut. — Tels sont les vœux
» très-sincères que l'humble soussigné, et tout le Petit-
» Asile, présentent au Ciel en ce jour. »

Ces quittances sont toutes rédigées avec accompagnement de supplications à Dieu pour les généreux protecteurs de l'œuvre.



CHAPITRE VIe.

Cottolengo et les pauvres.

Le cœur de notre vénérable ne se refusait à aucune demande. Aussi les pauvres étaient-ils toujours autour de lui : il se dépouillait pour eux de son dernier centime. Il recommandait aux sœurs portières d'en faire autant, et de ne pas compter avec les malheureux.

Il allait, un jour, monter en voiture pour un voyage, lorsqu'une bande de mendiants l'assiègent : il donne tout son argent, puis deux oranges qu'il aperçoit sur le coussin, enfin son mouchoir de poche. — « A présent, mes enfants, dit-il, je n'ai plus rien ! »

Il lui était très-ordinaire de donner ainsi ce qu'il trouvait, linge, draps, souliers, habits. Une fois, n'ayant qu'un bonnet de coton pour deux pauvres, il le coupa en deux et remit à chacun sa part !

Une autre fois, en rentrant, il prie la sœur de lui apporter une paire de souliers. Pensant qu'il en voulait faire une aumône, la religieuse lui demande s'ils doivent être petits ou grands. — « Que faire ? répond-il : Notre-Seigneur a voulu les miens, je ne pouvais pas les refuser ! » Ailleurs on l'aperçut qui, derrière une porte, retirait ses bas pour les donner à un malheureux.

La sœur Thérèse, qui fut quelque temps chargée de la garderobe du bon chanoine, racontait que très-souvent draps, serviettes, bas, chemises, disparaissaient ainsi de

sa chambre, sans qu'il lui restât de quoi se changer. Elle lui faisait des reproches, lui représentant que puisqu'il etait si bon pour les pauvres, étant pauvre lui-même, il ne devait pas s'oublier de la sorte. — « En vérité, répondait-il, il y a par-là tant de misérables qu'il faut bien les secourir. Et quant à la chemise, c'est assez de celle que j'ai sur le dos ; je n'en porte jamais deux à la fois... »

Afin qu'on ne s'aperçût pas trop de ces largesses, il remplaçait fréquemment la sœur de service auprès de lui, espérant que la nouvelle ferait moins attention à ces choses. En quoi il se trompait, le digne homme : les reproches lui arrivaient régulièrement, et ses charitables industries ne parvenaient pas à cacher ses charitables déportements. Alors il faisait le sourd, ou bien promettait de se corriger. Vaines promesses, bons propos illusoires, auxquels on ne se laissait pas prendre. Que de fois on le vit rentrer dans sa chambre avec des sabots ou des savates, parce qu'il avait donné ses souliers ! Son mouchoir s'en allait régulièrement par le même chemin, presque tous les jours.

Un soir, il revint couvert d'affreuses guenilles qu'il essayait de dissimuler, et où manquait la chemise même : un mendiant avait hérité de sa soutane et de tout le reste, en échange de ces sordides habits. Ce qu'il se trouva là dedans d'insectes hideux ne se peut dire. Il supportait avec patience leurs mille piqûres, afin de ne pas se trahir. — « Père, lui disait la sœur, que d'hôtes vous amenez au Petit-Asile ! c'est toute une colonie. » Il répondait en souriant : « Si vous aviez vu cette misère ! S. Vincent de Paul a bien accepté la chaîne de forçat : et qu'est-ce que ceci en comparaison ? » — Il allait jusqu'à couper les rideaux de son lit, n'ayant autre chose à donner à quelque mendiant.

C'était donc sa joie de soulager les malheureux, qu'il appelait *ses amis* et *les plus honnêtes gens du monde* ; aussi souffrait-il grandement quand il ne pouvoit rien pour eux. Son front se rembrunissait, on sentait sa douleur et son regret ; il semblait leur demander pardon de son impuissance. Du moins les consolait-il par d'affectueuses paroles, promettant qu'il ferait mieux une autre fois. Ces mendiants le comprenaient, et, le remerciant, se déclaraient aussi satisfaits que s'ils avaient reçu son aumône. — « Ces pauvres sont nos maîtres, disait-il, et, pour insistants et ennuyeux qu'ils se montrent, il faut les respecter. Tenons bien cette maxime. S'ils frappent sans cesse à la porte, s'ils vous poursuivent de leurs plaintes et de leurs cris, ils vous ouvrent le paradis en vous faisant pratiquer la patience et la charité. » C'était un sujet sur lequel il ne tarissait pas auprès des sœurs Vincentines, qu'il avait formées à son image, et qui marchaient consciencieusement sur ses traces.

Lorsque, comme il aimait à le faire, il visitait ses malades, ses vieillards, ses orphelins, et leur portait lui-même des corbeilles de pain et de fruits, il accompagnait ces petits présents de tant de bonne humeur que ces braves gens en étaient ravis. — « Voici la Providence qui arrive, leur disait-il. Prenez, prenez : le Seigneur vous envoie cela parce qu'il vous aime. Celui qui vous nourrit aujourd'hui le fera encore demain. Ayez pleine confiance en lui. » Et l'excellent Père ajoutait à ces simples exhortations quelques-unes des joyeusetés qui étaient un des charmes de son commerce.

Une personne pieuse, touchée de le voir si pauvrement habillé, quelquefois obligé d'emprunter la soutane de

son frère, pensa à lui en offrir une ; mais, comme elle savait que, si on lui remettait le prix au lieu du vêtement, l'argent aurait tout de suite passé aux nécessiteux, aussi bien que le drap si on le lui envoyait d'avance, elle consigna le tout entre les mains d'une sœur. Les religieuses commencèrent à tailler l'étoffe et à la coudre de leur mieux, et, pour forcer le Père à ne point s'en dessaisir, elles eurent l'idée de broder en noir, sur la poitrine, les instruments de la Passion. L'œuvre achevée, on la lui présente ; il remercie avec effusion, et surtout loue bien haut la pensée pieuse du signe attaché sur son cœur. Quelques semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il voulait faire accepter la soutane à un prêtre de la province qui, à cause du voyage, se présentait le plus souvent en habits laïques, ce qui chagrinait le saint homme. Celui-ci refusa par discrétion, malgré toutes les instances. — « Prenez maintenant, lui disait le Père : dans quinze jours il ne sera plus temps ! » En effet, quinze jours plus tard Cottolengo avait quitté la terre. Le prêtre, avec beaucoup de peine, parvint à se faire donner cette soutane, non pour la porter, mais afin de la conserver comme une relique précieuse.

Un pauvre cordonnier, chargé d'une nombreuse famille, mais pieux et dévoué au Petit-Asile, vint un jour implorer le Père pour procurer un peu de pain à ses enfants. Cottolengo a beau retourner ses poches, il n'y trouve pas un centime. Prenant alors sa montre, il la donne en s'excusant : — « Je n'ai que cela, dit-il : vendez. » Et : « Une autre fois j'espère être en état de faire davantage. » Emu jusqu'aux larmes, l'honnête artisan aima mieux souffrir de la faim que de se dessaisir plus tard de cet objet, qui pour lui et pour les siens était une relique sans prix. En vain on essaya de la lui acheter ; il refusa toujours, malgré sa misère.

Le serviteur de Dieu visitait de temps en temps les PP. Capucins, qui vivent, comme on sait, d'aumônes ; ils l'accueillaient avec le plus sympathique et le plus respectueux empressement. Il leur envoyait, quand il le pouvait, de l'argent et d'autres offrandes, sous prétexte d'obtenir le bienfait de leurs prières. Un jour qu'ils avaient refusé de sa main une certaine somme qu'il leur apportait, il la fit jeter dans le couvent par le barreaux de la porte.

Citons encore ce trait. Le jeudi-saint de chaque année, les dames de la Cour envoyaient au Petit-Asile quatorze grandes corbeilles pleines d'aliments délicats, tels qu'ils peuvent sortir de la cuisine d'un roi. En recevant ce don : — « Oh ! disait-il, ceci ne sera pas tout pour nous ; il y aurait à en perdre la tête. Nous en ferons part à quelques bons amis de la pauvreté. » Et l'une des corbeilles prenait la direction des Capucins, l'autre celle des religieuses de S. François. A ces dernières il faisait tenir chaque semaine vingt-cinq livres de pain, après avoir formé leur bibliothèque d'une partie de la sienne. Il avait donné également aux PP. Dominicains les ouvrages qu'il possédait sur la théologie, la sainte Ecriture, les Pères de l'Eglise et les matières ecclésiastiques. Pauvre, il donnait aux pauvres.

Toutes les formes lui étaient bonnes pour cela. Quand il visitait son frère à Chiéri, au moment de partir il chargeait en secret la vieille bonne de distribuer quelques aumônes, en lui recommandant de ne pas le trahir. Il savait si bien s'ingénier qu'il était parvenu à savoir les noms et adresses des plus indigents de cette ville. — « En vérité, disaient les pauvres et les ou-

vriers pour qui il était si généreux, on dirait, à le voir agir, lui pourtant vêtu comme un mendiant, qu'il dispose de l'établissement royal de la Monnaie! »

Apprenait-il la mort de quelque riche n'ayant songé qu'à accroître sa fortune, il s'écriait avec tristesse : — « Et maintenant, que lui en reste-t-il? Le beau gain il a obtenu, en vérité! Pendant qu'il gémit peut-être en purgatoire, ses héritiers ne pensent plus à lui. Jamais je n'ai compris, jamais je ne comprendrai, un aveuglement pareil. »



LIVRE CINQUIÈME.

VIE INTIME.

CHAPITRE Ier

La vertu de Foi dans Cottolengo.

Cette abondante richesse de dons célestes dont le Seigneur avait rempli son serviteur se révélait chaque jour davantage aux clartés de son admirable foi, soleil divin qui donnait vie et force à ses desseins et à toutes ses actions. Ceux qui ont pu le connaître à fond disaient unanimement : « La foi est véritablement le souffle de ce père des pauvres. Il ne respire que la foi ; il est tout foi. » Le P. Fontana, de l'Oratoire, cet homme d'une éminente sainteté, disait à son tour: « Dans le seul chanoine Cottolengo il y a plus de foi que dans toute la ville de Turin ».

Dans la conduite exemplaire, marquée par la prière et la fréquentation des sacrements, qu'il mena pendant toute sa jeunesse, dans l'accomplissement des devoirs de sa vocation sacerdotale, dans les merveilles de son zèle apostolique, il se montra toujours animé de cette

grande vertu et du désir de la faire grandir dans les autres. Non content d'assujettir son intelligence aux enseignements de l'Eglise, et de ne faire aucune fonction ecclésiastique sans envisager la volonté comme la gloire du Seigneur, il ne passait aucun jour sans remercier Dieu plusieurs fois de l'avoir fait naître de parents chrétiens, dans le sein de la famille catholique, et il inspirait les mêmes sentiments à chacun de ceux qu'il avait à diriger.

Nous avons vu comment, dès sa jeunesse, il s'appliqua à instruire les ignorants, quelque grossiers et rebutants qu'ils fussent. Il ne se fatiguait point dans l'exercice du catéchisme. Prêtre et chanoine, livré à l'œuvre immense pour laquelle Dieu l'avait choisi, il considéra comme son devoir principal d'enseigner la foi et d'y affermir les âmes. Persuadé qu'on peut dire de la doctrine chrétienne, comme du Sauveur lui-même, qu'elle est la lumière éclairant tout homme venant en ce monde, l'arche accompagnant le peuple de Dieu dans ses voyages, il voyait dans le prêtre le porteur de la sainte nouvelle aussi bien parmi les rois que dans la cabane du bûcheron, à l'oreille des académiciens comme à celle des sauvages de la Cafrerie et de la Laponie, afin d'amener les esprits à une même croyance, les volontés à une même action, les cœurs à une même charité. Ministère sublime et tout divin, qu'aucun autre n'égalera jamais.

Le Petit-Asile constitué, il voulut faire lui-même, et tous les jours, le catéchisme à ses pauvres, en même temps qu'il se faisait aider par ses Vincentines auprès des malades. C'est pour cela qu'il exigeait une connaissance approfondie de la religion. — « Il faut, disait-il, ne pas laisser une œuvre pécher par le fondement ; une

maison ainsi construite croulerait à coup sûr. Nous devons donc, ici, où nous soignons le corps, nous occuper à plus forte raison de l'âme qui l'anime. Catéchismes donc, catéchismes répétés, catéchismes bien faits. Nos protégés, que ces instructions conduisent à la vie éternelle, nous en seront plus reconnaissants que du soin des infirmités corporelles. »

Dans cette vue, à côté des autres religieuses, trop occupées, il institua les *Filles de la divine Bergère*, plus spécialement chargées de l'instruction quotidienne des hôtes du Petit-Asile.

Les pauvres idiotssont ordinairement très-négligés sur ce point. Chez Cottolengo, on s'occupait d'eux avec une attention toute maternelle. Le père y veillait strictement, et n'aurait pas souffert la moindre négligence envers ces infortunés, si dignes de compassion, si difficiles d'ailleurs à instruire. Quels que fussent les fatigues et les dégoûts d'un tel ministère, jamais le zèle des coopérateurs n'y faiblit. Des prêtres amis, le chanoine Louis Anglésio, les abbés Jean Morel et Gaétan Costamagna, étaient invités à venir faire subir de temps en temps des examens à tout ce monde, afin d'entretenir l'émulation et d'exciter chacun au progrès.

Le saint homme étendait ses vues au-delà des murailles du Valdocco. Avec quelle joie, avec quelle pieuse envie, il apprenait les succès des missionnaires dans les pays infidèles! comme il eût désiré travailler à leurs côtés! Souvent on l'entendait en parler avec une émotion touchante.

L'un de ses autres soucis était de contribuer à fournir l'Eglise de bons prêtres et d'édifiants religieux. — « Oui, j'espère, disait-il, que le Petit-Asile formera

des missionnaires, des curés zélés, des vicaires, et d'autres prêtres destinés à faire le bien en éclairant les âmes. » DIEU bénit les désirs et les espérances de son serviteur : il est sorti de cette maison nombre de pasteurs de tous les degrés et de missionnaires dévoués.

Chaque jour, par son ordre, on récitait à l'Asile un *Pater* et un *Ave* en faveur de la prédication évangélique dans le monde entier.

Quant à ces nombreuses et diverses familles qui composaient l'ensemble de son œuvre, il les formait non pas seulement à la connaissance de nos divins mystères, mais à une piété vive et solide, chemin assuré de la perfection en chacun suivant son état. — « Ce que nous faisons pour les âmes, disaient à cette vue plusieurs directeurs d'autres institutions chrétiennes, est en vérité peu de chose à côté de ce que réalise cet homme d'une si merveilleuse foi. »

La sœur Victoire, vincentine, lorsqu'elle habitait le monastère du Suffrage, était depuis plus de six mois consumée par des fièvres périodiques et intermittentes qui l'avaient réduite à l'état de squelette. Cottolengo étant venu un jour, elle se traîna comme elle put jusqu'auprès de lui, en le suppliant de la délivrer de son mal. Bien que touché de son état, le bon Père lui dit : — « Si vous vouliez supporter encore quelque temps ce combat, je crois que vous y auriez avantage. — O Père, répondit-elle, je vous assure que je n'en puis plus ! — Eh bien, je vous donnerai une bonne bénediction, et les fièvres partiront. — Mais non, dit-elle : votre bénecdiction ira aux fièvres, et elles ne voudront pas s'en aller ; donnez-leur plutôt votre malédiction, afin qu'elles décampent sûrement. » Cette simplicité fit

sourire l'homme de Dieu. — « Ecoutez, reprend-il : avez-vous la foi, mais la vraie foi ? — Oui, j'ai la foi. — Or, maintenant, où voulez-vous que nous envoyions vos fièvres? — Envoyez ça dans la rivière qui coule ici près ! les fièvres à la Doire ! — Nous les enverrons donc dans la Doire, la Doire les portera au Pô, dans la mer, et alors elles ne sauront plus le chemin pour venir nous retrouver. » Il donna la bénédiction promise : à l'instant la guérison était parfaite.

Dans l'Automne de 1841, la sœur Pia fut à son tour prise de fièvres que le docteur Granetti jugea pernicieuses. La bonne fille répugnait aux remèdes, et, se levant péniblement, elle chercha Cottolengo, et le trouva déjà en voiture pour aller à Gassino. — « Père, dit-elle, j'ai les mauvaises fièvres, et je viens vous demander la pénitence. — Quelle pénitence ? c'est de bénédiction qu'il s'agirait ! — Ah ! c'est vrai ; je prends un mot pour l'autre : je demande votre bénédiction. — Ayez la foi, une vraie foi, ma fille, et vous verrez ! » Comme elle insistait, il répéta de son côté : « Ayez la foi, je vous dis, une foi solide : c'est elle qui doit vous guérir ». Et il partit sans bénir la malade, qui resta toute attristée. Puis, faisant réflexion à ce qui lui avait été dit, elle s'excita à une graude foi, éleva son cœur à Dieu, et fut aussitôt délivrée.

En présence des institutions dues au bon chanoine, une réflexion sur la conduite de la Providence s'impose à nous. Aux théories et aux systèmes socialistes, destinés à achever la décomposition des peuples, Dieu oppose, dans sa miséricorde, des faits indéclinables, convaincants, permanents, desquels il résulte que les vrais amis du prolétaire ne sont point les docteurs à grands

mots, les intrigants hypocrites et ambitieux, mais les disciples de cette religion sainte que le socialisme poursuit de toutes ses haines et voudrait anéantir. Conçoit-on aberration plus étrange et plus coupable ? Car enfin, ce ne sont plus ici les démonstrations théoriques à éluder, ce sont des faits, des faits publics, des faits persistants. La charité accomplit ce que ne fera jamais la violence, ce que promet en vain l'erreur. Et qui donc, dans ces sectes bruyantes de réformateurs sans religion et sans respect, se dévouera, corps et âme, aux plus repoussantes misères, et en viendra à dire, comme le serviteur de DIEU : « C'est pour nous un grand honneur d'être appelés à servir, dans ces pauvres, nos maîtres et nos seigneurs » ?

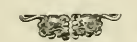
Nous nous sommes étendus ailleurs sur la confiance de Cottolengo : qu'était-ce autre chose que le fruit direct de sa foi ? Cet homme, si impuissant par lui-même, de condition si humble, dénué de toute ressource personnelle, est arrivé, par la seule prière, à constituer des établissements dont la pensée aurait fait reculer les plus opulentes fortunes, et sa foi l'a rendu assez fort pour constituer en même temps des familles de cœurs dévoués capables de le remplacer un jour et de perpétuer le Petit-Asile. Ni obstacles matériels, ni persécutions, ni ingratitude, ni déboires d'aucune sorte, n'ont découragé celui qui s'appuyait sur DIEU. — « Je suis poussé à ce que je fais, disait-il ; une force secrète me jette en avant : malheur à moi si je résistais ! » Et encore : — « On verra s'éteindre les familles les plus illustres de Turin et du Piémont, mais le Petit-Asile vivra : car il n'est point l'œuvre de telle ou telle famille, il est l'œuvre de la divine Providence. »

Les charges et les dettes considérables qu'il laissait

en mourant ne l'effrayaient pas. — « On prétend que rien ne sera payé, et moi je vous dis que tout le sera. Qui est le débiteur ? la Providence ; et elle ne permettra pas que sa signature soit en souffrance. Tout sera payé, jusqu'au dernier sou. »

Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, visita plusieurs fois le Valdocco. — « Au milieu des difficultés et des peines que me cause l'administration de mon diocèse, disait-il, je trouve la consolation et l'énergie nécessaires dans le souvenir de ce que j'ai vu au Petit-Asile. »

Avec la foi l'homme devient, pour ainsi dire, tout-puissant.



CHAPITRE II[d].

Respect et amour pour l'Église.

La foi, qui nous fait découvrir en Dieu un père plein de bonté, nous montre dans la sainte Eglise une mère sage, vigilante et parfaite, qui nous instruit, nous guide, nous protége, jusqu'au terme du voyage de cette vie. Par elle nous devenons saints, par elle nous nous sauvons. Persécutée, combattue, opprimée, elle continue imperturbablement sa mission de salut auprès de nous. Jésus-Christ l'a placée sur un roc que nul n'a pouvoir d'ébranler. L'aimer c'est accomplir un devoir, et c'est assurer sa propre sanctification.

Pendant la jeunesse de Cottolengo, l'Eglise fut en butte à toutes les attaques. Pouvoirs publics et révolutionnaires, livres détestables se répandant de la France sur le Piémont, journaux impies, enseignement des Universités, manœuvres des sociétés secrètes, s'étaient conjurés contre la société chrétienne et ses chefs. Le jeune Joseph eut le bonheur de trouver, dans sa famille et dans ses premiers maîtres, des types de fidélité qui le préservèrent par leurs fermes leçons du danger universel. Prêtre, il s'attacha tous les jours plus fortement à l'Eglise catholique, dont il était le ministre. — « Je suis, a-t-il dit plusieurs fois, je suis l'un des ministres de la sainte Eglise, je n'ai d'autres intérêts que les siens. Je suis un des soldats de l'Eglise, je dois travailler et combattre pour elle. »

Aussi tout ce qui touchait à la famille catholique le trouvait attentif. La prédication des Apôtres le réjouissait, les vies des saints lui causaient des ravissements. — « Ah ! s'écriait-il, voilà des gens qui entendaient les choses ! voilà des esprits de bon lieu ! Ils ont aimé Dieu, servi Dieu, dans l'Eglise, dans les âmes, en toute chose. Que ne leur ressemblons-nous ! »

A l'autel, il baisait l'Evangile avec une telle ferveur, un tel amour, qu'on eût dit qu'il voulait sucer d'un coup tout le lait de la doctrine céleste. Un de ses sujets de prédilection, quand il instruisait, était d'exciter cet amour, cette reconnaissance et ce respect pour l'Eglise. Les apostasies qui furent le scandale de ces temps, en divers pays, le faisaient pleurer et prier. L'Espagne livrée à la Révolution l'avait surtout attristé : pour elle il institua au Petit-Asile des prières qui ont continué de se réciter. — « Ah ! dit-il un jour en chaire, nous intercédons pour l'Espagne : qui sait si bientôt nous n'aurons pas à nous lamenter aussi sur le Piémont ? » Et, après s'être arrêté un moment, saisi de douleur : — « Oui, continua-t-il, le temps va venir où l'on devra prier pour notre patrie ! La foi décline, la charité se refroidit, l'Evangile n'est plus écouté ! On verra dans cette ville même de Turin s'élever un temple protestant ! »

Cette prédiction tomba comme un coup de foudre sur l'auditoire. Le saint orateur, se tournant alors vers une image de Jésus-Christ, intercéda pour son pays encore si chrétien, et tous cédèrent à leur émotion. — « Jamais je n'oublierai cette scène, a dit le P. Albert. Chaque fois que j'y pense, il me semble que je vais encore pleurer toutes les larmes de mes yeux. »

Le respect, l'affection et le dévouement au Vicaire de Jésus-Christ découlaient tout seuls de pareils sentiments. Les malheurs de Pie VII, enlevé de Rome par Napoléon Ier, captif à Savone et à Fontainebleau, remplirent d'amertume le cœur de Cottolengo, déjà entré dans l'état ecclésiastique. — « Lorsqu'un père souffre, disait-il ses enfants doivent souffrir aussi ». Il priait et faisait prier pour le Souverain-Pontife, et il le fit jusqu'à la fin de ses jours, au nom du devoir filial le plus positif.

En ce temps-là comme au nôtre, il y avait des gens empressés à se moquer des protestations et des excommunications, armes rouillées à leurs yeux éblouis par les triomphes passagers d'un soldat enivré de ses victoires.

Les évènements devaient leur prouver bientôt qu'on ne se mesure pas impunément avec Dieu. Notre jeune prêtre ne fut ébranlé par aucun succès de l'irréligion ; sa fidélité croissait avec les malheurs des temps.

Dans les discussions sur l'étendue du pouvoir pontifical, il recherchait l'opinion la plus favorable au Pape et s'y rangeait avec bonheur. Ce fut pour lui une joie bien vive de voir Pie VII à son passage à Turin, et de recevoir sa bénédiction. Que de fois il rappela ce souvenir dans ses conversations !

Grégoire XVI, à qui il avait cru devoir soumettre ses travaux, sa pensée et ses plans, disposé à modifier tout ou partie sur l'ordre du Pontife, approuva l'œuvre, en remercia l'auteur et l'exhorta à continuer. Il lui envoyait en même temps une médaille d'argent de grand module, faveur dont l'humble chanoine se garda bien de parler. Il obtint également des indulgences très-précieuses pour ses diverses maisons.

En 1836, le nonce apostolique, Mgr Vincent Mussi, étant venu visiter le Petit-Asile, le Père lui fit rendre des honneurs extraordinaires, comme au représentant du chef vénéré de l'Eglise.

Nous devons dire aussi que toutes les prières, pénitences, communions, bonnes œuvres, accomplies dans sa maison du Carmel étaient appliquées par lui, d'une manière générale, à l'Eglise et au Souverain-Pontife.

Sa soumission à tous les supérieurs ecclésiastiques ne se démentit jamais, ni en rien. En eux sa foi lui faisait voir Notre-Seigneur lui-même ; il honorait JÉSUS-CHRIST dans leurs personnes.



CHAPITRE III[e].

Vertus d'Espérance et de Charité.

Aimer Dieu c'est reconnaître sa divine bonté, et par conséquent espérer en lui. Cottolengo nous présente encore ici un bel exemple. La pensée du ciel, auquel sont appelés les serviteurs fidèles, le comblait d'allégresse. — « Paradis ! paradis ! » s'écriait-il dans une sorte d'extase, alors surtout qu'il avait à souffrir.

En parlant du purgatoire, il disait qu'il est difficile de l'éviter, que tous les saints le redoutent, et qu'à plus forte raison devons-nous le craindre nous-mêmes; et cependant il faisait voir à cet égard une joie et une confiance entières. — « Je ne veux pas, disait-il, aller dans l'autre monde pour y brûler, mais pour être heureux. Il ne me plairait point de faire antichambre, et, par la miséricorde du Seigneur, j'entends ne fermer les yeux à la terre que pour les rouvrir sur les splendeurs du paradis, et voir à l'instant mon Jésus et ma divine mère Marie ! » Et à cette image il devenait radieux, sautait de joie et battait des mains comme un petit enfant.

Ces sentiments, il s'appliquait à les faire partager, et les inculquait particulièrement à ses sœurs Vincentines, appelées à seconder son dévoûment et ses fatigues. Il ne cessait de leur rappeler que le ciel est notre but, qu'ici-bas nous vivons dans l'exil, que la terre est indigne de nous. C'est pourquoi on ne l'entendit jamais se plaindre

d'une contradiction, d'une adversité, d'une souffrance quelle qu'elle fût. Son mot, en pareil cas, était celui que d'ailleurs il avait fréquemment à la bouche : « *In Domino*, dans le Seigneur ! » Et il répétait, avec S. Paul, que les misères de cette vie ne sauraient entrer en comparaison avec la félicité de l'autre. C'est ce qu'il rappelait aussi à ses malades et à ses orphelins. A tous il inspirait le sentiment si encourageant de l'espérance surnaturelle. Il disait : — « Mes enfants, que nos comptes avec DIEU soient en règle, et puis ne craignons plus rien. Nous avons un bon père, nous avons une bonne mère, qui désirent plus que nous-mêmes notre salut. Le Bon DIEU n'avait pas besoin de créer le paradis pour lui, c'est donc pour nous qu'il l'a fait, et il entend nous y recueillir tous. Espérons ! espérons ! »

S'il découvrait quelqu'un des hôtes de l'Asile qui parût avoir de la tristesse, il l'abordait, s'informait des motifs de ce chagrin, et employait toutes les ressources de son cœur à le consoler. C'étaient de bonnes paroles sur les épreuves de cette vie, sur la récompense qui les suivra, sur la nécessité de se jeter dans les bras du Père céleste. Il était bien rare qu'il ne réussît pas à ramener la paix dans ces âmes troublées.

Sur les murs il avait fait écrire un certain nombre de passages des saints livres exhortant à l'espérance chrétienne : — *Servez le Seigneur en toute joie* (Ps. 99e, 1) ; — *Combien est doux le* DIEU *d'Israël pour ceux qui ont le cœur droit!* (Ps. 82e, 1) ; — *Celui qui espère dans le Seigneur ne sera point déçu* (Eccl. 32, 28) ; — *Mettez en lui votre confiance, vous tous qui êtes son peuple* (Ps. 61e, 6). Ces passages, il les expliquait, en faisait voir la beauté, les gravait dans les cœurs de tous ceux qui l'écoutaient.

A Dieu seul il rapportait la réussite de ses entreprises charitables. — « Vous croyez que je fais ici quelque chose. Quand vous étiez dans vos familles, vous disiez ; *Oh! le chanoine Cottolengo, le chanoine Cottolengo, voilà un homme!* Maintenant vous dites : *Oh! le Père, le Père, c'êst lui qui fait aller la machine!* De tout cela, mes enfants, il n'est rien. Celui qui fait tout au Petit-Asile, c'est Dieu, c'est la Providence. Nous ne sommes, nous autres, que de pauvres garçons, bons à peu de chose. Est-ce donc moi qui fais pousser et mûrir le grain, l'herbe et la vigne? Non certes. Eh bien, il en est de même du Petit-Asile : la Providence seule y opère tout. Quelle ingratitude, quelle injustice ce serait de ne pas la bénir et l'aimer ! Nous sommes, en cette maison, au milieu des miracles de sa bonté ; nous sommes nous-mêmes un miracle. Courage donc, mes enfants ! Dieu ne voudra pas nous abandonner. »

Il disait aux moribonds : — « Si vous saviez combien est glorieux le paradis ! Que faisons-nous ici-bas ? Ne vaut-il pas mieux nous envoler auprès du Seigneur ? Un peu de patience, mon frère, et vous allez voir combien ont est heureux en paradis ! »

Le serviteur de Dieu avait aussi pour maxime, et il l'avait fait écrire en gros caractères sur la porte d'entrée, le mot de l'Apôtre : « *Charitas Christi urget nos*, la charité de Jésus-Christ nous presse. » Les Vincentines le portaient gravé sur un cœur d'argent ; et aussi les autres frères et sœurs suivant leur coutume. Pour lui, il l'avait sculpté dans sa poitrine et dans son cœur. Et cette simple parole opérait des prodiges d'abnégation en face de tant d'êtres endoloris.

C'est parce que le saint homme aimait Dieu qu'il aima ses frères et s'immola tout entier à soulager leurs douleurs.

Cet amour de Dieu était en lui si grand, que rien au monde ne l'eût déterminé à la faute volontaire la plus légère. Ceux qui le connaissaient l'appelaient un ange et un saint.

Dans les dernières années de sa vie, s'entretenant un jour avec le chanoine Laurent Rénaldi, il vint à parler du devoir pour tout chrétien de correspondre à l'immense amour de Dieu pour nous ; et tout-à-coup, dans l'ardeur de sa pensée : — « Je n'ai pas conscience, dit-il, d'avoir, en toute ma vie, rompu avec mon divin Maître. » A l'instant, confus de cet aveu, tout tremblant d'humilité : — « Oh ! dit-il, ceci est la pure grâce du Seigneur : car, moi, je suis le plus misérable et le dernier des pécheurs ! »

Son désir le plus profond était de faire des saints de tous ceux sur qui il avait autorité.

Le Valdocco devait, à ses yeux, être une pépinière d'âmes d'élite, à cause des merveilles de miséricorde que Dieu y daignait accomplir chaque jour. La piété commune, la fidélité ordinaire, ne suffisait pas en retour de tant de bontés. Il priait pour cela, et n'y épargnait ni les soins, ni les exhortations, ni les conseils particuliers. Une âme en voie de perfection était pour lui un sujet de délices. Et elles étaient, grâces au Ciel, nombreuses autour de lui. Le Petit-Asile avait, sous ce rapport, une grande réputation dans Turin et dans tout le Piémont.

On se rapelle que, pour Cottolengo, la formule des résolutions pieuses de sa jeunesse avait été : « Je veux devenir un saint ! » Il avait entendu et s'appliquait à

lui-même le commandement de Dieu à Abraham : *Marchez en ma présance et soyez parfait.* Son cœur était perpétuellement élevé au Seigneur, et n'avait pas un moment qui ne fût pour lui. Dans sa chambre, auprès de son lit, il avait fait écrire en grosses lettres l'élan d'amour du Prophète *Diligam te, Domine ! Seigneur, je vous aimerai toujours !* Et il était juste de dire, avec plusieurs de ceux qui le fréquentaient : « Cottolengo touche à peine la terre du bout des pieds ; il est infiniment plus avec Dieu qu'avec les hommes. »

S. Liguori a écrit : « Toute notre perfection consiste « à aimer notre Dieu très-aimable, et la perfection de « ce même amour est dans l'union à la divine volonté. « Cottolengo fit voir, dès son jeune âge, qu'il marchait dans cette voie. Il eût aimé, ainsi qu'il l'a plusieurs fois manifesté, la solitude et la vie la plus retirée ; mais Dieu voulant de lui autre chose, il n'écouta ni ses goûts ni son penchant, et se soumit sans réserve.

Il disait, dans une circonstance, à son frère le P. Albert : — « Vous imaginez-vous que je sois sur les roses ? Je vous assure que non. Si je m'écoutais, j'irais me cacher au fond d'un désert. Quelle vie ! être incessamment avec les maçons, acheter, approvisionner, être entouré de créanciers à qui bien souvent je n'ai pas un centime à donner, de malades et de sœurs qu'il faut pourvoir et diriger : osez-vous penser que tout cela soit dragée ? Si je suivais la nature, je fuirais. Mais non : la volonté de Dieu m'appelle ici, et je veux, avec sa grâce, lui obéir. Quoi qu'il arrive, je suis dans le vouloir divin : cela suffit. Dieu est le maître, je suis son serviteur et son esclave toujours soumis, et en toute chose. » Il répétait habituellement : — « Dieu soit bé-

ni ; — Que sa sainte volonté s'accomplisse ; — Béni soit le nom du Seigneur. » La seule manière dont il proférait ces simples aspirations était un sujet d'édification pour chacun.

Dans toutes ses entreprises, il cherchait d'abord, par la prière, à connaître la volonté divine ; et alors seulement il agissait, sans redouter les obstacles ou les oppositions. Certain d'obéir à la Providence, il lui importait peu que les hommes se missent en travers de son passage ; et les faits ont démontré que dans toutes ces circonstances il avait bien jugé.

Il allait jusqu'à ne point prier spécialement pour telle âme du purgatoire, mais pour toutes en général, estimant que DIEU saurait bien distinguer celles qui ont le plus besoin. C'est ce qu'il fit notamment à la mort de son père, où il pria beaucoup, dans l'émotion de son âme si aimante et si filiale, mais sous la forme du pluriel : *Requiescant in pace*, et non *requiescat*. Ce n'est pas, du reste, qu'il entendît blâmer en aucune façon ceux qui agissent autrement.

A l'époque où l'Asile fut désolé par la fièvre typhoïde, la sœur Archangèle vient lui annoncer qu'un nombre considérable de malades sont en danger imminent, et parmi eux quarante-cinq Ursulines et Vincentines. A cette nouvelle effrayante, le serviteur de DIEU change de couleur et paraît sur le point de s'évanouir ; mais bientôt, revenu à lui, il lève les yeux au ciel, et, avec un amoureux abandon, « Que la volonté de DIEU soit faite ! dit-il. — *In Domino, in Domino, in Domino !* »

CHAPITRE IVe

Vertus de Religion et de Piété.

La vertu de religion nous porte à honorer DIEU, et à honorer aussi tout ce qui regarde le culte qui lui est dû. Elle est, suivant son nom même, le lien qui nous rattache au divin Maître. On vient de s'assurer, par tout ce qui précède, que cette vertu fondamentale régnait dans l'âme de notre vénérable chanoine. On le voyait, de jour en jour, avancer dans la perfection et la sainteté.

Quel respect pour le nom adorable de DIEU ! quelle tendresse pour celui de Marie, de qui il disait : « Que voulez-vous de plus ? Elle est notre mère, notre bonne mère, notre aimable mère ! » Quel respect aussi pour la parole divine, pour la sainte Ecriture, pour la prédication qui s'en faisait devant lui ou qu'il en faisait lui-même ! Il ne se lassait ni de l'entendre ni de la redire. L'étude de la Bible l'avait occupé de bonne heure. Il aimait celle de la Genèse, à cause des types de simplicité et de suave piété qu'on y rencontre. Prêtre, il s'appliqua aux quatorze épîtres de S. Paul, qu'il finit par posséder de mémoire, et dont il tirait un admirable profit dans ses exhortations et instructions. Aussi ne pouvait-il souffrir qu'on appliquât, dans les conversations familières, les textes sacrés à des sujets profanes ; il regardait cet abus comme une sorte de blasphême.

Que dirons-nous de son respect pour le lieu saint, de sa posture humble et recueillie devant le tabernacle, de sa ferveur à adorer le Saint-Sacrement ? C'est bien alors surtout qu'on eût dit un ange de Dieu, et qu'on aimait à le comtempler. La dissipation et l'irrévérence à l'église, lorsqu'il en était témoin, lui causait autant de douleur que de surprise. Aussi ses instructions avaient-elles fait du Petit-Asile le tabernacle de la tenue religieuse la plus parfaite. Les prières y étaient récitées avec gravité, attention aux paroles, respect dans le ton de la voix ; de sorte qu'on ne pouvait les entendre sans se recueillir soi-même et s'y unir.

Cottolengo n'avait pas un moindre zèle pour la décoration des églises et des chapelles. Il disait aux sacristains : — « Il est nécessaire de pratiquer en tout l'économie, mais ave le Bon Dieu qu'il n'en soit pas question. » Là, rien ne lui semblait assez riche, assez brillant, assez recherché. Il eût voulu avoir tous les diamants de l'univers pour parer le saint autel. Le soin des vases sacrés et des ornements lui tenait au cœur. L'archevêque de Turin, étant venu visiter l'Asile, s'arrêta surpris à la vue de la chapelle si bien ornée. — « Mais, demanda-t-il, quelle fête avez-vous donc aujourd'hui ? — Monseigneur, répond le saint homme, nous n'avons point pour ce jour de fête spéciale, mais dans l'église c'est toujours fête ! » Il disait une autre fois : « La pauvreté partout ici, excepté à l'église ».

Il avait grande attention à tout ce qui regardait le saint sacrifice.

La farine destinée aux hosties était la plus délicate et la plus fine, mise sous la garde des sœurs, et ne devait jamais être employée à un autre usage. Les vases

sacrés étaient entretenus dans l'état de la plus scrupuleuse propreté. On apportait le même soin à choisir le vin de la sainte Messe ; il le fallait de première qualité, quel qu'en fût le prix. « Je n'entends pas, disait-il, que la bourse fasse des grimaces quand il s'agit de Notre-Seigneur ».

Son respect et sa vénération étaient extrêmes pour le caractère sacerdotal et religieux, et pour quiconque en était honoré. Il ne souffrait point que l'on prononçât devant lui une syllabe contre eux. Si quelque prêtre ou quelque moine venait le visiter, il rendait dans leur personne ses devoirs à Notre-Seigneur. Les communautés qu'il fréquentait à Turin, Oratoriens, Capucins, Dominicains, admiraient avec quelle respectueuse affection il traitait leurs membres en toute rencontre. Il se comportait de même envers les religieux, religieuses ou clercs de ses établissements, les considérant, dans son esprit de foi, comme les bien-aimés de DIEU, élus entre mille. Il fit un jour la leçon à un jeune médecin qui parlait à une sœur le chapeau sur la tête ; pour lui, il n'en abordait aucune sans se découvrir.

En passant devant les maisons des Juifs, il faisait une prière pour leur conversion. A tout son monde il recommandait fortement de saluer le Saint-Sacrement, l'ange protecteur du lieu, le cimetière et ses morts, dans quelque lieu qu'ils arrivassent, même pour un voyage rapide. Aucune forme de la piété ne fut négligée par le saint prêtre pendant toute sa vie, et il avait réalisé en lui le mot de S. Grégoire de Nazianze : *Christus magna sacerdotum tunica*, « JÉSUS-CHRIST est le noble vêtement du prêtre. »

Dès sa consécration sacerdotale il s'était dit : — « Je suis le serviteur de Notre-Seigneur ; bien plus, je suis son ministre : que d'honneur et quelle grandeur ! Et que ne dois-je pas faire pour sa gloire ? Lui refuser quelque chose serait une ingratitude horrible. Tous me portent respect, me saluent, me félicitent. Est-ce à cause de mes études terminées, ou de quelque don personnel ? Non : la seule raison est que la foi découvre en ma personne un représentant de Jésus-Christ. D'où pour moi la nécessité de vivre d'une manière digne de mes divines fonctions, de travailler au règne de mon maître, de répandre en tout lieu la bonne odeur de ses vertus. C'est à quoi je m'appliquerai fidèlement. »

Tous les mystères de la vie de Jésus étaient, aux diverses fêtes, l'objet de ses contemplations ferventes. Les solennités de Noël et de la sainte Enfance lui étaient chères entre toutes ; il voulait qu'alors l'allégresse et la confiance régnassent au Petit-Asile. La Passion, le Calvaire, la Résurrection, remplissaient son âme de terreur à la fois et de joie spirituelle, et il ne cessait de répéter, devant ces grands souvenirs, le *Charitas Christi urget nos* devenu sa maxime. Au *Corpus-Domini*, il avait dans sa chambre un crucifix devant lequel il passait des heures en adoration : ce fut, croyons-nous, le seul objet qu'il transporta au Valdocco pour son usage. Il le donna plus tard à la salle des Incurables, à condition qu'on tiendrait perpétuellement devant lui une lampe allumée. Un jour, en présence de tous et pendant la prière, ce crucifix se couvrit d'une sueur épaisse qui s'épanchait de la tête. Averti en toute hâte, le serviteur de Dieu put constater la merveille, et en prit occasion d'exhorter les assistants à l'esprit de pénitence.

C'est encore en l'honneur de la Passion qu'il établit,

comme nous l'avons dit, les *Filles de la Pitié*, ou de *la Compassion*, au nombre de *trente-trois*, en mémoire du nombre des années passées sur la terre par le Fils de Dieu. Leur mission propre est de méditer les souffrances du Sauveur et celles de la divine Marie. Elles mènent, en conséquence, une vie très-austère, très-pénitente, toute d'expiation, et avec l'adoration nocturne, accompagnée de l'exercice du chemin de la croix.

Il composa même deux opuscules sur ces sujets. Le premier est intitulé *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aromate et myrrhe tirés des cinquante mystères du Calvaire*; le second : *Joies et Douleurs de la Très-Sainte Vierge Marie, dans ses quinze mystères*.



CHAPITRE V[e].

Dévotion envers le Saint-Sacrement.

En voyant notre vénérable au pied du tabernacle pendant des heures entières, on comprenait que là était la source des grâces privilégiées qui brillaient en lui. — « Lorsque le Père nous parle de l'Eucharistie, disait-on, il ressemble à un séraphin. » Son respect pour le lieu saint était à tous un exemple et une belle leçon. Bien des fois, pendant qu'il y méditait, on vit, sur sa figure rayonnante ou dans les larmes de ses yeux, l'impression profonde qu'il éprouvait en présence de la sainte Hostie. Ce lui fut, quand il vint à Turin, un vif bonheur d'être attaché à l'église du *Corpus-Domini,* consacrée au mystère de la divine Eucharistie. Il y remplissait ses fonctions avec une joie singulière, notamment aux processions du Saint-Sacrement. C'était lui aussi qui veillait au soin de l'autel, et il s'y adonnait avec l'empressement et l'exactitude d'un saint.

Lorsqu'il fonda son hospice de l'*Arcade-Rouge*, il fit un devoir aux premières filles qui se consacrèrent à son œuvre d'aller, successivement et deux à deux, adorer le Saint-Sacrement, aux heures où les fidèles sont d'habitude moins nombreux. Chacune de ces visites durait une heure. Tel fut le début de ce qu'il institua plus tard sous le nom de *laus perennis,* ou « louange perpétuelle », qui lui attira, à lui et à tous ses coopérateurs,

tant de précieuses bénédictions. Le culte de l'Eucharistie était devenu véritablement sa vie, comme celle du Petit-Asile. — « C'est du *Corpus-Domini*, disait-il, que nous sommes venus ici : il est donc juste que notre piété particulière envers JÉSUS dans l'Eucharistie rappelle cette origine. Que de chrétiens se montrent tièdes et même dissipés à l'église ! il nous appartient de réparer ces infidélités et ces manquements ; la reconnaissance, aussi bien que les clartés de la foi, nous en font un devoir pressant. »

Il établit donc, comme point de règle, qu'à toute heure du jour et de la nuit l'une des catégories de sa vaste maison serait en adoration devant le tabernacle, et ne se retirerait qu'à l'arrivée de la suivante. On s'y rendait processionnellement, croix en tête, et pour une heure entière, occupés à la prière mentale et vocale et au chant de cinq hymmes de l'Eglise. Souvent le vénérable se mêlait aux adorateurs, heureux de leur édifiante piété.

En outre, à chaque coup d'une demi-heure à l'horloge, on entendait les voix redire ensemble l'oraison jaculatoire *Loué et remercié soit à chaque instant le très-saint et très-divin Sacrement de l'autel*, suivie de l'exercice intérieur et personnel de la communion spirituelle. Il y avait de plus, chaque jour, bénédiction du Saint-Sacrement, à laquelle assistait toute la maison. Les prières pressantes des sœurs avaient obtenu cette faveur, si grande et si précieuse aux yeux de la foi.

Quant à la Fête-Dieu, il est à peine besoin de dire avec quelle pompe elle était célébrée au Petit-Asile. Autel étincelant, verdure et fleurs, procession générale au milieu de nuages d'encens et de pieux cantiques, tout annonçait le triomphe du Roi des rois ; la variété

des costumes, remis à neuf pour la circonstance, n'en était pas un des moindres charmes.

Le Viatique porté aux malades était l'occasion de démonstrations semblables. Le long des corridors et des escaliers, des lampes allumées devaient brûler jusqu'à midi. « Cela, disait le saint homme, servira toujours à ranimer le sentiment chrétien, et l'amour envers le souverain roi du Petit-Asile. »

Pour sa part, en commençant la récitation du bréviaire il disait *O sacrum Convivium;* comme aussi, avant de rien entreprendre, il allait rendre ses hommages au divin Sacrement et lui demander sa bénédiction. A la porte de l'Asile, se mettant à genoux devant l'image de la Sainte Vierge il lui adressait une prière ; puis, se levant, il disait : « Maintenant partons au nom et en la présence de DIEU ! Loué soit JÉSUS-Christ. »

Dans ses voyages, à peine en voiture, il récitait ou faisait réciter le *Pange lingua;* en traversant une bourgade, on disait le *Salve Regina*, *l'Angele Dei* à l'ange protecteur du lieu, un *Pater-Ave-Gloria* au patron de la paroisse, et le *De profundis* pour les défunts. Si on s'arrêtait quelques instants, il courait à l'église, et, quelque part qu'il arrivât, sa première visite, sans s'arrêter à saluer personne, était encore pour le Saint-Sacrement.

Dans tous les réfectoires de la maison il fit placer un tableau de la Cène où Notre-Seigneur institua l'Eucharistie, et il invitait les convives à y jeter de temps en temps les yeux pour se rappeler qu'au-dessus de la nourriture matérielle il en est une autre plus précieuse. Enfin, quand il avait donné la sainte Communion et replacé le ciboire dans le tabernacle, il s'arrêtait à le contem-

pler, comme s'il n'eût pas eu le courage de se séparer de lui.

Mais c'était à l'autel surtout, alors qu'il disait la sainte Messe, qu'il fallait l'admirer. Il attendait cette heure avec une visible impatience. On l'a entendu dire, dans sa ferveur : — « Si l'Eglise nous permettait de célébrer dix fois en un jour, combien je serais heureux de le faire ! Oh certes, je n'en manquerais pas une seule de ces messes bénies ! »

Il avait chargé spécialement une sœur de la préparation des hosties, qui devaient être de la plus pure farine, destinée à cet unique usage. Au moment où on les mettait à la cuisson, il était présent et les bénissait, en exprimant son admiration et sa reconnaissance pour un DIEU qui daigne se donner à nous sous ces humbles apparences. — « Oh ! loué soit JÉSUS pour une telle miséricorde ! qu'il soit à jamais exalté et aimé parmi nous ! » Et son émotion allait parfois alors jusqu'à répandre des larmes.

Après un court sommeil, il était levé avant quatre heures, et commençait sa préparation, qui ne durait pas moins de deux heures. C'était le temps du grand silence, qu'il avait établi pour tous. « DIEU d'abord, et le reste ensuite : » telle était sa maxime. Un matin même, il fit attendre jusqu'après son action de grâces une dame de la cour qui venait de la part du Roi ; et comme elle se plaignait : « Madame la Marquise, lui dit-il, j'étais à l'audience de la Majesté éternelle ! » Cette action de grâces était d'ailleurs fort longue, et comprenait l'assistance à une seconde messe. Ce ne fut pas la seule fois qu'il fit ainsi attendre des personnages de la

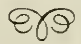
cour, et il leur expliquait ensuite avec courtoisie que DIEU passe avant les hommes.

Il célébrait chaque jour, sans faute, même étant malade, et pourvu seulement qu'il lui fût possible de se tenir debout. On l'a vu partir ainsi pour l'église immédiatement après une saignée. Il disait à son frère, qui lui reprochait ces imprudences : « Je puis me priver de tout, mais de la sainte Messe, jamais ! Allons *in Domino !* » En voyage même, il arrangeait les choses pour ne pas manquer le divin sacrifice, dût-il l'offrir très-tard et pendant qu'on faisait reposer les chevaux.

Un de ses servants de messe a deposé sous serment que la patène dont le saint homme faisait usage conservait assez longtemps une chaleur extraordinaire, comme si le célébrant eût été tout de feu. Aussi était-ce la pensée de bien des témoins, que Notre-Seigneur se manifestait sensiblement à son serviteur. Une religieuse affirma avoir vu l'Hostie sainte briller d'un grand éclat entre ses mains.

Cottolengo témoignait une vive compassion envers les prêtres qui, pour une raison ou pour une autre, ne pouvaient célébrer. Il avait recueilli au Petit-Asile un ecclésiastique suspendu par son évêque ; et, s'apercevant qu'il était fort exact à ses devoirs, il obtint sa réhabilitation, et lui annonça avec grande joie qu'il pourrait désormais monter au saint autel. — Un autre, du rite grec-uni, était atteint du mal caduc : il sollicita pour lui la permission de dire la Messe à l'Asile, et il le faisait assister par l'un de ses prêtres. — Un troisième s'abstenait par suite de scrupules : le serviteur de DIEU entreprit de guérir cette âme, y parvint, et amena peu à peu le scrupuleux à célébrer tous les matins.

Quant aux laïques, nous avons déjà vu comment il les exhortait à assister quotidiennement au saint sacrifice. Aux ouvriers il répétait: « Une seule messe vous est plus profitable que toute une semaine de calculs et de travaux. Tout est là pour le chrétien, sachez-le. » Aux pauvres qui venaient l'implorer il demandait s'ils avaient eu la Messe le matin ; s'ils répondaient non, il les envoyait à l'église voisine, et les assistait après cet acte de piété accompli. Il faisait souvent la même question à ses créanciers avant de régler avec eux. On ne s'en formalisait point, dans un pays aussi chrétien que Turin. Il n'était pas jusqu'aux médecins de l'établissement qui échappassent à cet avertissement. — « Ah vous n'avez pas assisté à la Messe ce matin ! disait-il un jour au docteur Granetti: eh bien, nous ne vous donnerons pas le café ! » A plus forte raison, toute opération chirurgicale devait-elle être précédée d'une messe entendue avec dévotion.



CHAPITRE VIe

Dévotion envers la Sainte Vierge.

L'un des fruits du véritable amour envers Notre-Seigneur est la dévotion envers Marie sa divine mère. Cottolengo aimait la Très-Sainte Vierge de toute son âme. Parlant de ses gloires, de sa protection, de sa tendresse, il s'écriait : — « Oh qui comprendra notre bonheur d'avoir une telle mère ! Après DIEU, je sais bien qui je dois aimer : c'est ma mère, c'est votre mère, c'est la mère de tous les hommes. Si vous connaissiez sa bonté ! C'est par elle que nous avons reçu JÉSUS, par elle que nous obtenons toutes les grâces. Eh ! que deviendrions-nous sans elle ? O divine Madone, faites de nous autant de saints ! »

S'il avait à parler de Marie, ce qui était fréquent, il le faisait avec allégresse, avec transport, et souvent dans sa pieuse naïveté ; comme à la fête de la Nativité, le 8 septembre : — « Nous allons recevoir une chère petite enfant, et qu'il faut lui faire fête, car elle est, en bonne vérité, notre maîtresse et notre mère. » Il saluait respectueusement toutes ses images, visitait ses sanctuaires, et terminait par son autel les stations qu'il venait de faire devant le Saint-Sacrement. C'est là que lui étaient venus ses desseins de charité, là qu'il s'était senti appelé à ses créations : nous voulons dire à la Madone *des Grâces*, dans l'église du *Corpus-Domini*. On

a lu plus haut ce détail. — En ses embarras, il allait au sanctuaire célébre de *la Consolata*. « Je viens voir, disait-il, si cette vénérée chère Vierge voudra bien m'assister un tant soit peu. » On l'a entendu dire maintes fois : — « De cette sainte Madone j'obtiens tout ce que je veux ; jamais elle ne m'a répondu non. »

Marie fut constituée par lui la grande patronne de son œuvre sous le titre de *la Vierge du Rosaire*. En outre des images peintes qu'il possédait, il désirait avoir une statue de Notre-Dame du Rosaire. Le curé de Caroretto lui en offrit une. Mais il fallait la transporter â Turin. — « Certes, dit-il, notre Reine céleste n'entrera pas ici comme un meuble ordinaire : j'entends qu'elle y vienne dans toute la pompe due à une pareille Reine. » On y mit, en effet, tout l'éclat possible : le char était orné de tapis, de feuillage et de fleurs ; le Père avec le chanoine Anglésio firent cortège ; tout le Petit-Asile attendait en bel ordre de procession, et reçut en triomphe la sainte image. Elle fut placée à l'église, dans une chapelle préparée expressément pour elle. Cottolengo dit à l'entrepreneur des travaux de maçonnerie : « Quand je serai mort, vous me mettrez ici, la tête sous les pieds de la Madone. » C'est ce qui a été fait.

A la pharmacie, par une ingénieuse application, il donna pour patronne la Très-Sainte Vierge sous le vocable de *Virgo Prudentissima*, et aux remèdes spécialement la *Vierge du Bon Conseil*.

Dans l'une des dernières années de sa vie, ayant fait un pelèrinage au célèbre sanctuaire d'Oropa, dans les montagnes de Biella, il en rapporta une grande quantité d'images, et de plus un fragment de la statue vénérée dont on lui avait fait présent. Il éleva, de ce

chef une chapelle dédiée à Marie, sous le même nom de *Notre-Dame d'Oropa*, et chercha à y rassembler les images de toutes les Madones de l'univers catholique, qui furent disposées sur les murs de manière à ce qu'on pût, chaque jour de l'année, se rendre en esprit à l'un de ces dévots sanctuaires. En tout cas, les hôtes du Petit-Asile venaient tous les jours à cette chapelle au chant des litanies. La fête principale en fut fixée au 15 août, concurremment avec celle de l'Assomption. Alors ce sont des montagnes de bouquets déposés sur l'autel de la bonne Mère, si souvent comparée elle-même au lys, à la violette, à la rose. Ces fleurs étaient tirées en grande partie du *jardin de la Madone*, œuvre encore de Cottolengo, qui l'avait dessiné, défriché, planté, à cette intention ; les autres du jardin des Capucins.

Il adopta avec empressement la dévotion du Mois de Marie, moins répandue alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. « Oh! disait-il, que toute notre année soit pour la piété un mois de Marie non interrompu ! »

On avait fait don au saint homme d'un tableau sur toile représentant la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus ; il le plaça sur l'autel, et les prières de la communauté se faisaient devant cette image. Des connaisseurs parlèrent au Roi du prix de ce tableau, qui était d'un bon maître, et Charles-Albert envoya pour l'acheter. Mais Cottolengo s'y refusa d'abord, alléguant qu'on voulait sans doute ranger cette toile précieuse parmi celles d'un musée profane. Il ne céda que sur l'assurance du prince de la mettre à la tête de son lit pour sa propre édification. Charles-Albert dit plusieurs fois au docteur Granetti : — « Ayez la bonté d'assurer à

cette sainte âme de Cottolengo que sa chère Madone est bien à la tête de mon lit, et que je fais devant elle ma prière soir et matin ».

Cette dévotion du serviteur de Dieu envers Marie fut agréable à la divine Vierge, qui le fit voir en mainte occasion. Tant de vœux montant vers son trône de l'établissement du Valdocco en firent descendre mille bénedictions. C'est elle sans doute qui assura le succès à une si vaste entreprise, et ne permit pas qu'elle vînt à manquer des ressources nécessaires. Elle daigna, elle aussi, visiter son serviteur zélé.

Vers la fin de l'automne, en 1839, la sœur préposée au four accourt annoncer à Cottolengo qu'il ne reste plus absolument de farine, et qu'on n'aura pas un morceau de pain le lendemain. Le Père lui répond, à son ordinaire : « Qu'importe? laissez cela! » La sœur ne se contente guère de cette solution, et insiste pour qu'on se procure aussitôt de la farine. — « Vous voyez bien, reprend le chanoine, qu'il est déjà tard, qu'il pleut à flots : qui est-ce qui voudrait sortir à présent? » Quelques instants après, comme il se trouvait à la grande porte, il s'informe d'un autre sœur si le réfectoire est libre; et, sur la réponse affirmative : — « C'est bien, dit-il : j'ai besoin d'y aller. » Il s'y enferma à clef. La sœur, intriguée, et pensant qu'il veut vérifier si tout se trouve en ordre, le suit tout doucement et se hasarde à mettre l'œil à la serrure. Elle le voit, les bras en croix, agenouillé devant l'image de la Sainte Vierge, se répandre en une fervente prière, et elle se demande pourquoi le Père a choisi ce lieu pour son oraison. L'oraison se prolongeant, elle se retire. Au même moment, on frappait violem-

ment à la porte d'entrée. C'était un homme conduisant à deux chevaux une voiture de farine, qu'il déclare avoir l'ordre de déposer au Petit-Asile, mais sans vouloir dire de la part de qui il vient. Informé du fait, Cottolengo, sans la moindre émotion, commande de faire le pain nécessaire, et de se servir, pour l'établissement, de la voiture elle-même, que le conducteur avait laissée avec la farine.

En une pareille circonstance (c'était en février 1838), la maison se trouvant dépourvue et sans le moindre aliment, le Père s'enferma encore dans sa chambre, et, prosterné devant une image de la Madone, exposa à la divine Mère l'extrémité où étaient ses enfants. Il resta ainsi en prières jusqu'à l'heure de midi. Alors parut à la porte un inconnu qui, sans proférer une parole, remit à la sœur un rouleau de pièces d'or, et partit aussitôt. Le vénérable disait tranquillement : «Voilà Marie ! voilà la bonne Mère ! » A deux heures, tout le monde était au réfectoire.

Le même fait se répéta plusieurs fois, avec des détails variés qu'il est superflu de rapporter. Dans ces instants de disette extrême, le bon Père disait : « Laissez-moi en parler un moment à la Sainte Vierge » ; et il s'en allait aux pieds de la pieuse image porter sa supplique.

Un jour qu'il ne pouvait satisfaire un créancier qui avait absolument besoin d'être payé sur l'heure, il commença à prier devant la statue venue de Cavoretto, et qui était encore dans sa chambre. Deux fois il crut entendre une voix intérieure lui disant de regarder aux pieds de la sainte image ; une troisième invitation lui fit découvrir à cet endroit une somme supérieure

à celle qu'il devait. En soldant le créancier, il lui disait : « Gardez bien cet argent, c'est le fruit d'un miracle ».

En une autre circonstance, toujours pour une dette réclamée, la prière à Marie est à peine commencée qu'un étranger remet à la sœur portière deux sacs pleins de monnaie d'or et d'argent.

Au courant de l'année 1838, le vénérable se trouvait hors d'état de pourvoir aux nécessités du lendemain. Le tronc des aumônes ne contenait rien. — « Puisqu'il en est ainsi, dit-il à une sœur, prenez une de vos compagnes et mettez-vous ensemble à prier la Sainte Vierge, pendant que j'en ferai autant de mon côté. » Peu après, il vient aux sœurs, et les invite à visiter avec lui le tronc une seconde fois. C'était en pleine nuit. L'une des sœurs lui fit observer qu'on n'apportait pas les aumônes à une telle heure. La caisse était cependant remplie ! Cottolengo rendit grâces à Marie et à la divine Providence, en répétant, comme toujours, que la confiance en elle ne pouvait être trompée.

En 1837, en 1839, les mêmes choses arrivèrent. C'était vraiment une série de prodiges, bien propres à entretenir la foi et l'espérance.

Un fait plus prodigieux encore se rattache à l'année 1837. Sorti sur les onze heures du matin, le Père rentra bientôt avec la douleur sur le visage, et s'enferma dans sa chambre, sans vouloir s'expliquer ni recevoir personne. Il venait d'être grossièrement outragé dans la rue par un créancier. Bientôt paraît une dame au port majestueux et de l'air le plus distingué, qui demande à la portière à voir le serviteur de Dieu. En vain on lui allègue qu'il est souffrant, qu'il ne reçoit pas :

« Je sais tout, dit-elle, et on n'aura point à se repentir de m'avoir introduite ». La sœur, qui n'osait la regarder en face tant elle lui paraissait rayonnante, cède enfin à ses instances. L'inconnue prodigua au bon Père les consolations et les encouragements, lui rappelant les soins de la Providence pour lui, et la belle couronne du ciel ; puis elle lui remit un anneau orné d'une pierre précieuse, assez riche pour solder la dette la plus pressante. — « Quant au reste, dit-elle, il y sera pourvu par un autre moyen ». — Lorsqu'elle fut partie, la sœur, en vraie fille d'Eve, revint au Père, et fit tout pour savoir le nom de la brillante visiteuse. — « Ce n'est point de la terre qu'elle est venue, ma fille, répondit-il : je vous dis que c'est la Sainte Vierge ! »

A l'une des fêtes du Rosaire, qu'il faisait célébrer chaque année très solennellement, la procession allait sortir de l'église avec la statue de la Madone ornée de fleurs, de tentures et de cierges, lorsque la pluie vint à tomber avec force. Cottolengo, jusque-là heureux du triomphe qu'il préparait à la divine Mère, se rembrunit. — « Par exemple, dit-il, ce serait trop fort que notre Reine se fût laissée orner de cette façon pour ne pouvoir ensuite sortir ! Qu'on la range, et qu'on la fasse passer la première : nous verrons bien si l'eau osera lui disputer la sortie ! » En effet, au moment où la sainte image franchissait le seuil, le temps reprenait toute sa sérénité, et l'on put achever la cérémonie tout au long du programme.



CHAPITRE VIIe.

Esprit d'oraison.

Notre saint prêtre, enfant obéissant de l'Eglise, attaché à tous ses dogmes, n'aurait eu garde d'oublier celui de la Communion des saints. Adonné dès sa jeunesse à la lecture des vies de ces héros de la foi, et particulièrement des pères du désert, il avait l'esprit peuplé de ces souvenirs, et s'en servait pour s'animer lui-même et animer les autres à la solide vertu. — « Imitons les saints, disait-il : ils sont nos modèles ; ils ont travaillé beaucoup à atteindre la perfection, car ils étaient, comme nous, avec des défauts naturels qu'il fallait vaincre. L'Eglise a toujours eu et elle aura toujours des saints, parce que sa doctrine est sainte : pourquoi ne serions-nous pas nous-mêmes des anneaux de cette glorieuse chaîne ? »

Pendant plusieurs années, il donnait un repas chaque matin à trois pauvres, en l'honneur de l'adorable TRINITÉ. Par la même dévotion, il aimait que les professions de ses religieuses se fissent par trois. Une fois, il donna à chacune le nom d'une des trois vertus théologales.

Il invoquait avec grande confiance S. Joseph, l'Ange Gardien qu'il saluait partout où il passait, S. Vincent de Paul qui lui servait de modèle dans sa conduite et dans ses œuvres, S. Philippe Néri dont il avait eu au commencement la pensée d'embrasser l'institut, S. Tho-

mas d'Aquin, S. Gaétan de Thienne, S. Etienne, S. Antoine abbé, S. François de Sales et Ste Chantal, et aussi les patrons de Turin et du Piémont.

L'esprit de prière était en lui à un très-haut degré. Son frère le P. Albert racontait que lui-même, à l'âge de seize ans, se croyant appelé à la vie du cloître dans l'ordre de S. Dominique, venait de Brà à Turin subir ses examens, accompagné de Cottolengo déjà chanoine du *Corpus Domini*. Le voyage durait alors six ou sept heures, et tout le temps le serviteur de DIEU récitait son bréviaire et son chapelet, ou se mettait en oraison. Le jeune homme, qui aurait aimé la conversation, interrompit ces exercices : — « Dites donc, chanoine, est-ce ainsi que vous voyagez toujours ? » lui cria-t-il avec un peu d'humeur. — « Que peut-on faire de plus utile ? répondit celui-ci : je voudrais prier sans discontinuer. »

Et de fait sa vie était une prière incessante, vocale ou mentale. Il suivait toutes celles qu'il avait établies pour ses religieuses, ses malades et ses pauvres. La journée finie, commençaient pour lui les prières de la nuit. Rentré dans sa chambre, il prenait environ une demi-heure de sommeil appuyé sur une chaise. Alors on venait régler avec lui ce qui était à prévoir pour le lendemain. Vers onze heures, il reprenait son oraison, qui durait parfois toute la nuit. C'est là qu'il acquit surtout cette vertu extraordinaire qui faisait dire de lui : « Cottolengo avance en sainteté de semaine en semaine ». C'est là encore, d'après son aveu, qu'il apprenait la volonté de DIEU relativement aux affaires du Petit-Asile. C'est là qu'il conçut la création de ses ordres religieux, avec leurs règles et les autres détails, la

construction du grand hôpital, et d'autres œuvres de sa charité.

Ses stations à l'église étaient fréquentes et longues ; et, afin d'éviter l'estime qu'on aurait pu en concevoir pour lui, il avait trouvé le moyen d'y entrer et d'y séjourner sans être aperçu ; il en usait largement. Du reste, il priait partout et en toute circonstance, en marchant, en voyageant, en traitant avec ses fournisseurs, en se reposant, en travaillant, en écrivant et en lisant. Ce foyer de charité brûlait sans interruption.

Quant au bréviaire, son exactitude ne se démentit jamais. Tous les ecclésiastiques qui eurent le bonheur de le réciter avec lui ont témoigné avec quel respect, quelle attention, quelle piété, il le récitait. Il n'oubliait pas que, dans l'accomplissement de ce devoir, c'était au nom de tout le peuple chrétien qu'il priait. Dès qu'il eut un prêtre au Petit-Asile, il dit régulièrement avec lui le saint office, dans une chambre qu'il destina à cet usage, auprès de quatre cierges allumés et un crucifix sous les yeux. Les autres prêtres de la maison vinrent par la suite s'unir à eux, et faire aussi en commun la lecture spirituelle. « Après la sainte Messe, disait le vénérable, je n'ai pas de meilleure consolation que mon bréviaire. »



CHAPITRE VIIIe.

Vertu de Force.

Cottolengo était rempli de prudence et de justice. Malgré l'immensité de ses œuvres, il en combina toujours sagement les conditions ; malgré les dettes énormes dont il se vit parfois accablé, aucun créancier ne perdit avec lui. Il pratiqua aussi héroïquement la grande vertu de force, fermeté, persévérance, courage.

Quel besoin n'en avait-il pas, avec de telles entreprises ! Elles lui procurèrent une vie de privations, d'assujettissements de toutes sortes, d'ennuis, de responsabilités, de contradictions sans fin. Il croyait savoir ce que Dieu voulait de lui, et dès lors il y fallait marcher avec une vigueur qui ne se démentît en aucune circonstance. C'était véritablement un martyre auquel il se sentait destiné, et il l'accepta avec une entière générosité.

Les outrages, les calomnies, les injures, les prédictions de ruine, lui furent prodigués, et ne purent l'ébranler. — « Laissons faire la Providence, disait-il : elle mènera toute chose ; quant à moi, qui suis un néant, ma personne importe peu, on n'y doit pas prendre garde. » Ce livre a jusqu'ici montré à quel point il porta cet oubli de lui-même et la confiance en Dieu. Les contrariétés et les peines exaltaient sa foi, et le réjouissaient à la pensée de souffrir pour Dieu. C'était assurément dans la divine Eucharistie qu'il puisait de telles dispositions.

Au début du Petit-Asile, il perdit son meilleur appui dans la veuve Nasi Pullini, et d'autres successivement en la personne des religieuses sur lesquelles il avait fondé de justes espérances. L'œuvre semblait bien menacée ; mais il répétait *In Domino, in Domino !* et allait de l'avant, sans se troubler, mais non sans souffrir cruellement.

Cette force chrétienne, il la montra surtout dans la dernière année de sa vie, à l'occasion des pertes les plus sensibles, les plus rapides, les plus nombreuses, dans les rangs de ses collaborateurs. Le prêtre don Tagna, l'un des premiers qui s'étaient attachés à lui, homme de grande bonté et simplicité, était mort le 22 janvier 1842, emporté par la fièvre typoïde. Le 15 févier suivant, mourait de la même maladie don Piere Valetti, prêtre depuis dix mois seulement, déjà docteur en théologie, plein de zèle pour le Petit-Asile. Quelques jours après, ce fut le tour du sous-diacre Antoine Brunetti. Le 26 mai, mourait aussi le diacre Félix Noné, élève de l'Asile, et des plus distingués. Ce même jour, qui était le samedi-saint, comme le Père sortait de la chambre du défunt après l'avoir assisté jusqu'à la fin, on lui apportait le triste nouvelle que la typhoïde venait d'éclater parmi ses jeunes incurables, où elle devait emporter trente-neuf sujets sur quarante-cinq. En même temps il était appelé auprès de deux sourdes-muettes en danger.

Puis il apprend que les coureurs et propagateurs de nouvelles absurdes, comme il y en a partout, l'accusent, lui Cottolengo, d'avoir causé cette épidémie en mêlant du plâtre à la farine pour le pain de ses pauvres ; et cette calomnie est allée jusqu'aux oreilles du Roi. A

cette révélation, le saint homme se tourne vers une image de Marie tenant l'Enfant Jésus, et dit tranquillement : « Voici deux divines personnes qui ont souffert plus que nous ! » Et après un instant : « Maintenant je vois que cette œuvre du Valdocco est celle de Dieu. Oh ! paradis, paradis ! » Et la joie intérieure se réflétait sur son visage : cette âme apostolique n'avait-elle pas toujours compris le mystère de la croix et des souffrances ?

En ces mêmes jours, plusieurs autres de ses prêtres avaient succombé à la même maladie ; d'autres gisaient moribonds, entre lesquels son bras droit, son futur successeur, le chanoine Anglésio. Sous tant de coups, le cœur du serviteur de Dieu ne faiblit pas.

Il n'avait pas faibli davantage à la mort de ses parents. Cottolengo savait combien ils l'aimaient, lui-même les chérissait comme le plus tendre des fils. Ce fut sa mère qu'il perdit d'abord, sa mère qui l'avait élevé dans la piété, avec un si parfait dévouement. Lorsque le chanoine Cottolengo arriva à Brà pour lui porter les dernières consolations, elle était déjà dans la tombe. De même pour son père : il venait d'expirer depuis une heure quand notre vénérable mit le pied sur le seuil de la maison paternelle. Le cœur de l'homme de Dieu saigna devant ces deux coups si cruels, mais se soumit humblement à la volonté divine, sans un murmure et sans une plainte. *In Domino! in Domino!* répétait-il dans sa foi. Il pria pour ces chères âmes, consola sa famille, et retourna avec une ardeur nouvelle à ses œuvres de charité.

Il n'avait pas, du reste, lui-même une santé florissante. Souffrant d'une pléthore qui lui causait mille incommodités, il supportait tout avec une angélique patience,

tumeurs, gonflement des jambes, migraines, fièvres fréquentes. Sa pensée se reportait alors à Jésus crucifié, et il s'étonnait qu'on fît à ses souffrances la moindre attention.

Il disait aux prêtres qui venaient concourir à ses travaux : — « Point de contention d'esprit. Aimez Dieu, et il se fera sentir à vous ; allez toujours en avant dans la joie du Seigneur. Dieu veut des cœurs joyeux et satisfaits. Souvenez-vous que dans le ciel il n'y a point de mélancolie. Si nous avons à souffrir, que ce soit allègrement, en union à Jésus qui a souffert bien autrement que nous, toujours pour nous. »



CHAPITRE IXe

Lutte contre le démon

Le livre de Job nous fait voir avec qu'elle rage Satan combat les vrais enfants de Dieu, et n'épargne contre eux aucune persécution, même visible et sensible lorsque le Seigneur le lui permet. La prétendue science de nos jours nie cette action du démon, et souvent le démon lui-même. Malheureusement pour elle, ce ne sont point là des théories, de simples affirmations, mais des faits solidement prouvés, devant lesquels s'évanouissent les dédains superbes du demi-savoir. Les vies de nos saints les plus illustres sont peuplées de faits pareils ; et, entre la parole d'un saint et la fatuité de la pensée dite *libre*, pour tout homme de sens il n'y a jamais à hésiter. D'ailleurs, les récentes et persévérantes manifestations du spiritisme font toucher au doigt (car on ne saurait les nier comme faits) à quel point nous sommes assiégés par les esprits mauvais.

Ils ne pouvaient que s'acharner sur un apôtre comme Cottolengo. Dès sa jeunesse, prévoyant sans doute quel tort il ferait à leur empire, ils ne l'avaient point épargné. Au Petit-Asile, c'était la persuasion commune qu'ils lui livraient de fréquents assauts, et que toujours il en sortait vainqueur.

Le matin, quand il voulait s'habiller, parfois il ne

trouvait plus aucun de ses vêtements, transportés dans des lieux impossibles. — « Le *larron* (c'est ainsi qu'il appelait Satan), le larron est venu, qui m'a joué ce tour, afin de m'enpêcher de dire la sainte Messe! »

Un jour, se présenta pour l'entretenir un personnage bien vêtu, qui se mit à lui démontrer qu'il y avait imprudence coupable à faire tant de dettes, que la justice en souffrait, qu'il fallait s'arrêter tout de suite. Il parlait avec une éloquence pleine de feu. Cottolengo, un moment troublé, se prit à penser que ceci pouvait être un piège du démon. S'étant mis à prier intérieurement, l'étranger disparut tout d'un coup. Interrogée aussitôt, la portière, qui n'avait pas quitté sa loge, déclara n'avoir vu entrer ni sortir personne.

En 1833, un matin, se présente à l'entrée du Petit-Asile un inconnu qui demande à entretenir le Père. La sœur Dorothée entr'ouvre la porte juste ce qu'il fallait pour lui dire que c'est impossible en ce moment. L'inconnu insiste, pousse brusquement la porte et gagne l'escalier qui menait chez Cottolengo. Indignée de cette violence, la sœur court après lui, et ne voit plus rien. — « Je vais, dit-elle, me planter à la porte du Père, afin de dire son fait à ce mal-élevé quand il sortira! » Elle y resta assez de temps. Lorsque le Père sortit, il était seul. — « Mais, lui dit-elle, cet homme qui vient de monter est donc demeuré dans votre chambre? » Et elle lui raconte la grosièreté de l'importun. — « Calmez-vous, dit le chanoine: ce personnage appartient à une race qui passe par les portes fermées. » Il lui fit entendre que c'était le démon, et se montra, non pas effrayé, mais préoccupé.

Le même fait se produisit, de la même façon, en 1835.

Deux ans après, c'est encore le démon venant effrayer des sœurs qui travaillaient au lavoir. Sur un mot du saint homme, tout s'évanouit.

En 1838, c'est lui toujours, sous une forme humaine, habillé en gentilhomme. — « Il est venu me tourmenter, avoue le serviteur de Dieu : car il ne peut souffrir notre maison. J'ai dû soutenir une lutte qui m'a mis à bout de forces : mais, Dieu merci, il est vaincu. »

Une autre fois, après un combat de ce genre : — « Oh ! disait-il, quel ennui m'a causé l'ennemi du salut ! Comme il s'est efforcé de me faire perdre la foi ! J'ai dû prendre le crucifix pour chasser ce tentateur. »

Beaucoup d'autres fois, l'esprit maudit le tourmenta d'une manière sensible, et non-seulement lui, mais les hôtes du Valdocco. La famille des *Sœurs de la Compassion* fut instituée par le serviteur de Dieu précisément pour faire cesser des apparitions qui, tantôt sous une forme tantôt sous une autre, commençaient à devenir alarmantes. Le dortoir des Ursulines paraissait avoir été choisi par l'ennemi infernal pour son principal champ de bataille : les bruits qu'on y entendait, les bouleversements perpétuels des meubles, ne pouvaient s'expliquer autrement. Les religieuses, effrayées, recouraient au Père, qui leur disait : — « C'est celui de là-bas qui, après m'avoir tourmenté, s'en prend aussi à vous. Priez, mes filles, et n'ayez pas peur. Il ne peut rien sur les enfants de Dieu. »

Dans deux circonstances, le vénérable chanoine, comme doué d'une vue supérieure, signala l'endroit où se cachait le démon, et le chassa par ses prières. — Une pauvre malade se trouvait à l'extrémité, et dans une agitation et des convulsions affreuses. Tous les moyens employés pour la calmer restaient inutiles. On avertit

Cottolengo, en le priant de venir donner sa bénédiction à l'infortunée. — « Je viens à l'instant, dit-il : cette pauvre créature ne peut pas mourir comme cela ! » Arrivé auprès du lit, il proféra quelques paroles d'exhortation, puis fit tout alentour des aspersions d'eau bénite. Lorsque la malade eut expiré, se tournant vers les sœurs, il leur dit : — « Si vous aviez vu la quantité de démons qui s'ébattaient ici ! Ils étaient au pied du lit, tourmentant leur victime. Mais, grâces a Marie et à l'Ange gardien, il leur a fallu céder la place ! »



CHAPITRE Xe.

Mortification et Humilité.

Une vertu si pure n'aurait pas subsisté sans les deux remparts dont, par la grâce de Dieu, le vénéré Père avait su l'entourer : c'est-à-dire une constante mortification, une humilité profonde.

Sa mère disait qu'elle n'avait pu savoir quel aliment il préférait. Les fruits sont abondants et savoureux sur les magnifiques coteaux de Brà : il s'en privait étant encore tout jeune, ou, s'il en prenait quelques-uns, c'était pour les distribuer aux pauvres. Il ne choisissait point les mets délicats, et se contentait de tout. De bonne heure il s'adonna à l'abstinence et au jeûne, soit dans le but d'obtenir quelques grâces, soit pour témoigner sa reconnaissance au Seigneur. Nous avons dit qu'il dut être arrêté dans cette voie, où une ferveur indiscrète lui faisait compromettre sa santé.

Devenu prêtre, il ne rechercha aucune commodité, et ne s'occupa ni de son mobilier ni de sa nourriture. On ne l'entendit jamais se plaindre, à table, des aliments et de leur préparation. Il mangeait peu, la première chose venue, un simple légume quelquefois, et comme en courant. Il eût voulu que tout le monde agît ainsi, dans les œuvres qu'il fonda, et il revenait souvent sur ce sujet, particulièrement avec les sœurs des diverses con-

grégations: exhortations d'autant plus efficaces qu'elles étaient appuyées de l'exemple.

Il fuyait les repas dans le monde. Un jour pourtant on réussit à le retenir à une table bien servie. — « Ces dîners, disait-il au retour, ne font point de bien ; on y voit trop que le blé n'est pas fait pour les ânes. Désormais je n'accepterai plus dans aucune maison ; amis ou grands seigneurs, j'y renonce absolument. » Et il tint parole.

Il avait établi, en l'honneur de la Sainte Vierge, le jeûne du mercredi et du samedi de chaque semaine. Pour se rapprocher même du jeûne perpétuel, on prenait le matin une simple collation, et le principal repas n'avait lieu qu'à 4 heures et demie. — « De cette manière, disait-il aux sœurs, au moment où les autres font *buff* (signifiant par ce mot la satiété), vous autres vous ferez *baff* » (son des sourds-muets pour marquer la faim, en même temps qu'ils se frappent sur la joue, geste que le Père faisait aussi en disant cela).

Il s'était interdit tout rafraîchissement entre les repas. Il prenait à peine quelques gouttes de vin en mangeant, et encore trempées de beaucoup d'eau. Son pain était celui des soldats, ou pain-bis de munition ; il le portait avec lui en voyage ; son déjeûner une simple croûte amollie dans l'eau. Quand on le priait de se donner meilleure chère : « Oh ! répondait-il, si vous saviez comme ce régime me fait du bien ! » Quant à ses malades et à ses pauvres, c'était tout autre chose : il n'y avait rien de trop bon pour eux.

Sa mortification le porta même, comme l'ont fait plusieurs saints, à mêler à ses aliments des poudres amères, afin de se priver encore de la seule satisfaction naturelle d'apaiser sa faim. Mais il s'en cachait avec soin.

Il passa quatre années sans goûter une seule fois à la viande. Aussi, il faut le dire, sa forte complexion souffrit-elle gravement de ce régime, et de bonne heure son visage prit les traits de la vieillesse.

Il châtiait également son corps quant au sommeil, n'y consacrant habituellement que quatre heures, et bien souvent moins. Il finit même, au Petit-Asile, par ne plus se mettre au lit, et il donnait pour raison le désir de gagner le temps qu'il aurait employé à se déshabiller et â se vêtir. Une chaise, une table, l'escalier, lui servaient de couchette ; son frère le trouva une fois étendu sur le pavé de sa chambre recouvert d'une simple couverture pour préserver sa soutane de la poussière. Quand il visitait les classes de ses sœurs en province, un banc de l'école lui tenait lieu de lit. On lui avait conseillé de priser, à cause de ses maux de tête, et il s'y était habitué ; mais, ayant été guéri comme miraculeusement, il renonça aussitôt à cette petite satisfaction.

Bien qu'ami de la verdure et des fleurs, il se privait de leur parfum, et s'imposait les odeurs les plus repoussantes, ce qu'il ne lui était pas dificile de trouver auprès de certains de ses malades. En un mot, ce vénérable prêtre crucifiait sa chair de toutes les manières. Il portait un cilice qui fut découvert taché de sang, et, en outre de la discipline dont il se frappait, il avait une ceinture de fer armée de pointes. Quelle leçon pour la délicatesse mondaine !

Son âme, au milieu de tant de mérites, était le sanctuaire d'une humilité insigne. Les louanges le mettaient au martyre. A ceux qui lui en adressaient pour ses œuvres il disait qu'il était fils de pauvres paysans, qu'il n'avait pu étudier que par les sacrifices de son père et

de quelques bienfaiteurs, qu'il était un néant et ne savait rien. Il affectait volontiers les manières rustiques. Il savait le français, mais ne le parlait jamais, de crainte de passer pour instruit ; sauf dans la chaire, et par respect pour la parole de DIEU, il n'usait que du grossier dialecte piémontais. Il n'est pas possible de se mépriser soi-même plus qu'il ne le faisait.

A celui qui le voyait pour la première fois il aurait persuadé qu'il n'avait été dans ses grandes créations qu'un instrument médiocre et fortuit. Décoré de l'ordre des SS.-Maurice-et-Lazare, on eut mille peines à le déterminer à en exhiber les insignes, et il n'y eut que le moyen de lui dire que le Roi le désirait. — « Eh bien, répondit-il, je porterai la croix parceque c'est une croix ; mais si c'était une étoile ou une couronne, non certes ! »

Envers les sœurs et les autres personnes qui dépendaient de lui, quoique rempli de bonté et de charité, il n'usait point de compliments, il les humiliait plutôt, désireux de les préserver des périls de la vanité et de l'orgueil.

Pour lui, bien qu'étant le supérieur de la maison, il n'y avait point de travaux si humbles auxquels il ne prêtât la main de bonne grâce, s'estimant trop heureux d'être le serviteur des pauvres. Il aidait les maçons et les menuisiers, transportait les malades, se chargeait des corbeilles de pain, faisait les lits, cassait le bois, balayait les chambres ; et tout cela avec tant de simplicité et de bonne humeur, que chacun en était édifié et touché.

Afin de cacher ses sacrifices en ce genre, il aimait à se les imposer dans le quartier des fous et des idiots, qui, incapables d'en comprendre le mérite, n'en parlaient à

personne. De ce côté, il ne se refusait pas les plus pénibles humiliations.

C'était un sujet de profond étonnement pour les étrangers, venus sur sa réputation, et qui s'attendaient à voir un personnage imposant, de trouver un homme aussi simple, aussi dénué de la moindre prétention, causant et même plaisantant avec ses malades comme avec autant d'amis, d'égaux et de frères. Du reste, il s'était fait une loi de ne point accompagner les visiteurs à leur sortie, ayant remarqué que c'était le moment où ils l'accablaient de leurs félitations, de leurs compliments. Il voulait être estimé une misérable créature, tout-à-fait incapable de rien faire de bon, et entendait que, dans l'affaire de ses fondations, il ne fût pas même nommé, mais qu'on parlât de la Providence seule. Quelques-uns ayant exprimé qu'ils le tenaient pour un saint, à ce coup il sembla perdre sa douceur. — « Moi un saint ! Un saint à cornes ! Q'est-ce que je connais aux choses de l'âme ? Je ne suis qu'un gargottier. Si vous voulez m'accompagner, nous irons boire chopine à l'auberge du Petit-Turin. Moi un galant homme ! je ne suis qu'un drôle. Plus je vieillis, pire je deviens. Je voudrais bien m'amender, et ce ne serait pas du luxe, à coup sûr ! »

« Payer chopine » était une de ses expressions plaisantes pour se faire considérer comme un homme vulgaire, sans élévation d'esprit.

Il rencontre, un jour, dans la rue le chanoine Rénaldi, et, après quelques mots de conversation, se voyant en face de l'hôtel de la Croix-Rouge : — « Eh bien, dit-il, nous voilà à la cantine : est-ce que nous n'entrerons pas boire chopine ? » Le chanoine répond en riant que,

pour la singularité du fait il accepte. Entrés dans la salle, Cottolengo prend à part l'hôtelier, et s'informe s'il aurait quelques mesures de bon vin blanc pour ses malades. On lui dit que oui, on l'apporte à goûter. — « C'est, dit-il, notre chopine »; et il en prend une gorgée ; après quoi il demande qu'on en porte une certaine quantité au Petit-Asile. — « Quant au paiement, ajoute-t-il, ne vous inquiétez pas : j'ai ici le chanoine Rénaldi, qui acquittera scrupuleusement la note. — Celle-là est magnifique ! s'écrie l'invité. Vous entendez que je paie ce que vous m'offrez ? — Paix ! paix mon ami ! vous paierez, croyez-le bien. Vous avez voulu venir à l'auberge : vous n'allez pas faire banqueroute, j'espère ! »

Aux injures qu'il eut plus d'une fois à endurer il répondait paisiblement : — « Oh ! que vous avez raison ! je suis un ignorant, un mal-élevé ! » C'était là toute sa défense. Et il croyait vraiment mériter ces mépris.

Cette humilité engendrait en lui une obéissance parfaite envers les supérieurs ecclésiastiques. Il n'entreprenait rien sans l'aveu de son archevêque ; il restait soumis comme un enfant au recteur de la congrégation du *Corpus-Domini*. Son confesseur et directeur, le P. Fontana de l'Oratoire, avait en lui le plus docile des pénitents, et mettait parfois à l'épreuve, et à dessein, son humilité et sa patience. Etant sur le point de mourir, il lui dit : « Je m'en vais de ce monde ; je ne pourrai plus vous confesser, mais vous irez au P. Girò ». Ce fut pour Cottolengo un ordre, auquel il se conforma avec empressement, encore que le genre du nouveau confesseur fût assez différent de celui de l'ancien. Le P. Girò n'en était pas moins un très saint religieux,

à qui Cottolengo resta soumis comme un enfant. — Il suffisait de donner un ordre pour que le chanoine obéît aussitôt : comme dans cette circonstance où on lui commande d'improviser, devant un auditoire de fête patronale, le panégyrique de Ste Catherine. Il estima que l'obéissance lui suggérerait son discours ; et en effet il prêcha immédiatement, avec une éloquence qui semblait lui venir du ciel.

Cette humilité sainte brillait encore dans ses corrections. Il les donnait sérieuses, mais avec une telle bonté, un air si paternel, qu'il paraisssait être lui-même le coupable, ou tout au moins ne pas mériter de faire la réprimande. Lui-même, au moindre retard, au moindre oubli, demandait pardon et promettait de mieux regarder l'heure désormais.

Il ne passait pas un jour sans chercher quelque humiliation, et à se faire passer pour un pauvre homme sans tête, principalement, comme nous l'avons dit, devant les étrangers tentés de le louer pour ses œuvres. Dans l'intérieur de la maison, il se chaussait d'une paire de sabots, et sortait même quelque fois ainsi ; jusque là qu'il se présenta un jour dans cet accoutrement, par distraction sans doute, à l'audience du roi Charles-Albert, qui ne voulut pas qu'on lui en fît des reproches.

Par ces traits, et par mille autres que nous passerons sous silence, il espérait se faire mépriser ; et, par contre, tout le monde à Turin disait : — « Si le chanoine Cottolengo n'est pas un autre S. Philippe Néri, nous ne savons véritablement où on le trouvera. »

CHAPITRE XIe

Esprit de pauvreté. Détachement des créatures.

Le prieur de Cambiano, Hyacinthe Compairé, disait à bon droit : « Le plus grand pauvre de Turin c'est Cottolengo ». Jamais on ne vit détachement plus complet des biens et des avantages de la terre. Cette vertu s'était fait remarquer en lui dès son enfance, et augmenta d'année en année, à mesure qu'il donnait plus abondamment aux autres. Sa seule ambition, sa seule vue en ce monde, fut de seconder les desseins de la Providence sur lui, de quelque manière qu'ils lui fussent manifestés. C'était ce qu'il rendait par cette maxime qui inspira toute sa vie : *Je veux devenir un saint.*

Jamais on ne l'entendit parler d'intérêts temporels comme de choses qui le touchaient. Point de calcul pour son avenir, point de provisions pour sa vieillesse, point de plan pour améliorer sa situation personnelle. — « Je suis heureux dans mon néant, disait-il à son frère Albert, et ne le changerais pas pour une position élevée. On me nommerait au plus riche évêché du Piémont, que je refuserais nettement. » Et aux sœurs il disait : « Ces pauvres que nous avons rassemblés me sont plus précieux que toutes les richesses de Turin. Si le Roi me disait : *Je veux faire de vous un prince* ; je lui répondrais : *Vous ne pouvez, Sire, m'honorer d'une*

plus belle principauté que la pauvreté et les misères du Petit-Asile. »

Il ne désirait pas davantage les richesses pour sa famille, et ne travailla à leur en procurer aucune. Il aimait tendrement son père et sa mère, mais, pour eux comme pour lui, il n'estimait que les biens éternels ; ceux-là il essaya, tant qu'ils vécurent, de leur en assurer, par ses prières, le mérite de ses mortifications, de sa charité envers les malheureux, la possession future. Ses frères et sa sœur Thérèse ayant étés volés sur la route de Turin à Brà, il ne tint aucun compte de la perte matérielle, et remercia Dieu avec effusion qu'il ne fût point arrivé d'accident de personne. Il ne voulut même pas prendre connaissance du testament paternel, et de ses dispositions en sa faveur. Lui-même, en mourant, refusa de faire un testament à ce sujet, laissant ses frères libres de régler : « Pour moi, ajouta-t-il, je n'ai jamais rien possédé en ce monde ».

L'une des craintes du saint prêtre était que l'affection qu'il ressentait pour les siens ne fût à son âme une occasion de distraction et d'amoindrissement. Aussi évitait-il bien souvent, afin de soumettre la nature, de les visiter lorsque les circonstances le lui auraient aisément permis. Voilà ce que le monde ne comprend pas : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei* dit S. Paul, mais ce que connaissent bien les cœurs amis de la perfection. — « Ah ! dit-il un jour aux sœurs, en une occurrence de ce genre, n'allez pas penser que je manque d'amour envers mes parents : oh non ! mais puisque vous avez vous-mêmes renoncé aux vôtres pour vous faire servantes de Jésus-Christ, ne vous dois-je pas l'exemple ? »

« Si je deviens malade, disait-il aux Vincentines, j'entends être traité exactement comme nos pauvres, à l'infirmerie, et être regardé comme le dernier d'entre eux. » Et d'ailleurs, sans être encore malade, c'est ainsi qu'il était traité pour les autres détails de son existence au Petit-Asile. Nous avons marqué à quoi se reduisaient les soins de sa personne, pour le logement, le lit, le mobilier, le vêtement. Son misérable lit ayant été un jour amélioré sans qu'on l'eût prévenu, il en fut attristé, et prétendit qu'une telle délicatesse ne pouvait avoir été inspirée que par le démon son ennemi. Un bienfaiteur avait fait arranger sa chambre en son absence, et l'avait pourvue de plusieurs objets utiles : à cette vue, Cottolengo se scandalisa encore : c'était trop beau pour un hôpital ; et il fit tout enlever.

Pour ses habits, il les portait pauvres et usés comme ceux d'un indigent. Il ne pensait guère à les renouveler, il fallait qu'on prît ce soin pour lui. Combien de fois n'en distribua-t-il pas la meilleure part aux malheureux qu'il rencontrait ! — Dans ce qui lui avait été laissé par le chanoine Valetti, il y avait une soutane. Il la mettait volontiers parce qu'elle était usée et qu'elle lui était venue d'aumône, et s'en parait dans ses visites à quelque grand personnage, comme l'archevêque de Turin ou le roi. Quand elle fut hors d'état de servir, au lieu de s'en faire faire une autre, il avait recours, dans ces circonstances, à son frère Louis, et lui empruntait la sienne, afin de pouvoir faire, disait-il, *bonne figure*.

Il tenait, du reste, à la propreté, disant qu'elle convenait au ministre de DIEU. Etoffe grossière, façon commune, pièces rapportées, mais pas de taches, pas de désordre capable de choquer l'œil.

Cette pauvreté, il la portait donc dans les aliments,

dans les livres, dans la disposition de toute chose autour de lui. C'était bien, à la lettre, l'homme qui sur la terre se considère comme un simple voyageur, et n'envisage que le but dernier.



CHAPITRE XIIe

Pureté de cœur.

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront DIEU, dit Notre-Seigneur. La vue de DIEU, en ce monde, c'est la foi vivante, et la condition la plus sûre en est l'innocence du cœur. Dès l'âge de quatorze ans, Cottolengo s'approchait tous les jours de la sainte Table : il n'était pas possible que cette ferveur, jointe à sa tendre dévotion pour Marie, ne le prémunît contre les dangers de la jeunesse et les périls des tentations. Matin et soir il récitait encore deux *Ave Maria* spécialement pour obtenir la conservation de la pureté dans son cœur et dans ses sens.

Jamais les compagnons de sa jeunesse n'osèrent prononcer devant lui un mot déplacé et malsonnant. Son attitude grave et religieuse inspirait à tous un salutaire respect.

Ont l'avait surnommé l'*Ange de Brà*. Le Seigneur, qui l'appelait à de si grands desseins, l'assistait d'une manière visible pour se conserver dans cette belle innocence, et lui faisait des grâces particulières.

Que de vierges il aurait un jour à guider ! que d'enfants, de jeunes gens, de lévites, de vieillards, à purifier avant leur mort ! que de cœurs à conduire à la sanctification et au détachement parfait !

D'humeur joyeuse et même plaisante, aimant le mot

pour rire, nul ne surprit dans sa bouche une seule expression qui s'écartait d'une réserve et d'une discrétion extrêmes. Point de médisances, de personnalités désagréables, d'interrogations curieuses. Toutes ses paroles aboutissaient en égayant l'entretien, à faire aimer la vertu, à mettre un peu de joie dans le cœur attristé des malheureux, à les tourner vers le Père qui est aux cieux, à leur faire détester le mal. Il faisait haïr certains vices par le mépris avec lequel il en parlait, et quelquesfois aussi par un silence plus significatif que les discours.

Le préservatif qu'il recommandait avec le plus d'instance était la fréquente communion, cet aliment divin qui fait germer la pureté ; à quoi il ajoutait la dévotion à la Sainte Vierge et la prière fervente et continuelle. — « Ah ! disait-il, l'Eucharistie doit être le pain quotidien de mes enfants. Je ne me tourmente pas d'autre chose : car en ce pain est contenu le royaume de Dieu et sa justice, et avec lui vient nécessairement tout le reste : le Seigneur nous l'a expressément annoncé. »

Aussi était-il parvenu à faire du Petit-Asile comme une reproduction des assemblées admirables des premiers chrétiens. La merveille de pourvoir à un si grand nombre de personnes s'augmentait de la merveille de tant de vertu parmi elles. La seconde n'étonnait pas moins l'étranger que la première.

Aux moyens surnaturels le Père ajoutait ceux que suggère la prudence humaine. Il exerçait personnellement une surveillance paternelle mais rigoureuse, et il s'y faisait aider par les divers directeurs et supérieurs des cathégories différentes de ses hôtes. La moindre faute de modestie était punie très sévèrement, et plus d'une fois sa perspicacité sur certains sujets lui fit faire des

prédictions qui ne se réalisèrent que trop. Il n'y a point, en effet, de légèreté de matière dans cet ordre de faute. Aussi était-il intraitable à cet endroit ; il ne souffrait pas l'ombre d'un écart, principalement dans les jeux des enfants entre eux. Il poussait la surveillance jusqu'à se mêler lui-même à ces divertissements, sûr qu'alors la garantie était complète.

Les nouveaux venus, de quelque âge qu'ils fussent, étaient l'objet d'une attention scrupuleuse, car il s'agissait de ne pas laisser le vice pénétrer un seul instant dans un troupeau si bien conservé.

Ses avis là-dessus, ses instructions, ses exhortations, ses conseils, revenaient fréquemment. Il s'en faisait un devoir fondamental, essentiel, comme un bon père de famille obligé de répondre des âmes qui lui sont confiées. Il voulait que, dans ses sœurs surtout, la demarche fût grave, les yeux baissés, la parole réservée, l'attitude digne, convenable à toute religieuse, afin de se garder plus aisément contre les séductions de la vie.

Cottolengo conserva jusqu'à la mort son innocence baptismale. Pur de cœur et d'affection, pur dans tous ses sens, il monta pour la couronne vers le Dieu des vierges, et se présenta au Seigneur comme son enfant parfait et vainqueur de la chair.



LIVRE SIXIÈME.

LES DERNIÈRES ANNÉES.

CHAPITRE Ier.

Faits merveilleux.

Cette vertu d'humilité que DIEU exige de ses serviteurs semble combattue par lui-même, lorqu'ils sont parvenus au degré de sainteté où il les appelait, en faisant éclater par des merveilles la lumière qu'ils cachaient sous le boisseau. Tels sont les hommes qu'un monde superficiel et vain déclare inutiles dans la société, incapables d'y faire aucun bien, et qu'à grand'peine doit-on tolérer. Et ce sont eux pourtant qui accomplissent, au nom du Seigneur, les plus grandes choses et semblent constitués maîtres de la nature : à eux le pouvoir de guérir les malades, de ressusciter les morts, de commander aux éléments ; ainsi que JÉSUS l'avait dit : « Vous ferez des œuvres encore plus remarquables que les miennes ». Et encore : *Celui qui s'humilie sera glorifié.*

Cottolengo, on vient d'en lire les preuves, était de

cette race de saints. Cottolengo fut, dès ici-bas, parfois glorifié comme eux. Comme à eux il lui fut donné de lire dans les cœurs, de découvrir les pensées secrètes, de prédire l'avenir, de multiplier les pains, de rendre la santé aux infirmes. La vertu qui se cachait était ainsi dévoilée par la main de Dieu. Nous en avons, au cours de l'ouvrage, cité quelques traits ; le moment est venu de nous étendre davantage sur un sujet aussi intéressant.

En 1837, le vénérable chanoine, devant remplacer par d'autres vincentines celles qui venaient de mourir victimes de leur dévouement aux cholériques dans l'hôpital de Voghéra, en envoya un bon nombre, parmi lesquelles plusieurs postulantes chargées du soin de la lingerie. Cela dégarnissait notablement l'Asile, et l'assistante, sœur Onuphre, fit ses réclamations, en assurant que ce qu'il en restait était au-dessous de la tâche pour tout le linge de la maison. — « Bah ! répond le Père, vous vous lamentez pour rien. Je vais vous procurer autant de sœurs qu'il en est besoin : combien en faut-il ? » Et, continuant sur le ton de la plaisanterie : — « Faites comme je vais vous dire : qu'on porte au lavoir vos énormes charges de linge, couvrez-les de briques, et tenez pour certain que les cinq ou six postulantes demeurées ici viendront facilement à bout de tout l'ouvrage. — Je vais obéir, dit la sœur en riant ; mais, pour ce qui me regarde, je n'ai pas encore vu les briques tenir lieu de bras pour un tel travail. » — On fit ce qui avait été dit, et il arriva, sans qu'on pût savoir comment, que la besogne s'acheva en moins de temps qu'on n'en mettait ordinairement avec un nombre double et triple de travailleuses ; encore celles-ci n'éprouvèrent-elles aucune fatigue. — Une circonstance curieuse

s'ajoute au fait. Pour sécher le linge, il n'y avait point de soleil, la cour était couverte de neige. La sœur Onuphre retourne au Père et lui expose le cas. Il lui conseille d'étendre simplement son linge sur cette neige. Or, il y sécha rapidement, sans trace de gelée, et put être aussitôt repassé et placé dans les armoires. — La sœur racontait souvent ce fait, plus tard, comme une preuve de ce que peut l'obéissance.

En 1839, la sœur chargée de distribuer le vin aux malades, étant descendue à la cave, présentait inutilement ses flacons au tonneau ; rien n'en sortait. « Nous voilà bien ! dit-elle ; et qu'allons-nous faire ? » Elle remonte avertir la sœur Pétronille, qui attendait le vin. Celle-ci, après avoir vérifié l'affaire, s'en va droit au Père : « Nos malades, dit-elle, n'ont plus de vin, et la pièce sonnè creux comme une timbale ! » Cottolengo, avec sa simplicité habituelle, répond : — « Allez, allez avec plus de confiance : il y a du vin ! » Ce qu'il répète par trois fois. La pièce, en effet, se trouva tout-à-coup remplie jusqu'à la bonde d'un vin excellent, qui fut servi à l'heure même.

Le fait suivant rappelle les plus délicieuses histoires des vies de S. François d'Assise et de S. Antoine de Padoue. — Dans une des cours de l'Asile on nourissait quelques oies, qui, en allant à l'eau, passaient devant l'église, et par leur désagréable ramage troublaient le recueillement des assistants. Sur la plainte qui lui en est faite à diverses reprises, le chanoine répond avec bonhomie : « Ce n'est rien que cela ; nous arrangerons la chose à la bonne, en toute paix. Je dirai aux volatiles un petit mot, et j'espère qu'ils seront dociles. »

Un matin, après la sainte Messe, il appelle ces bêtes, qui accourent comme si elles l'eussent compris, et leur tient ce petit discours, et en vraie simplicité. — « Le vacarme perpétuel que vous menez ici interrompt notre prière ; ce n'est pas là une conduite estimable. En outre, pour vous rendre à l'eau, vous courez à droite et à gauche en vous débandant, ce qui n'est pas bien. Vous cesserez, je vous prie, d'agir de la sorte. Quand vous voudrez aller au bassin, vous suivrez ce chemin que je vous montre, deux à deux, sans bruit et sans cris. Vous vous baignerez le matin pendant que nous sommes à l'église, et le soir également quand nous revenons pour la prière. » Tant que le serviteur de DIEU parla, les oies dressaient le cou et fixaient sur lui les yeux.

Cette naïveté du bon Père fit la joie des quelques témoins qui étaient là. Or, toute la maison fut à même de vérifier que le troupeau emplumé suivit exactement, à partir de ce jour, le règlement qu'il avait reçu. On essaya, par curiosité, de le faire passer ailleurs, ce fut inutilement.

Il y avait aussi des lapins qui ne cessaient de se battre, et en outre faisaient du tort aux murs en y creusant leurs trous. Le Père les admodesta de même, au nom de DIEU, et leurs ravages cessèrent.

A de tels récits un esprit délicat se gardera de hausser les épaules. Il se rappellera que les saints, par leur innocence, ont reconquis une partie de l'empire que possédait sur la nature l'homme avant son péché.

En 1835, le serviteur de DIEU, sortant de l'église du *Corpus-Domini*, accompagné de deux confrères, vit sur le marché une corbeille de belles cerises, et pensa à en régaler ses pauvres du Valdocco. Il l'achète et

l'apporte lui-même. La distribution commence. Il en remet une poignée à chacun, à mesure qu'on s'approche. Or, la corbeille ne s'épuisait point, malgré le nombre très-considérable des partageants. Il n'y avait guère à s'y tromper, c'était la multiplication miraculeuse du fruit, accordée par le Seigneur à la bonté paternelle de celui qui représentait si bien la divine Providence.

Les sœurs et les autres habitants du Petit-Asile ont assuré que, à leur connaissance, le même fait s'est reproduit plusieurs fois, et pour différents aliments.

Un jour, le feu, s'étant mis dans une partie des bâtiments, s'élevait déjà au-dessus du toit et menaçait de tout détruire. Les pompiers de la ville étaient accourus avec tous leurs engins. Cottolengo, sans se troubler, déclara que tout cela était superflu, que le feu allait s'éteindre de lui-même. Et de fait, à peine eut-il parlé, soit qu'il eût commandé à l'incendie au nom de Dieu, soit qu'il se fût adressé aux anges gardiens, les flammes perdirent leur intensité et s'arrêtèrent promptement.

Au printemps de 1841, un incendie plus terrible encore fut apaisé de la même manière, avant qu'on eût pu jeter une goutte d'eau sur les flammes qui enveloppaient les murailles. Personne ne mit en doute qu'il n'y eût là un prodige dû à la vertu du bon chanoine.

Il arrêtta de même una inondation qui envahissait l'un des dortoirs.

En un mot, le saint homme a laissé dans la ville de Turin la réputation de l'un de ces amis de Dieu que le Seigneur favorise du don des miracles, pour la plus grande gloire de son nom adorable.

Le Seigneur lui donna aussi l'empire sur les maladies.

C'est, en 1836, une petite fille de dix ans, Catherine Molinari, sur le point d'avoir le bras amputé par suite d'un cancer qui le ronge. L'opération, jugée indispensable, doit avoir lieu le lendemain. A cette nouvelle, Cottolengo vient visiter la pauvre enfant, qui était toute en larmes, et s'efforce de lui inspirer du courage, mais vainement. — « Ne te laisse point aller au désespoir, ma fille, disait-il : je t'assure que les médecins ne te couperont pas le bras. » — A l'heure marquée arrive cependant le docteur Granetti, qui trouve une fièvre très-forte, et remet à plus tard l'opération. — « Mais, Monsieur, dit la sœur de garde, ce ne sera ni demain ni aucun autre jour : le Père a certifié que la petite ne subira point cette amputation. » Le médecin, qui avait déjà expérimenté le pouvoir du saint homme, conçut quelque espoir. — « Si la guérison se produisait, répond-il, ce serait une merveille comme tant d'autres. » Or, sans aucun remède ni pansement nouveau, le mal disparut assez vite, et la guérison ne laissa rien à désirer.

A Brà, une autre petite de trois ans, qui était cousine du chanoine, était affligée de douleurs horribles à l'épaule et au bras droit, maladie dont sa mère venait de mourir. On se détermine à l'envoyer au Père, qui aussitôt consulte les meilleurs médecins qu'il connaisse. Le cas est jugé par eux désespéré. La sœur qui tenait l'enfant sur ses bras a l'idée de recourir à Cottolengo lui-même, et, sans lui dire un mot de son espoir, la dépose dans sa chambre, où il était en ce moment. Il en sort au bout de deux heures, et appelle deux religieuses : — « Que voulez-vous que je fasse à cette

innocente ? Soignez-la vous-mêmes ; un jour elle prendra le voile. » L'enfant était entièrement guérie, et, souriant aux Vincentines, disait dans son gentil langage ; « Ai plus mal, ai plus mal du tout ! oncle et puis Mère de Jésus ont guéri moi ! » Elle entra plus tard chez les Clarisses de Brà, sous le nom de Louise-Thérèse Cottolengo.

L'une des deux sœurs qui avaient amené à Turin cette heureuse enfant fut atteinte d'épilepsie, à un degré terrible. Ses convulsions étaient aussi effrayantes que fréquentes. Pour elle, sa patience et sa résignation chrétiennes ne se démentaient point. Le Père la fit venir, et lui dit avec sa bonne humeur habituelle : — « J'ai appris que de temps en temps vous troublez vos compagnes par le bruit que vous faites. Ecoutez-moi bien : je ne veux plus de cette histoire. Je vous donne la bénédiction, la bonne bénédiction, et que ce soit une affaire terminée ! » La sœur vécut encore plus de dix ans, et jamais elle ne ressentit la moindre accès depuis ce temps.

Au nombre des bienfaiteurs du Petit-Asile était la famille du comte Solaro della Margarita, que le serviteur de Dieu visitait quelquefois. Un jour, le comte lui dit : « Mon cher chanoine, je veux bien assister vos pauvres, mais j'y mets une condition. La comtesse est sujette à des fièvres fréquentes : il faut que vous m'obteniez sa guérison. — Oh ! s'il ne s'agit que de cela, répond Cottolengo, c'est peu de chose, et j'accepte. Entendons-nous bien cependant : Madame n'aura plus jamais ses fièvres, mais elle ne sera pas pour cela d'une santé robuste ». Les fièvres cessèrent totalement, comme elle-même n'a cessé de le raconter.

Dans l'année 1836, un sourd-muet à moitié idiot, muni de tous les sacrements, s'en allait trépasser. Le Père vient, donne au malade sa bénédiction, et lui fait signe d'aller manger la bouillie de maïs avec ses compagnons. Il met quelque temps à obéir, mais enfin il se lève et demande sa part, qu'il mange d'un excellent appétit. Le lendemain, il était levé, comme les autres, dès l'heure de quatre heures, et il semblait qu'il n'eût jamais eu d'infirmité.

La sœur Andrée, qui plus tard reçut le nom de sœur Archangèle, étant directrice des sourdes-muettes, en 1838, fut prise d'une fièvre typhoïde si violente qu'en peu de temps elle se vit à toute extremité. Le serviteur de Dieu vint la voir, et, ne se dissimulant point la gravité du cas, lui parla de son éternité, de la mort qui allait l'y introduire, et dans le moment même (c'était le soir) voulut qu'elle fût administrée. Elle, qui ne se croyait pas si malade, s'effrayait à la pensée de l'Extrême-Onction ; mais le Père lui dit nettement : « Ma fille, nous n'avons peut-être pas une heure devant nous : ne perdons pas de temps ». Se tournant vers la supérieure et vers plusieurs sourdes-muettes qui étaient présentes : « La malade va mourir cette nuit », dit-il. Ce furent des larmes dans tous les yeux, et on accompagna Cottolengo jusqu'à l'église, où toutes, dans leur affliction, se mirent à ses genoux en le suppliant d'obtenir de Dieu le retour à la vie de cette excellente mère. Une sourde-muette, qui était fort pieuse, lui disait avec animation par ses signes : « Vous qui êtes l'ami de Dieu, vous qui êtes un saint, vous pouvez faire un miracle : faites-le ; guérissez notre maîtresse ! »

Profondément impressionné par cette scène, qu'il n'avait pas prévue, le Père leva les yeux au ciel et resta ainsi quelques instants, puis il fit entendre à ces enfants éplorées, au moyen des signes usités, qu'elles pouvaient se retirer en paix, et que dans huit jours cette maîtresse si aimée leur serait rendue et se lèverait.

La nuit fut très mauvaise pour la malade, mais au matin elle se trouvait mieux. Le huitième jour, elle éprouva dans tout le corps une secousse et une agitation qui la firent sortir du lit. Dès ce moment, ce ne fut plus qu'une convalescence rapide.

Une autre fois, la même sœur fut saisie de douleurs de tête si aiguës qu'elle paraissait sur le point de perdre la raison. Le médecin déclara qu'il fallait une forte saignée ; mais la faiblesse de la malade s'opposait à ce qu'on la pratiquât. Une religieuse court avertir le serviteur de Dieu. — « Agenouillez-vous, lui répond-il ; prenez la bénédiction que je vous donne pour votre malade, soyez assurée que vous allez trouver la sœur Andrée guérie et en parfait état. » La religieuse s'empresse de revenir pour apporter la bonne nouvelle : la malade venait de s'endormir dans le plus grand calme. La sœur se place auprès du lit, en attendant le réveil et en priant. Vers neuf heures, Andrée ouvre les yeux, s'étonne d'être veillée, écoute le récit qu'on lui fait, et constate qu'elle est entièrement délivrée.

D'octobre à décembre 1834, la postulante Claire avait souffert de trois maladies, pendant lesquelles on l'avait saignée trente-cinq fois, et il en était résulté une faiblesse et un abattement considérables qui la faisaient regarder comme perdue. Son confesseur l'exhortait à se

réjouir de ce que bientôt elle allait être avec les anges à chanter le *Gloria in excelsis* de Noël. Le Père vient la visiter, lui donne sa bénédiction et dit aux assistants : « Elle ne mourra pas ». Dès ce moment, elle reprend des forces, et en quelques jours elle se trouvait en état d'assister à une prise d'habit qui avait lieu à la chapelle : c'est là que s'acheva sa guérison, et si complète qu'elle put reprendre les classes, et même faire le jeûne du carême. Le médecin, la montrant un jour, disait : « Voici la sœur du miracle, vous pouvez l'appeler la ressuscitée ».

Plusieurs autres faits semblables, parmi les Vincentines surtout, firent connaître le grand crédit du saint homme auprès de Dieu.



CHAPITRE IIe

Connaissance de l'avenir.

La foi si vive de Cottolengo en Notre-Seigneur, et dans la mission qu'il lui avait réservée, le portait à parler fréquemment de la divine bonté envers le Petit-Asile, et de ses grands desseins sur cette maison. Dès le commencement de l'entreprise, sans avoir un franc devant lui, il indiquait exactement le terrain très étendu qu'il occuperait un jour, quoiqu'il n'y eût aucune apparence que cela se pût réaliser jamais.

Alors que la maison ne renfermait encore qu'une centaine d'hôtes, ce qui paraissait déjà merveilleux, il disait : — « Quoi ! en serions-nous à scruter et limiter les desseins de Dieu? Ceci n'est qu'un commencement ! » Il annonçait les constructions énormes qui se feraient. — Un jour, envoyant la sœur Artémia dans un établissement de province, il lui dit : — « Je suis content de vous, ma fille, parce que vous êtes régulière et zélée. D'ici à vingt ans, vous reviendrez ici, mais vous ne reconnaitrez plus le Petit-Asile : il sera grand, grand! Alors vous serez conduite par la main, parce que vous aurez à peu près perdu la vue, que vous serez vieille, infirme, que vous aurez besoin d'un bâton; et quand on entendra tâter de ci, tâter de là, on dira: *C'est la bonne Artémia qui circule dans la maison.* Vous ne serez pas entièrement aveugle cependant,

et même dans vos dernières années vous verrez un peu mieux. » — Pas un de ces mots ne tomba par terre. La sœur vit s'accomplir ces prédictions, qu'elle racontait aux jeunes, en ajoutant: « Il y a vingt ans je savais aussi bien qu'aujourd'hui ce qui devait m'arriver ».

Il prédit également à une autre sœur qu'elle vivrait longtemps, et qu'il lui faudrait un jour un bâton pour se soutenir .

Etant venu au monastère de la Visitation, on lui présenta une petite fille de dix ans qui ne faisait que pleurer à chaudes larmes. Le Père s'informe s'il lui serait arrivé quelque disgrâce. — « Non, répond la sœur: on nous l'a amenée pour la préparer à sa première-communion, et, comme elle ne voit plus ses parents et ne peut jouer avec eux, elle est dans cet état, qui fait pitié.» Cottolengo fixe un instant les yeux sur l'enfant, et lui dit en souriant: — « Pourquoi veux-tu toujours pleurer? Ecoute bien: ce monastère sera un jour ta maison. Tu voudras y solliciter la faveur de vivre parmi ces saintes religieuses ; on te donnera un voile et un habit comme les leurs, et en somme tu feras une bonne visitandine. » Les choses se passèrent ainsi, point pour point; l'enfant devint une religieuse exemplaire dans ce même couvent où elle avait tant pleuré.

Deux femmes occupées au service des pauvres à l'Asile, étaient dans la même chambre gravement atteintes de la fièvre typhoïde. Cottolengo les visita, et dit à la première: « Vous devez vivre encore, vous ; mais c'est fait de votre compagne. » Cette compagne, il ne l'avait pas encore vue, et ne s'approcha de son

lit qu'après la prédiction. Celle-ci mourut en effet, et l'autre reprit ses occupations.

Dans les premières années de l'Asile, il y avait parmi les Ursulines deux jeunes filles dangereusement malades et déjà administrées. L'une ne laissait plus aucun espoir, l'autre semblait éprouver du mieux. Le Père vint les bénir ; et, en sortant, il dit aux sœurs : — « Faites bien attention à celle qui va mieux, elle mourra; mais l'autre guérira. Seulement, elle ne restera pas avec nous; ells ira courir le monde. » Prédiction qui se réalisa comme les autres.

Le vénérable avait accepté un jeune homme heureusement doué, qui, après deux ou trois ans de séjour, ne se croyant pas en état d'étudier et d'entrer dans les saints ordres comme il l'avait désiré, se décida à entrer chez les PP. Capucins. Il fut déclaré admissible, à la condition d'avoir par écrit le consentement de Cotolengo et un certificat de pieuse conduite. Il se présente donc au Père, et le prie de lui remettre ces deux pièces. Celui-ci, assez étonné, ne donna pas d'abord de réponse positive. Au bout de deux heures, le jeune homme insistant, il lui dit : — « Je ferai bien volontiers ce que vous souhaitez; mais pensez-vous rester chez les Capucins ? Sachez que vous n'y réussiterez pas. » Il lui donna néanmoins un écrit dont la teneur frappa le Père provincial. « Voilà, dit-il, une attestation digne de Cottolengo. » On reçoit le postulant, on le revêt de l'habit. Au bout de quarante jours, mal portant, il quitte le couvent et retourne au Petit-Asile. — « Je vous l'avais bien dit ! s'écria le chanoine en l'apercevant. Or, maintenant, prenons courage ;

laissons faire le Seigneur, et il vous consolera. » — Effectivement, il fut remis aux études, s'y appliqua, et devint un très-vertueux prêtre.

Sur ce point, d'annoncer aux jeunes gens leur avenir lorsqu'ils quittaient l'Asile, il se montrait si précis qu'on ne pouvait douter un instant qu'il fût éclairé d'en-haut.

S'entretenant, un jour, avec une sœur de ce qui arriverait après sa mort, il se tut un moment, leva les yeux au ciel, et, poussant un soupir: — « Ma fille, dit-il, lorsque je n'y serai plus voici ce que vous verrez : beaucoup de vos sœurs, pour ne savoir se plier aux nouvelles dispositions que croira devoir prendre le successeur marqué par la Providence, perdront la grâce de leur vocation et retourneront au siècle. Mais confiance: le Seigneur n'abandonnera pas cette œuvre, qui est la sienne. »

Quant à ce successeur lui-même, il ne s'en préoccupait point, persuadé que Dieu y pourvoirait et lui communiquerait les qualités nécessaires. Ses amis, ses bienfaiteurs, tous ceux qui lui portaient intérêt, ne manquaient pas d'appeler son attention de ce côté-là, en présence de tant de créations diverses, de tant de dettes contractées. Il répondait gaiement : — « Vous pensez à cela, vous autres? Moi je n'y songe pas. Je sais en qui j'ai mis ma foi (*Scio cui credidi.* S. Paul) : c'est sa divine Majesté qui y pense, qui a tout prévu ; il est inutile que nous nous tourmentions là-dessus. »

Il faut dire que le Seigneur lui avait, plusieurs années avant sa mort, montré ce qu'il en serait. Il dit,

en une circonstance, à la sœur Fortunée: — « Celui qui doit me remplacer sortira du cœur même du Petit-Asile. Vous pensez qu'il est déjà au milieu de nous, et vous cherchez à deviner : c'est peine perdue. Il n'est point ici, il vit dans sa maison, parmi les siens. Mais il viendra avec nous, et il sera vctre père, comme je le suis moi-même aujourd'hui. » — Il s'agissait du chanoine Louis Anglésio, alors jeune prêtre habitant avec sa famille, où il s'exerçait librement au ministère ecclésiastique.

Un autre jour, Cottolengo était assis, près de la porte, sur un vieux siège garni de cuir, et s'entretenait de l'Asile avec quelques personnes. La conversation étant venue sur le même sujet, il dit tranquillement ; — « La divine Providence a déjà pourvu à tout. Mon successeur sera le chanoine Anglésio, qui commencera sa faction quend j'aurai fini la mienne. Lui, à son tour, un peu plus tôt un peu plus tard, s'en ira au paradis, et son successeur aura aussi été préparé. Il ne sera ni chanoine ni homme du monde : ce sera un bon prêtre, élevé ici, parmi nous : c'est-à-dire qu'il sortira, à la lettre, du cœur de l'Asile. »

Lorsque, le 26 mai 1881, Louis Anglésio quitta ce monde pour aller recevoir la récompense de quarante années d'immolation et de prières, son successeur se révéla tout-à-coup. Ce fut le prêtre Don Dominique Bosso, supérieur actuel du Petit-Asile. A l'époque où, sans le nommer, Cottolengo l'avait désigné, il était encore dans son village, et ne savait même pas ce que c'était que l'établissement du Valdocco.

En 1841, Thérèse, la sœur du bon chanoine, était

venue à Turin. Elle y reçut la nouvelle que le prieur Amérano, avec qui nous avons fait connaissance au début de cette histoire, était tombé malade à Brà, mais qu'on n'avait pas d'inquiétude, car c'était un simple refroidissement. Elle vint en faire part à son frère, qui lui dit : « Ma sœur, notre excellent pasteur ne guérira pas. — C'est bientôt dit, reprend celle-ci : il faut voir pour y croire. — Eh bien, vous le verrez. » Peu de jours après, une lettre annonça qu'Amérano était entré dans son éternité.

A ce même moment, don Anglésio était en proie à une fièvre typhoïde ; on l'estimait perdu. Cottolengo vint le visiter. Voulant mourir dans la sainte obéissance, le malade lui demanda la permission de faire le sacrifice de sa vie. — « Non ! répond fortement le serviteur de Dieu : cela ne se peut en aucune façon ! » Il lui donne sa bénédiction et se retire. En sortant de la chambre, il dit à ceux qui l'accompagnaient : — « Nous voilà bien ! ils veulent tous s'en aller au paradis. Un peu de patience et tout doucement, s'il vous plaît ! l'un après l'autre. Donc, notre chanoine ne va pas mourir, et il a encore à faire beaucoup dans les desseins de la Providence. » La guérison vint en effet, et, moins d'un mois après, don Anglésio prenait la direction du Petit-Asile, Cottolengo ayant lui-même quitté la terre.

Quelques mois avant cette mort, don Gaétan Costamagna, l'un des prêtres les plus assidus au service spirituel de la maison, était venu au jour pour entendre les confessions, selon sa coutume. Le serviteur de Dieu l'appela et lui dit : — « Cher ami, je voudrais bien que vous pussiez aller aujourd'hui à Gassino, où la Providence a placé deux familles religieuses, les Er-

mites et les Thaïdines. Je tiens à ce que vous les connaissiez, parce que cela est nécessaire. » Don Gaétan partit avec un autre prêtre. Il revint, la course faite, sans savoir à quoi aboutissait cette démarche. La direction spirituelle de ces deux établissements était alors confiée à don Anglésio, qui s'y rendait chaque semaine. Ce fut très peu de temps après que celui-ci fut pris de la maladie qui faillit l'emporter. Cottolengo dit alors à don Gaétan : — « Je vous confie la direction de Gassino, que vous connaissez maintenant : faites cette charité au Petit-Asile. » Tout était, dès-lors, expliqué.

En 1835, comme on allait ouvrir à Chiéri une école tenue par les Vincentines, le chanoine Louis, frère du vénérable Père, lui écrivit pour savoir s'il n'y aurait pas à s'entendre préalablement avec l'administration de l'Instruction Publique. Cottolengo répondit qu'une école de charité n'avait rien à démêler avec cette administration, qu'il était à souhaiter que des classes de ce genre fussent constituées dans tous les coins de l'univers, et que si, lui chanoine Louis, se dévouait à en établir une à ses frais, le bâtiment voisin deviendrait un jour le refuge de bien des jeunes filles de Chiéri.

Cette lettre surprit grandement don Louis, à cause de la prédiction qu'elle renfermait, et il la conserva. Vingt ans après, l'école, qui n'avait duré que neuf ans, ayant disparu, le propriétaire de la maison indiquée pria le chanoine Louis de l'aider à faire son testament dans les formes légales. Or, parmi ces dispositions on lisait la donation du bâtiment pour y fonder un refuge en faveur des jeunes filles de la ville qui se trouveraient en danger pour leur innocence. Don Louis demanda à ce généreux chrétien s'il avait été influencé à ce sujet, ou s'il avait

entendu parler d'une certaine prédiction : à quoi il fut répondu que non, que la pensée lui était venue pendant une nuit sans sommeil, et qu'il avait cru simplement être agréable à Dieu en faisant ce legs. Le chanoine alors lui montra la lettre de Cottolengo, dont la vue combla cet homme de joie et de consolation.



CHAPITRE IIIe

Les extases et ravissements.

A la grâce d'un continuel recueillement le Seigneur en ajouta de plus précieuses pour son fidèle serviteur, en lui faisant goûter les ineffables délices de la communication intime et de l'élévation au-dessus des sens.

C'étaient là de douces compensations pour Cottolengo, au milieu de ses fatigues et de ses labeurs. Si on le trouvait toujours rempli de sérénité après les peines les plus cuisantes, les insultes et les outrages, c'est que Dieu était venu réconforter son âme et lui communiquait l'ivresse d'une joie céleste.

L'une des sœurs qui ont le plus étudié le saint homme a déposé que plusieurs fois elle l'avait vu ravi en extase, suspendu au-dessus du sol, le visage enflammé, les yeux attachés au ciel. Deux autres religieuses ont rendu le même témoignage comme témoins oculaires, en ajoutant que ces merveilles se reproduisirent jusqu'à la mort de Cottolengo.

En 1836, peu de jours avant la fête de l'Ascension, plusieurs étrangers vinrent au Valdocco dans l'intention de s'entretenir avec lui. La sœur portière monte pour le prévenir, et par trois fois frappe inutilement à sa chambre. Ne recevant pas de réponse, et sachant très-bien qu'il y était, elle entr'ouvre doucement la porte, et que voit-elle ? « Mon Dieu, dit intérieurement la bonne

religieuse, quel saint vous m'avez donné pour père ! » Soulevé de terre, le visage respirant la béatitude, les yeux attachés sur une image de la Sainte Vierge, le Père ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait près de lui ; il était ravi en extase. Cinq minutes durant, la sœur contempla ; puis, sous une émotion profonde, elle revint dire aux étrangers qu'ils ne pouvaient être reçus en ce moment. C'est sous le serment que sœur Présentine a fait cette déposition.

Un peu plus tard, dans une autre solennité, elle le vit encore, les genoux pliés devant un crucifix, ne touchant pas la terre, et dans un ravissement qui lui ôtait l'usage des sens ; la soutane même n'arrivait pas jusqu'au sol. Cette fois, elle lui en parla, ce qui le mortifia beaucoup. — « Gardez-vous bien, dit-il, de souffler un mot de ces choses à âme qui vive ; et, si vous tenez à voir ces extases, allez à la sœur Maxime et à la sœur Catherine : celles-là, je vous assure, ont des extases, et de vraies extases. Pour moi, vous savez bien que je suis un pauvre savetier. Quant à venir regarder à ma porte lorsque je prie, je ne veux point de cela ; et que le fait ne se reproduise pas, je vous prie ! »

La sœur ne se hasarda plus, en effet, à entre-bailler la porte, mais, par une fenêtre d'intérieur qui donnait sur la chambre, elle eut le bonheur, maintes fois, de contempler à son aise ces prodiges de la grâce.

Un soir que le Père s'était attardé à prier au sanctuaire de la *Consolata*, deux gardiens de ville s'offrirent à l'accompagner, parce que, à une telle heure, les rues de ce quartier étaient peu sûres. Il accepta avec reconnaissance, car des libertins l'avaient menacé à l'occasion

des Thaïdines. A la porte du Petit-Asile, au moment où les gardes venaient de s'éloigner, deux inconnus s'élancent d'une embuscade où ils étaient cachés, se jettent sur le chanoine et commencent à le maltraiter brutalement. Au bruit qu'ils font, les sergents reviennent sur leurs pas, s'emparent des malfaiteurs et les mènent à la prison. Ainsi délivré, le Père entre à la maison encore sous l'impression de ce lâche guet-apens. Sans rien révéler à la portière, il demande une tasse de café, ce qui était si extraordinaire pour lui que la sœur eut quelque soupçon. La chambre du Père était précisément au-dessus de la porte, et on pouvait entendre s'il marchait.

N'entendant rien, la bonne religieuse vient s'informer s'il ne serait point souffrant. Elle frappe, et ne reçoit pas de réponse, ce qui augmentant son inquiétude, elle se détermine à ouvrir. Cottolengo était en prières devant l'image de Marie, en une extase qui le tenait élevé en l'air. Elle se garda bien de lui en parler, et ne fit sa déclaration qu'après la mort du saint homme, qui d'ailleurs ne tarda guère.

Un matin de 1838, la sœur Thélesphore était allée à la chambre de Cottolengo pour l'avertir que c'était l'heure de la Messe. En vain elle fait le signal ordinaire, qui était de frapper à la porte en disant *Benedicamus Domino*; elle recommence trois fois : pas de réponse. Entr'ouvrant, elle aussi, cette porte, elle aperçoit le Père dans son extase; mais, chose plus prodigieuse, il parlait tout haut à la Sainte Vierge, qui lui répondait. La sœur entendait les deux voix, mais sans comprendre une seule parole. Dans son émotion, elle se retire laissant la porte ouverte. Pour la première fois

le Père arrivait en retard à la chapelle. Après le saint sacrifice, il se tourne vers l'assistance pour lui demander pardon de ce mauvais exemple. C'était de sa part une précaution contre ce que pourrait penser ou raconter la sœur Télesphore, car il avait remarqué que sa porte avait été laissée ouverte, contre tout usage.

L'office terminé, il s'en va trouver la sœur à la cuisine, et, la tirant a part, se met bravement à la gronder de n'être pas venue à l'heure, et d'avoir ainsi fait souffrir toute la communauté. — « Et puis, ajoute-t-il, qui vous a autorisée à ne pas fermer la porte ? » — La sœur le laisse dire à son aise, et, au moment où il croyait à la réussite de son stratagème, elle répond tranquillement : — « Père, ayez la bonté de ne pas me reprendre ainsi, car il n'y a aucune faute de ma part. Je vous ai appelé deux fois, j'ai frappé six fois, et, comme vous n'entendiez pas, j'ai ouvert la porte pour savoir le motif de ce silence. Ai-je eu tort ? Ensuite, Père, si vous voulez entendre ce qu'on fait, ne vous lancez pas dans les airs ! »

A ces mots, Cottolengo se trouble. — » Ouf ! dit-il, qu'est-ce que cela maintenant ? Puisque vous convenez d'avoir ouvert la porte, qu'avez-vous donc découvert, ma fille ? — Père, une chose que jamais encore je n'avais vue : vous étiez ravi en extase, soulevé de terre d'une bonne palme, les bras à moitié étendus dans la prière ; vous parliez avec la Madone, qui vous répondait ; mais je n'ai pu comprendre les mots. » Se voyant battu sur ce terrain, il recommanda à la sœur de lui garder le secret, et se retira bien mortifié.

Celle-ci, au contraire, s'empressa de tout raconter à la supérieure, et à sa compagne la sœur Sainte-Croix. Quant aux habitants du Petit-Asile, sans y mettre au-

cune intention, ils ne cessèrent tout le jour de demander au Père pour quel motif il avait été en retard ce matin-là, ce qui renouvelait tout son tourment. Il ne répondait qu'un seul mot : « Laissez faire le Seigneur ! laissez agir le Seigneur ! »



CHAPITRE IVe

La réputation de Cottolengo.

Nous avons rapporté, en son lieu, de quelle estime était entouré le serviteur de DIEU au milieu des chanoines du *Corpus-Domini*. Cette estime gagna promptement la paroisse, la ville, la province, tout le Piémont. Chacun célébrait dans le fondateur du Petit-Asile le héros de l'humilité, de la prière, de la charité et du sacrifice ; le modèle de la vie sacerdotale et apostolique ; le catéchiste des enfants abandonnés, le consolateur des malades, le bienfaiteur des pauvres.

La malveillance de quelques-uns fut enfin obligée de se taire devant ce concert d'éloges. Cottolengo passait universellement pour un saint.

Le Valdocco attirait non-seulement les habitants de Turin, mais un très-grand nombre d'étrangers, désireux de connaître cette merveilleuse création. Après leur visite, ils s'en allaient confondus d'avoir trouvé dans le fondateur, non un économiste à brillantes théories, mais l'homme du monde le plus simple, le plus éloigné de tout calcul, le plus étranger à tout ce qu'on appelle pompeusement *la science,* et avec cela accomplissant des prodiges inouïs qui lui paraissaient, à lui, tout naturels.

Des ecclésiastiques distingués l'estimaient si bien un

saint, que, non contents de se mettre sous sa direction spirituelle, ils venaient consacrer à son œuvre leur temps, leurs forces, leur vie. Aucune immolation ne coûtait auprès de lui, tant il avait l'esprit de DIEU.

Au premier rang de ses admirateurs nous rencontrons l'illustre et pieux archevêque de Turin, Mgr Louis Franzoni. Il approuvait les pensées et les desseins du Père, ne parlait de lui qu'avec vénération, et lui envoyait de généreux secours. — « Oui, disait-il, nous lui accordons tout, parce que nous savons qu'il marche avec le Seigneur ».

Dans une lettre pastorale publiée pour le centenaire de la canonisation de S. Vincent de Paul, 8 juillet 1837, le prélat écrit : — « Que dirons-nous de plus ? » N'est-ce pas dans notre capitale que, sous les auspices de Vincent, nous avons vu récemment surgir » cette œuvre immense sur laquelle se fixe l'admiration » du Piémont, de l'Italie, de l'Europe entière ? J'entends » cet asile où l'épileptique et l'aveugle, le sourd-muet » et le boiteux, le malade couvert d'ulcères et l'hydropique, le fiévreux et l'aliéné, le paralytique et celui » qui ne peut se tenir debout, le phthisique et la victime du cancer, et puis le malheureux quel qu'il soit, » sans exception, tous, tous, sont accueillis, réchauffés » et consolés. Œuvre, il faut le répéter, si gigantesque » que jamais n'y eussent pu atteindre les modernes » *philanthropes*, avec leurs pompeuses déclamations » quotidiennes, et qu'ils seraient incapables de la soutenir avec toutes leurs spécieuses théories qui peuplent » des milliers de livres copiés les uns sur les autres ! » Il faut bien ici confesser l'action de la toute-puissante » Providence, et proclamer que la main du Seigneur a » tout fait : *Digitus Dei, digitus Dei est hìc.* »

Le nonce apostolique, Mgr Vincent Massi, évêque de Gubbio, professait pour le saint chanoine une estime pareille. Il regardait comme un bonheur de s'entretenir avec lui, et venait souvent pour cela au Petit-Asile.

En y adressant leurs malades, les curés et les autres prêtres leur disaient ordinairement : « Faites attention que vous allez dans la maison d'un vrai saint du Bon Dieu ».

Les évêques professaient les mêmes sentiments. Lorsque Cottolengo paraissait dans leurs villes, ils lui rendaient toute sorte d'honneur, ce qui pesait beaucoup, est-il besoin de le dire? à l'humilité du saint homme. On l'appelait presque partout *le nouveau Vincent de Paul, le nouveau Philippe Néri.*

La haute société ne pouvait que suivre l'exemple des pasteurs. Les grands seigneurs, les ministres, les officiers supérieurs, venaient à lui, ne se méprenant point sur la simplicité vulgaire qu'il affectait par modestie. Nous avons vu la sympathie et le respect qu'il inspirait au roi Charles-Albert. — « Le chanoine Cottolengo est un des plus chers amis que je possède ». D'autres fois : « Je suis convaincu que notre chanoine est un saint ». Dans les audiences qu'il lui accordait, il ne voulait pas qu'il se tînt debout, malgré l'étiquette de la cour ; il lui laissait toute la liberté de sa parole. Il le consultait, lui confiait ses peines, aimait à s'entretenir avec lui, et entendait qu'il recourût au Roi en toute occasion et directement.

Un officier polonais, qui avait fait les grandes campagnes de l'Empire était devenu, après l'expédition de Russie, paralysé des jambes. De Milan il se fit porter

à Turin, sur ce qu'il entendait dire de Cottolengo, et celui-ci l'admit au Petit-Asile, où l'on essaya tous les moyens de le guérir. Il y fallait les eaux d'Acqui : Cottolengo les obtint pour lui du Roi, et en outre une pension annuelle. Enfin l'étranger fut mis en état de retourner dans son pays.

Au mariage du prince héréditaire Victor-Emmanuel avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Adélaïde, Charles-Albert, faisant aux nouveaux époux le don d'un crucifix du plus grand prix comme matière et comme art, voulut qu'il fût bénit et indulgencié par le serviteur de Dieu, et en le remettant il avertit ces princes de le conserver religieusement à cause du *saint* qui l'avait bénit.



CHAPITRE Ve

Cottolengo prédit sa mort.

Parmi les douleurs du pèlerinage de cette vie que ressentent particulièrement les saintes âmes, est l'impatience, comme le disait S. Paul, de se voir délivré du corps et d'être admis dans l'éternelle demeure ; désir accompagné de la résolution de tout sacrifier, et de faire ici-bas le plus de bien possible, afin d'être reçu à goûter cette divine félicité. D'un côté, ces belles âmes se sentent attirées vers le ciel, de l'autre la charité de Jésus-Christ les presse en faveur de leurs frères qu'elles assistent, à qui elles se dévouent.

Le serviteur de Dieu, détaché de tout objet terrestre, ne montrant de goût que pour les choses divines, aspirait après sa délivrance, et cependant se consacrait, sans reserve aucune, à la prospérité de ses fondations jusqu'à ce que le Seigneur eût marqué l'heure du départ. Faire des saints autour de lui, tel était son but, tel était exclusivement son travail. A ce travail il désirait, avant de mourir, ajouter l'institution d'une grande communauté de cent-cinquante ermites, dont l'établissement de Gassino était la première assise. La pensée du bien qui résulterait d'une pareille maison le transportait. — « Oh ! disait-il, si je pouvais, si je pouvais faire quelque chose qui plût à Dieu, avec quel empressement je m'y dévouerais ! »

Il avait projeté encore un établissement spécial de bains à Acqui, et en outre, pour la même ville, une maison de ses Ursulines. Tout était disposé pour l'exécution, lorsque la mort vint l'arrêter.

Cette mort, que sa foi lui faisait aimer, il y pensait incessamment. — « Non, je ne sens aucun attrait pour rester ici-bas. Il me semble que je suis appelé à me retirer dans un coin pour méditer encore un peu, et puis, et puis m'en aller. » Et il regardait le ciel avec amour. Un soir, à la vue du firmament étincelant d'étoiles il s'écriait : — « Oh ! que petit et mesquin me paraît ce monde ! Grâces à DIEU, je n'y suis point enchaîné. Vilaine terre, admirable paradis ! »

On eut mainte preuve que DIEU lui avait fait connaître le temps et les circonstances de sa mort, et jusqu'à la chambre où il rendrait le dernier soupir, le lit sur lequel il expirerait.

Il avait au Petit-Asile un lit en fer. Un jour, à l'improviste, il le fait déposer près de la porte, et dit à la sœur Crescentine: — « On viendra chercher cette couchette pour la porter à Chiéri chez mon frère le chanoine. — Mais, répond la sœur, ne vaudrait-il pas mieux la laisser ici? Le chanoine sûrement n'en a pas besoin, et pour nous ce serait une économie. — Non, non, reprend le Père: ce lit doit être transporté à Chiéri chez mon frère, parce que j'irai mourir à Chiéri, sur ce même lit! » A ce mot la bonne sœur se récrie: « Ah! daigne le Seigneur m'épargner la vue de ce malheur! — Ce n'est pas un malheur, dit Cottolengo. En tout cas, vous ne le verrez point: d'abord, parce que je ne mourrai pas dans l'Asile ; et ensuite, quand cela arrivera vous serez dans une de nos maison de province,

et assez loin de Turin. » Tout se passa, effectivement ainsi.

En attendant, lorsqu'il reçut le lit, le chanoine, qui n'était pas averti, pensa qu'il y avait erreur. Etant venu à Turin peu après : — « Vous m'avez envoyé un lit dont je n'ai aucun besoin, dit-il à Cottolengo ; je le prendrai puisqu'il ne me coûte rien. — Un petit moment, répond celui-ci. C'est bien vite dit, *je prends* ! Je ne vous donne pas ce lit, je le mets en dépôt chez vous; vous saurez un jour dans quel but. » Et reprenant : — « Voyez-vous, je m'étais pourvu de ce lit à l'*Arcade-Rouge* pour être plus prêt à secourir les malades la nuit ; mais le recteur du *Corpus-Domini* n'approuva pas mon dessein. C'est pourquoi je l'ai gardé, et je vous le confie. »

Peu après, le chanoine Louis reçut de la toile avec prière de préparer le lit de la part du Père, qui vint lui-même la semaine suivante et disposa la chambre à la manière du Petit-Asile, c'est-à-dire pauvrement, avec quatre images aux murailles, celle de Jésus crucifié, de la Vierge du Rosaire, de l'Ange Gardien et de S. Vincent de Paul.

Le lit resta ainsi environ douze ans ; il ne servit pas une fois, la chambre ne fut occupée par personne.

Cottolengo, à mesure qu'approchait le moment de sa mort, témoignait son allégresse. Il disait à la sœur Thérèse, venue pour le voir à Turin : — « Quelle joie de mourir ! O paradis, que tu es beau ! »

Un soir, étaient venus au Petit-Asile le chanoine Rénaldi et la famille Fabre, bienfaitrice de l'œuvre ; et, rencontrant le serviteur de Dieu, on entama avec lui la conversation. Elle vint promptement sur le bonheur

d'aller voir au ciel Jésus et Marie. Le saint homme, montrant au loin la colline sur laquelle s'étend Chiéri : « C'est là, c'est là, dit-il avec feu, que reposera ma dépouille ! » — Il répéta la même chose, une autre fois, au P. Albert, et avec le même geste.

A un prêtre nommé Moccafiché il dit plus clairement : — « Dans quinze jours je ne serai plus de ce monde ».

Une année auparavant, il était venu au monastère du Suffrage, et, entouré des sœurs, il leur exprimait la pensée qu'il avait de vivre désormais solitaire avec Dieu seul. S'adressant à une dame qui était aussi présente, il se leva vivement en lui montrant la colline de la Superga : — « Savez-vous ce qu'il y a derrière cette colline? » lui demande-t-il. Elle répond que de ce côté est la ville de Chiéri. — « Oui, reprend-il avec allégresse, oui elle est là ! » Toutes furent saisies d'une impression indéfinissable. Quelques-unes crurent comprendre qu'il indiquait le lieu où il se mettrait en solitude, et n'eurent le vrai sens qu'après sa mort.

Vers la fin de novembre 1841, une épidémie de flèvre typhoïde ravagea l'Asile. Sur huit prêtres ou diacres, six furent emportés, et les deux qui survécurent, Anglésio et Biandrà, n'avaient qu'un souffle de vie. Quantité d'autres personnes de la maison moururent. Au milieu de cette désolation, le saint homme se multiplia dans son dévouement. Sans se laisser décourager par cette tempête, il prédisait qu'elle serait l'occasion de bénédictions nouvelles sur l'œuvre. — « Voyez, dit-il au prêtre Louis Noné venu pour embrasser son frère mourant, nous recevons une grande preuve des bontés de la Providence ; je découvre mieux que jamais les hauts desseins de Dieu sur le Petit-Asile. » Et à plusieurs autres : — « En ce

qui me regarde, le Seigneur veut que je me détache encore davantage. Je sens en moi quelque chose qui m'appelle au paradis. Que faisons-nous ici-bas ? Voici le soir : il faut plier la tente. Bientôt nous allons être appelés : il faut écouter la voix, et lui obéir. »

Le 19 mars de l'année suivante, 1842, jour de S. Joseph son patron, on lui offrit, selon l'usage, des compliments et des vœux. La sœur Léonarde, supérieure des Orphelines, avait envoyé au nom de toutes un petit présent de quelques mouchoirs de poche avec cadre représentant la mort de la Très Sainte Vierge. C'était une enfant du nom de Julie qui faisait la commission. Le Père arrêta les yeux sur la gravure, et, s'adressant à ceux qui étaient là : — « Voyez, leur dit-il, la bonne inspiration qu'ont eue les Orphelines ! Ce tableau est fait pour moi. Cette année même il se passera quelque chose d'important pour le Petit-Asile, et l'explication s'en trouvera là, dans ce cadre... Je ne veux le donner à personne, mais le garder dans ma chambre. Il est pour moi un excellent réveil-matin. »

La sœur Pia, qui plusieurs fois déjà avait entendu le Père s'exprimer dans ce sens, ressentit un cruel chagrin, et ne put s'empêcher d'aller trouver la supérieure des Orphelines pour lui faire reproche du sujet qu'elle avait choisi. En même temps se répandit de toutes parts le bruit que Cottolengo était à la fin de sa carrière. Les hôtes de ses établissements divers en étaient dans la désolation, les enfants faisaient entendre leurs plaintes.

Vers cette époque, étant au Suffrage et expliquant l'évangile de la multiplication des pains, il exhorta son auditoire à remercier Dieu de tous ses bienfaits et à

avoir en lui une confiance entière et persévérante; que, quoi qu'il arrivât, on ne désespérât jamais de sa miséricorde sur l'œuvre et sur ceux qu'il y avait appelés. — « Je vous recommande de ne douter, pas une seule minute, de la divine Providence, ni pour le spirituel ni pour le temporel. Observez ponctuellement vos vœux et la sainte règle, et, si grandes que se présentent les difficultés, ne craignez point. Alors je ne serai plus, mais vous vous souviendrez de ce que vous a dit, au nom du Seigneur, ce vieux prêtre sans dents et aux cheveux blancs. — Rappelez-vous ce qu'enseigne Jésus dans le saint Evangile, que nous ne devons point nous tourmenter pour les nécessités de la vie, puisqu'il est lui-même notre père du ciel, qui nourrit les oiseaux de l'air et orne les lys des champs. Abandonnerait-il l'âme chrétienne qui a foi en lui et se jette en ses mains paternelles? Mais surtout cherchez le royaume de Dieu et sa justice. »

La semaine suivante, il revint au Suffrage ; et, comme il allait se retirer, plusieurs sœurs accoururent auprès de lui s'informer de leur confesseur don Louis Anglésio, qui à peine relevait de la typhoïde. Il profita de la circonstance pour les exhorter encore à l'observation scrupuleuse des règles, en faisant allusion à sa disparition prochaine.

Il savait, en effet, que son heure approchait. Lui-même inspecta la lingerie, y mit tout en ordre, fit la distribution pour les divers instituts. La sœur, étonnée de ce soin et de cet empressement, lui dit avec respect : — « Mais, Père, que veut dire ceci? Qu'est-ce qui vous presse tant? — Cela doit être fait, répondit-il,

et fait promptement, parce que le temps presse. Quelques jours de retard, et nous ne serions plus à temps ! »
La distribution générale se fit donc, à la grande surprises de tous. On allait bientôt savoir qu'en effet les moments étaient comptés.



CHAPITRE VI[e].

Les adieux.

En lisant, avec la vénération qu'elles méritent, les histoires des saints, nous nous sentons pris envers eux d'une intime et douce sympathie qui nous fait désirer de les voir et de les entendre encore, et nous parcourons avec regret les dernières pages qui indiquent la fin. C'est pour le lecteur le moment des adieux, et il pèse.

Ce moment est venu pour nous.

En février 1842, le second dimanche du Carême, vers les quatre heures du matin, le serviteur de Dieu envoya dire à son frère Albert de venir tout de suite au Petit-Asile. Quoique malade de la fièvre, celui-ci se lève aussitôt, et, malgré l'obscurité, malgré la neige, se rend au Valdocco, s'informe de ce qu'il y a à faire, et reçoit cette réponse : — « Je voudrais passer avec vous toute cette journée, et que vous fassiez tout ce que je vous dirai. Je fais prévenir à votre couvent qu'on ne vous attende pas. A présent, préparez-vous à dire la sainte Messe ; ensuite nous nous reverrons. » — Le saint sacrifice achevé, Cottolengo porta lui-même à son frère un peu de café. — « Tout-à-l'heure, lui dit-il, vous irez faire une petite instruction à nos bonnes sœurs du Suffrage. Ne vous tourmentez pas : quelques simples

paroles suffiront. » Après l'exhortation, il l'envoya encore donner au sœurs la bénédiction du Saint-Sacrement ; après quoi le P. Albert pensa qu'il pouvait se retirer. Le Père ne le lui permit pas. — « Vous prendrez avec nous, dit-il, le dîner que nous a préparé la divine Providence ».

Le P. Albert, qui n'avait jamais mangé au Petit-Asile, fut frappé de cette insistance. Le repas était modeste et même pauvre ; à peine si Cottolengo prit un peu de nourriture. Il se lève ensuite, et va chercher un rouleau d'images de Marie *della Consolata* : — « Je voudrais vous donner un souvenir : le comte della Margarita m'a fait présent de ces images : partageons-les, comme deux bons frères que nous avons toujours été. » Le regardant ensuite avec tendresse : — « Mettez-vous à genoux, lui dit-il, que je vous donne ma bénédiction. » Il l'embrasse, lui rappelle leur affection mutuelle, et le congédie. C'était le dernier adieu... Tableau digne du pinceau d'un maître.

La santé du saint homme s'affaiblissait de jour en jour. Les coups qu'il avait reçus un soir, en allant au Suffrage, lui avaient laissé à la poitrine des plaies qui suppuraient abondamment, ses austérités l'avaient conduit à une vieillesse prématurée ; malade, en outre, de la fièvre typhoïde, il n'en avait pas moins assisté les mourants comme il eût fait dans sa jeunesse. Aux conseils de se ménager il répondait : « Bah ! ce vieux savetier ne mérite pas tant d'égards ! » Il résolut, malgré tout cela, de visiter chacun de ses établissements, et de leur faire ses adieux avant de quitter la terre.

C'est pourquoi il partit, un soir, pour Cavoretto, où se trouvaient les Carmélites qu'il avait formées ; il ne

put arriver avant onze heures. Après avoir adoré le Saint-Sacrement, il envoie prévenir la supérieure, qui, toute surprise de cette visite à une telle heure, lui prépare, avant minuit, un peu de café, parce qu'il était encore à jeun depuis le matin. Le mot de « dernière visite », qui lui échappa dans la conversation, ne fut cependant pas compris. Il passa le reste de la nuit en adoration devant le Saint-Sacrement, célébra la sainte Messe le matin, pendant laquelle il adressa un petit discours à ses filles spirituelles, et s'en retourna le visage calme et tranquille.

C'était encore l'adieu suprême.

Le 19 avril fut destiné à ses trois fondations de Gassino. — Il vint d'abord aux Thaïdines. Sa joie était grande de se trouver au milieu de ces fidèles et austères religieuses. Il leur fit un discours où il les exhortait à la charité, à la paix et à l'union, et leur rappela la belle récompense que Dieu réserve à ceux qui l'ont servi avec cette générosité. Se tournant vers les directrices, il leur recommanda de bien veiller sur la tenue de la maison : — « Vous êtes ici les maîtresses, vous êtes sept : eh bien, soyez les sept colonnes de l'édifice, afin que votre exemple affermisse toutes les autres, et qu'elles se sanctifient comme vous vous sanctifierez. » Il bénit le petit troupeau, monta dans sa vieille voiture, salua de nouveau, et jeta pour dernière parole : « *A revoir au ciel* ! » — Ce mot fut un coup pour la communauté. « Qu'allons-nous devenir, disaient les sœurs en larmes, qu'allons-nous devenir si nous n'avons plus ce bon père, si cette parole est son dernier adieu ? »

Il se rendit de là chez les Ermites du Saint-Rosaire. Il ne descendit pas ; mais, ayant fait rassembler les

frères, il les exhorta à la persévérance avec une grande animation, et donna même des conseils particuliers à quelques-uns. Il finit ainsi : — « Je voudrais demeurer davantage avec vous, mais mon temps est limité. Je dois encore visiter d'autres maisons et me transporter en d'autres endroits. Recevez la bénédiction de ce pauvre vieux. Elle est la dernière que vous aurez de lui, car nous ne nous reverrons plus en ce monde. »

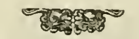
Cottolengo passa à l'école dirigée par les Vincentines. Là aussi il se fit entendre, et prononça des paroles pleines de candeur, de simplicité, d'affection ; puis, s'adressant à la sœur Euphrasie, dont il avait remarqué l'attention, il lui dit : — « Tenez-vous fortement aux branches ! tenez-vous fortement aux branches, je le répète ! Vous en aurez besoin. » La sœur demanda qu'il lui envoyât un objet qui lui manquait : « Oui, ma fille, répondit-il, *on* vous l'enverra. » Cet *on*, inusité chez le saint homme, causa de l'impression et de l'inquiétude. Le bon supérieur, du reste, s'expliqua bientôt en donnant sa dernière bénédiction et indiquant le rendez-vous du paradis.

Restait le Suffrage. Il y alla le troisième dimanche après Pâques. Prenant pour sujet de son exhortation l'évangile du jour, il s'étendit sur les fausses joies du monde et sur les épreuves heureuses du juste, qui ne sauraient l'abattre, « le moindre coin du ciel devant le dédommager magnifiquement ». Il parla de la félicité d'une âme qui, délivrée des entraves du corps, s'élance vers son Créateur : semblable à l'oiseau captif qu'une main bienfaisante met tout-à-coup en liberté, ou au poisson qu'on replonge dans l'eau d'où il avait été arraché. Son visage paraissait en feu. Il s'interrompt un

instant, et reprend : — « Mes filles, laissez briser le vase qui me retient ici-bas, laissez-moi me précipiter vers mon Dieu ! *Cupio dissolvi, cupio dissolvi,* je suis impatient de la délivrance, dirai-je avec l'Apôtre. »

Il revint de la sacristie après avoir déposé le surplis et l'étole, s'agenouilla au pied de l'autel, et dit à voix basse, mais de manière à être entendu : « Priez pour moi, qui suis à la fin de mes jours, afin que je n'aie point à me présenter devant la Majesté divine chargé de quelque péché. »

Les sœurs, en pareille circonstance, avaient l'habitude de se ranger autour de lui et de l'accompagner à sa sortie de l'église : cette fois, craignant les émotions, les plaintes et les larmes, il leur fit signe de rester à leurs places. La supérieure néanmoins vint à lui, et, après qu'il lui eut fait ses recommandations, il la bénit, et avec elle toutes ses filles, en disant : « Ceci est ma bénédiction dernière. »



CHAPITTE VIIe.

Départ du Petit-Asile et dernière maladie.

La Providence guidait toujours son serviteur. Elle lui fit connaître qu'il était temps pour lui de se rendre à Chiéri, chez son frère, où l'attendait depuis douze ans le lit qu'il y avait fait porter, et qui devait être comme l'autel où s'achèverait l'immolation de la victime.

La fièvre typhoïde venait de ravager le Petit-Asile. Cottolengo en avait subi les atteintes ; il était sans forces ; il jugea qu'il devait, selon son expression, *rendre les armes*. Le Seigneur, disait-il, voulait changer la *sentinelle* placée par lui au Valdocco, et tout était prêt pour ce remplacement. C'est pourquoi il fixa le 21 avril de cette année 1842 comme date définitive de sa retraite à Chiéri.

Ce jour-là donc, il monta pour la dernière fois à l'autel de l'Asile, et il le fit avec une piété et une émotion que nous n'essaierons pas de décrire. Affaibli, malade, il cherchait [illegible] nécessaire pour son sacrifice. Il gagna ensuite la chaire : — « Ce matin, dit-il, il n'y aurait pas eu lieu sans doute de vous adresser la parole ; mais comme il s'agit d'un bienheureux qui est une des gloires de notre Piémont, S. Anselme, si dévot à notre bonne mère Marie, nous ne pouvons nous taire en pareille fête. »

Après un récit abrégé de cette sainte vie, l'orateur, perdant le fil de son discours, s'écria : — « O vilaine terre, ô beau paradis ! N'est-il pas vrai que la terre est laide, que magnifique est le ciel ? Dites-le, vous aussi : Vilaine terre, beau paradis ! » Et il répéta, comme dans une extase, cette exclamation peut-être trente fois. Tout le monde était sous le coup de cette scène, et on en était à se demander si le saint homme n'allait pas rendre l'âme, car tout en lui paraissait entrer en convulsion. Les larmes mouillaient toutes les paupières. Il finit en donnant sa bénédiction. Pour descendre il lui fallut l'aide de deux frères, tant il était exténué et souffrant.

Ayant repris un peu de force, il appela le sacristain et lui dit : — « Ce soir, à huit heures précises, si je ne suis pas de retour, vous sonnerez la grosse cloche ; et à ceux qui demanderont *Que signifie ceci?* vous répondrez : Le Père m'a chargé d'avertir les supérieurs de réciter, au son de cette cloche, un *Pater-Ave-Credo* et le *Salve Regina* à ses instentions. »

Rentré dans sa chambre, où on le reconduisit, il s'approcha de l'image représentant la mort de S. Joseph, qu'on lui avait donnée un mois auparavant, la prit entre ses mains, la contempla quelques instants, et voulut la porter dans la chapelle voisine, dédiée à Notre-Dame d'Oropa.

La sœur Juste avait reçu, la veille, l'ordre de disposer pour l'hôpital de Chiéri trois religieuses, qui devaient accompagner le Père dans son voyage. Toutes ensemble étaient à prier à la chapelle d'Oropa, lorsqu'elles voient entrer le serviteur de Dieu, qui, ayant attaché son image de S. Joseph au mur, se mit à prier

dévotement. Il fut saisi d'une défaillance subite et d'une fièvre intense. Le docteur Granetti, appelé à la hâte, ordonna le lit. — « Plus tard, dit Cottolengo ; pas maintenant, parce qu'il faut que j'aille à Chiéri. Accompagnez-moi, cher docteur : là je m'avouerai malade, et vous pourrez me traiter tout à votre aise. » Ce jour-là, la chose était impossible, au grand regret du docteur.

Là-dessus, entre dans le sanctuaire un noble personnage, qui, voyant le Père en cet état, s'empresse de l'encourager, lui disant que cette faiblesse n'aurait pas de suites. Se tournant vers le médecin, Cottolengo dit : — « Cher docteur, n'oubliez pas que tout est inutile : je suis appelé ! » Et ses yeux s'élevaient vers le ciel. Un peu de mieux lui permit d'expédier, à la porte même de la chapelle, quelques affaires plus pressantes, et de donner à ceux qui l'entouraient ses avertissements et ses conseils. Le chanoine Anglésio était présent : il le pria doucement de se dévouer au Petit-Asile.

La voiture attendait. En descendant l'escalier, le serviteur de Dieu, pouvant à peine se tenir, répétait : — « Mais voyez un peu ! le baudet ne veut plus avancer, il rejette le fardeau ! Allons tout de même ! »

La cour était pleine de personnes venues pour le saluer et obtenir sa bénédiction. Une des sœurs s'approche : — « O Pè[illegible]
pondit : — « En ce monde je ne pourrai plus guère vous aider ; mais, je vous le promets, à peine arrivé au ciel, où lon peut tout, je vous serai d'un bien plus utile secours. Je m'attacherai au manteau de la Mère céleste et si bonne ; j'aurai toujours les yeux sur vous, je verrai toute votre conduite, et continuerai d'être votre père. Et vous, n'oubliez jamais ce que vous enseigne ce père,

ce pauvre vieux. J'ai encore une chose à vous donner, ma bénédiction. Recevez-la : c'est la dernière sans doute. »

A dix heures du matin, il monta en voiture, ou plutôt il fallut l'y porter, la jambe droite gonflée refusant tout service.

Ainsi quitta le Petit-Asile celui dont l'ardente charité l'avait fondé, qui, dans cette œuvre, s'appelait lui-même le *manœuvre de la Providence*, et qui avait été son admirable instrument.

Le Saint-Suaire, que l'on conserve à Turin, étant exposé ce jour-là, à l'occasion des noces de Victor-Emmanuel, le vénérable malade, à la vue des flots de peuple qui remplissaient les rues, entretint les trois sœurs qui l'accompagnaient de la passion du Seigneur et des grandes leçons qu'elle nous offre pour nous faire aimer la souffrance. Il s'interrompit comme pris d'une évanouissement; puis, revenant à lui, il assura qu'il lui était indifférent de vivre ou de mourir. — « Oh ! que dites-vous ? reprit une des sœurs. Que deviendrait votre œuvre si vous partiez ? — Soyez sans inquiétude sur le Petit-Asile, répondit-il. Il y a là beaucoup de saintes âmes, qui attireront la bénédiction et le secours de DIEU. Il en est une surtout, dont je ne vous dirai ni le nom ni l'emploi et qui est vraiment une élue, mais elle s'ignore elle-même.

Il s'assoupit encore quelques moments ; et bientôt, se voyant près de Chièri, il dit aux sœurs : — « Nous allons entrer en ville : rendez-vous directement à l'hôpital, pendant que je m'arrêterai pour quelques jours chez mon frère. — « Père, dirent les sœurs, ne viendrez-vous pas nous voir ? » Et lui, avec un sourire : « Si je le puis, bien volontiers j'irai vous visiter ; mais, si cela m'est impossible,

je n'irai pas. Plus d'une fois, en venant chez mon bon frère, mes projets ont été derangés. Il en sera ce que DIEU voudra ; et qu'il soit béni de tout et en tout. »

Le chanoine Louis n'attendait point son frère. Averti de son arrivée, il courut au-devant de lui. Il ne le savait même pas malade. — « O mon pauvre Joseph, dit-il en le voyant si faible, c'est un bon vent qui vous amène ici, où je vais pouvoir vous soigner. Il le reçut dans sa chambre, en se lamentant de le voir si souffrant. — « Que voulez-vous dire? reprenait celui-ci. Croyez-vous que rien m'attache encore en ce monde? » Et regardant le ciel : — « Seigneur, ajouta-t-il, si vous me voulez, je suis tout à vous. Aucun objet ne me retient ici-bas. Oui, oui, tout à vous! » Le chanoine Louis dit encore : — « Il faut prendre quelque chose, un peu de vin, du café, quelque nourriture. — Un peu de vin en effet, dit le malade, me donnerait quelque force. » Il en avala à peine une gorgée, que la vieille bonne Thérèse lui présentait en dissimulant ses larmes. — « Il vaut mieux que je m'en abstienne, dit-il alors. Le lit me serait meilleur ; vous le ferez un peu chauffer. »

On l'installa dans la chambre qu'il avait lui-même la simplicité et la pauvreté de celles du Petit-Asile. Le lit de fer s'y trouvait. Il fallut l'aider à se déshabiller. Le Père dit avec douceur : — « Oh ! combien le Seigneur se montre bon pour moi! quelle miséricorde! Remercions-le ensemble». Ils récitèrent le *Te Deum*. Cottolengo s'écria en chantant: « Paradis! paradis ! » Don Louis comprit alors que cette maladie serait certainement la fin.

Il s'empressait d'arranger le lit pour mettre le malade plus à son aise, car il respirait difficilement et paraissait agité. — « Louis, ne vous tourmentez pas, dit Cottolengo : Je ne suis que trop bien ; il y a quatre années que je ne m'étais couché. » — Une pensée le tourmentait, celle de pouvoir dire ou du moins entendre la sainte Messe dans sa chambre, faculté qu'il avait obtenue du Souverain-Pontife. Il en fit la demande à son frère ; mais il était difficile de trouver dans Chiéri un autel portatif. La Providence vint au secours de son serviteur ; le marquis de Cortanzé, qui habitait la maison voisine, fit offrir son oratoire, où l'on pouvait se rendre en quelques pas.

Cottolengo dicta une lettre pour le Petit-Asile, et dit ensuite à son frère : — « Dans mes vêtements vous trouverez trente francs : remettez-les aux Pères Capucins *della Pace,* pour qu'ils aient la bonté d'envoyer dimanche un prêtre à Gassino, car il est à craindre que ces pauvres Ermites soient privés de la Messe. Pour moi, je compte rester chez vous jusqu'à samedi, et ensuite toute chose dans le Seigneur ! » Or, il devait mourir le samedi de la semaine suivante.

Il ajouta : « Je ne voudrais point vous causer d'ennui : cependant je vous prie de m'assister seul durant trois jours, et de ne laisser entrer personne ; la porte sera ouverte ensuite. — Je veux néanmoins une exception, [illegible] c'est pour le médecin, que je vais faire appeler. — Non, dit le malade ; pour [illegible] jours c'est inutile ; au bout de ce temps viendra le docteur Granetti, je n'en veux point d'autre. Ces trois jours, nous les passerons dans le silence, la solitude, la prière ; vous serez mon infirmier. »

Ces trois journées furent donc employées de la sorte. Le chanoine Louis se prêta à tout avec un dévouement fraternel.

Au Petit-Asile cependant, voyant que le Père ne revenait pas, le sacristain, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, sonna la grosse cloche à l'heure indiquée. A ce signal inaccoutumé, toute la maison fut en émoi ; on courut pour s'informer, et l'on apprit qu'il fallait réciter le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Salve Regina*. L'inquiétude était grande, partagée par tous les habitants de l'Asile, malades, enfants, religieuses.

Retournons à Chiéri. A la fin des trois jours, arrivèrent de Brà le peintre Augustin, autre frère de Cottolengo, et sa sœur Thérèse. Le saint homme les reconnut, tout affaibli qu'il était par la double fièvre typhoïde et pourprée, et fit comprendre le plaisir qu'il avait à les voir. Thérèse lui dit avec tendresse : — « A présent, mon frère, je ne m'éloigne plus de vous jusqu'à ce que vous soyez guéri. Louis a été votre infirmier pendant ces trois jours, c'est mon tour désormais ; je ne vous abandonne plus. » Le malade parut heureux de cette promesse. Mais, comme la pieuse sœur continuait de lui parler de convalescence prochaine, il répondit par un sourire équivalant au mot qu'il avait plusieurs fois prononcé : *Je suis appelé!* — Deux vincentines vinrent associer leurs soins à ceux de Thérèse, les sœurs Crispine et Jérôme.

Arriva bientôt de Turin le docteur Granetti. Il conseilla une tasse de bouillon, qui fut acceptée par obéissance . « Il y a des années et des années que je n'en ai goûté », dit le malade. Du reste il ne cessait de prier, enseveli dans un recueillement profond. De temps à autre il élevait la voix : « Paradis ! Paradis ! » répétait-il sur le ton d'un cantique, sans jamais varier

la forme et l'intonation. Quelquefois aussi il s'adressait à Marie: — « Vierge sainte, ceci vous regarde, c'est votre heure ! Faites votre devoir. Marie ma mère ! ma mère Marie ! » Et, malgré ses souffrances, la voix était pleine de suavité et de douceur.

Le délire le prenait de temps en temps : alors il semblait faire une exhortation aux sœurs, aux malades ; il parlait aussi, en ces moments-là, de la Messe, de l'Eucharistie, de la Sainte Vierge, et de cette Providence qu'il avait éxaltée toute sa vie.

La nouvelle de la maladie du serviteur de DIEU s'était répandue dans Turin. Ses collègues de la congrégation du *Corpus-Domini* furent dans la douleur, ainsi que les ecclésiastiques habitués à lui prêter les secours de leur ministère pour ses institutions. Les plus nobles familles envoyaient prendre de ses nouvelles, et le roi Charles-Albert en voulait avoir deux fois par jour, au milieu même des fêtes qui avaient lieu à la cour. Le prêtre, l'humble ami des malheureux, qui n'avait cherché que l'obscurité et l'oubli des hommes, devenait ainsi l'objet de l'attention et de l'émotion de toute une capitale. Tel est sur tous l'empire de la vertu.

La maladie suivait, envahissant particulièrement la tête. Aux visiteurs qui se succédaient le moribond adressait néanmoins ses questions ordinaires. Si c'était un prêtre : « Avez-vous célébré ce matin ? » un laïque : « Avez-vous communié ? » Il parlait du Petit-Asile, des soins à donner aux pauvres, de la nécessité d'aimer DIEU par-dessus tout. Jamais une plainte, une lamentation. Ecartant sa tête de l'oreiller, il l'appuyait sur la barre de fer de son lit ; et comme les sœurs le lui reprochaient : « JÉSUS

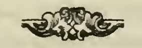
mourant, dit-il, avait la tête sur un bois bien dur, et il souffrait plus que moi ! »

Du Petit-Asile vinrent le voir don Anglésio et le diacre Biandrà, qu'il aimait l'un et l'autre en père, et cette visite lui causa de la joie. Il s'informait de l'Asile, de leurs occupations personnelles, prenait intérêt à tout ce qui les regardait. Aux questions sur son état de souffrance : « Le patriarche Jacob, répondit-il, disait à Pharaon : *Les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais.* »

Les médecins Granetti et Castagnoné, celui-ci venu aussi de Turin, n'auguraient rien de bon. Granetti, s'approchant du malade, lui dit à demi-voix : « Père, ne pensez-vous pas qu'il serait bon de recevoir les sacrements? — Oui, je le pense, cher docteur. Oh ! la belle grâce ! oh la grande miséricorde ! »

Il fit sa confession au chanoine Anglésio. La sainte Eucharistie qu'on lui apportait fut accompagnée par une troupe de pauvres : n'était-il pas juste qu'ils fussent au premier rang près de leur constant bienfaiteur?

Le vénérable malade, plongé dans la douce pensée de la visite de Notre-Seigneur, semblait ne plus respirer, ne plus avoir le sentiment. Il reçut la divine Hostie avec transport, et se remit à sa méditation. On eût dit que cette âme était déjà introduite dans les parvis éternels.



CHAPITRE VIIIe

Mort du Serviteur de Dieu.

On faisait de tous côtés des prières pour la guérison de Cottolengo : le ciel tenait prête la couronne, au lieu d'exaucer ces vœux, dont l'accomplissement eût retardé la récompense du héros de la charité. Enfin vint le jour dont il avait dit : « Quelle joie de mourir ! quelle consolation de s'en aller auprès de Jésus et de la céleste Mère ! » La journée de son existence avait été remplie, le soir venait, le soir du repos et de la gloire !

Autour du moribond tout était calme et sérénité, pendant que la prière s'échappait incessamment de son cœur. On avait assez de foi, dans cette famille bénie, pour éprouver de la consolation à entendre répéter sans cesse : « O ma mère Marie ! ô sainte Madone, me voici ! Paradis ! paradis ! » Une sœur a déposé en ces termes, sous la foi du serment :

« Le jour qui précéda la mort du serviteur de Dieu, c'est-à-dire le vendredi, vers le soir, les sœurs Camille, maintenant défunte, et Madeleine Amérino, qui vit encore, se trouvant au Petit-Asile, aperçurent un globe de feu sur le toit de la maison, au-dessus du lieu où le Père avait l'habitude de réciter l'office divin. Les deux religieuses m'appelèrent aussitôt pour contempler avec elles ce phénomène extraordinaire. J'avais de la peine à les croire, et témoignai même mon déplaisir qu'on

dît de telles choses, les considérant comme des illusions. Elles insistèrent, assurant avec fermeté que rien n'était plus certain, et que par deux fois, à l'endroit indiqué, elles avaient parfaitement vu le globe s'allumer, puis s'éteindre. Je me décidai à y aller, à la distance d'environ deux cents pas du lieu où elles me disaient avoir aperçu la merveille. Je vis à mon tour, au bout de quelques instants, un petit globe de feu qui croissait jusqu'à avoir un demi-mètre; il était presque adhérent à la toiture qui s'élevait à la hauteur d'un demi-mètre, présentant diverses couleurs comme un arc-en-ciel. Les deux sœurs affirmèrent que les choses s'étaient passées ainsi les deux premières fois. »

On décida de n'en point parler, si ce n'est à quelques sœurs plus discrètes: car les bonnes religieuses pensaient que ce signe indiquait la mort prochaine du serviteur de Dieu. Pour elles ces différentes couleurs marquaient les vertus si nombreuses et la charité, multiple en ses effets, du fondateur vénéré du Petit-Asile.

La maison tout entière, depuis le départ de Cottolengo, était comme couverte d'un voile de tristesse. — « Daigne le Seigneur, disaient les uns et les autres, nous prendre, nous qui sommes inutiles, et conserver à tant de malheureux leur protecteur et leur providence ! » Les pauvres sourds-muets se distinguaient, dans ce concert d'émotion, par leur douleur extrême et leur filiale anxiété.

Pour Cottolengo, il ne pensait plus à la terre, et s'appliquait à gagner de nouveaux mérites en se résignant plus parfaitement à la volonté de Dieu, en mortifiant sa chair, même au lit de l'agonie, par l'éloignement de ce qui pouvait adoucir sa souffrance. Les derniers

jours il ne dit plus un mot de lui-même, de sa famille, du Petit-Asile. Sa mission ici-bas était terminée, il ne s'en occupait plus ; il se sentait remplacé, cela lui suffisait. Quand on lui parla des dispositions testamentaires : « Arrangez tout vous-mêmes, dit-il : je n'ai rien possédé en ce monde, je ne puis disposer de rien ».

Mais, en se taisant sur les choses de la terre, il s'entretenait de celles du ciel, et spécialement de la divine Providence, sur laquelle il ne tarissait pas. Le jour même de sa mort, il parla longuement de la bonté de Dieu, et de la pleine et inébranlable confiance que nous devons mettre en elle. Toute sa vie en avait été l'exemple, et il appartenait à l'apôtre de la Providence de lui consacrer ses dernières paroles. La mort est l'écho de la vie.

Le chanoine Louis, craignant la fatigue que lui causaient ces discours, l'engagea au silence, et lui, toujours obéissant, ne dit plus que ce mot : « Et vous, Seigneur, ayez pitié de nous : *Tu autem, Domine, miserere nobis* ».

Il ne devait plus parler aux hommes. A partir de cette heure il ferma les yeux ; on l'entedait réciter à voix basse le *Te Deum* ; au verset *Te ergò quæsumus famulis tuis subveni,* il redoubla de ferveur, en se découvrant le tête par respect.

Il se disposa à recevoir les saintes huiles dès qu'on lui en eut fait la proposition. La bénédiction papale lui fut donnée ensuite.

Les assistants admiraient son calme parfait, où l'on voyait souvent passer un sourire. Rien ne marquait encore la fin immédiate. Le docteur Granetti cependant, ayant tâté le pouls, parut inquiet, et, sans autre avertissement, se mit à genoux et commença les prières de la recommandation de l'âme. Don Louis était allé pré-

sider l'ouverture du Mois de Marie. Le moribond, sans ouvrir les yeux, sans convulsion et sans secousse, redisait doucement : « Ma mère Marie ! Marie ma mère ! » A cet instant, il éleva la voix et récita clairement le premier verset du psaume 121e : *Lœtatus sum in his quœ dicta sunt mihi: In domum Domini ibimus* [1]. Et, souriant une dernière fois, il expira.

C'était le 30 avril 1842, à huit heures du soir, un samedi, la veille de ce Mois de Marie qu'il avait tant aimé à célébrer, et dont il avait inspiré la dévotion à tout ceux qu'il dirigeait.

La maison où cette sainte mort eut lieu avait pour propriétaire le comte Curbis de Saint-Michel : elle passa plus tard à M. Pozzi. Elle est située dans la rue qui conduit au sanctuaire de l'Annunziata. Le lit et le matelas sur lesquels mourut le Vénérable étaient bien ceux qu'il avait réservés depuis douze ans, et qui ne servirent jamais qu'à lui.

Le visage, respirant une admirable sérénité, devint tout blanc. C'était le sommeil de l'élu. Cinq témoins avaient reçu le dernier soupir. Or, ils ont été unanimes à déclarer qu'à ce moment ils s'étaient trouvés inondés d'une joie intérieure si grande, que jamais ils n'en éprouvèrent de pareille, et qu'elle leur parut venir du ciel, alors qu'une telle perte remplissait naturellement leur âme de tristesse et d'amertume.

Le plus consolé de tous fut ce généreux docteur Granetti, qui, sur la parole du Père, s'était dévoué

(1) Je me suis réjoui de cette parole qu'on m'a dite : Nous irons dans la maison du Seigneur.

corps et âme à ses œuvres de charité. Il pouvait dire désormais en bénissant DIEU : J'ai vécu entre les mains du saint homme, et il a expiré entre mes bras.

On se souvient de cette sœur Crescentine à qui Cottolengo avait dit, de longues années auparavant : « Vous ne me verrez pas mourir, parce que je mourrai à Chiéri, et à ce moment-là vous serez loin du Petit-Asile. » Elle se trouvait alors à l'hôpital de Moncalvo. A l'heure même de la mort du Père, elle s'entretenait avec trois autres vincentines, lorsque tout à coup ces quatre religieuses ressentirent l'impression extraordinaire de cette allégresse qui s'était emparée des cinq personnes de Chiéri. Elles n'en pouvaient comprendre la cause, qui s'expliqua plus tard.

Dans le jardin du Suffrage, avait poussé un prunier, alors en fleurs, promettant pour cette année beaucoup de fruits. A l'heure où mourait le serviteur de DIEU, cet arbre se renversa sans qu'on pût savoir sous quelle impulsion. La supérieure dit aussitôt : « Je ne sais pourquoi je pense que ceci est un signe de la mort de notre bon père : est-ce à dire que ses œuvres sont déracinées ? » Le présage devait se compléter en montrant aussi la résurrection. En dépit du jardinier, malgré toutes les apparences contraires au succès, les sœurs replantèrent elles-mêmes le prunier, qui reprit et donna les fruits qu'il avait fait espérer. Ce détail, que nous ne présentons point comme un miracle, frappa cependant tout le monde, et les visites affluèrent dans le jardin. Quelques-uns des fruits furent conservés comme souvenir du fait ; on les montrait encore quarante ans après. — C'est ainsi qu'à la mort de Ste Thérèse un arbuste avait fleuri subitement, lisons-nous dans son histoire.

Au physique, Joseph Cottolengo, était de haute taille et d'aspect imposant. Lorsqu'il célébrait ou paraissait dans quelque fonction ecclésiastique, il se montrait si recueilli, avait une tenue si digne, qu'on disait de lui qu'il avait « la majesté du lion ». Traitait-il avec les pauvres, ce qui arrivait continuellement, ce n'était plus que condescendance et bonté. Son regard avait quelque chose de particulier, qui à la fois imposait et attirait. Sa parole, ordinairement simple, sans art, pénétrait jusqu'au fond des cœurs et en triomphait. En toute sa conduite on ne trouvait qu'ingénuité et candeur ; c'était le bon Israëlite de l'Evangile, *in quo dolus non est.*

Il avait, en mourant, un peu moins de cinquante-six ans, mais les fatigues et ses austérités l'avaient vieilli avant l'âge.

On a donné de lui plusieurs portraits. Le plus ressemblant fut peint sur toile par son frère Augustin, un jour que le saint homme était venu voir son vieux père, et qu'il s'entretenait avec lui sans se douter du travail du peintre, caché pour la circonstance. Il est représenté assis et souriant, la barrette sur la tête, les épaules couvertes du manteau ecclésiastique, la main droite appuyée sur la poitrine. Néanmoins le plus estimé de ces portraits est, comme nous l'avons dit, celui qui fut gravé sur cuivre par ordre de la commission Montyon-Franklin.



CHAPITRE IXe

Les funérailles.

La nouvelle de cette mort vola de bouche en bouche à Chiéri. — « Le saint vient de mourir ! » était le cri général. Bien que le serviteur de Dieu fût venu assez rarement dans la ville pour visiter le chanoine Louis, le bien qu'il y avait fait dans ses courts séjours, la réputation de vertu qu'il avait dans tout le royaume, l'avaient rendu vénérable et cher à tout le monde. Aussi assiégea-t-on la maison pour avoir la consolation de vénérer les précieuses dépouilles. Chacun ambitionnait de se procurer quelque objet ayant appartenu à Cottolengo.

Le corps, revêtu des insignes du canonicat, fut exposé durant toute la journée du dimanche et le lundi jusqu'au soir. Malgré le genre de maladie qui avait causé la mort, il n'exhalait aucune mauvaise odeur.

A Turin, le docteur Granetti était arrivé à onze heures du soir au Petit-Asile, y apportant la douloureuse nouvelle. — « Bénie soit toujours la volonté de Dieu ! dit-il : notre père est mort ! » Ce fut, dans toutes les parties de la maison, un concert de lamentations et de cris qui ne peut se dépeindre. La garde même qui était aux environs, croyant à quelque grave accident, envoya des soldats pour porter secours. Don Anglésio mit le

Petit-Asile en prières et fit réciter le chapelet; non pas pour l'âme du vénéré défunt, dit-il, nous la croyons déjà dans la gloire éternelle, mais pour obtenir à ses enfants un peu de sa force chrétienne et recevoir avec résignation un coup si cruel.

A quatre heures du matin, Granetti était introduit auprès du roi Charles-Albert, à qui il raconta ce qui s'était passé. Le prince versa des larmes, et répéta plusieurs fois: « J'ai perdu un grand ami! S'il s'agissait de remplacer un évêque dans un diocèse, je trouverais facilement l'ecclésiastique désiré; mais où découvrir un successeur à cet homme de Dieu? » Nous avons vu que la Providence avait tout disposé à ce sujet, selon la promesse du Père: — « Lorsque le Seigneur voudra changer la sentinelle du Petit-Asile, il le fera dans la paix, sans trouble pour personne ». — Ce même jour, le Roi envoyait au Valdocco une aumône de 5.000 livres.

La douleur fut grande aussi au palais archiépiscopal. Mgr Fransoni, qui connaissait à fond les intentions et les œuvres du serviteur de Dieu, qui admirait la pureté de ses actions et la sainteté de ses pensées, savait qu'il perdait une perle précieuse, l'ornement et l'exemple de son clergé. Il fit parvenir l'expression de ses sentiments au Petit-Asile, avec 2.000 livres pour l'entretien de la maison. — Ces offrandes, et d'autres encore, firent bien voir que la protection du Seigneur continuait de couvrir l'Asile.

Le lundi, à l'heure des funérailles, la ville entière de Chiéri fut en mouvement. Le clergé, les ordres religieux, les institutions de charité, assistaient à la

cérémonie. De longtemps on n'avait vu concours pareil, malgré la pluie qui s'était mise à tomber au moment de la réunion, et qui cessa du reste à l'heure où l'on avait le plus besoin de soleil.

Le chapitre de Chiéri réclama l'honneur d'ensevelir le corps dans le lieu réservé à ses membres ; mais celui du *Corpus-Domini*, dont Cottolengo était devenu sous-doyen, le demandait de son côté, tandis que l'Asile n'entendait pas qu'il reposât ailleurs qu'au Valdocco. Le Roi avait prévu ces débats, et intervint de son autorité souveraine en faveur du Petit-Asile.

C'est pourquoi, dans la soirée du 2 mai, partirent de Turin quelques-uns des Frères de S. Vincent, qui, les formalités accomplies, furent chargés de ramener les pieuses dépouilles. Douze sœurs Vincentines devaient passer toute la nuit en prières à l'église, ayant à leur tête la supérieure sœur Juste; il fut impossible de retenir les autres, qui toutes vinrent peu à peu se joindre aux premières. — Deux courriers annoncèrent successivement l'approche du convoi funèbre.

Le second parut à quatre heures du matin, disant : *Le père est là*! C'était le moment où, chaque jour, il avait coutume de se réunir aux Thomassins pour commencer avec eux cette série de prières et d'offices qu'il appelait *Laus perennis*, « la louange perpétuelle ».

Le nouveau supérieur, en surplis et en étole, accompagné de plusieurs prêtres, vint recevoir le corps à la grande porte; les sœurs étaient rangées sur deux files. A la vue du cercueil, éclatèrent plus que jamais les sanglots et même les cris de la douleur la plus profonde.

Quelque temps auparavant, la sœur portière avait acheté d'un marchand ambulant, avec l'aveu du Père,

une lanterne qui pouvait être utile à la visite nocturne des malades. Seulement, Cottolengo avait ajouté : « Vous l'allumerez pour moi quand je rentrerai de nuit ». Elle servit alors pour la première fois, à cause du vent et de la pluie.

La messe des morts fut chantée, puis une quantité d'autres messes dites jusqu'à midi, bon nombre de prêtres de la ville s'étant joints aux hôtes de l'établissement. Le Roi y envoya expressément, en son nom, Mgr de Nitro, qui venait d'être sacré évêque de Savone. Le prélat voulut adresser quelques paroles aux assistants, mais leurs sanglots le forcèrent à y renoncer.

On demandait ardemment à voir encore une fois les traits du Père : la bière fut ouverte, et il apparut à tous dans la majesté de la mort. Les larmes et les cris redoublèrent. Chacun voulait emporter quelque relique, des cheveux, des morceaux du vêtement, ou tout au moins faire toucher son chapelet à ces restes.

Le chanoine Anglésio était d'avis de placer le corps sous l'autel vénéré de S. Vincent de Paul : le mandataire de l'Archevêché s'y opposa, attendu que le défunt lui avait dit à lui-même qu'il serait enterré dans la petite pièce située au-dessous de l'Autel de la *Vierge du Rosaire*, la tête sous les pieds de Marie. Joseph Copasso affirma à son tour que cette intention lui avait été manifestée par le serviteur de Dieu de la manière la plus expresse; et, donnant un coup de marteau dans le mur, il y montra la place préparée par lui dès le temps de la construction. Il n'y avait plus à répliquer, et les vénérables dépouilles furent déposées en cet endroit.

Ce fut donc le 3 mai, fête de la Découverte de la sainte Croix, et presque à la même heure qu'il était né, cinquante-six ans auparavant, que le saint homme entra dans sa dernière demeure ici-bas.

Voici l'épitaphe qui fut gravée sur la pierre:

CANON. EQ. JOSEPHUS COTTOLENGO,
S. Vincentii à Paulo æmulator studiosissimus,
Parvæ hujus Domûs fundator
ANNO MDCCCXXXI;
Divinæ Providentiæ mirandum perpetuumque
Testimonium et Minister :
QUONIAM DOMINUS SINGULARITER IN SPE IPSUM CONSTITUERAT,
QUI IN SOLA FIDE VIVEBAT FILII DEI,
ET CHARITAS CHRISTI URGEBAT
COR ILLIUS VERÈ SACERDOTIS, QUOCUM AB INFANTIA CREVERAT

Misericordiam ità intellexit super egenum et pauperem,
ut ad omnes fermè ejus necessitates sublevandas
manum suam extenderit.
Fratrum amator, inopum pater, vir misericordiæ
meritò vocatus; cujus nomen semper benedicetur.

REDDAT ILLI DEUS TOT OPERUM ET LABORUM MERCEDEM
QUAM CONSTANTER TULIT IN DOMINO
Gaudendo seminavit in beneedictionibus :
Beneeditionibus repleatur ;
Inter sanctos respiret.

SIC PRO FILIIS EXORET, UT, EODEM ET IPSI SPIRITU VIVENTES,
SECUM ALIQUANDÒ DE EJUS CONSOLATIONE CONGAUDEANT.

Natus Braydæ die III Maii anno MDCCLXXXVI,
Obiit Cherii die XXX Aprilis MDCCCXLII;
Posterâ die translatus.

Hìc, ut optaverat, sub arâ Deiparæ,
quam filialiter semper coluit,
In pace in idipsum dormit et requiescit,
INTER FILIOS PATER. [1]

L'admirable serviteur de DIEU n'était point descendu tout entier dans la tombe. Comme ces montagnes qu'environnent les nuages à leur base et dont la cîme est inondée de lumière, la renommée de tant de vertu, de cette charité évangélique et infatigable, formait un rayonnement autour de son nom et le faisait saluer du titre de *saint* par la multitude.

(1) « *Ici a été enseveli le Chanoine* JOSEPH COTTOLENGO, émule ardent de S. Vincent de Paul, fondateur de ce Petit-Asile en 1832, témoin constant et ministre admirable de la divine Providence.

» Le Seigneur l'avait établi particulièrement dans l'espérance, alors qu'il vivait dans l'unique foi du Fils de DIEU et que la charité de JÉSUS-CHRIST pressait le cœur du vrai prêtre. La charité avait grandi avec lui dès l'enfance. Sa bonté était si grande envers le malheureux et l'indigent, qu'il étendit sa main vers toutes leurs nécessités, à peu près sans exception.

» Dévoué à ses frères, père des pauvres, *homme de miséricorde* ainsi qu'il a été appelé, son nom sera éternellement béni.

» Que le Seigneur lui donne la récompense de tant d'œuvres et de tant de travaux qu'il entreprit avec une sainte joie.

» Il a semé la bénédiction : qu'il soit rempli de bénediction ; qu'il vive couronné parmi les saints.

» Qu'il daigne aussi prier pour ses fils afin que, vivant dans le même esprit, ils se réjouissent un jour avec lui du même bonheur.

» *Né à Brà le 3 mai 1786, mort à Chiéri le 30 avril 1842, enseveli ici le surlendemain.*

» Il a été placé, suivant son désir, sous l'autel de la Mère de Dieu, pour qui il eut toute sa vie un filial amour.

» *Il y repose en paix : le père au milieu de ses enfants.* »

Le souverain-pontife Grégoire XVI, apprenant cette mort, en exprima sa douleur. Recevant en audience Mgr Ghilardi, évêque de Mondovi, accompagné du frère de Cottolengo le P. Albert, il leur dit : « J'apprends qu'à Turin est mort un saint ». On se souvient que le roi Charles-Albert ne l'appelait pas autrement.

On avait de lui la même opinion à l'Archevêché et dans tous les diocèses du Piémont, on peut dire du monde entier. De Russie, de Pologne, d'Amérique, arrivèrent des lettres demandant que cette belle vie fût écrite et publiée, pour l'édification des fidèles et la gloire de l'Eglise.

Les moindres objets qui lui avaient appartenu, ou qu'il avait simplement touchés, devinrent autant de reliques aux mains des détenteurs. Don Anglésio se vit obligé de modérer cet empressement, dans la crainte qu'un culte populaire ne devançât les décisions de l'Eglise. Il préféra distribuer des portraits gravés et des photographies du serviteur de DIEU, dont il fallut tirer coup sur coup douze éditions. Des manuscrits et autres objets il composa un véritable trésor pour le Petit-Asile.

Les feuilles publiques retentirent des éloges du défunt. Nous ne citerons que l'article de la *Gazette Piémontaise*, en date du 7 mai :

« DIEU parfois, dans ses secrets conseils, fait participer quelques âmes privilégiées à ce torrent d'amour » dont il est lui-même l'inépuisable source, et les envoie sur la terre pour entretenir vivante la sainte » flamme de la charité allumée par son divin Fils, » alimentée de son précieux sang. Semblables aux fleuves mystérieux dont on ignore l'origine, et qui cou-

» rent au milieu du désert pour le rafraîchir, ces âmes
» ne sont connues du monde que par leurs bienfaits, et
» marquent leur passage dans la vie en faisant naître
» ici et là quelques fleurs pour le bien des hommes,
» qui sans elles ne rencontreraient dans leur pèlerinage
» qu'épines et ronces. Lorsqu'elles ont consolé les affli-
» gés, vêtu ceux qui étaient nus, guéri les malades,
» recueilli les abandonnés, versé le baume de la conso-
» lation sur les cœurs blessés, alors Dieu les rappelle
» à lui. La terre constate leur passage aux traces qu'el-
» les ont laissées, ainsi que l'Ecriture nous le dit des
» patriarches, reconnaissant, à des traînées de lumière,
» que le Seigneur les avait visités par ses anges. —
» L'une de ces âmes admirables a été celle du chanoine
» *Joseph Cottolengo.*

» Ne nous demandez pas les détails de cette vie. Elle
» fut la même à son aurore, la même à son couchant :
» calme, sereine, laborieuse ; ce fut une journée d'amour.
» Le feu de la charité couva longuement dans ce cœur
» dévoué, comme un de ces brasiers souterrains que
» le temps prépare pour les jeter un jour en volcans.
» Lorsque l'heure de faire éruption fut venue, la Pro-
» vidence en disposa l'occasion. »

L'écrivain raconte ici l'origine et le développement du Petit-Asile, et continue :

« Les visiteurs étrangers, comme ceux du royaume,
» attirés par la réputation de cet établissement, étonnés
» de tout ce qu'ils y voyaient, demandaient, et avec
» eux on demandera toujours, où un pauvre prêtre a
» trouvé à la fois le courage et les moyens de consti-
» tuer cette œuvre immense. Cela, c'est le secret de
» Dieu, le secret de son ministre. C'est un miracle de
» la Providence, qui veut maintenir sur la terre le

» divin flambeau de la charité, malgré les passions et
» le froid égoïsme des hommes. C'est la bonté du Cré-
» ateur, qui aime à sculpter une image d'elle-même
» dans l'une de ses créatures.

» La vertu évangélique de Cottolengo agissait, pen-
» dant que la prétendue philosophie du siècle raison-
» nait : et voici que le siècle lui-même admire, aime et
» loue le pauvre prêtre. »

L'article continue sur plusieurs colonnes, manifestant avec entraînement le sentiment public, c'est-à-dire l'enthousiasme et la vénération pour l'homme qui avait tant fait au nom de Dieu.

On résolut de lui élever, par souscription, un monument en marbre, le premier sans doute qui ait été consacré à un simple citoyen dans la ville de Turin. Le sculpteur Brunéri en fut chargé. Dans la composition à laquelle il s'arrêta, le serviteur de Dieu apparaît accueillant un vieillard infirme et lui montrant du doigt le ciel. L'inauguration eut lieu le 30 octobre 1847, au milieu d'un immense concours, et en présence des principaux personnages de l'Etat.

De plus, la Municipalité donna le nom de Cottolengo à la rue qui mène au Petit-Asile. Il n'y avait encore que trois exemples de cet honneur accordé à des citoyens, dans toute la capitale. [1]

Le nom de *Cottolengo* est resté cher à la population. Lorsque, après la mort du saint homme, on obtint la permission de quêter en faveur de son œuvre aux portes des églises, l'indication du *Petit-Asile* attirait médiocrement l'attention et les aumômes ; les quêteurs eu-

(1) Ce sont les rues *Mascara*, *Bellezia* et *Bogino*.

rent l'idée de demander *pour l'Hôpital Cottolengo*, et le résultat fut tout différent.

Le pape Pie IX, en 1854, recevant le chanoine Anglésio, lui dit pour première parole : « Vous êtes le successeur d'un saint ! » Il nous sera permis ici d'employer le mot de S. Thomas au sujet de S. Bonaventure : « Laissons un saint parler d'un autre saint ».



CHAPITRE X[e].

L'intercession du Vénérable.

Dieu, de qui l'amour infini pour les hommes se glorifie dans ses serviteurs et se plaît à les exalter en présence des peuples, a daigné exaucer très-souvent les prières des affligés et des malades qui lui ont été adressées au nom de Joseph Cottolengo, son ministre fidèle.

On commença dès-lors de venir au tombeau du Vénérable, et ces pèlerinages de la piété et de la confiance ont continué depuis. Si le supérieur du Petit-Asile ne s'y fût opposé par respect pour les sages décrets de l'Eglise, les *ex-voto* et les cierges allumés rempliraient l'enceinte, à la suite des innombrables grâces qui s'y obtiennent journellement. — Nous en rapporterons quelques-unes.

Peu de jours après la mort du saint homme, la sœur Marcelline fut tout à coup en proie à des douleurs d'estomac et à des vomissements très-graves. Aucun remède n'y pouvait. Elle eut la pensée d'une neuvaine au tombeau de son bon père, et à peine était-elle achevée que la guérison se trouva parfaite. Mais un scrupule lui vint bientôt : elle avait omis de demander la grâce au cas seulement où elle serait utile à son âme. Elle retourne donc au tombeau, exprime cette réserve, et redemande ses souffrances si elles peuvent contribuer à

la rendre plus agréable à DIEU: elle est à l'instant reprise de son mal, qui dura plusieurs années.

La sœur Cyriaque s'était, dans une chute, dangereusement blessée à l'œil gauche, et était menacée de le perdre. Don Anglésio l'engagea à recourir à l'intercession du Père, en appliquant sur l'organe malade quelque chose qui lui eût appartenu, et en récitant un *Pater* et un *Salve Regina*. Il lui remit un morceau de papier brouillard que Cottolengo portait ordinairement sur lui. Les douleurs s'apaisèrent immédiatement, et au bout de peu de jours non seulement le mal avait disparu, mais il n'avait laissé aucune trace.

Les sœurs Olympe et Honorée furent guéries, de la même manière, de plaies qui leur interdisaient toute occupation sérieuse.

En 1843, le prêtre Jean-Baptiste Magliano, résidant au Petit-Asile, fut pris d'une sciatique qui lui causait d'horribles douleurs. Il y avait plus de trente jours qu'il gisait dans son lit, incapable de se mouvoir. Toutes les médications ayant échoué, on allait essayer une opération, lorsque la sœur qui le gardait l'engagea à s'adresser avec confiance au serviteur de DIEU. Il le fit, et dit avec simplicité: « Mon Père, si vous êtes en paradis, obtenez-moi de DIEU la grâce d'être guéri! » Il s'endort, se réveille au bout d'un demi-heure, n'éprouve plus de souffrance, se lève incontinent et rentre dans la communauté, ébahie de cette merveille. Ce Magliano est celui que nous avons vu essayer de se faire capucin, et à qui le saint homme avait dit: « Vous n'y resterez pas ».

C'est ainsi que fut encore guérie la sœur Boniface, à Crescentino, d'un mal aux yeux qui déjà avait éteint l'un des deux. Elle se fit des compresses d'une eau

dans laquelle elle avait baigné le cordonnet attaché à la montre de Cottolengo. Cette religieuse dépassa soixante-dix ans, et eut toujours une vue excellente.

Une autre guérison, non moins frappante, eut lieu en faveur du marquis Thomas Cattanéo de Gênes, septuagénaire.

A l'Asile même, il semblait que le pouvoir du serviteur de DIEU s'exercait avec prédilection en faveur des épileptiques, pour qui il avait eu tant de compassion pendant sa vie. Plusieurs furent délivrés après l'avoir invoqué.

En 1867, à Travès, Julie Piéretti souffrait depuis deux mois d'une hémorrhagie qui l'avait réduite à une extrême faiblesse ; le 11 juin, les choses étaient arrivées à la menacer d'une mort imminente. Le curé de la paroisse jugea qu'elle n'en avait plus que pour quelques heures. Il mit entre les mains de la malade le portrait du serviteur de DIEU, et dit intérieurement : — « Serviteur de DIEU Joseph Cottolengo, obtenez la guérison de cette fille : je vous promets, en retour, d'aller à Turin le plus tôt que je le pourrai, et de déclarer la grâce reçue par votre intercession. » Il récita ensuite quelques prières avec la malade. Puis, lui présentant le portrait, il ajouta : « Ayez bon espoir : DIEU vous exaucera par l'intercession de son serviteur que nous avons invoqué. » — Julie reprit courage, s'endormit et passa une nuit très-tranquille. Le lendemain, elle se leva, se rendit à l'église, se confessa et communia : elle était absolument guérie.

Depuis la mort du Père, le Petit-Asile avait recueilli un jeune militaire, licencié du service à cause d'une maladie de poitrine avancée. Ce bon soldat témoignait

une tendre dévotion pour le serviteur de DIEU, et le priait souvent de lui obtenir la guérison afin qu'il pût entrer dans les saints ordres et faire du bien aux âmes. Cette guérison était humainement impossible, suivant le docteur Granetti, qui aimait le jeune homme pour ses excellentes qualités. Les prières du malade suppléèrent à l'impuissance des remèdes. Il recouvra la santé contre tout espoir, revêtit l'habit ecclésiastique, fut ordonné prêtre, se fit missionnaire en Cochinchine, et revint mourir au Petit-Asile. Il s'appelait Louis Sarotti, et était de la ville de Coni.

En novembre 1862, le P. Albert était venu passer quelques jours au Valdocco pour recueillir les pièces nécessaires au procès de béatification de son frère. Une nuit, il est subitement réveillé par une forte douleur au genou gauche, accompagnée de fièvre et de battements de cœur. Il eut grande peine à se lever, et à la sainte Messe il lui fut impossible de se retourner pour la dernière bénédiction, de même qu'il n'avait pu une seule fois fléchir le genou. De retour à la sacristie, le mal était exaspéré et devenait terrible. Se souvenant du motif qui l'avait amené dans la maison, il s'adresse alors au cher défunt, et lui dit : — « Mon bien-aimé Joseph, vous savez mieux que moi pour quelle cause je suis ici ; en fin de compte, c'est pour vous que je travaille : eh bien, si vous êtes au ciel, il vous serait aisé de m'aider un peu ! » Il récite quelques prières, et continue son action de grâces. Celle-ci finie, il essaie de se lever du fauteuil où il avait dû s'étendre. Or, il était complètement guéri du genou, de la fièvre, des battements de cœur.

Nous trouvons encore, en 1863, le samedi-saint 5

avril, une enfant de cinq ans, Thérèse Buffa, guérie subitement par un portrait de Cottolengo qu'on avait placé sur son lit.

La même année, se trouvait à Nice, au mois de mars, la comtesse Dsyanziska, polonaise, malade d'un crachement de sang jugé mortel. Son médecin consultant, qui était Granetti, l'engagea à se recommander à Cottolengo, et à faire le vœu de se rendre, le jour de S. Joseph, au sanctuaire de N.-D. de Laghetto, à quatre lieues de la ville. A la suite d'une neuvaine, la santé lui était rendue.

Dans les premiers jours de novembre 1856, le supérieur du Petit-Asile, Don Louis Anglésio, se trouva très-sérieusement malade. En peu de temps il était venu à toute extrémité, on n'attendait que son dernier soupir. Dans la chambre du moribond étaient réunies une quinzaine de personnes, entre autres l'évêque de Mondovì et le chanoine Galetti, tous persuadés que c'était la fin du vertueux prêtre. Seule, une lavandière de la maison, estimée pour sa piété, et qui s'appelait Catherine, espérait la guérison et n'hésitait point à l'annoncer. Elle raconta à l'un des ecclésiastiques que, étant ce jour-là même en adoration devant le Saint-Sacrement, il lui sembla entrer en ravissement, et que, transportée au ciel, elle voyait S. Vincent de Paul, S. Louis de Gonzague, la vierge-martyre Ste Hélène, et avec eux le serviteur de Dieu, unis pour obtenir de l'intercession de la divine Vierge la guérison d'Anglésio. Marie, toute bienveillante, répondait que cela devait se faire par le moyen de son serviteur Cottolengo. « Prenez donc un objet ayant appartenu au saint homme, ajouta cette fille ; appliquez-le au malade, et certainement il guérira. »

L'ecclésiastique vint raconter tout cela dans la chambre du moribond. L'un des assistants n'en tenait compte, et disait : « Vous voyez bien qu'il est à son dernier souffle ! » Néanmoins le prêtre saisit à la muraille un portrait du serviteur de DIEU et le donne à l'évêque, en le priant de s'en servir pour bénir Anglésio. Le prélat accepte, lève les yeux au ciel et bénit en disant : — « Seigneur, si vous voulez glorifier votre serviteur le chanoine Joseph Cottolengo, nous vous en prions ». On se met à genoux, et tous récitent un *Pater*, *Ave* et *Gloria*.

Dès cet instant, la maladie subit un arrêt. Le lendemain, à 11 h. du matin, le malade ouvrit les yeux en souriant, et reconnut chacun de ceux qui étaient présents. Au bout de deux heures, il avait recouvré toute sa connaissance ; un jour après, il était en pleine convalescence. En témoignage de gratitude, il dédia à S. Joseph, patron de Cottolengo, le couvent des Thaïdines.



CHAPITRE XI[e]

Bienfaits spirituels. — Apparitions.

En fondant le Petit-Asile, en l'ouvrant à toute indigence, à toute souffrance, le serviteur de Dieu n'envisageait pas seulement le soulagement corporel, mais beaucoup plus la guérison et la santé des âmes.

Vivant, Dieu se servit de lui pour opérer des conversions magnifiques : des âmes plongées depuis des années dans l'égarement ou la corruption trouvèrent en sa charité et en celle de ses coopérateurs la voie du retour, la voie du pardon, la voie du ciel perdu ; la maison qui les avait accueillies devint pour elles le tabernacle de la grâce et de la sanctification. Après avoir quitté cette terre, le saint prêtre fit sentir encore son action sur les cœurs. — Nous en citerons deux exemples, entre plusieurs autres dont le souvenir a été conservé.

En 1863, par une lettre du 2 janvier, la questure de Turin demandait l'admission d'une femme juive âgée de soixante ans, Sarah Piscarolo. Le supérieur la reçut, et dit à la sœur infirmière de la confier aux soins spirituels du prêtre don Basso. Le soir même, celui-ci vint la visiter, et s'aperçut de la préoccupation de la malade de lui cacher qu'elle n'était pas catholique. Il s'informa s'il lui agréerait de le voir de temps en temps, à quoi elle répondit d'une manière évasive : ce dont il profita

pour l'entretenir en plusieurs occasions. Il priait et faisait prier, en se recommandant à l'intercession de Cottolengo. Ayant abordé la question du baptême, il lui fut répondu par la malade : « Pour ce qui est de maintenant, non ».

Les choses en restèrent à ce point pendant neuf jours, et alors la maladie avait fait assez de progrès pour faire redouter une issue fatale et prochaine. Le bon prêtre resta, cette fois deux heures pour instruire Sarah, qui paraissait en meilleure disposition, mais semblait plutôt subir une nécessité que désirer le saint baptême. L'Eglise, en ce cas, interdit d'aller plus avant, la foi étant essentiellement œuvre de liberté et d'adhésion sincère.

Le ministre de Dieu, retiré dans sa chambre, gémissait de cet endurcissement, lorsque, en faisant sa prière du soir, il se sentit inspiré de remettre plus directement cette conversion entre les mains du saint fondateur. — « O Père, dit-il, si vous êtes au ciel, et je le crois fermement, si le procès de vos vertus héroïques, qui va commencer dans quelques jours, doit procurer la gloire de Dieu, donnez-nous un signe. Celui que je vous demande est de convertir cette âme auprès de laquelle je suis envoyé. Faites en sorte que ce ne soit plus moi qui me présente à elle, mais vous-même ; faites-moi appeler, et commandez-moi de la baptiser. » Il récitait ensuite, à cette intention, un *Pater-Ave-Gloria*.

La malade fut, pendant ce temps, rudement tourmentée par une vision qui ne lui laissait pas de repos, et lui faisait demander une lumière auprès d'elle pendant la nuit : c'était une bête horrible qui assiégeait son lit et essayait de l'étouffer. Peu après, elle appela d'elle-même par trois fois le prêtre, et supplia pour obtenir la grâce du baptême, qui lui fut enfin administré ; et

elle reçut aussi la confirmation des mains de Mgr Ghilardi. La communauté israélite s'émut ; un rabbin, accompagné d'un officier de justice, vint faire auprès d'elle une enquête: elle déclara à plusieurs reprises qu'elle avait agi en toute connaissance de cause, en toute liberté. Elle mourut dans ces sentiments.

Trois ans après, en 1866, on reçut aussi, à l'Asile, Frédéric Szehemary, natif de Presbourg, qui, officier dans l'armée Autrichienne, avait cependant pris part aux mouvements de 1849, dans la brigade piémontaise des chasseurs des Alpes. C'était un homme instruit, de grande probité et de cœur droit. Il entra en relations avec les ecclésiastiques de la maison, et spécialement avec don Louis Sarotti, à qui il demanda des livres de controverse religieuse. Il était protestant, de la secte dite *évangélique*.

Ces lectures, ces conversations, tardèrent peu à l'éclairer, et dans un écrit il demanda d'être reçu dans l'église catholique. Puis, par un renversement d'idées inattendu, il se fit rendre la lettre, la déchira, et ne voulut plus entendre parler d'abjuration. Sa maladie progressant, il devint triste, difficile, se plaignant toujours de tout. Le prêtre don Dominique Basso, se rappelant le fait de la Juive, prit une image de Cottolengo et fit cette prière : — « Vous savez, Père, que ce protestant est très malade, qu'il peut mourir cette nuit ; vous savez que c'est une intelligence cultivée, un homme de cœur, admirant beaucoup votre œuvre Eh bien, je vous en supplie, ne le laissez pas expirer ainsi dans votre propre maison ! Obtenez de Dieu une grâce de conversion, comme déjà vous l'avez fait pour une autre. Je vais aller ce soir, en votre nom, lui donner la sainte bénédiction. *Pater*, *Ave*, *Gloria* ».

Il se présente, en effet, sur les dix heures de nuit, et après quelques paroles d'intérêt pour les souffrances du malade, il offre de le bénir. — « Dans quel but cette bénédiction? demande celui-ci. — Pour obtenir de Dieu, par l'intercession de son serviteur Joseph Cottolengo, tout ce qui sera le meilleur pour votre âme et pour votre corps. — Jusque-là il n'y a rien à dire », reprend le militaire. Et il reçoit froidement la bénédiction, en faisant néanmoins le signe de la croix.

Avant de s'éloigner, le prêtre l'invita à disposer de lui à toute heure et sans crainte. Le lendemain, au sortir de la Messe, on vient le chercher. La malade lui dit : « Je me remets entièrement en vos mains, et je suis prêt à faire tout ce que vous me direz. » L'abjuration eut donc lieu. Le converti manifestait sa grande joie, et disait aux soldats ses compagnons, qui venaient le visiter, le bonheur qu'il avait ressenti surtout de sa confession et de l'absolution reçue.

Le troisième jour, il dicta son testament, et, comme gage de reconnaissance, légua au Petit-Asile une somme de cinq cents francs. Il demanda lui même la Confirmation, le saint Viatique, l'Extrême-Onction, et s'endormit dans la paix du Seigneur.

Le saint homme apparut aussi à plusieurs personnes qui l'invoquaient. Ce sont des faits à noter à côté des précédents.

En 1843, un militaire tombe dans le canal voisin de l'Asile, à un endroit profond, et, se voyant près de périr, invoque avec foi Cottolengo, dont la réputation de sainteté était venue jusqu'à lui. A l'instant, le vénérable lui apparaît, le saisit par le bras et le remet sur la rive.

La sœur Euphrasie, quelque temps après la mort du

Père, se trouvait dans une grande peine, soit parce que la direction de l'Asile avait subi des modifications qu'elle ne jugeait pas conformes à l'esprit de l'institution première, soit parce qu'elle ne pouvait se faire comprendre de son confesseur. Elle en était à penser au départ et à rentrer dans le monde. Le souvenir lui revint alors d'une parole que lui avait dite naguère Cottolengo: « Quant à vous, veillez à vous attacher fortement aux branches ». Elle se recommande à lui avec ferveur. Une nuit que, assise sur son lit, elle agitait ces pensées, le serviteur de Dieu se fait voir à elle, lui adresse quelques mots en réponse à ses plaintes, et disparaît la laissant dans un calme qui dura jusqu'à la fin de sa vie.

A Cavoretto, au couvent des Carmélites, la sœur Félicité éprouvait de la peine de quelques adoucissements apportés à la règle. Une après-midi, étant dans sa chambre, elle voit venir à elle le Père couvert d'un long manteau noir, au-dessous duquel s'en apercevait un autre tout doré, et sous celui-ci une tunique blanche comme la neige; des rayons de lumière s'échappaient de sa tête, de ses yeux et de ses pieds. La sœur, émerveillée et en même temps effrayée, voulait se jeter à genoux devant lui; mais il l'en empêcha, et l'engagea à persévérer dans sa vocation, et à continuer de vivre dans la stricte observance. — Il lui apparut une seconde fois, en une autre circonstance, pour le même objet.

Plusieurs fois il se fit voir à des Vincentines afin de les encourager, de les consoler, ou d'éclairer leurs doutes. La sœur Geneviève, abbesse des Carmélites de Cavoretto, fut de celles-là. D'autres fois ce fut pour les guérir de leurs maladies.

A Coni, sœur Marie-Joseph souffrait à la fois dans son

âme et dans son corps. Le Père se montre à elle, et, l'appelant par son nom, l'avertit de prendre courage, qu'elle sera bientôt délivrée. Et, en effet, la vision disparut, elle était doublement guérie.

Au Petit-Asile, la sœur Albertine, mourante, avait des vomissements qui empêchaient de lui administrer le saint Viatique, et elle en ressentait plus de peine que de tout le reste. Au milieu de la nuit, le serviteur de Dieu lui apparaît et lui demande le sujet de son chagrin. Elle l'explique. — « Eh bien, reprend le Père, désirez-vous que je vous apporte moi-même l'Eucharistie ? — Oh oui ! » repond-elle toute émue. Un instant après, il revient, suivi de trente-cinq ou quarante Vincentines défuntes qui portaient des cierges, et qu'elle reconnut toutes, et il lui administra la divine Communion. Puis les sœurs saluèrent d'une inclination de tête la malade, et tout s'évanouit.

Sœur Charité, réduite à toute extrémité, ne pouvait plus rien prendre et s'en allait mourant, lorsque, à un moment inattendu, elle demande à manger, et raconte que, pendant ses dernières douleurs, le Père est apparu auprès de son lit, lui a dit qu'elle ne mourrait pas encore et l'a guérie. Le mal tarda peu à cesser entièrement ; elle reprit en bonne santé ses anciennes occupations.

Une autre sœur de l'Asile, Perpétue, avait fait du haut de l'escalier une chute bien terrible qui l'avait toute meurtrie. Elle resta le jour entier assise sur une chaise et souffrant beaucoup. Le soir, on vient l'avertir qu'elle est marquée pour passer la nuit auprès des malades. Elle en était vraiment incapable ; et cependant on insista parceque l'ordre avait été donné par le supérieur, absent pour le moment. Elle se résigne donc, et se rend à la salle indiquée. C'était un acte d'obéissance dont le Seigneur

daigna la récompenser. Se sentant plus fatiguée à mesure que la nuit avançait, elle s'adressa au serviteur de DIEU, dont elle apercevait le portrait appendu à la muraille: — « O Père, lui dit-elle, vous voyez que je ne suis point en état de prêter assistance à vos malades : daignez prendre vous-même soin d'eux. Vous le pouvez bien, si vous le voulez. » Assise de nouveau, elle cherchait un repos qu'elle ne trouvait point. Tout à coup une voix se fait entendre assez près d'elle : « Levez-vous ! que faites-vous là ? » Sœur Perpétue cherche des yeux qui peut parler ainsi, et ne découvre personne. Quelques minutes après, la même voix recommence, mais plus forte, disant la même chose. Mais se lever elle ne le pouvait. Troisième injonction : « Courage ! levez-vous ; n'hésitez pas ! » Elle essaie alors, et, avec un extrême étonnement, constate que ses plaies sont fermées, qu'elle a retrouvé ses forces, qu'elle est parfaitement guérie.

En mars 1866, c'est la postulante Télesphore, qui, après une neuvaine au Vénérable, est aussi délivrée d'une maladie mortelle. Pleinement éveillée, en libre possesion de ses sens, elle voit apparaître auprès de son lit un prêtre vêtu comme les ecclésiastiques du Petit-Asile. Elle croit d'abord que c'est l'un d'eux ; mais, en regardant attentivement, elle s'aperçoit qu'elle s'est trompée, et commence à avoir peur. L'apparition lui dit : « Je suis votre père Cottolengo, que vous priez dans cette neuvaine. Je vous suis envoyé pour que vous avertissiez votre supérieure sœur Ambroise qu'elle doit mourir dans deux ans : quelle se prépare donc. » La vision disparaît La malade n'était pas encore guérie à ce moment, elle allait même plus mal. Le lendemain, jour anniversaire de la mort du vénérable, elle entend la même voix : — « Vous avez eu en moi confiance : levez-vous, vous êtes guérie. » Elle l'était effectivement.

Don Jean Vola, docteur en théologie, prêtre d'un vie exemplaire, était au nombre des collaborateurs les plus assidus de l'Asile pour les besoins spirituels de ses habitants. Riche, et généreux envers les pauvres, il s'était entendu dire mainte fois par Cottolengo vivant : « Et cette belle maison que vous possédez dans Turin, quand est-ce donc que nous la vendons afin d'en apporter le prix aux pieds des malheureux? » Il n'en avait pas moins gardé sa maison. Les instances du Père ayant été réitérées, le docteur, qui les redoutait, cessa de paraître au Valdocco. La mort de Cottolengo lui fut un coup terrible. Sans cesse il entendait retentir à son oreille : « Vendez la maison ! » Il s'y détermina afin, et remit à don Anglésio, immédiatement, les 60.000 livres qu'il en avait retirées, et qui servirent à payer une bonne partie des dettes qui pesaient sur l'établissement.



CHAPITRE XIIe

Cottolengo déclaré vénérable.

En pénétrant dans le ciel, que d'âmes sauvées par son zèle y rencontra le saint homme ! Malades recueillis, vieillards abrités, jeunes gens instruits des vérités chrétiennes, religieuses sanctifiées dans la retraite et la charité, maîtresses de la jeunesse dispersées dans les villages : quelle couronne pour l'apôtre de Turin !

Toutes les misères, tous les besoins, toutes les souffrances, continuaient d'accourir au Valdocco. On savait bien que l'admirable fondateur n'y était plus, mais on s'agenouillait à son tombeau, et la consolation en sortait comme miraculeusement. *Defunctus adhùc loquebatur*. Bien des guérisons de l'âme et des guérisons du corps. A l'opposé du reste des hommes, c'est quand ils sont morts que les saints se font puissants.

Le maintien du Petit-Asile sans appui humain, sans possession d'aucune sorte, n'est-il pas, lui seul, un prodige inexplicable pour d'autres que pour des chrétiens ? Ses trois mille habitants sont toujours, depuis quarante années, nourris par la divine Providence, à qui les confia leur protecteur. Ils ont même été sauvés, contre toute espérance, de l'épouvantable catastrophe du 26 avril 1857, lrosque sauta la poudrière du faubourg Dora, éloignée de l'Asile de quelques pas seulement. Tout devait, humainement, périr. Mais

sur cette maison bénie, sur ces malades, sur ces religieuses, s'étendit une main puissante qui les sauva tous. La manière inexplicable dont se fit cette préservation l'a fait appeler par la voix publique « le groupe des merveilles ».

Il convenait, et c'était le désir général, qu'un procès canonique eût lieu, tel qu'il se fait pour les bienheureux dans la sainte Eglise, sur la vie, les œuvres, les vertus, les miracles, du grand serviteur de Dieu. Seule, l'Eglise a le droit de prononcer en ces matières, et de justifier ou d'exclure la confiance religieuse des peuples. Ici, cette confiance était entière. Les simples, et parmi eux la bonne Thérèse, sœur de Cottolengo, s'étonnaient même qu'on y mît tant de formalités. « La chose, disaient-ils, va de soi : Cottolengo est évidemment un saint ! » — « Si celui-ci n'en est pas un, qui le sera jamais ? » écrivait de son côté le recteur de la congrégation du *Corpus-Domini*.

L'abbé Costamagna, qui avait tout vu de près et assisté Cottolengo dans ses œuvres, écrivait aussi : — « Depuis qu'on a ouvert le procès canonique, il s'est » manifesté universellement, à Turin et au-dehors, » une grande satisfaction, par l'espérance de voir » élever sur les autels le serviteur de Dieu. On est » impatient de le voir terminer. La voix publique pro- » clame que, à défaut d'autres miracles, celui de l'exis- » tence du Petit-Asile en est un perpétuel. »

Don Anglésio déclarait sous serment : — « Je dois dire » que c'était non-seulement ma persuasion, mais celle » de tous ceux qui ont connu le serviteur de Dieu, » qu'il était entré dans la gloire du paradis. C'est, en » particulier, une conviction générale dans le Petit-Asile, » où on le considère comme un saint. »

De pareilles démonstrations venaient d'ailleurs aussi. Les cardinaux Corsi et De Angelis, les évêques du Piémont, grand nombre de curés, de chanoines et de prêtres de de tout ordre, étaient surpris que l'instruction canonique ne fût pas faite encore.

Lors donc que le nouveau directeur songea à donner satisfaction à tous ces vœux, il y fut encouragé par le cardinal Gaudé, les archevêques de Turin, de Verceil et de Gênes, les évêques de Casal, de Bobbio, de Pignerol, de Saluces, d'Asti. Le 16 janvier 1863, fut donc solennellement tenue, dans l'église du Petit-Asile, la première session du procès canonique appelé *de l'Ordinaire,* c'est-à-dire fait par les soins de l'évêque du lieu. — Il y avait juste trente ans depuis la fondation de l'établissement, alors que tout le mobilier du saint fondateur avait été transporté dans une petite charrette à bras...

Trois évêques, outre les juges nommés par l'Archevêché, assistaient à la séance : NN. SS. Ghilardi de Mondovì, Rénaldi de Pignerol, Balma de Ptolémaïde (depuis archevêque de Cagliari).

Dans un éloquent discours, l'évêque de Mondovì assura que cette belle cause aboutirait, pour la gloire de la divine Providence ; quelle tournerait à celle de la religion, comme aux intérêts de l'Eglise et de la société.

Ce fut dans Turin une joie unanime quand on apprit que le Souverain-Pontife lui-même encourageait ces travaux. Sa Sainteté, par une lettre du 22 janvier, écrite tout entière de sa propre main, disait à Mgr Ghilardi :

« Très-cher Monseigneur l'Evêque de Mondovì,

» Je lisais, il n'y a qu'un instant, la relation du com-

» mencement du procès canonique pour la cause du bon
» serviteur de Dieu le Chanoine Cottolengo, dont le nom
» rappelle aussitôt ce sujet si beau et qui est l'honneur
» de l'Eglise Catholique, *les miracles de la charité chré-*
» *tienne*. Vous faisiez partie vous-même de la cérémonie
» qui a eu lieu en cette circonstance.

» Tout cela m'a procuré au cœur une véritable con-
» solation, en m'amenant à réfléchir comment Dieu,
» qui permet d'un côté, dans le misérable temps où
» nous vivons, le dépouillement de l'Eglise des biens
» que la charité chrétienne avait amassés pour doter
» les asiles sacrés, les maisons de prière, les établis-
» sements de piété et les écoles de perfection, de l'au-
» tre fait souffler son esprit pour tant d'œuvres d'édi-
» fication, d'instruction, de soulagement des malades,
» des abandonnés, des infirmes, etc.

» D'une part donc, l'ennemi de tout bien parcourant
» la terre afin de détruire, et d'autre part la divine
» Providence la parcourant aussi afin d'édifier. A la fin,
» celle-ci commandera à l'homme ennemi de s'arrêter,
» lorsque la mesure sera comble.

» Je vous charge de bénir tous ces bons fidèles qui
» travaillent à l'œuvre salutaire. Puissé-je remercier par-
» là, l'un après l'autre, tous ces bons chrétiens qui
» sont les instruments de cette même divine Providence
» en Italie même, et qui cherchent à aider le Vicaire
» de Jésus-Christ afin qu'il puisse continuer de défen-
» dre la dignité souveraine que Jésus-Christ lui-même
» veut être maintenue encore sur la terre ! Ne pouvant
« donner à chacun individuellement cette bénédiction,
» je le puis d'une manière générale, comme je l'ai fait
» et le fais de nouveau.

» Faites part de ces sentiments à ceux que vous

» connaissez, et dites-leur que le Pape est persuadé
» que les ennemis de la Papauté ne sont point en Italie
» aussi nombreux qu'on voudrait le faire croire. Le
» démenti sort des faits, lorsque les Italiens chaque jour
» répètent leurs manifestations publiques en faveur de
» ce Saint-Siège. La violence opprime le plus grand
» nombre, mais la violence disparaîtra à un signe de
» Dieu, à son heure, et alors le grand nombre sera en
» état de confondre les attentats de la violence.

» Je vous bénis de cœur, vous et tout votre diocèse.

» Du Vatican, le 22 janvier 1863.

Pius PP. IX. »

Les témoins juridiquement cités à comparaître furent au nombre de trente-et-un, dont vingt-cinq avaient été longtemps en relations personnelles avec le serviteur de Dieu. Quant à l'examen lui-même, il occupa cinq cent quatre-vingt-six sessions, dont la dernière eut lieu le 12 mars 1873. Le procès avait donc duré dix ans et un peu moins de deux mois.

Les pièces, portées à la sacrée congrégation des Rites, à Rome, furent à leur tour examinées, et la congrégation déclara, à l'unanimité, qu'on pouvait procéder à l'introduction de la cause du serviteur de Dieu *Joseph-Benoît Cottolengo,* avec l'autorisation du Souverain-Pontife.

Sur la relation du cardinal Bilio, préfet de cette congrégation, le pape Pie IX, le 19 juillet 1877, signa de sa main la Commission pour l'introduction de la cause : acte qui par lui-même assurait à Joseph-Benoît Cotto-

lengo le titre de *vénérable*. C'était le jour même où S. François de Sales était proclamé docteur de l'Eglise, grande fête au Petit-Asile.

Le second procès, appelé *procès apostolique*, commença deux ans après.

C'est la cause de la charité, la cause de l'héroïsme, la cause de toutes les vertus, et DIEU est avec elle.

FIN.

DÉCLARATION.

Conformément aux décrets des Souverains-Pontifes, et spécialement à celui du pape Urbain VIII, nous déclarons ne vouloir rien préjuger sur les décisions du Saint-Siège relativement aux *vertus héroïques* et aux *miracles* du vénérable serviteur de Dieu dont nous venons de retracer la vie. Ces mots, quand nous les employons dans notre récit, ne doivent s'entendre qu'au sens toléré par l'Eglise, tant qu'elle n'a pas rendu son infaillible jugement.

Errata.

Un certain nombre de fautes typographiques se sont glissées dans l'impression de ce volume.

Comme nulle part elles n'atteignent le sens, nous ne jugeons pas nécessaire de les rappeler ici en détail pour les corriger. Tout lecteur verra bien que *Nor-douest*, *Diocésanes*, *Tu commence sen avoir* (p. 206), *files* (p. 214), *Domicains*, *Taïdines, Tous droits réservée*, *etc.*, sont mis pour *Nord-Ouest*, *diocésaines, Tu commences à en avoir*, *filles*, *Dominicains*, *Thaïdines*, *Tous droits réservés*, *etc.*

La langue italienne n'ayant point d'*e muet*, nous mettons l'accent, en français, sur les *e* des noms propres de personnes et de lieux, afin que la prononciation vraie en soit maintenue parmi nous.

TABLE.

LIVRE SECOND.

LE PETIT-ASILE DE LA PROVIDENCE.

LIVRE TROISIÈME.

FONDATIONS ET CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES.

LIVRE QUATRIÈME.

VERTUS DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU.

LIVRE CINQUIÈME.

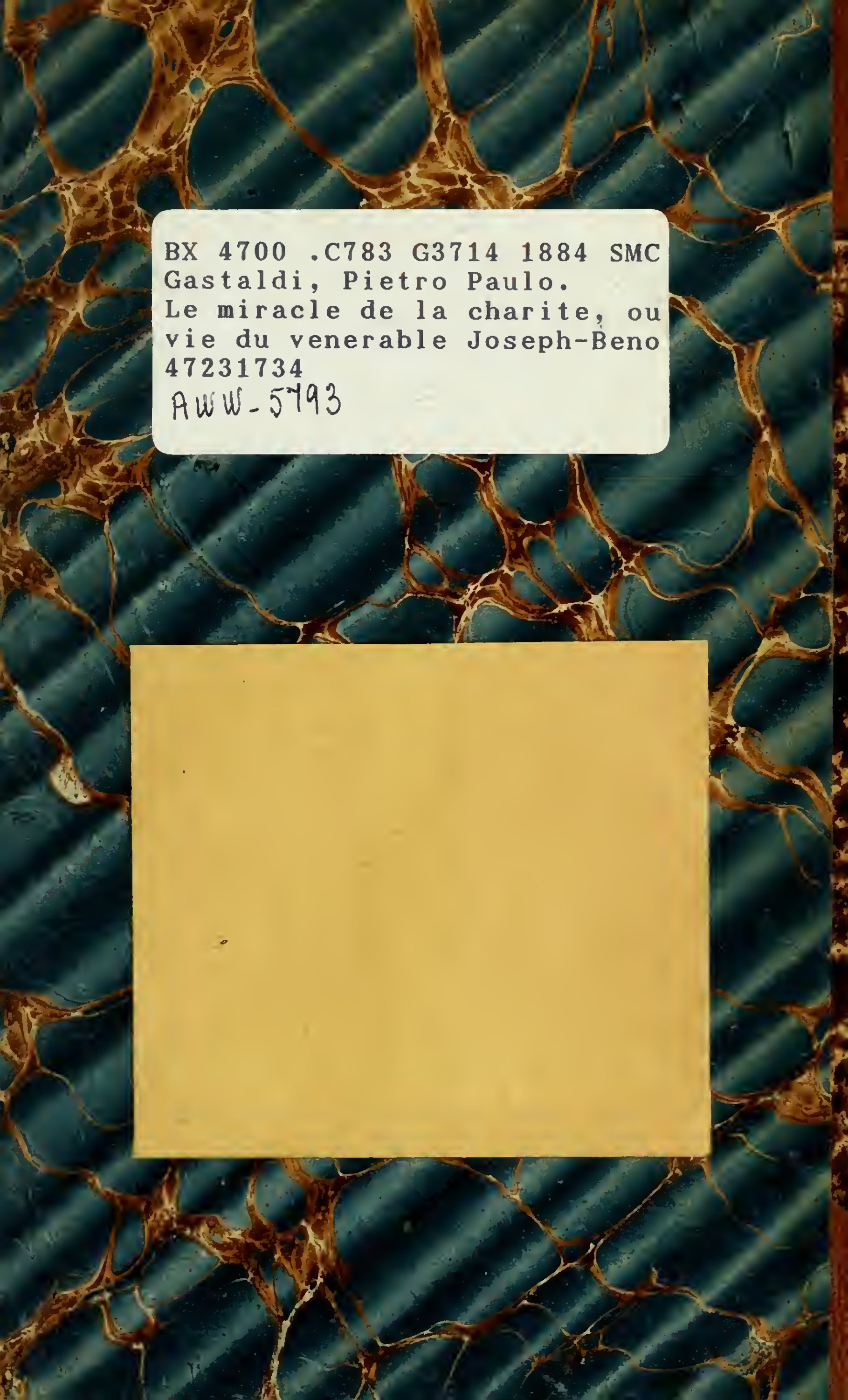
VIE INTIME.

LIVRE SIXIÈME.

LES DERNIÈRES ANNÉES.






BX 4700 .C783 G3714 1884 SMC
Gastaldi, Pietro Paulo.
Le miracle de la charite, ou
vie du venerable Joseph-Beno
47231734
AWW-5793

